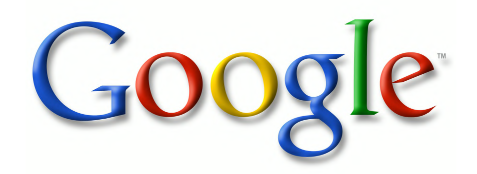






# ŒUVRES
DE
# REGNIER.

*TOME PREMIER.*

Régnier, Mathurin

LES

# EPISTRES

ET

## AUTRES ŒUVRES

DE

# REGNIER,

AVEC

## DES REMARQUES.



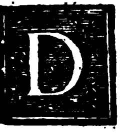
A LONDRES,

Chez LYON & WOODMAN.

M DCC XXX.



# AVERTISSEMENT.



DE tous les Auteurs célebres, dont les Ouvrages ont été multipliez par un grand nombre d'éditions, Regnier est peut-être celui qui a le plus souffert de la négligence des Imprimeurs, de l'ignorance des Copistes, & de la témérité des Editeurs.

Ajoutons à cela que ses Poësies contiennent quantité de Faits historiques & d'Allusions, que l'éloignement des tems a dérobez à notre connoissance; sans parler de l'obscurité qui résulte de l'embarras même de son expression: défaut, que l'on voudroit bien pouvoir excuser dans ce Poëte, d'ailleurs si sensé & si énergique.

Voilà ce qui m'a déterminé à employer quelques momens à préparer une édition correcte de ses Oeuvres, avec un Commentaire qui en pût rendre la lecture plus facile & plus agréable.

J'ai corrigé le Texte exactement. Pour cet effet, j'ai eu la patience de rassembler & de conferer toutes les éditions, au nombre de quinze ou seize, dans chacune desquelles il y a des differences fort notables; outre qu'il n'y en a aucunequi ne soit remplie de fautes essentielles. Je n'en excepte pas même celles qui ont été fai-

tes pendant la Vie de l'Auteur : elles donnent lieu de croire que son indifference pour ses ouvrages, alloit jusqu'à n'en pas revoir les épreuves.

J'ai recueilli avec soin toutes les Imitations. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient en petit nombre : car, outre les fréquentes Imitations des Poëtes Latins, Regnier a pris des Piéces presque entieres des Poëtes Italiens ; & ces larcins, qu'il a faits chez les Etrangers, ne sont connus presque de personne : en quoi les envieux de la gloire de Mr. Despréaux, ont eu grand tort de lui opposer Regnier, comme un Poëte original, qui ne devoit rien qu'à son génie, & qui avoit tout trouvé dans son propre fonds.

A l'égard des Notes, je n'en saurois promettre d'aussi remplies que celles qu'on a données sur les Oeuvres de Mr. Despréaux. La raison de cette difference est bien sensible. L'auteur de celles-ci a eu le bonheur de travailler sous les yeux de Mr. Despréaux lui-même, & de concert avec luy : au lieu que les Eclaircissemens sur Regnier ne viennent que plus d'un Siécle après sa mort. Il a fallu tout tirer des Ecrivains de ce tems-là, & souvent se contenter de simples conjectures.

J'ose dire néanmoins, que j'ai recueilli, à peu près, tout ce qui peut avoir raport à l'ancien Satirique François, soit pour les Faits personnels, soit pour la Critique ; & bien loin d'avoir négligé les secours qui se presentoient d'eux-mêmes, j'ai

recher-

recherché avec soin ceux que les conseils & les lumieres de mes Amis ont pû me fournir.

On ne doit pourtant rien craindre de l'inconvenient dans lequel auroit pû me faire tomber un peu trop d'exactitude à éclaircir mon Auteur. J'aurois voulu pouvoir couvrir d'épaisses ténèbres les endroits peu modestes, que la licence de ses mœurs, ou de son siecle, a laissé malheureusement échaper à sa plume. Il faut toûjours qu'un Ecrivain soit honnête-homme ; mais cela doit paroitre surtout, quand il a entrepris d'expliquer un Auteur licentieux.

Il y a ici plusieurs Piéces qui n'ayant pas été publiées pendant la Vie de Regnier, ont été inserées dans les diverses éditions qui ont paru après sa mort. Comme elles ont été ajoutées aux précedens Ouvrages, successivement, & à mesure qu'elles se presentoient, on ne s'étoit attaché, jusqu'à présent, ni à les ranger dans leur ordre naturel, ni à leur donner les titres qui leur convenoient. J'ai crû devoir faire l'un & l'autre. J'ai distribué tous les Ouvrages de Regnier, en six Classes differentes sous les Titres d'Epîtres, Elégies, Poësies mêlées, Epigrammes, Poësies Spirituelles, & Satires.

Après avoir donné une connoissance génerale du plan que j'ài suivi, il me reste à raporter ce que j'ai pû recueillir touchant la Vie de mon Auteur.

Inutilement en chercheroit on des particularitez dans les Auteurs contemporains : ils se sont

contentez de louer son talent, & de citer ses Ouvrages, sans parler de sa personne. Ce que j'en vais dire, est tiré des papiers journaux de sa famille, dont on m'a communiqué des Extraits.

MATURIN REGNIER nâquit dans la ville de Chartres le 21 de Décembre 1573. & fut batisé dans l'Eglise Paroissiale de S. Saturnin. Il étoit fils aîné de Jacques Regnier, Bourgeois de la même Ville; & de Simonne Desportes, sœur de l'Abbé Desportes, fameux Poëte: tous deux Enfans de Philippe Desportes, & de Marie Edeline. Jacques Regnier, dans son contrat de mariage, passé le 5. de Janvier 1573. fut qualifié *honnorable Homme*; titre qui, dans ce tems-là, ne se donnoit qu'aux plus notables Bourgeois.

Il eût trois enfans de ce mariage: Maturin, qui est notre Poëte; Antoine, qui épousa Anne Godier; & Marie Regnier, qui fut mariée à Abdénago de la Palme, officier de la Maison du Roi.

Antoine Regnier fut Conseiller-Elu dans l'Election de Chartres; & Madame de Nemours *, Duchesse de Chartres, le gratifia de la remise du quart-denier de sa charge.

Jacques Regnier leur pere, qui étoit un homme de plaisir, fit bâtir en 1573. dans la Place des Halles, un Jeu de paume, des démolitions de la Citadelle de Chartres, qui lui furent données par le crédit de l'Abbé Desportes son Beau-frere: & com-

* Anne d'Est.

comme ce Tripot a porté le nom de *Tripot-Regnier*, tant qu'il a subsisté, c'est apparemment ce qui a donné lieu de dire que Regnier le Satirique étoit fils d'un *Tripotier*.

Jacques Regnier & Simonne Desportes moururent de la Contagion, mais non pas en même-tems, ni en même lieu. Le Mari mourut le 14. de Février 1597. à Paris, où il avoit été député pour les interêts de la Ville de Chartres, dont il étoit actuellement Echevin, & fut enterré dans l'Eglise de S. Hilaire. Simonne Desportes sa femme, morte le 20. de Septembre 1629. fut enterrée au Cimetiere de S. Saturnin hors de la Ville de Chartres.

Maturin Regnier, leur fils aîné, fut tonsuré le 31. de Mars 1582. par Nicolas de Thou, Evêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un Canonicat dans l'Eglise de Notre-Dame de la même Ville ; ayant prouvé que le Resignataire de ce Bénéfice, pour avoir le tems de faire admettre sa Resignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier Titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche, qui fut depuis portée en terre, à la place du corps qu'on avoit fait enterrer secrettement. Regnier prit possession de ce Canonicat le 30. de Juillet 1604.

Il eut encore d'autres Bénéfices, & une Pension de deux mille livres, qu'Henry IV. lui donna en 1606. sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, après

la

la mort de l'Abbé Desportes, qui en étoit révétu.

La tradition à Chartres est, que Regnier, dès sa premiere jeunesse, marqua son inclination à la Satire. Les vers qu'il faisoit contre divers Particuliers, obligèrent son pere à l'en châtier plus d'une fois, en lui recommandant de ne point écrire, ou du moins d'imiter son Oncle, & de fuir la médisance.

Le déréglement dans lequel il vécut, ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans sa quarantiéme année le 22. d'Octobre 1613. en l'hôtellerie de l'Ecu d'Orleans où il étoit logé. Ses entrailles furent portées en l'Eglise Paroissiale de Ste Marie de Rouen; & son corps ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut transporté à l'Abbaye de Royaumont, lieu qu'il aimoit beaucoup, & où il voulut être enterré.

Le P. Garasse, dans sa *Recherche des Recherches*, p. 648. dit que Regnier *se bastit jadis cette Epitaphe à soy-mesme, en sa jeunesse débauchée, ayant desesperé de sa santé, & estant, comme il pensoit, sur le point de rendre l'ame :*

*J'ay vécu sans nul pensement,*
*Me laissant aller doucement*
*A la bonne Loy naturelle :*
*Et si m'étonne fort pourquoy*
*La Mort osa songer à moy*
*Qui ne songeay jamais à elle.*

Au

Au reſte, ce n'eſt ni cette Epitaphe, ni quelques autres Poëſies licentieuſes de notre Auteur, qui doivent ſervir de règle, pour porter un Jugement déciſif ſur ſes ſentimens & ſur ſes mœurs.

Il eſt peu de Poëtes, dont la jeuneſſe n'ait été infectée de cette malheureuſe contagion ; mais on pardonne aiſément, on oublie même leurs égaremens paſſagers, quand ces Auteurs ont merité l'indulgence du Public par des ouvrages ſérieux, & par une conduite plus réguliere.

Les Poëſies Spirituelles de Regnier, dont quelques unes furent compoſées long-temps avant ſa mort, portent des marques édifiantes de ſon repentir. Il y fait paroitre des ſentimens veritablement dignes d'un Chrétien, & d'un Chrétien pénitent.



# JUGEMENS SUR REGNIER.

I. NICOLAS RAPIN, dont les Oeuvres furent imprimées à Paris en 1610. dans l'Elegie intitulée *Philippi Portæi exequiæ* :

*Hinc tu tam charo capiti, Reniere, superstes,*
*Portæum sequeris proximitate genus.*
*Virtutúmque, quibus clarebat Avunculus, hæres,*
*Nativam ore refers, ingenióque facem.*

II. Le P. Garasse, Livre 3. de sa *Recherche des Recherches*, page 525. donne de grands éloges à Regnier : ce qui lui est reproché, pages 400. 401. & 507. de *l'Anti-Garasse*.

III. L'Espadon Satirique, par le Sieur Desternod, éditions de 1623. & 1626. à la fin, dans la Piece intitulée, *Satire du temps*, à Théophile, signée Besançon :

*Que Cygoignes, Regnier, & l'Abbé de Tyron,*
*Firent à leurs trépas comme le bon Larron :*

Ils

*Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal-faire,*
*Impuissans aux effets de l'amoureux mystere, &c.*

VI. Mademoiselle de Scuderi, dans le Roman de Clélie, Tome 8. qui contient la Suite de la quatrième Partie, Livre 2. p. 587. La Muse Calliope apparoit en songe à Hésiode endormi sur le mont Hélicon, & lui annonce les principaux Poëtes qui doivent paroitre après lui. Elle lui dit, au sujet de Regnier: ..... „Après cela, regarde „cet Homme négligemment habillé, & assez mal-„propre: Il se nommera Regnier, sera neveu de „Desportes, & meritera beaucoup de gloire. Il „sera le premier qui fera des Satires en François; „& quoiqu'il ait regardé quelques fameux Origi-„naux, parmi ceux qui l'ont précédé, il sera pour-„tant luy-mesme un Original en son temps. Ce „qu'il fera bien, sera excellent; & ce qui sera „moindre, aura toûjours quelque chose de pic-„quant. Il peindra les vices avec naïveté, & „les vicieux fort plaisamment. Enfin, il se fera „un chemin particulier entre les Poëtes de son „siécle, où ceux qui le voudront suivre s'égare-„ront bien souvent.

V. Mr. l'Abbé Ménage, à la fin de ses Proverbes Italiens, *Modi di dire*, imprimez à la fin de ses Origines Italiennes, parle ainsi de Regnier, au sujet de la Fable du Loup & du Mulet, Satire III. *Mà tornando alla detta Favola, la fece in versi Francesi*

*Francesi il Reniero, Poeta Satirico celeberrimo frà noi.*

VI. Racan, dans la Vie de Malherbe, imprimée en 1672. nous apprend que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique, & qu'il l'estimoit en son genre à l'égal des Latins; mais qu'il survint entre eux une broüillerie; dont la cause sera expliquée dans les Remarques sur la Satire IX.

VII. Le P. Rapin, dans ses Réflexions sur la Poëtique, Part. 2. Réfl. 28. „La Satire de Rabe-„lais, toute spirituelle qu'elle est, est néanmoins „écrite d'une maniere si bouffonne, & si peu con-„forme à l'honnêteté du siécle où nous vivons, que „je ne la crois pas digne des honnêtes gens: non „plus que les Satires de Regnier, quoiqu'il ait bien „du génie; car il est trop effronté, & il ne garde „nulle bien-séance.

VIII. Mr. Despréaux a parlé de Régnier dans la Satire IX, dans l'Epitre X, dans le discours sur la Satire, dans la Lettre à Mr. Perraut; & particuliérement dans le dixiéme Chant, de l'Art Poëtique:

*De ces Maîtres savans Disciple ingénieux,*
*Regnier seul parmi nous formé sur leurs modelles,*
*Dans son vieux style encore a des graces nouvelles.*
*Heureux! Si ses discours, craints du chaste Lecteur,*
*Ne se sentoient des Lieux où fréquentoit l'Auteur;*

Et

*Et si, du son hardi de ses rimes Cyniques,*
*Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.*

Et dans la Réfléxion cinquième sur Longin, où il dit, que *Regnier est le Poëte François qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractère des hommes.*

IX. Mr. Rosteau, cité par Baillet, *Jugemens des Sçavans*, dans l'Article de Regnier, qui est le 1388. des Poëtes; prétend que Regnier a l'air & les manieres de Juvénal, & que ses compositions sont dans un caractère veritablement Satirique. Mais il ajoute qu'il ne s'est pas assujetti toujours à sa matiere, avec un scrupule égal: c'est pourquoi il ne faisoit pas difficulté de traduire quelquefois des Pieces entieres des Anciens, qu'il croyoit avoir du raport au sujet qu'il avoit entrepris de traiter. *Rosteau, Sentimens sur quelques Livres qu'il a lûs*, p. 73. MS.

X. Mr. De Valincour, Secretaire du Cabinet du Roi, dans le Discours qu'il prononça à la reception de Mr. l'Abbé D'Etrées, Successeur de Mr. Despréaux à l'Académie Françoise.

„ Juvenal, & quelquefois Horace, même (avouons-„ le de bonne foi) avoient attaqué les vices de „ leur temps, avec des armes qui faisoient rougir „ la Vertu.

„ Regnier, peut-être en cela seul, fidèle Disci-„ ple

„ ple de ces dangereux Maîtres, devoit à cette honteuse licence une partie de sa réputation ; & il „ sembloit alors, que l'obscénité fût un sel absolument nécessaire à la Satire : comme on s'est „ imaginé depuis, que l'Amour devoit être le fondement, &, pour ainsi dire, l'ame de toutes les „ Piéces de Théatre.

„ Monsieur Despréaux sçut mépriser de si mauvais exemples dans les mêmes Ouvrages qu'il admiroit d'ailleurs. . . .

XI. Monsieur Massillon, Evêque de Clermont, dans le Discours qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie Françoise, décrit l'état où étoient en France, les Belles-Lettres, l'Eloquence, & la Poësie, avant l'établissement de l'Académie. „ La Poësie elle-même, *dit-il*, malgré ses „ Marots, & ses Regniers, marchoit encore sans „ règles & au hazard. Les graces de ces deux Auteurs apartiennent à la nature, qui est de tous „ les siécles, plûtôt qu'au leur : & le cahos où Ronsard, qui ne pût imiter l'un, ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs „ ouvrages ne furent que comme d'heureux intervales, qui échapèrent à un Siécle malade, & „ généralement gâté.

„ Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit „ vécu avec vos premiers Fondateurs, il vous apartenoit d'avance ; c'étoit l'Aurore qui annonçoit „ le jour, &c.

AU



# AU ROY.(1)



IRE,

Je m'estois jusques icy résolu de tes-moigner par le silence, le respect que je

*REMARQUES.*

(1) *Au Roy.*) Henry le Grand. Dans la premiere édition on li- | soit : *Epistre liminaire, au Roy,*

je doy à vostre Majesté. Mais ce que l'on eust tenu pour réverence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faisant du bien (2), m'inspirer, avec un desir de vertu, celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y avoit une statue (3) qui rendoit un son armo-

REMARQUES.

(2) *Me faisant du bien.*) Le Roy l'avoit gratifié d'une pension de deux mille livres sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, dans le Dioceze de Paris. Il est parlé de cette pension dans une piéce faite alors contre Regnier, intitulée, *Le combat de Regnier & de Bertelot.*

*Regnier ayant sur les épaules*
*Satin, Velous, & Taffetas,*
*Méditoit, pour le bien des Gaules,*
*D'estre envoyé vers les Etats;*
*Et meriter de la Couronne*
*La pension qu'elle lui donne.*

(3) *On lit qu'en Etyopie, il y avoit une Statue.*) La Statue de Memnon.

armonieux, toutes les fois que le Soleil levant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) avez vous faict en moy, qui touché de l'Astre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouvera donc estrange, si me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abry de vos Palmes; & si témerairement elle ose vous offrit, ce qui par droict est desja vostre, puis que vous l'avez fait naistre dans un sujet qui n'est animé que de vous, & qui aura éternellement le cœur & la bouche ouverte à vos louanges; faisant des vœux & des prieres continuelles à Dieu, qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant

de biens que vous en faites ça bas (4) en terre.

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant, & tres-obligé sujet & serviteur.

REGNIER.

*REMARQUES.*

(4) *Ça bas.*) on a commencé | de 1642, à mettre, *ici-bas*, dans l'édition |

ODE

# ODE

## A

# REGNIER,

## Sur ses Satyres. *



*QUI de nous se pourroit vanter*
*De n'estre point en servitude?*
*Si l'heur, le courage, & l'estude?*
4 *Ne nous en sçauroient exempter?*

*Si*

*REMARQUES.*

* Cette Ode est de Pierre Motin, natif de Bourges, à qui Regnier a adressé sa quatriéme Satire.

Dans cette Ode, l'Auteur a voulu monstrer, que tous les hommes sont esclaves de leurs passions, surtout de l'amour & de l'ambition. De là il prend occasion de loüer la liberté courageuse avec laquelle Regnier a écrit contre les Vices de son tems, & contre les mauvais Poëtes.

Chaque Stance de cette Ode est composée de deux quatrains, qui finissent & recommencent par des rimes masculines differentes. On ne souffriroit pas aujourd'hui cette licence dans notre Poësie.

Mr. Despreaux a taxé Motin d'être un Poëte extrémement froid, Art Poët. Chant IV. ℣ 40. sur quoi on peut voir les Remarques. Motin étoit mort en 1615. comme il paroit par des Stances du Sr. Bonnet son Neveu, imprimées la même année, dans *les Délices de la Poësie Françoise, de Rosset*, p. 933.

*Si chacun languit abbatu,*
*Serf de l'espoir qui l'importune*
*Et si mesme on voit la vertu*
*Estre esclave de la fortune.*

*L'un, aux plus grands se rend suject;*
*Les grands le sont à la contrainte,*
*L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,*
*Et l'autre à l'amoureux object.*
*Le monde est en captivité:*
*Nous sommes tous serfs de nature,*
*Ou vifs, de nostre volupté,*
*Ou morts, de nostre sépulture.*

*Mais en ce temps de fiction,*
*Et que ses humeurs on desguise;*
*Tems où la servile feintise*
*Se fait nommer discretion:*
*Chacun faisant le réservé,*
*Et de son plaisir son idole,*
*Regnier, tu t'és bien conservé*
*La liberté de la parole.*

*Ta libre & veritable voix*

*Monstre si bien l'erreur des hommes,*
*Le Vice du temps où nous sommes,*
*Et le mespris qu'on fait des loix;*
*Que ceux, qu'il te plaist de toucher*
*Des poignans traicts de ta Satyre,*
*S'ils n'avoient honte de pécher,*
*En auroient de te l'ouyr dire.*

*Pleust à Dieu que tes vers si doux,*
*Contraires à ceux de Tyrtée,*
*Fleschissent l'audace indomptée,*
*Qui met nos guerriers en courroux:*
*Alors que la jeune chaleur*
*Ardents au duël les fait estre;*

*Expo-*

## REMARQUES.

Vers 34. *Contraires à ceux de Tyrtée.*) Poëte Athénien. Les Lacédémoniens étant en guerre avec ceux de Messène, consultèrent l'Oracle, qui leur ordonna de prendre pour Chef un Athénien. Les Athéniens, par dérision, leur envoyerent Tyrtée, qui étoit boiteux. Mais ce Poëte anima tellement ses soldats, en leur récitant des vers qu'il avoit faits exprez pour exciter leur courage, que son armée remporta la victoire. Justin, L. III. c. 5. Horace, Art Poët.

*Tyrtæusque mares animos in martia bella*
*Versibus exacuit.*

Vers 38. *Ardens au duël les fait estre.*) Les Duëls, ou Combats singuliers, étoient fort en usage parmi la Noblesse Françoise, sous le

*Exposant leur forte valeur,*
40 *Dont ils devroient servir leur maistre.*

❧

*Flatte leurs cœurs trop valeureux,*
*Et d'autres desseins leur imprimes.*
*Laisses-là les faiseurs de rimes,*
44 *Qui ne sont jamais mal-heureux;*
*Sinon quand leur témerité*
*Se feint un mérite si rare,*
*Que leur espoir précipité*
48 *A la fin devient un Icare.*

❧

*Si l'un d'eux te vouloit blasmer,*
*Par coustume, ou par ignorance,*
*Ce ne seroit qu'en esperance*
52 *De s'en faire plus estimer.*
*Mais alors, d'un vers menassant,*
*Tu lui ferois voir que ta plume*

Est

## REMARQUES.

le regne d'Henri IV. Ce grand Roi fut obligé de défendre les Duels par deux Edits, l'un du mois de Juin 1602. & l'autre de l'année 1609. Mais ces deux Edits ne produisirent pas de grands effets; il étoit réservé à Louis le Grand son petit fils, d'abolir en France un usage si pernicieux à l'Etat, & si contraire à la raison, à l'humanité, & à la Religion.

*Est celle d'un Aigle puissant,*
56 *Qui celles des autres consume.*

*Romprois-tu pour eux l'union*
*De la Muse & de ton génie;*
*Asservy sous la tyrannie,*
60 *De leur commune opinion?*
*Croy plustost que jamais les Cieux,*
*Ne regarderent favorables*
*L'envie, & que les envieux*
64 *Sont tousjours les plus miserables.*

*N'escry point pour un foible honneur;*
*Tasche seulement de te plaire.*
*On est moins prisé du vulgaire,*
68 *Par merite, que par bon-heur.*
*Mais garde que le jugement*
*D'un insolent te face blesme;*
*Ou tu deviendras autrement*
72 *Le propre tyran de toy-mesme.*

Regnier,

## REMARQUES.

Vers 55. *Est celle d'un Aigle puissant &c.*) Les Naturalistes ont dit, que les plumes de l'Aigle consumoient les plumes de tous les autres oiseaux, quand on les mesloit ensemble. *Aquilarum penna*, dit Pline; *mixtas reliquarum alitum pennas devorant.* Hist. Natur. L. X. c. 13. in fine.

*Regnier, la louange n'est rien ;*
*Des faveurs elle a sa naissance :*
*N'estant point en nostre puissance,*
*Je ne la puis nommer un bien.*
*Fuy donc la gloire qui déçoit*
*La vaine & crédule personne ;*
*Et n'est pas à qui la reçoit :*
*Elle est à celui qui la donne.*

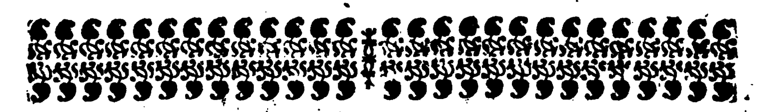
MOTIN.

Difficile est Satyram non scribere.

*REMARQUES.*

Vers 80. *Elle est à celui qui la donne.*) Dans l'édition de 1655. & dans les suivantes, on a mis : *Mais seulement à qui la donne.*

TABLE



# TABLE DES PIECES.

## EPITRES.



## ELEGIES.



## POESIES MESLE'ES.



EPI-

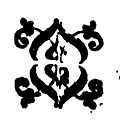
## TABLE.

### EPIGRAMMES.



### POESIES SPIRITUELLES.







# TABLE DES ŒUVRES DE REGNIER,

Par ordre Alphabetique.

A.



I.

# TABLE.



Fin des Tables.

EPIS-

# EPISTRES.



# DISCOURS AU ROY.

## EPISTRE I. *

IL estoit presque jour, & le Ciel sousriant,
Blanchissoit de clairté les peuples d'Orient;
L'aurore aux cheveux d'or, au visage de roses,
Desja, comme à demy descouvroit toutes choses;
Et les oyseaux perchez en leur feüilleux séjour,
Commençoient, s'esveillant, à se plaindre d'amour:
Quand

*REMARQUES.*

* Dans ce Discours allégorique, l'Auteur loue Henri le Grand d'avoir dissipé la Ligue, & étoufé les guerres civiles, qui desoloient le Royaume de France. Cette Piéce parut dès la premiere édition, en 1608.

Quand je vis en ſurſaut une Beſte effroyable,
Choſe eſtrange à conter, toutesfois veritable !
Qui plus qu'une Hydre affreuſe à ſept gueules meuglant,
Avoit les dents d'acier, l'œil horrible & ſanglant ;
Et preſſoit à pas torts une Nymphe fuyante,
Qui, réduite aux abbois, plus morte que vivante,
Haletante de peine, en ſon dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours,
Embraſſoit ſes genoux, & l'appellant aux armes,
N'avoit autre diſcours que celuy de ſes larmes.
  Ceſte Nymphe étoit d'âge, & ſes cheveux meſlez,
Flottoient au gré du vent, ſur ſon dos avalez.
Sa robe étoit d'azur, où cent fameuſes villes
Eſlevoient leurs clochers ſur des plaines fertiles ;
Que Neptune arroſoit de cent fleuves eſpars,
Qui diſperſoient le vivre aux gens de toutes pars.
Les villages eſpais fourmilloient par la plaine,
De peuple & de beſtail, la campagne étoit pleine,

*REMARQUES.*

Vers 7. *Quand je vis en ſurſaut.*) Quand je ſongeay que je voyois en ſurſaut, avec frayeur.

Même vers. *Une Beſte effroyable.*) La Ligue.

Vers 11. ——— *Une Nymphe fuyante.*) La France. Malherbe avoit de l'averſion pour les fictions poëtiques ; & après avoir lû cette Piéce, il demanda à Regnier, en quel tems cela étoit arrivé : diſant qu'il avoit toûjours demeuré en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'étoit point aperçu que la France ſe fût enlevée hors de ſa place. *Vie de Malherbe, p.* 14.

Vers 14. *Du grand Mars des François.*) Henri le Grand.

Qui s'employant aux arts, mesloient diversement
La fertile abondance avecque l'ornement.
Tout y reluisoit d'or, sur la broderie
Esclattoit le brillant de mainte pierrerie.
La mer aux deux costez cest ouvrage bordoit;
L'Alpe de la main gauche en biais s'espandoit,
Du Rhein jusqu'en provence; & le mont qui partage
D'avecque l'Espagnol le François heritage,
De Leucate à Bayonne en cornes se haussant,
Monstroit son front pointu de neiges blanchissant.
Le tout étoit formé d'une telle maniere,
Que l'art ingenieux excédoit la matiere.
Sa taille estoit auguste, & son chef couronné,
De cent fleurs de Lis d'or estoit environné.
Ce grand Prince voyant le soucy qui la greve,
Touché de piété, la prend, & la releve;
Et des feux estouffant ce funeste animal,
La délivra de peur aussi-tost que de mal;
Et purgeant le venim dont elle estoit si pleine,
Rendit en un instant la Nymphe toute saine.

## *REMARQUES.*

Vers 25. *Qui s'employant aux arts, mesloient diversement.*) C'est ainsi qu'on lit dans la premiere édition de 1608. Dans celles de 1612. & 1613. il y a: *Qui s'em-*[illegible] *ployoient aux arts, mesloient* [illegible] *sement.*

Vers 31. —— *Et le mont qui partage &c.*) Les Pyrénées.

[illegible] 3. *De Leucate à Bayonne.*) [illegible] éditions faites pendant [illegible] portent *l'Au-*[illegible]phe.

Ce Prince, ainsi qu'un Mars, en armes glorieux,
De palmes ombrageoit son chef victorieux,
Et sembloit de ses mains au combat animées,
Comme foudre jetter la peur dans les armées.
Ses exploits achevez en ses armes vivoient:
Là les champs de Poictou d'une part s'eslevoient,
Qui superbes sembloient s'honorer en la gloire
D'avoir premiers chanté sa premiere victoire.

Dieppe, de l'autre part, sur la mer s'allongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'assiegeoit;
Et poussant plus avant ses troupes espanchées,
Le matin en chemise il surprit les tranchées.
Là Paris délivré de l'Espagnole main,
Se deschargeoit le col de son joug inhumain.
La campagne d'Ivry sur le flanc cizelée,
Favorisoit son Prince au fort de la meslée;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 56. *Le matin en chemise il surprit les tranchées.*) Henri IV. s'étant campé sous le canon de Dieppe, avec quatre mille cinq cens hommes, empêcha la prise de cette Place, & battit le Duc de Mayenne, qui vouloit l'attaquer avec dix-huit mille hommes, dans ses retranchemens. Ce fut un Mardi matin 20. de Septembre, 1589. six semaines après la mort d'Henri III.

Vers 57. *Là Paris délivré de l'Espagnole main.*) Le Roy d'Espagne s'étant déclaré ouvertement pour la Ligue, le 8. Mars 1590. Henri IV. assiégea Paris au mois de May suivant; & cette ville fut remise au pouvoir de sa Majesté, par le Comte de Brissac, qui en étoit Gouverneur, le 22. Mars 1594.

Et de tant de Ligueurs par sa dextre vaincus,
Au Dieu de la bataille appendoit les escus.
Plus haut étoit Vendosme, & Chartres, & Pontoise,
Et l'Espagnol desfait à Fontaine Françoise,
Où la valeur du foible emportant le plus fort,
Fist voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas, dessus le ventre, au naïf contrefaite,
Estoit, prés d'Amiens, la honteuse retraite
Du puissant Archiduc, qui craignant son pouvoir,
Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir.
Deça, delà, luitoit mainte trouppe rangée,
Mainte grande cité gémissoit assiégée,

Où,

## *REMARQUES.*

Vers 59. *La campagne d'Ivry.* La bataille d'Ivry, près de Mante, fut gagnée par le Roy, sur le Duc de Mayenne, le 14. Mars 1590. Du Bartas a fait un Cantique sur la victoire d'Ivry.

Vers 64. *Et l'Espagnol desfait à Fontaine Françoise.* Ville de Bourgogne, près de laquelle Henri IV. avec environ deux cens chevaux, défit quinze mille hommes, commandez par le Duc de Mayenne, & par le Connêtable de Castille, le 5. de Juin, 1595. Cette victoire acheva de déconcerter la Ligue : le Duc de Mayenne, & le Duc de Nemours son frere, qui en étoient les chefs, furent contrains d'avoir recours à la clémence du Roy.

Vers 68. *Estoit, prés d'Amiens, la honteuse retraite Du puissant Archiduc.* La ville d'Amiens ayant esté surprise par les Espagnols, Henri IV. en forma le siége. L'Archiduc d'Autriche parut pour la secourir, avec un armée de dix-huit mille hommes de pied & de quatre mille chevaux [illegible] ment res [illegible]

Où, si-tôt que le fer l'en rendoit possesseur,
Aux rebelles vaincus il usoit de douceur :
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extresme
N'a gloire en la fureur qu'à se vaincre soi-mesme !
Le chesne, & le laurier cest ouvrage ombrageoit,
Où le peuple devot sous les loix se rangeoit ;
Et de vœuz & d'encens, au Ciel faisoit priere,
De conserver son Prince en sa vigueur entiere.
Maint puissant ennemy, domté par sa vertu,
Languissoit dans les fers sous ses pieds abbatu,
Tout semblable à l'Envie, à qui l'estrange rage
De l'heur de son voisin enfielle le courage ;
Hideuse, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ses poulmons, & se masche le cœur.
Aprés quelque priere en son cœur prononcée,
La Nymphe, en le quittant, au Ciel s'est eslancée,
Et son corps dedans l'air demeurant suspendu,
Ainsi comme un Milan, sur ses aisles tendu,

S'ar-

## *REMARQUES.*

Vers 73. *Où, si-tôt que le fer l'en rendoit possesseur.*) Il faut lire, *l'en rendoit possesseur*, comme il y a dans la premiere édition ; & non pas *s'en rendoit*, qui est dans toutes les autres.

Vers 77. *Le chesne & le laurier,*) La couronne de chêne étoit décernée à celui qui avoit sauvé la vie à ses concitoyens : *ob cives servatos.*

Vers 84. *Enfielle le courage.*) Remplit le cœur de fiel & d'amertume.

S'arreste en une place, où changeant de visage,
Un bruslant aiguillon luy picque le courage :
Son regard estincelle, & son cerveau tremblant,
Ainsi comme son sang, d'horreur se va troublant :
Son estomach pantois sous la couleur frissonne,
Et chaude de l'ardeur qui son cœur espoinçonne,
Tandis que la faveur précipitoit son cours,
Veritable prophete elle fait ce discours.

Peuple, l'objet piteux du reste de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fécond en partis, & léger en desseins,
Dedans ton propre sang soüilles tes propres mains ;
Entens ce que je dis, attentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.

Depuis qu'irréverant envers les immortels,
Tu taches de mespris l'Eglise & ses Autels ;
Qu'au lieu de la raison gouverne l'insolence ;
Que le droit alteré n'est qu'une violence ;
Que par force le foible est foulé du puissant,
Que la ruse ravit le bien à l'innocent ;

Et

*REMARQUES.*

Vers 91. —— *Où, changeant de visage*, &c.) Virg. Æn. 6. v. 47. parlant de la Sibylle :

*—— Subito non vultus, non color unus,*
*Non comptæ mansere comæ ; sed pectus anhelum,*
*Et rabie fera corda tument : majorque videri,*
*Nec mortale sonans, afflata est numine quando*
*Jam propiore Dei.*

Et que la Vertu sainte en public mesprisée,
Sert aux jeunes de masque, aux plus vieux de risée,
( Prodige monstrueux ! ) & sans respect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au mespris de son Roy;
La Justice & la Paix, tristes & désolées,
D'horreur se retirant, au Ciel s'en sont volées :
Le Bonheur aussi tost à grands pas les suivit,
Et depuis, le Soleil de bon œil ne te vit.
Quelque orage tousjours qui s'esleve à ta perte,
A, comme d'un broüillas ta personne couverte,
Qui tousjours prest à fondre, en eschec te retient,
Et malheur sur malheur à chaque heure te vient.
On a veu tant de fois la jeunesse trompée,
De tes enfans passez au trenchant de l'espée;
Tes filles sans honneur errer de toutes parts,
Ta maison & tes biens saccagez des soldarts;
Ta femme insolemment d'entre tes bras ravie;
Et le fer tous les jours s'attacher à ta vie.
Et cependant, aveugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais;

Tu

*REMARQUES.*

Vers 111. *Et que la vertu sainte en public mesprisée* &c.) Regnier dit icy de la Vertu, ce qu'il avoit dit de la Science, Satire 3. v. 53, & 54:

*Si la science pauvre, affreuse, & mesprisée,*
*Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée.*

Vers 130. *Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais.*) Vers composé de monosyllabes.

Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'estoc dont, furieux, tu te coupes la gorge.
Mais quoy ! tant de malheurs te suffisent-ils pas ?
Ton Prince, comme un Dieu, te tirant du trespas,
Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes,
Qu'il te fait vivre en paix à l'ombre de ses palmes,
Astrée en sa faveur demeure en tes citez,
D'hommes & de bestail les champs sont habitez :
Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vendanges ;
Et le berger guidant son troupeau bien nourry,
Enfle sa cornemeuse en l'honneur de Henry.
Et toy seul, cependant, oubliant tant de graces,
Ton aise trahissant, de ses biens tu te lasses.
Vien, ingrat, respon-moy : quel bien esperes-tu,
Aprés avoir ton Prince en ses murs combatu ?
Aprés avoir trahy, pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres ?

Aprés

*REMARQUES.*

Vers 138. *D'hommes & de bestail les champs sont habitez.*) Horace, Liv. 4. Ode 5.

*Tutus bos, etenim rura perambulat,*
*Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas.*

Vers 139. *Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges, &c.*) Ces deux vers sont ainsi parodiez dans le Traité de la Poësie pastorale de M. l'Abbé Genêt, de l'Académie Fr[illegible] p. 244.

*Partout le [illegible] tonnant tes louang[illegible]*
*Riant [illegible]*
*Fait [illegible]*

Aprés avoir, cruel, tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton pays désolé ?
    Attens-tu que l'Espagne, avec son jeune Prince,
Dans son Monde nouveau te donne une Province ?
En qu'en ces trahisons, moins sage devenu,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu ?
Et qu'ayant démenti ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle ?
Peut-estre que ta race, & ton sang violent,
Issu, comme tu dis d'Oger, ou de Roland,
Ne te veux pas permettre, encore jeune d'âge,
Qu'oysif en ta maison se roüille ton courage ;
Et réhaussant ton cœur, que rien ne peut ployer,
Te fait chercher un Roy qui te puisse employer ;
Qui, la gloire du Ciel, & l'effroy de la Terre,
Soit, comme un nouveau Mars, indomptable à la guerre ;
Qui sçache, en pardonnant, les discords estouffer,
Par clémence aussi grand, comme il est par le fer.
    Cours tout le monde entier de Province en Province ;
Ce que tu cherches loin, habite en nôtre Prince.
    Mais quels exploits si beaux a fait ce jeune Roy,
Qu'il faille pour son bien que tu faulses ta foy ?

Tra-

## *REMARQUES.*

Vers 151. *Attens-tu que l'Espagne, avec son jeune Prince.*) Philippe III. qui succeda à Philippe II. son pere, en 1598.

Trahisses ta patrie, & que d'injustes armes,
Tu la combles de sang, de meurtres & de larmes?
Si ton cœur convoiteux est si vif, & si chaud,
Cours la Flandre, où jamais la guerre ne défaut;
Et plus loing, sur les flancs d'Austriche & d'Alemagne
De Turcs & de turbans enjonche la campagne.
Puis, tout chargé de coups, de vieillesse, & de biens,
Revien en ta maison mourir entre les tiens.
Tes fils se mireront en si belles despouilles:
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenoüilles,
En chanteront le conte; & brave en argumens,
Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.
Où si, trompant ton Roy, tu cours autre fortune,
Tu trouveras, ingrat, toute chose importune.
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'assignera, tu seras odieux;
Et l'on te fera voir, avec ta convoitise,
Qu'après les trahisons les traistres on mesprise.

Les

*REMARQUES.*

Vers 174. *Cours la Flandre, où jamais la guerre ne défaut.*) Famianus Strada dit, au commencement de son Histoire de la Guerre de Flandre : *Planè ut in alias terras peregrinari Mars, ac circumferre bellum; hic armorum sedem fixisse videatur.* Et plus bas : *Nusquam*, dit-il, *militia aut ingeniosior, aut affluentior, aut diuturnior : planè ut aperto hic ludo accurentes undique populos erudire Mars ad bellum videatur.*

Vers 182. *Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.*) Jean de Meung, ainsi nommé, parce qu'il étoit natif de Meung sur Loire, & surnommé *Clopinel*, parce qu'il étoit boiteux, a été le continuateur du Roman de la Roze.

Les enfans estonnez s'enfuiront te voyant,
Et l'Artisan mocqueur, aux places t'effroyant,
Rendant par ses brocards ton audace flêterie,
Dira, ce traistre-icy nous vendit sa patrie,
Pour l'espoir d'un Royaume en chimere conçeu;
Et pour tout ses desseins du vent il a reçeu.
Hâ! que ces Paladins vivants dans mon histoire,
Non comme toy touchez d'une bastarde gloire,
Te furent differens! qui courageux par tout,
Tindrent fidellement mon enseigne debout;
Et qui se respandant ainsi comme un tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre;
Et tant de Roys Payens sous la Croix desconfis,
Asservirent vaincus aux pieds du Crucifix!
Dont les bras retroussez, & la teste panchée,
De fers honteusement au triomphe attachée,

## REMARQUES.

Vers 192. —— *Ce traitre-icy nous vendit sa patrie.* ) Virg. Æn. 6. v. 621.

*Vendidit hic auro patriam.*

Vers 195. *Hâ, que ces Paladins &c.* ) J'ai conservé *Paladins*, qui se trouve dans les éditions de 1608. & 1612. préferablement à *Palatins*, qu'on lit dans celle de 1613. & qui de là a passé dans toutes les suivantes. Le mot *Preux*, qui est dans le vers 206. semble confirmer la leçon de *Paladins*: tous termes d'ancienne Chevalerie. Ce sont les Seigneurs François qui, du tems des Croisades, s'armèrent pour la délivrance de la Terre Sainte. Regnier oppose cette Ligue, formée par les Princes Chrétiens contre les Infidélles, à la Ligue formée par les François contre Henri IV. leur légitime Souverain.

Furent de leur valeur tesmoins si glorieux,
Que les noms de ces Preux en sont escrits aux Cieux !
Mais si la piété de ton cœur divertie,
En toy, pauvre insensé, n'est du tout amortie ;
Si tu n'as tout-à-fait rejetté loin de toy,
L'amour, la charité, le devoir, & la foy ;
Ouvre tes yeux sillez, & voy de quelle sorte,
D'ardeur précipité, la rage te transporte,
T'enveloppe l'esprit, t'esgarant insensé,
Et juge l'avenir par le siécle passé.
Si-tôt que cette Nymphe en son dire enflamée,
Pour finir son propos eut la bouche fermée ;
Plus haute s'eslevant dans le vague des Cieux,
Ainsi comme un esclair disparut à nos yeux ;
Et se monstrant Déesse en sa fuite soudaine,
La place elle laissa de parfum toute pleine,

Qui

## *REMARQUES.*

Vers 209. *Si tu n'as tout-à-fait rejetté.* ) Ce dernier mot est dans la premiere édition. Dans toutes les autres on a mal mis *retiré*.

Vers 217. ——— *Dans le vague des cieux.* ) Editions de 1613. & 1645. *Dans la vague.*

Vers 219. *Et se monstrant Déesse en sa fuite soudaine.*
*La place elle laissa de parfum toute pleine.* ) Virg. Æn. I. v. 407.

*Ambrosiaque comæ divinum vertice odorem*
*Spiravere : pedes vestis defluxit ad imos,*
*Et vera incessu patuit Dea.*

L'édition de 1645. a changé ainsi le vers 219. *Et de ses vestements, tout ainsi qu'une Reine.*

Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'esprit des humains.
HENRY, le cher sujeɛt de nos saintes prieres,
Que le Ciel réservoit à nos peines dernieres,
Pour restablir la France au bien non limité,
Que le destin promet à son éternité :
Aprés tant de combats, & d'heureuses victoires,
Miracles de nos temps, honneur de nos histoires;
Dans le port de la paix, grand Prince, puisses-tu,
Malgré tes ennemis éxercer ta vertu :
Puisse estre à ta grandeur le destin si propice,
Que ton cœur de leurs traiɛts rebouche la malice;
Et s'armant contre toy, puisses-tu d'autant plus,
De leurs efforts domter le flus & le reflus;
Et comme un saint rocher, oposant tout courage,
En escume venteuse en dissiper l'orage;
Et brave t'eslevant par dessus les dangers,
Estre l'amour des tiens, l'effroy des étrangers.
Attendant que ton Fils, instruit par ta vaillance,
Dessous tes estendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans jusqu'au Caire assaillant;

Et

*REMARQUES.*

Vers 239. *Attendant que ton Fils.*) Le jeune Dauphin, né en 1601. ensuite Roi, sous le nom de Louis XIII.

Et que, ſemblable à toy, foudroyant les armées,
Il cueille avecq le fer les palmes Idumées.
Puis, tout flambant de gloire, en France revenant,
Le Ciel même là-haut de ſes faicts s'étonnant,
Qu'il eſpande à tes pieds les deſpoüilles conquiſes,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Egliſes.
Alors rajeuniſſant au récit de ſes faits,
Tes deſirs, & tes vœux, en ſes œuvres parfaits;
Tu reſſentes d'ardeur ta vieilleſſe eſchauffée,
Voyant tout l'Univers nous ſervir de trophée.
Puis, n'eſtant plus icy choſe digne de toy,
Ton fils du monde entier reſtant paiſible Roy,
Sous tes modelles ſaincts, & de paix, & de guerre,
Il régiſſe, puiſſant en Juſtice, la Terre,
Quand, aprés un long-temps, ton eſprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

## REMARQUES.

Vers 244. ——— *Les palmes Idumées.*) L'Idumée eſt une Province de la Paleſtine, fertile en Palmiers. Virg. Georg. 3. v. 12.

*Primus Idumaas referam tibi, Mantua, palmas.*



A

MONSIEUR

DE

# FORQUEVAUS. (1)

# EPISTRE II. (2)

UISQUE le jugement nous croist par le dommage,
Il est temps, Forquevaus, que je devienne sage;
Et que par mes travaux j'apprenne à l'avenir,
Comme, en faisant l'amour, on se doit maintenir.

Aprés

## *REMARQUES.*

(1) Mr. de Forquevaus n'est connu que par un Recueil de Satires qu'il fit imprimer en 1619. avec le titre *d'Espadon satirique*, par *le Sr. de Forquevaus*, & qui fut réimprimé en 1623. & 1626. sous le nom *du Sr. Desternod.*

(2) Dans les précedentes éditions on avoit inseré cette Piéce parmi les Satires, où elle étoit la seiziéme. Mais c'est une veritable Epître.

L'Auteur y parle plûtôt en jeune Libertin, qu'en homme d'un âge, où la modestie doit être plus particulierement la règle de nos discours, aussi bien que de nos actions. En un mot, cette Piéce porte les Lecteurs raisonnables, à n'avoir pas meilleure opinion de la

pureté

Après avoir passé tant & tant de traverses,
Avoir porté le joug de cent beautez diverses;
Avoir, en bon soldat, combatu nuit & jour,
Je dois être routier en la guerre d'Amour;
Et comme un vieux guerrier blanchi dessous les armes,
Sçavoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Détourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier assaillant;
Et sçavant devenu par un long exercice,
Conduire mon bonheur avec de l'artifice,
Sans courir comme un fol saisi d'aveuglement,
Que le caprice emporte, & non le jugement.
Car l'esprit en amour, sert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on avance.
Il n'est que d'être fin, & de soir, ou de nuit,
Surprendre si l'on peut, l'ennemy dans le lit.
Du temps que ma jeunesse, à l'amour trop ardente,
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous côtez, sans choix, ou sans raison,
J'allois comme un limier, après la venaison,
Souvent, de trop de cœur, j'ay perdu le courage;
Et piqué des douceurs d'un amoureux visage,

J'ai

*REMARQUES.*

pureté de ses mœurs, & de la noblesse de ses sentimens, que de la délicatesse de son esprit. Horace a traité le même sujet, dans la Satire seconde du Livre premier, & ne l'a pas traité avec plus de modestie.

J'ay si bien combattu, serré flanc contre flanc;
Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.
Or' sage à mes dépens, j'esquive la bataille,
Sans entrer dans le champ j'attends que l'on m'assaille;
Et pour ne perdre point le renom que j'ai eu,
D'un bon mot du vieux tems je couvre tout mon jeu;
Et sans être vaillant, je veux que l'on m'estime.
Ou si par fois encor j'entre en la vieille escrime,
Je goûte le plaisir sans en être emporté,
Et prens de l'exercice au prix de ma santé.
Je resigne aux plus forts ces grands coups de maîtrise;
Accablé sous le faix, je fuy toute entreprise;
Et sans plus m'amuser aux places de renom,
Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon;
J'aime une amour facile, & de peu de défence.
Si je voy qu'on me rit, c'est là que je m'avance;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 28. *Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.*) Il y a un *hiatus* dans l'hémistiche. L'Auteur pouvoit aisément sauver cette négligence, en mettant : *Qu'il ne m'en est resté nulle goutte* &c.

Vers 29. *Or' sage à mes despens.*) Or', pour *ores, maintenant.*

Vers 31. *Le renom que j'ai eu.*) Notre Poëte fait rimer ce dernier mot *eu*, avec *jeu*, qui est à la fin du vers suivant. Les deux mêmes rimes sont répetées dans les vers 83, & 84. ce qui fait connoître qu'on prononçoit alors *j'ay eu*, & non pas *j'ai û*, comme on le prononce aujourdhui. On retrouve encore les mêmes rimes ci-après dans le Dialogue, vers 47, & 48. & vers 123, & 124.

Vers 41. *J'ayme un amour facile, & de peu de défense.*) Horace, L. 1. Sat. 2.

*Namque parabilem amo Venerem, facilemque.*

Et ne me veux chaloir du lieu, grand, ou petit.
La viande ne plaît que selon l'appétit.
Toute amour a bon goût, pourvû qu'elle récrée;
Et s'elle est moins loüable, elle est plus assurée:
Car quand le jeu déplaît, sans soupçon, ou danger
De coups, ou de poison, il est permis changer.
Aimer en trop haut lieu une Dame hautaine,
C'est aimer en soucy le travail, & la peine,
C'est nourrir son amour de respect & de soin.
Je suis saoul de servir le chapeau dans le poing;
Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand' Dame.
Toûjours, comme un forçât, il faut être à la rame,
Naviger jour & nuit, & sans profit aucun,
Porter tout seul le faix de ce plaisir commun.
Ce n'est pas, Forquevaus, cela que je demande;
Car si je donne un coup, je veux qu'on me le rende,
Et que les combatans, à l'égal colérez,
Se donnent l'un à l'autre autant de coups fourez.
C'est pourquoy je recherche une jeune fillette,
Experte dés long-temps à courir l'éguillette;

Qui

## *REMARQUES.*

Vers 53. *Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand' Dame.*) Horace, L. 1. Sat. 2. v. 54.

——*Matronam nullam ego tango.*

Et v. 77.

——*Quare, ne pæniteat te, Desine matronas sectari.*

Vers 61, *C'est pourquoi*[...] *che une jeune fillette, &c* étoit la *Quartilla* de Pe[...] cette *Alix*, dont

Qui soit vive & ardente au combat amoureux,
Et pour un coup reçû qui vous en rende deux.
La grandeur en amour est vice insupportable,
Et qui sert hautement, est toûjours miserable,
Il n'est que d'être libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choisir sa marchandise,
Ou si l'on n'en veut prendre, au moins on en devise,

L'on

## REMARQUES.

gnieroit eu en vuë l'Epitaphe, qui commence ainsi dans Clement Marot :

*Ci git, qui est une grand' perte, &c.*

Vers 61. *Experte dès long-temps à courir l'éguillette.*) Rabelais, Livre 3. ch. 32. *De maniere que si nature ne leur eust arrosé le front d'ung peu de honte, vous les voyriez comme forcenées, courir l'aguillette.* Rondeau, de la *Coureuse d'esguillettes*, fol. verso 161. du Recueil manuscrit de P. de Vitri Villon. Les habitans de Beaucaire en Languedoc, avoient institué une course où les Prostituées du lieu, & celles qui y viendroient, à la foire de la Madeleine, courroient en public, la veille de cette foire ; & celle des filles qui auroit le mieux couru, auroit pour récompense quelques pacquets d'aiguillettes. L'Auteur des Remarques sur Rabelais cite Jean Michel, de Nismes, p. 39. édition d'Amsterdam 1700. de son *Embaras de la Foire de Beaucaire*, qui parle de cette course, comme d'un usage qui se pratiquoit encore de son tems. Pasquier, dans ses Recherches, Liv. 8. ch. 36. donne un autre origine de cette façon de parler. Il dit qu'anciennement on avoit défendu aux femmes publiques de porter *ceintures dorées* ; & qu'en même tems on voulut „ qu'elles eussent quelque signal „ sur elles, pour les distinguer & „ reconnoistre d'avec le reste des „ prudes femmes ; qui fut de *porter* „ *une Esguillette sur l'épaule* : cous„ tume que j'ai vû, *dit-il*, encore „ se pratiquer dedans Tholoze, „ par celles qui avoient confiné „ leurs vies au Chastel-verd, qui „ est le bordeau de la ville.

L'on taste, l'on manie, & sans dire combien,
On se peut retirer, l'objet n'en coûte rien.
Au savoureux trafic de cette mercerie,
J'ai consumé les jours les plus beaux de ma vie,
Marchand des plus rusez, & qui, le plus souvent,
Payoit ses créanciers, de promesse, & de vent.
Et encore, n'étoit le hazard & la perte,
J'en voudrois pour jamais tenir boutique ouverte:
Mais le risque m'en fasche, & si fort m'en déplaît,
Qu'au malheur que je crains, je postpose l'acquêt;
Si bien que redoutant la verolle, & la goutte,
Je bannis ces plaisirs, & leur fais banqueroute,
Et resigne aux mignons, aveuglez en ce jeu,
Avecque les plaisirs, tous les maux que j'ai eu,
Les boutons du Printemps, & les autres fleurettes,
Que l'on cueille au jardin des douces amourettes.
Le Mercure, & l'eau fort me sont à contre cœur,
Je hay l'eau de Gayac, & l'etouffante ardeur
Des fourneaux enfumez, où l'on perd sa substance,
Et où l'on va tirant un homme en quintessence;
C'est pourquoi tout à coup je me suis retiré,
Voulant dorénavant demeurer asseuré;

## REMARQUES.

Vers 79. *Mais le risque m'en fasche.*) Dans l'édition de 1642. on a commencé à mettre *le risque*, ce mot étant devenu masculin.

Vers 84. —— *Tous les maux que j'ay eu.*) Il falloit écrire: *tous les maux que j'ay eûs*, & non pas, que *j'ai eu*. Voyez la Remarque sur le Vers 31.

Et comme un Marinier échapé de l'orage,
Du havre ſeurement contempler le naufrage.
Ou ſi par fois encor je me remets en mer,
Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aimer,
Combattant mes eſprits par une douce guerre ;
Je veux en ſeureté naviger ſur la terre :
Ayant premierement viſité le vaiſſeau,
S'il eſt bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eſt pas peu de cas de faire un long voyage,
Je tiens un homme fou qui quitte le rivage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop préſumer,
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer.
Expert en ſes travaux, pour moi je la déteſte,
Et la fuy tout ainſi comme je fuy la peſte.
Mais auſſi, Forquevaus, comme il eſt malaiſé,
Que nôtre eſprit ne ſoit quelquesfois abuſé
Des appas enchanteurs de cet Enfant volage ;
Il faut un peu baiſſer le cou ſous le ſervage,
Et donner quelque place aux plaiſirs ſavoureux ;
Car c'eſt honte de vivre, & de n'être amoureux.
Mais il faut, en aimant, s'aider de la fineſſe,
Et ſçavoir rechercher une ſimple maîtreſſe,
Qui ſans vous aſſervir, vous laiſſe en liberté,
Et joigne le plaiſir avec la ſeureté ;
Qui ne ſçache que c'eſt que d'être courtiſée,
Qui n'ait de mainte amour la poitrine embraſée,

Qui

Qui soit douce, & nicette, & qui ne sçache pas;
Apprentive au métier, que valent les appas.
Que son œil & son cœur parlent de même sorte;
Qu'aucune affection hors de soi ne l'emporte;
Bref, qui soit toute à nous, tant que la passion
Entretiendra nos sens en cette affection.
Si par fois son esprit, ou le nôtre se lasse,
Pour moi, je suis d'avis que l'on change de place;
Qu'on se range autre part, & sans regret aucun
D'absence, ou de mépris, que l'on aime un chacun:
Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame,
Ains changer, par le temps, & d'amour, & de flame.
C'est le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui jusqu'au tombeau le fait être amoureux.
Nature se maintient pour être variable,
Et pour changer souvent, son état est durable:
Aussi l'affection dure éternellement,
Pourvû, sans se lasser, qu'on change à tout moment.
De la fin d'une amour l'autre naît plus parfaite,
Comme on voit un grand feu naître d'une bluette.

## *REMARQUES.*

Vers 129 *Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame.*) Cette expression est imitée du Latin: *Nol… rare in verba magistri.* Horace.

'STRE

# EPISTRE III. *

PERCLUS d'une jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras,
Il ne me reste que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous sçavez que j'ay pension,
Et que l'on a prétention,
Soit par sottise, ou par malice,
Embarrassant le Benéfice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme un rebec.
On m'en baille en discours de belles,
Mais de l'argent, point de nouvelles;
Encore, au lieu de payement,
On parle d'un retranchement,
Me faisant au nez grise mine;
Que l'Abbaye est en ruyne,

Et

## *REMARQUES.*

* Cette Epître, en Vers de huit syllabes, étoit la Satire XIX. dans les éditions qui ont précedé celle-ci. Le Poëte y décrit les divers caprices, & les idées extravagantes qui lui passoient par l'esprit, pendant une maladie qui le retenoit au lit : *Velut ægri somnia.*

Vers 5. *Vous sçavez que j'ay pension.*) Le Roi lui avoit accordé une pension de deux mille livres, sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay.

Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut;
Si bien que je juge, à ſon dire,
Malgré le feu Roy noſtre Sire,
Qu'il deſireroit volontiers
Laſchement me réduire au tiers.
Je laiſſe à part ce faſcheux conte:
Au Printemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on ſent au renouveau,
Son eſprit fécond en ſornettes,
Il fait mauvais ſe prendre aux Poëtes,
Toutesfois, je ſuis de ces gens
De toutes choſes négligens,
Qui vivant au jour la journée,
Ne controllent leur deſtinée:
Oubliant, pour ſe mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philoſophie.
Il eſt pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame Indignation,
Eſt une forte paſſion.
Eſtant donc en mon lit malade,
Les yeux creux, & la bouche fade,
Le teint jaune comme un épy,
Et non pas l'eſprit aſſoupy,

Qui dans ses caprices s'égaye,
Et souvent se donne la baye,
Se feignant, pour passer le temps,
Avoir cent mille écus contans.
Avec cela large campagne:
Je fais des châteaux en Espagne;
J'entreprens partis sur partis.
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que je m'en déporte,
Que je n'en suis en nulle sorte,
Non plus que du droit Annuël;
Je n'aime point le Casuël.
J'ay bien un avis d'autre étoffe,
Dont du Luat le Philosophe,

Défi-

## *REMARQUES.*

Vers 51. *Pour le Sel, que je m'en déporte.*) La ferme des Gabelles.

Vers 53. *Non plus que du droit Annuel: &c.*) Le droit annuel est la Finance que les Officiers payent pour jouir de l'herédité de leurs offices; & quand ils ont négligé de payer ce droit, pendant leur vie, l'office tombe aux Parties casuelles, & il apartient au Roy, à l'exclusion de leurs heritiers.

Vers 55. & 56. *J'ay bien un avis d'autre étoffe,*
*Dont du Luat le Philosophe, &c.*) Ange Cappel, fils de Jacques Cappel, Avocat General, sous les Rois François I. Henri II. &c. Cet Ange Cappel, Sieur Du Luat, Secretaire du Roi, étoit connu dès l'an 1578. par sa traduction Françoise du Traité de Séneque, *de Clementia.* Il traduisit divers autres ouvrages de Sénèque & entre autres son Traité de la Colere, en 1585. ce qui acquit au Traducteur le titre de Philosophe, & servit en même tems à le distinguer d'avec son frere le Medecin, nommé Guillaume Cappel. Du Luat étoit attaché à Mr. de Rosny, ensuite Duc de Sully, comme on le

voit

Désigne rendre au Consulat,
Le nez fait comme un cervelat;

Si

*REMARQUES.*

voit dans deux Lettres écrittes par Henry IV. à M. de Rosny, le 17. Mars, 1594. où il paroit que le Sr. Le Luat, avoit été employé à porter des Lettres de la part de ce Ministre à sa Majesté. *Mém. de Sully, Tom. 1. ch. 46. p. 385. édit. de 1652.* Dans une autre Lettre écritte de la main du Roy au même Ministre, le 12. Septembre 1598. on lit: „J'ay été averty que ceux qui vous veulent „mal, font courre un bruit, que „vous faites composer par le Luat „un Livre, par lequel on me conseille, que pour mettre tel ordre „en mon Royaume, & en mes „affaires & finances, qu'il seroit „besoin, qu'il faut que je chasse „M. le Connêtable, M. le Chancelier, & ceux qui les ont ci-„devant maniées........ce que „je vous ay bien voulu mander, & „vous prier de m'écrire ce qui en „est, vous en enquerant bien particulierement dudit Le Luat, &c.

Dans les Oeuvres de Nicolas Rapin, ami de Regnier, imprimées en 1610. in 4° à Paris, on lit page 83. deux Epigrammes Latines, en Vers rétrogrades, contre Ange Cappel, Sr. Du Luat. La premiere de ces Epigrammes fai[t] comprendre que Du Luat s'éto[it] ingeré de donner un avis à la Cou[r] pour taxer les gens de robe; & qu'il s'étoit même enrichi dans le traité qu'il en avoit fait: ce qui sert d'explication à cet endroit de Regnier:

*J'ai bien un avis d'autre étoffe,*
*Dont Du Luat le Philosophe*
*Designe rendre au Consulat*
*Le nez fait comme un cervelat,* &c.

Voici l'Epigramme de Rapin;

*Auspiciis facis hoc dextris nec numine lævo,*
*Angele, mirandas fers modò divitias.*
*Judicio bona mens recto nec gratia lucri*
*Sordida compellit te dare consilium.*
*Litigiis fora sic purgas, nec crescere fiscum*
*Sanguine vis, tractas dum male Pragmaticos.*
*Lex nova nec nova res stabit, nec sæcula parvi*
*Postera te facient patriâ in historiâ.*

Ces Ver[s] [illegible] [r]etradant, donne[nt] [illegible] [t]e.

Si le Conseil ne s'y oppose,
Vous verrez une belle chose,
Mais laissant-là tous ces projets,
Je ne manque d'autres sujets,
Pour entretenir mon caprice
En un fantastique exercice ;
Je discours des neiges d'antan,
Je prends au nid le vent d'autan,
Je pete contre le Tonnerre,
Aux papillons je fais la guerre,
Je compose Almanachs nouveaux,
De rien je fais brides à Veaux ;
A la saint Jean je tends aux Gruës,
Je plante des pois par les ruës,
D'un bâton je fais un cheval,
Je voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choses, beau sire,
Que je ne veux, & n'ose dire.
Aprés cela, je peinds en l'air,
J'apprens aux ânes à voler,

Du

*REMARQUES.*

*cervelat.*) Comme vrai-semblablement le Prevôt des Marchands & les Echevins étoient compris dans la taxe dont on vient de parler, ils demandoient d'en être déchargez ; mais Du Luat pretendoit faire avoir un pied de nez au Consulat.

Vers 66. ——— *Le vent d'autan.*) Le vent du midi.

Du Bordel je fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique ;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du jugement.
Ce n'est pas tout, je dis sornettes,
Je dégoise des Chansonnettes,
Et vous dis, qu'avec grand effort,
La nature pâtit tres-fort.
Je suis si plein que je regorge.
Si une fois je rens ma gorge,
Eclattant ainsi qu'un petard,
On dira, le Diable y ait part.
Voila comme le temps je passe.
Si je suis las, je me délasse,
J'écris, je lis, je mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
( Je ne dis pas le Roy de France, )
Si je n'étois court de finance.
Or, pour finir, voila comment
Je m'entretiens bisarrement.
Et prenez-moy les plus extrêmes.
En sagesse, ils vivent de mêmes,

N'é-

*REMARQUES.*

Vers 81. *Car enfin, ou Plutarque ment*, &c.) Voyez Plutarque, Traité 39. intitulé : *Que les bêtes brutes usent* [illegible] & dans celui [illegible] *les plus* [illegible]

N'étant l'humain entendement
Qu'une grotesque seulement.
Vuidant les bouteillles cassées,
Je m'embarasse en mes pensées;
Et quand j'y suis bien embroüillé,
Je me couvre d'un sac moüillé.
Faute de papier, *bona sere*,
Qui a de l'argent, si le serre.
Vôtre Serviteur à jamais,
Maître Janin du Pont-Alais.

## *REMARQUES.*

Vers 107. ——— *Bona sere.*) Pour *bona sera*, en Italien.

Vers 110. *Maistre Janin du Pont-Alais.*) Regnier s'est appliqué ce nom, comme d'un homme qui a été le Momus de son tems. Du Verdier, page 749. de sa Bibliothèque, en parle ainsi: „ Jean du „ Pont-Alais, chef & maistre des „ Joueurs de moralitez & farces à „ Paris, a composé plusieurs jeux, „ mystères, moralitez, sotyses & „ farces, qu'il a fait réciter pu- „ bliquement sur eschafaut, en „ ladite ville, aucunes desquelles „ ont été imprimées, & les autres „ non. On dit que par son testa- „ ment il ordonna son corps estre „ enseveli en une cloaque, en la- „ quelle s'égoutte l'eau de la ma- „ rée des Halles de la ville de Pa- „ ris, assez pres de l'Eglise Saint „ Eustache, là où il fut mis après „ son déceds, suivant sa disposi- „ tion & derniere volonté. Le trou „ qu'il y a pour recevoir ces im- „ mondices, est couvert d'une „ pierre en façon de tombe, & est „ ce lieu appellé, du nom du Tes- „ tateur, *le Pont-Alais*. J'ay oui „ dire, *continue Du Verdier*, que „ la repentence qu'il eut, sur la „ fin de ses jours, d'avoir donné „ l'invention d'imposer un denier „ tournois sur châcun mannequin „ de marée arrivant aux Halles, „ de tant que cela venoit à la foule „ du peuple, l'occasionna de vou- „ loir estre ainsi enterré en tel, „ puant lieu, comme s'estimant „ indigne d'avoir une plus honnête „ sépulture.

Cette pierre, en forme de tombe ou de pont, a été enlevée en 1715

Voici la Note, que Mr. De la Monnoye a faite sur cet Article, dans son excellent travail sur les Bibliothèques de Du Verdier & de la Croix du Maine. „ Quoique la „ vieille tradition, raportée ici „ touchant Maitre Jean du Pont-„ Alais, ait tout l'air d'un Conte, „ elle n'a pas laissé d'être très-se-„ rieusement répetée dans les des-„ criptions qu'à diverses fois on „ nous a données de Paris. Maître „ Jean du Pont-Alais, dans les „ premieres années du régne de „ François I. gagnoit sa vie à di-„ vertir le peuple, par les repré-„ sentations dont parle ici Du Ver-„ dier. On peut voir ce qu'en dit „ Marot, Epître I. du Coc-à-l'as-„ ne; Bèze dans son Passavant, „ p. 19. & plus au long l'Auteur „ des Contes, imprimez sous le „ nom de Bonaventure des Pe-„ riers, Conte 30.



# ELEGIES



# ELEGIE I. *

NON, non, j'ai trop de cœur pour lâchement me rendre.
L'Amour n'est qu'un enfant, dont l'on se peut défendre ;
Et l'homme qui fléchit sous sa jeune valeur,
Rend, par ses lâchetez, coupable son malheur.
Il se défait soi-même, & soi-même s'outrage,
Et doit son infortune à son peu de courage.
Or moi, pour tout l'éfort qu'il fasse à me dompter,
Rebelle à sa grandeur, je le veux effronter ;
Et bien qu'avec les Dieux on ne doive débattre ;
Comme un nouveau Titan si le veux-je combattre.

Avec

## *REMARQUES.*

* C'est Henri IV. qui parle dans cette Piéce. Notre Poëte eut l'honneur de prêter ici sa plume à ce Prince, pour flatter une nouvelle passion dont il étoit épris ; & il exprime sa tendresse avec autant de respect que de vivacité.

Les Imprimeurs avoient placé mal-à-propos cette Elégie au rang des Satires, où elle étoit la dix-septiéme, dans les précedentes éditions.

Vers 7. *Or moy, pour tout l'effort qu'il fasse à me dompter.*) Il auroit été plus régulier de dire : *Or moy, pour quelque effort qu'il fasse à me dompter* ; ou, *Or moy, pour tout l'effort qu'il fait* &c.

Vers 8. ——*Je le veux effronter.*) On dit *affronter*, comme on l'a mis dans l'édition de 1642. & dans les [illegible]. Il y a *effronter* dans tou[illegible]cedentes éditions.

Avec le désespoir je me veux asseurer.
C'est salut aux vaincus, de ne rien esperer.
Mais helas! c'en est fait, quand les places sont prises;
Il n'est plus temps d'avoir recours aux entreprises;
Et les nouveaux desseins d'un salut prétendu,
Ne servent plus de rien lors que tout est perdu.
Ma raison est captive, en triomphe menée,
Mon ame, déconfite, au pillage est donnée,
Tous mes sens m'ont laissé seul, & mal-averti,
Et chacun s'est rangé du contraire parti,
Et ne me reste plus de la fureur des armes,
Que des cris, des sanglots, des soûpirs & des larmes,
Dont je suis si troublé, qu'encor ne sçai-je pas,
Où, pour trouver secours, je tournerai mes pas:

## *REMARQUES.*

Vers 12. *C'est salut aux vaincus de ne rien esperer.*) Virgile, Æn. 2. v. 354.

> *Una salus victis nullam sperare salutem.*

Vers qui a été imité ou traduit par la plûpart des Ecrivains.

Rabelais l'a ainsi traduit : *Et n'y ha meilleur remede de salut à gens estommis & recrus, que de n'esperer salut aucun.* Livre 1. ch. 43.

Malherbe dans une Chanson :

> *Le seul remede en ma disgrace,*
> *C'est qu'il n'en faut point esperer.*

Racan dans ses Bergeries :

> *Le salut des vaincus est de n'en point attendre.*

Racine dans Bajazet, Act. 1. Sc. 3.

> *Mon unique esperance est de n'en point avoir.*

Vers 21. *Et ne me reste plus.*) Pourquoi ne pas dire, *Il ne me reste plus?*

Aussi pour mon salut que doy-je plus attendre,
Et quel sage conseil en mon mal puis-je prendre,
S'il n'est rien ici bas de doux, & de clement,
Qui ne tourne visage à mon contentement ?
S'il n'est astre éclairant en la nuit solitaire,
Ennemi de mon bien, qui ne me soit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux ?
Il n'est pour moi là haut ny clémence, ny Dieux,
Au Ciel, comme en la terre, il ne faut que j'attende
Ny pitié, ny faveur, au mal qui me commande ;
Car encor que la Dame en qui seule je vy,
M'ait avecque douceur sous ses loix asservy ;
Que je ne puisse croire, en voyant son visage,
Que le Ciel l'ait formé si beau pour mon dommage ;
Ny moins qu'il soit possible en si grande beauté,
Qu'avecque la douceur loge la cruauté ;
Pourtant toute esperance en mon esprit chancelle :
Il suffit, pour mon mal, que je la trouve belle.
Amour, qui pour objet n'a que mes déplaisirs,
Rend tout ce que j'adore ingrat à mes desirs.
Toute chose en aimant est pour moi difficile,
Et comme mes soûpirs, ma peine est infertile.
D'autre part, sçachant bien qu'on n'y doit aspirer,
Aux cris j'ouvre la bouche, & n'ose soûpirer ;
Et ma peine étouffée avecque le silence,
Estant plus retenue, a plus de violence.

Trop heureux si j'avois en ce cruel tourment,
Moins de discretion, & moins de sentiment,
Ou, sans me relâcher à l'éfort du martire,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour pussent dire!
Mais ce cruel enfant, insolent devenu,
Ne peut-être à mon mal plus long-temps retenu,
Il me contraint aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la réverence cache.
Puis donc que mon respect peut moins que sa douleur,
Je lâche mon discours à l'éfort du malheur;
Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte,
Par force je vous fais cette piteuse plainte,
Qu'encore ne rendrois-je en ces derniers éforts,
Si mon dernier soûpir ne la jettoit dehors.
Ce n'est pas, toutefois, que pour m'écouter plaindre,
Je tâche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs vôtre œil moins rigoureux.
La plainte est inutile à l'homme malheureux.

Mais

## *REMARQUES.*

Vers 60. *Je lasche mon discours.*) Dans toutes les anciennes éditions, même dans celle de 1613. faite pendant la vie de l'Auteur, il y a: *ton discours*: ce qui est une faute, qu'on a voulu corriger dans l'édition de 1642. en mettant: *Je lasche ce discours.* Dans celle de 1645. on a mis; *mon discours*, qui est la bonne leçon.

Vers 62. *Par force je vous fais cette piteuse plainte.*) Il s'adresse à sa Dame.

Vers 64. *Si mon dernier soûpir ne la jettoit dehors.*) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas, *Ne la jette*, comme portent toutes les éditions, avant celle de 1642.

Mais puis qu'il plaît au Ciel par vos yeux que je meure,
Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon trépas n'est suivy,
Sinon de n'être mort le jour que je vous vy
Si divine, & si belle, & d'attraits si pourvûë.
Oüi, je devois mourir des traits de vôtre vuë,
Avec mes tristes jours mes misères finir,
Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.
J'eusse, brûlant là-haut en des flammes si claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui servant, comme moi, de trophée à vos yeux,
Pour vous aimer en terre eussent quitté les Cieux.
Eternisant par tout cette haute victoire,
J'eusse engravé là-haut leur honte, & vôtre gloire;
Et comme, en vous servant, aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir, n'être point immortels:
Heureusement ainsi j'eusse pû rendre l'ame,
Aprés si bel effet d'une si belle flâme.
Aussi bien tout le temps que j'ay vécu depuis,
Mon cœur gêné d'amour, n'a vêcu qu'aux ennuis.
Depuis, de jour en jour, s'est mon ame enflamée,
Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animée.

Sur

REMARQUES.

Vers 70. *Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure.*) Vous direz que ma mort vous [illegible] indifferente : car cette façon de parler : *A la bonne heure*, est un signe d'indifference.

Vers 76. *Et par feu, comme Her[illegible], immortel devenir.*) Hercule [illegible] lui même, sur le mont [illegible]

Sur mes yeux égarez ma tristesse se lit ;
Mon âge, avant le temps, par mes maux s'envieillit ;
Au gré des passions mes amours sont contraintes,
Mes vers brûlans d'amour ne resonnent que plaintes ;
De mon cœur tout flêtri l'allegresse s'enfuit ;
Et mes tristes pensers, comme oyseaux de la nuit,
Volant dans mon esprit, à mes yeux se présentent ;
Et comme ils sont du vrai, du faux ils m'épouventent :
Et tout ce qui repasse en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'étonnement.
Car, soit que je vous pense ingrate, ou secourable,
La playe de vos yeux est toûjours incurable ;
Toûjours faut-il, perdant la lumiere, & le jour,
Mourir dans les douleurs, ou les plaisirs d'amour.
Mais tandis que ma mort est encore incertaine,
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien vôtre rigueur,
Je veux sans fin tirer les soûpirs de mon cœur ;

Et

*REMARQUES.*

Vers 98. *Et comme ils sont du vraï, du faux ils m'épouvantent.*) Ils m'épouvantent du faux, comme du vrai. Voyez la Note sur le Vers 22. de la Satire V.

Vers 102. *La playe de vos yeux est toûjours incurable.*) *Playe*, est ici de deux syllabes, contre l'usage présent. Ce mot est employé dans la signification active ; c'est à dire ; *la playe que vos yeux m'ont faite.* Virgile a dit de même : La playe d'Ulisse, pour, la playe qu'Ulisse avoit faite :

*——— Pelias & vulnere tardus Ulyssis.*

Æn. 2. v. 416. Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Att.* L. 9. c. 12.

Et devant que mourir ou d'une ou d'autre sorte,
Rendre, en ma passion, si divine, & si forte,
Un vivant témoignage à la posterité,
De mon amour extrême, & de vôtre beauté;
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspirent,
Pour vôtre gloire atteindre où les sçavans aspirent;
Et rendre memorable aux siécles à venir,
De vos rares vertus le noble souvenir.



# ELEGIE ZELOTYPIQUE II.*

Bien que je sçache au vray tes façons & tes ruses ;
J'ai tant & si long temps excusé tes excuses ;
Moi-même je me suis mille fois démenty,
Estimant que ton cœur par douceur diverty,
Tiendroit ses laschetez à quelque conscience :
Mais enfin ton humeur force ma patience.
J'accuse ma foiblesse, & sage à mes despens,
Si je t'aymay jadis, ores je m'en repens ;
Et brisant tous ces nœuds, dont j'ai tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur, m'est ores une honte,
Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu,
J'ai regagné sur moy ce que j'avois perdu.

Je

## *REMARQUES.*

* Cette Piéce, & celle qui suit, parurent pour la premiere fois dans l'édition de 1613. Elles sont imitées d'Ovide, du moins en partie, & contiennent les plaintes & les reproches d'un amant jaloux : c'est ce que signifie *Zélotypique*.

On peut voir les Elégies 3. & 4. du Liv. 2. de Desportes.

Vers 1. *Bien que je sçache au vray &c.*) Ovide, L. 3. *Amorum*, Elegie 11.

*Multa diùque tuli : vitiis patientia victa est.*
*Cede fatigato pectore, turpis amor.*
*Scilicet asserui jam me, fugique catenas,*
*Et quæ depuduit ferre, tulisse pudet.*
*Vicimus, & domitum pedibus calcamus amorem :*
*Venerunt capiti cornua sera meo.*

Je tire un double gain d'un si petit dommage ;
Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.
Toutesfois, le bonheur nous doit rendre contens ;
Et pourveu qu'il nous vienne, il vient tousjours à temps.
Mais j'ay donc supporté de si lourdes injures !
J'ay donc creu de ses yeux les lumieres parjures,
Qui me navrant le cœur, me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut jamais !
J'ay donc leu d'autre main ses lettres contrefaites,
J'ay donc sçeu ses façons, recogneu ses déffaites ;
Et comment elle endort de douceur sa maison,
Et trouve à s'excuser quelque fausse raison :
Un procez, un accord, quelque achat, quelques ventes,
Visites de cousins, de freres, & de tantes ;
Pendant qu'en autre lieu, sans femmes, & sans bruit,
Sous prétexte d'affaire elle passe la nuit.
Et cependant, aveugle en ma peine enflamée,
Ayant sceu tout cecy, je l'ay toûjours aymée.
Pauvre sot que je suis ! ne devoy-je à l'instant
Laisser là ceste ingrate, & son cœur inconstant ?
Encor seroit-ce peu, si d'amour emportée,
Je n'avois à son teint, & sa mine affectée,
Leu de sa passion les signes évidens,
Que l'amour imprimoit de ses yeux trop ardens.
Mais qu'est-il de besoin d'en dire davantage ;
Iray-je rafraîchir sa honte, & mon dommage ?

A quoy de ses discours diray-je le deffaut ?
Comme, pour me piper, elle parle un peu haut ;
Et comme bassement, à secrettes volées,
Elle ouvre de son cœur les flames récelées ;
Puis sa voix réhaussant en quelques mots joyeux,
Elle pense charmer les jaloux curieux,
Fait un conte du Roy, de la Reyne, & du Louvre,
Quand, malgré que j'en aye, amour me le découvre,
Me déchiffre aussi-tost son discours indiscret ?
( Helas ! rien aux jaloux ne peut estre secret )
Me fait voir de ses traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice.
Ces heurtemens de pieds, en feignant de s'asseoir,
Faire sentir ses gands, ses cheveux, son mouchoir ;
Ces rencontres de mains, & mille autres caresses,
Qu'usent à leurs amans les plus douces maistresses,
Que je tais par honneur, craignant qu'avec le sien,
En un discours plus grand j'engageasse le mien ?
  Cherche donç quelque sot, au tourment insensible,
Qui souffre ce qu'il m'est de souffrir impossible ;

Car

## REMARQUES.

Vers 51. *Ces heurtemens de pieds &c.*) Ovide, au même endroit :

*Quid juvenum tacitos inter convivia nutus,*
*Verbáque compositis dissimulata notis.*

Vers 54. *Qu'usent à leurs amans les plus douces maistresses.*) Il auroit été plus régulier de dire : *Que font à leurs amans les plus douces maistresses.*

Car pour moy j'en suis las (ingrate) & je ne puis
Durer plus longuement en la peine où je suis.
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouverte.
Tout ce que j'aperçois, semble jurer ma perte.
Mes yeux toûjours pleurans, de tourment esveillez,
Depuis d'un bon sommeil ne se sont veuz sillez.
Mon esprit agité fait guerre à mes pensées;
Sans avoir reposé vingt nuits se sont passées;
Je vais comme un Lutin deçà delà courant,
Et ainsi que mon corps, mon esprit est errant.
  Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte,
Je despeins en mes vers ma douleur, & ta honte;
Amour dedans le cœur m'assaut si vivement,
Qu'avecque tout desdain, je perds tout jugement.
  Vous autres, que j'employe à l'espier sans cesse,
Au logis, en visite, au Sermon, à la Messe,
Connoissant que je suis amoureux & jaloux,
Pour flatter ma douleur, que ne me mentez-vous?
Ha! pourquoi m'estes-vous, à mon dam, si fidelles?
Le porteur est fascheux de fascheuses nouvelles.
Déferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.

Si

## *REMARQUES.*

Vers 64. *Ne se sont veuz sillez.*) Cillez.

Vers 69. *Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte.*) Il y avoit, *au feu*, dans toutes les éditions.

Si dans quelque maiſon, ſans femme elle s'arreſte ;
S'on lui fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle un vallet,
S'elle baille, en cachette, on reçoit un poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incognuë,
Marmotant un Pater, luy parle, & la saluë ;
Déguiſez-en le fait, parlez-m'en autrement,
Trompant ma jalouſie, & voſtre jugement.
Dites-moi qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire ;
Car bien qu'il ne ſoit vray, ſi ne le puis-je croire.
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'une à l'autre extrémité.
La rage de la hayne, & l'amour me tranſporte ;
Mais j'ay grand peur, enfin, que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret :
Au moins, s'il ne ſe peut, l'aymeray-je à regret.
Le bœuf n'aime le joug que toutesfois il traine.
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut, ou que doit recevoir,
Son merite égalé juſtement au devoir.

En

## *REMARQUES.*

Vers 91. *De contraires efforts mon eſprit agité* &c.) Ovide, dans la même Elegie :

*Luctantur, pectúſque leve in contraria tendunt,*
*Hac amor, hac odium; ſed puto vincet amor.*
*Odero, ſi potero : ſi non, invitus amabo :*
*Nec juga taurus amat; quæ tamen odit, habet.*

En Conseiller d'Estat, de discours je m'abuse.
Un Amour violent aux raisons ne s'amuse.
Ne sçay-je que son œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce desir, m'osta le jugement ?
Que mon esprit blessé, nul bien ne se propose,
Qu'aveugle, & sans raison, je confonds toute chose,
Comme un homme insensé qui s'emporte au parler,
Et dessigne avec l'œil mille chasteaux en l'air.
C'en est fait pour jamais, la chance en est jettée.
D'un feu si violent mon ame est agitée,
Qu'il faut, bon-gré, mal-gré, laisser faire au destin ;
Heureux ! si par la mort j'en puis estre à la fin.
Et si je puis, mourant en cette frénésie,
Voir mourir mon amour avecq' ma jalousie !
Mais Dieu ! que me sert-il de pleurs me consommer,
Si la rigueur du Ciel me contraint de l'aimer ?
Où le Ciel nous incline, à quoi sert la menace ?
Sa beauté me rapelle, où son défaut me chasse :

Ai-

## *REMARQUES.*

Vers 118. *Sa beauté me rapelle, où son défaut me chasse* &c.) Ovide, au même endroit :

*Nequitiam fugio, fugientem forma reducit,*
*Aversor morum crimina, corpus amo.*
*Sic ego nec sine te, nec tecum vivere possum,*
*Et videor voti nescius esse mei.*
*Aut formosa fores minus, aut minus improba, vellem :*
*Non facit ad mores tam bona forma malos.*

Aimant & desdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'esprit & les beautez du corps.
Ainsi je ne puis vivre avec elle, & sans elle.
Ha, Dieu! que fusses-tu, ou plus chaste, ou moins belle!
Ou pusses-tu connoistre, & voir par mon trespas,
Qu'avecque ta beauté mon humeur ne sied pas!
Mais si ta passion est si forte, & si vive,
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy;
Je n'entends en cela te prescrire une loy:
Te pardonnant par moy cette fureur extresme,
Ainsi, comme par toy, je l'excuse en moi-mesme.
Car nous sommes tous deux en nostre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encore, en ce malheur où tu te précipites,
Dois-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
Connoistre ta beauté, & qu'il te faut avoir,
Avecque ton amour, égard à ton devoir.
Mais, sans discrétion, tu vas à guerre ouverte;
Et par sa vanité triomphant de ta perte,
Il montre tes faveurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte & sa gloire entrétiennent la Court.

Cepen-

## *REMARQUES.*

Vers 138. *Mais par sa vanité.*) L'Auteur parle de son rival, que, par mépris, il affecte de ne point nommer.

Cependant, me jurant tu m'en dis des injures.
O Dieux! qui sans pitié punissez les parjures,
Pardonnez à ma Dame, ou changeant vos effects
Vengez plustost sur moy les péchez qu'elle a faicts.
S'il est vrai sans faveur que tu l'escoutes plaindre,
D'où vient, pour son respect, que l'on te voit contraindre?
Que tu permets aux siens lire en tes passions;
De veiller jour & nuict dessus tes actions;
Que tousjours d'un vallet ta carrosse est suivie,
Qui rend, comme espion, compte exact de ta vie;
Que tu laisse un chacun pour plaire à ses soupçons,
Et que, parlant de Dieu, tu nous faits des leçons,
Nouvelle Magdelaine au desert convertie;
Et jurant que ta flâme est du tout amortie;
Tu prétends finement par cette mauvaitié,
Luy donner plus d'amour, à moi plus d'amitié;
Et me cuidant tromper, tu voudrois faire accroire,
Avecque faux sermens, que la neige fust noire?



## REMARQUES.

Vers 151. *Que tu laisse un chacun.*) Il faloit écrire, *Que tu laisses*; c'est pourquoy on a mis, *Que tu laisses chacun*, depuis l'édition de 1642.

Vers 155. —— *Par cette mauvaitié.*) *Mauvaistié*, dans l'édition de 1642, & les suivantes; & c'est ainsi qu'on l'écrivoit toûjours, quand ce mot étoit en usage.

Vers 157. *Et me cuidant tromper.*) *Et me pensant tromper*: correction nouvelle dans la même édition de 1642; & dans celles qui ont suivi.

Mais comme tes propos, ton art est découvert;
Et chacun en riant, en parle à cœur ouvert;
Dont je creve de rage, & voyant qu'on te blasme;
Trop sensible en ton mal, de regret je me pasme,
Je me ronge le cœur, je n'ay point de repos,
Et voudrois estre sourd, pour l'estre à ces propos.
Je me hay de te voir ainsi mésestimée.
T'aymant si dignement, j'ayme ta renommée;
Et si je suis jaloux, je le suis seulement
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il se peut faire;
Mais choisi pour le moins ceux qui se peuvent taire.

Quel

## *REMARQUES.*

Vers 162. *Trop sensible en ton mal.*) C'est ainsi qu'on lit dans les anciennes éditions. Celle de 1652. 1655. 1667. &c. portent, *Trop sensible à ton mal*, qui est la bonne leçon. 1642. & 1645. *à mon mal.*

Vers 169. *Fay tout ce que tu fais* &c.) Ovide, Elegie 14. L. 3. *Amorum :*

*Non ego, ne pecces, cùm sis formosa, recusem;*
*Sed ne sit misero scire necesse mihi.*
*Nec te nostra jubet fieri censura pudicam;*
*Sed tantùm, ut tentes dissimulare, rogat.*
*Non peccat, quæcumque potest peccasse negare,*
*Soláque famosam culpa professa facit.*
*Quis furor est, quæ nocte latent, in luce fateri?*
*Et quæ clam facias, facta referre palam?......*
*Quæ facis, hæc facito : tantùm fecisse negato, &c.*

Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſée en amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le jour?
Ce que fait un tout ſeul, tout un chacun le ſçache?
Et montres en amour ce que le monde cache?
Mais puiſque le deſtin à toy m'a ſçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal, je ne puis t'oublier,
Par ces plaiſirs d'amour tous confits en délices;
Par tes appas, jadis à mes vœuz ſi propices,
Par ces pleurs, que mes yeux & les tiens ont verſez;
Par mes ſoûpirs, au vent, ſans profit, diſperſez,
Par les Dieux, qu'en pleurant, tes ſermens appellerent,
Par tes yeux, qui l'eſprit, par les miens, me volerent,
Et par leurs feux ſi clairs, & ſi beaux à mon cœur;
Excuſe, par pitié, ma jalouſe rancœur.

## *REMARQUES.*

Vers 172. *Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le jour.*) Edition de 1642. & ſuivantes: *Qu'on le conte le jour.*

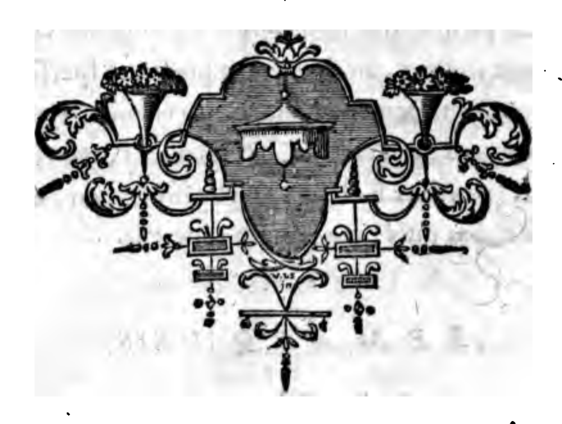
Vers 173. *Ce que fait un tout ſeul, tout un chacun le ſçache?*) Édition de 1642. *Tout que chacun.* 1652. & ſuivantes, *que tout chacun.*

Vers 174. *Et montres en amour.*) Édit. de 1642, & celles qui ont ſuivi: *Et montrer.*

Vers 177. *Par ces plaiſirs d'amour* &c.) Ovide, L. 3. *Amor.* Eleg. 11.

*Parce per ô lecti ſocialia jura, per omnes,*
*Qui dent fallendos ſe tibi ſæpe, Deos.*
*Perque tuam faciem, magni mihi numinis inſtar,*
*Perque tuos oculos, qui rapuere meos.*
*Quidquid eris, mea ſemper eris &c.*

Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me commande.
Si mon péché fut grand, ma repentance eſt grande:
Et voy, dans le regret dont je ſuis conſommé,
Que j'euſſe moins failly, ſi j'euſſe moins aimé.



# ELEGIE III.

## *Sur le mesme sujet.*

AYMANT comme j'aymois, que ne devois-je craindre ?
Pouvois-je estre asseuré qu'elle se deust contraindre ?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle eust, pour moy, cessé d'estre ce qu'elle estoit ?
Que laissant d'estre femme, inconstante & légere,
Son cœur, traistre à l'Amour, & sa foy mensongere,
Se rendant en un lieu, l'esprit plus arresté,
Peust, au lieu du mensonge, aimer la verité ?
Non, je croyois tout d'elle, il faut que je le die,
Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie.
Je craignois tous ses traits que j'ay sçus du depuis,
Ses jours de mal de teste, & ses secrettes nuits ;
Quand se disant malade, & de fiévre enflammée,
Pour moy tant seulement sa porte estoit fermée.
Je craignois ses attraits, ses ris, & ses courroux,
Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.
Mais la voyant jurer avec tant d'asseurance,
Je l'advouë, il est vray, j'estois sans déffiance.
Aussi, qui pourroit croire, aprés tant de sermens,
De larmes, de souspirs, de propos véhéments

Dont elle me juroit que jamais de ſa vie,
Elle ne permettoit d'un autre eſtre ſervie;
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Je m'en devois promettre une ferme amitié;
Seulement pour tromper le jaloux populaire,
Que je devois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre tousjours libre, ou bien me captiver,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſerver?
  Cependant, devant Dieu, dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dit, ſa parole eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſervit, en cette trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon.
Et puis il eſt des Dieux témoins de nos paroles!
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes frivoles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'Antiquité
Se ſervit pour tromper noſtre imbecilité.

S'il

## *REMARQUES.*

Vers 33. *Et puis il eſt des Dieux*, &c.) Ovide, *Am.* L. 3. Eleg. 3.

*Eſſe Deos credámne? fidem jurata fefellit,*
*Et facies illi, quæ fuit ante, manet.*
*Quàm longos habuit, nondum perjura, capillos,*
*Tam longos, poſtquam numina læſit, habet.*
*Candida, candorem roſeo ſuffuſa rubore,*
*Ante fuit: niveo lucet in ore rubor.*
*Pes erat exiguus: pedis eſt aptiſſima forma;*
*Longa, decenſque fuit: longa, decenſque manet.*
*Argutos habuit, radiant ut ſidus ocelli,*
*Per quos mentita eſt perfida ſæpe mihi.*
*Scilicet æterno falſum jurare puellis*
*Dî quoque concedunt: formaque numen habet.*

S'il y avoit des Dieux, ils se vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit-on si fiere ny si belle.
Ses yeux s'obscurciroient, qu'elle a tant parjurez,
Sont teint seroit moins clair, ses cheveux moins dorez;
Et le Ciel, pour l'induire à quelqne pénitence,
Marqueroit sur son front son crime & leur vengeance,
Ou s'il y a des Dieux, ils ont le cœur de chair.
Ainsi que nous, d'amour ils se laissent toucher;
Et de ce sexe ingrat excusant la malice,
Pour une belle femme ils n'ont point de Justice.

Vers 43. *Ou s'il y a des Dieux &c.)* Ovide, au même endroit ;

*Aut si quis Deus est, teneras amat ille puellas;*
*Et nimium solas omnia posse jubet.*



# IMPUISSANCE.

## ELEGIE IV. *



QUoy ! ne l'avois-je aſſez en mes vœux deſirée ?
N'eſtoit-elle aſſez belle, ou aſſez bien parée ?
Eſtoit-elle à mes yeux ſans grace & ſans appas ?
Son ſang étoit-il point iſſu d'un lieu trop bas ?
Sa race, ſa maiſon, n'eſtoit-elle eſtimée,
Ne valoit-elle point la peine d'eſtre aimée ?
Inhabile au plaiſir, n'avoit-elle dequoy ?
Eſtoit-elle trop laide, ou trop belle pour moy ?
Ha ! cruel ſouvenir, cependant je l'ay euë
Impuiſſant que je ſuis, en mes bras toute nuë,

Et

### *REMARQUES.*

* Cette Piéce eſt imitée d'Ovide, Livre 3. des Amours, Elegie 7. qui commence ainſi : *At non formoſa eſt* &c. On ne raportera point ici les vers d'Ovide, parce qu'ils ſont trop licentieux. Elle fut publiée pour la premiere fois, dans l'édition de 1613. qui fut l'année de la mort de Regnier ; mais elle fut imprimée ſur une copie trés défectueuſe, comme on le verra dans les Remarques : ce qui fait préſumer que la copie étoit d'une main étrangere & ignorante ; & que l'Auteur, peut-être prevenu par la mort, n'avoit point vû les Epreuves.

Et n'ay peu, le voulant tous deux également,
Contenter nos desirs en ce contentement.
Au surplus, à ma honte, Amour, que te diray-je?
Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,
Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa,
Bref, tout ce qu'ose Amour, ma Déesse l'osa;
Me suggerant la manne en sa lévre amassée,
Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassée;
Les yeux luy petilloient d'un desir langoureux,
Et son ame éxaloit maint soûpir amoureux,
Sa langue, en begayant, d'une façon mignarde,
Me disoit, mais, mon cœur, qu'est-ce qui vous retarde,
N'auroy-je point en moy quelque chose qui peust
Offenser vos desirs, ou bien qui vous dépleust.
Ma grace, ma façon, ha! Dieu, ne vous plaist-elle?
Quoy! n'ay-je assez d'amour, ou ne suis-je assez belle?
Cependant, de la main animant ses discours,
Je trompois, impuissant, sa flamme, & mes amours?
Et comme un tronc de bois, charge lourde & pesante,
Je n'avois rien en moy de personne vivante.
Mes membres languissans, perclus, & refroidis,
Par ses attouchemens n'étoient moins engourdis.

Mais

## *REMARQUES.*

Vers 16. *Bref, tout ce qu'ose Amour, ma Déesse l'osa.*) Il y a grande apparence que ce vers n'est pas de Regnier. Dans la premiere édition, faite en 1613. il manquoit ici un vers qui n'avoit point été rétabli dans les éditions suivantes; & ce n'a été que dans celle de 1642. qu'on a rempli cette lacune, par le vers dont il s'agit.

Mais quoy ! que deviendray-je en l'extresme vieillesse ;
Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse ?
Et si, las ! je ne puis & jeune, & vigoureux,
Savourer la douceur du plaisir amoureux ?
Ha ! j'en rougis de honte, & dépite mon âge,
Age de peu de force, & de peu de courage,
Qui ne me permet pas, en cest accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner un amant.
Car, Dieux ! ceste beauté par mon défaut trompée ;
Se leva le matin de ses larmes trempée,
Que l'amour de dépit écouloit par ses yeux,
Ressemblant à l'Aurore, alors qu'ouvrant les Cieux ;
Elle sort de son lit, hargneuse & dépitée,
D'avoir, sans un baiser, consommé la nuitée ;
Quand, baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrin & d'amour elle enjette ses fleurs.

Pour

## *REMARQUES.*

Vers 34. *Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse.*) Ce vers a encore été inseré dans l'édition de 1642. à la place de celui de Regnier, qui manquoit dans toutes les éditions précedentes.

Vers 35. *Et si, las ! je ne puis.*) *Las !* pour *hélas !* Le vers auroit été plus harmonieux, & éxemt de l'équivoque que font ces mots : *Et si las*, s'il avoit été ainsi tourné : *Helas ! si je ne puis.*

Vers 45. *Elle sort de son lit*, &c.) Les Poëtes ont feint, que Tithon, mari de l'Aurore, étant fort âgé, cette Déesse se levoit tous les matins avant le jour.

Même vers. *Hargneuse & dépitée.*) Les nouvelles éditions depuis 1642. ont substitué *honteuse*, à *hargneuse*, terme bas & populaire.

Vers 48. *De chagrin & d'amour elle enjette ses fleurs.*) *Enjette*, du verbe composé *Enjetter*, qui est hors d'usage, & dont nous n'avons retenu que le simple, *Jetter*

Pour flatter mon déffaut, mais que me sert la gloire,
De mon amour passée inutile mémoire;
Quand aimant ardemment, & ardemment aimé,
Tant plus je combattois, plus j'estois animé:
Guerrier infatigable en ce doux éxercice,
Par dix ou douze fois je rentrois en la lice,
Où vaillant & adroit, aprés avoir brisé,
Des Chevaliers d'amour j'étois le plus prisé?
Mais de cest accident je fais un mauvais conte;
Si mon honneur passé m'est ores une honte;
Et si le souvenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaisir receu ne me peut soulager.
O Ciel! il falloit bien qu'ensorcelé je feusse;
Ou, trop ardent d'amour, que je ne m'aperceusse,
Que l'œil d'un envieux nos desseins empeschoit,
Et sur mon corps perclus son venim espanchoit!
Mais qui pouroit atteindre au point de son merite?
Veu que toute grandeur pour elle est trop petite.

Si

## *REMARQUES.*

Vers 49. *Pour flatter mon déffaut, mais que me sert la gloire.*) Dans l'édition de 1645. on a mis *de quoy me sert la gloire*: correction qui a été adoptée par toutes les éditions suivantes.

Vers 55. *Aprés avoir brisé.*) Il faut sousentendre: *plusieurs lances.*

Vers 58. *Si mon honneur passé m'est ores une honte.*) Edition de 1642. & suivantes: *maintenant est ma honte.*

Vers 63. *Que l'œil d'un envieux.*) Dans la premiere édition de 1613. on lisoit ici *ennuieux*, faute qui avoit été répetée dans le vers 69.

Si par l'égal, ce charme a force contre nous ;
Autre que Jupiter n'en peut estre jaloux.
Luy seul, comme envieux d'une chose si belle,
Par l'émulation seroit seul digne d'elle.
Hé quoy ! là haut au Ciel mets-tu les armes bas ?
Amoureux Jupiter, que ne viens-tu ça-bas,
Joüir d'une beauté sur les autres aimable ?
Assez de tes amours n'a caqueté la fable.
C'est ores que tu dois, en amour vif, & promt,
Te mettre encore un coup les armes sur le front ;
Cacher ta déïté dessous un blanc plumage ;
Prendre le feint semblant d'un Satyre sauvage,
D'un serpent, d'un cocu ; & te répandre encor,
Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or.
Et puisque sa faveur, à moy seul octroyée,
Indigne que je suis, fust si mal employée,
Faveur qui de mortel m'eust fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'eust esté sur mon bien envieux !
Mais encor tout boüillant en mes flames premieres,
De quels vœuz redoublez, & de quelles prieres

Iray-

*REMARQUES.*

Vers 76. *Te mettre encore un coup les armes sur le front.*) Jupiter prit la figure d'un Taureau pour enlever Europe.

Vers 77. *Cacher ta déïté dessous un blanc plumage.* Il se changea en Cygne, pour tromper Léda, femme de Tyndare.

Vers 78. *Prendre le feint semblant d'un Satyre sauvage,*
*D'un Serpent, d'un Cocu.*) Autres métamorphoses de Jupiter, qui sont décrites dans Ovide, Livre 6. v. 101, & suivans.

Iray-je derechef les Dieux sollicitant,
Si d'un bien-fait nouveau j'en attendois autant?
Si mes deffauts passez leurs beautez mescontentent,
Et si de leurs bienfaicts je croy qu'ils se repentent?
Or quand je pense, ô Dieux! quel bien m'est advenu,
Avoir veu dans un lit ses beaux membres à nu,
La tenir languissante entre mes bras couchée,
De mesme affection la voir estre touchée,
Me baiser haletant d'amour, & de desir,
Par ses chatoüillemens resveiller le plaisir!
Ha Dieux! ce sont des traits si sensibles aux ames, [mes,
Qu'ils pouroient l'Amour mesme eschauffer de leurs fla-
Si, plus froid que la mort, ils ne m'eussent trouvé,
Des mysteres d'amour, amant trop réprouvé.
Je l'avois, cependant, vive d'amour extresme;
Mais si je l'eus ainsi, elle ne m'eust de mesme;
O malheur! & de moy elle n'eust seulement
Que des baisers d'un frere, & non pas d'un amant.
En vain, cent & cent fois, je m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon desir, je n'y puis satisfaire;
Et la honte, pour lors, qui me saisit le cœur,
Pour m'achever de peindre, esteignit ma vigueur.
Comme elle recognut, femme mal-satisfaite,
Qu'elle perdoit son temps, du lict elle se jette,

Prend

*REMARQUES.*

Vers 89. *Si mes deffauts passez* | *hontez*, paroistroit plus juste. *leurs beautez mescontentent.* ) *Leurs* |

Prend sa juppe, se lace, & puis en se mocquant
D'un ris, & de ces mots, elle m'alla piquant :
Non, si j'estois lascive, ou d'amour occupée,
Je me pourois fascher d'avoir esté trompée ;
Mais puisque mon desir n'est si vif, ny si chaud,
Mon tiéde naturel m'oblige à ton défaut.
Mon amour satisfaicte ayme ton impuissance,
Et tire de ta faute assez de récompence,
Qui tousjours dilayant, m'a fait, par le desir,
Esbattre plus long-temps à l'ombre du plaisir.

Mais estant la douceur par l'effort divertie,
La fureur à la fin rompit sa modestie ;
Et dit en esclatant : pourquoy me trompes-tu ?
Ton impudence à tort a vanté ta vertu ;

*REMARQUES.*

Vers 113. *Non, si j'estois lascive,* &c.) Ce vers & les sept suivans, sont une paraphrase du commencement de la Lettre de Circé à Polyænos, dans Pétrone : *Si libidinosa essem, quererer decepta : nunc etiam languori tuo gratias ago. In umbra voluptatis diutius lusi.*

Vers 124. *Ton impudence à tort a vanté* &c.) Ce qui suit est imité de la Reponse de Polyænos à Circé : *Fateor me, Domina, sæpe peccasse : nam & homo sum, & adhuc juvenis ; numquam tamen ante hunc diem usque ad mortem deliqui. Habes confitentem reum. Quidquid jusseris, merui. Proditionem feci, hominem occidi, templum violavi. In hæc facinora quære supplicium. Sive occidere placet, ferro meo venio : sive verberibus contenta es, curro nudus ad Dominam. Illud unum memento : non me, sed instrumenta peccasse. Paratus miles arma non habui. Quis hoc turbaverit, nescio : forsitan animus antecessit corporis moram. Forsitan, dum omnia concupisco, voluptatem tempore consummavi. Non invenio quod feci . . . . . Summa tamen excusationis meæ, hæc est : placebo tibi, si me culpam emendare permiseris.*

Si en d'autres amours ta vigueur s'est usée,
Quel honneur reçois-tu de m'avoir abusée ?
Assez d'autres propos le despit luy dictoit.
Le feu de son desdain par sa bouche sortoit.
Enfin, voulant cacher ma honte, & sa colere,
Elle couvrit son front d'une meilleure chere ;
Se conseille au miroir, ses femmes appela,
Et se lavant les mains, le faict dissimula.
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée,
Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée ;
Je confesse ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que j'espands, j'accuse mon péché :
Péché d'autant plus grand, que grande est ma jeunesse.
Si homme j'ay failly, pardonnez-moy, Déesse.
J'avouë estre fort grand le crime que j'ay fait ;
Pourtant jusqu'à la mort, si n'avoy-je forfait,
Si ce n'est à present, qu'à vos pieds je me jette.
Que ma confession vous rende satisfaicte.
Je suis digne des maux que vous me prescrirez.
J'ay meurtry, j'ay volé, j'ay des vœux parjurez,
Trahy les Dieux benins. Inventez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices.

O

*REMARQUES.*

Vers 145. *Trahy les Dieux benins.*) Dans toutes les éditions avant celle de 1642, ce vers étoit ainsi :

*Trahy les Dieux : venins, inventez à ces vices :*

Faute grossiere, qui fait comprendre à quel point la premiere copie étoit corrompue.

Ô beauté, faiɛtes-en tout ainſi qu'il vous plaiſt;
Si vous me commandez, à mourir je ſuis preſt.
La mort me ſera douce, & d'autant plus encore.
Si je meurs de la main de celle que j'adore.
Avant qu'en venir là, au moins ſouvenez-vous,
Que mes armes, non moy, cauſent voſtre courroux;
Que Champion d'amour entré dedans la lice,
Je n'eus aſſez d'haleine à ſi grand exercice;
Que je ne ſuis chaſſeur jadis tant approuvé,
Ne pouvant redreſſer un déffaut retrouvé.
Mais d'où viendroit ceci ? ſeroit ce point, Maîtreſſe,
Que mon eſprit, du corps précedaſt la pareſſe ?
Ou que, par le deſir trop prompt & violent,
J'allaſſe, avec le temps, le plaiſir conſommant ?
Pour moy, je n'en ſçay rien; en ce fait tout m'abuſe.
Mais enfin, ô beauté, récevez pour excuſe,
S'il vous plaiſt derechef que je rentre en l'aſſaut,
J'eſpere avec uſure amender mon deffaut.

Vers 162. —— *Récevez pour excuſe.*) Edition de 1642. & ſuivantes : *Recevez mon excuſe.* L'une & l'autre leçon peuvent être admiſes.



# ELEGIE V. *

L'Homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée;
Tel a domté ſur mer la tempeſte obſtinée,
Qui deceu dans le port, eſprouve en un inſtant
Des accidens humains le revers inconſtant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y penſe.
Ores, à mes dépens j'en fais l'experience:
Moy, qui tremblant encor de naufrage paſſé,
Du bris de mon navire au rivage amaſſé,
Baſtiſſois un autel aux Dieux légers des ondes;
Jurant meſme la mer, & ſes vagues profondes,
Inſtruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de léger:
Sçachant qu'injuſtement il ſe plaint de l'orage,
Qui remontant ſur mer fait un ſecond naufrage.
Cependant ay-je à peine eſſuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'un nouveau deſir le courant me tranſporte,
Et n'ay pour l'arreſter la raiſon aſſez forte.
Par un deſtin ſecret mon cœur s'y voit contraint,
Et par un ſi doux nœud ſi doucement eſtreint;

Que

*REMARQUES.*

* Cette Elégie fut compoſée pour Henri IV.

Que me trouvant épris d'une ardeur ſi parfaite,
Trop heureux en mon mal, je benis ma défaite;
Et me ſens glorieux, en un ſi beau tourment,
De voir que ma grandeur ſerve ſi dignement.
Changement bien étrange en une amour ſi belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre univerſelle;
Dont le nom glorieux aux aſtres élevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'eſt gravé;
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'amour, ne pût eſtre contraire;
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui ſçay donner des loix, & non les recevoir:
Je me vois priſonnier aux fers d'un jeune Maiſtre,
Où je languis eſclave, & fais gloire de l'eſtre;
Et ſont à le ſervir tous mes veux obligez.
Mes palmes, mes lauriers en myrthes ſont changez,
Qui ſervant de trophée aux beautez que j'adore,
Font, en ſi beau ſujet, que ma perte m'honore.
Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troiſiéme Ciel mes deſtins envoyez,
Belle & ſainte Planette, aſtre de ma naiſſance,
Mon bonheur plus parfait, mon heureuſe influence,
Dont la douceur préſide aux douces paſſions,
Vénus, prenez pitié de mes affections;

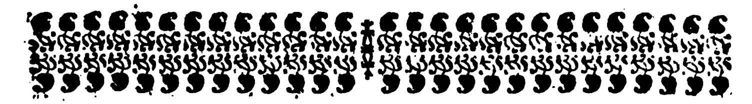
*REMARQUES.*

Vers 40. *Qui du troiſiéme Ciel.* } | eſt la troiſiéme des Planètes, L'Auteur apoſtrophe Vénus, qui |

Soyez moy favorable, & faites à cette heure,
Plustost que découvrir mon amour, que je meure :
Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,
Qu'il ne vécut jamais un amant si discret ;
Et qu'amoureux constant, en un si beau martyre,
Mon trépas seulement mon amour puisse dire.
Ha ! que la passion me fait bien discourir.
Non, non, un mal qui plaist ne fait jamais mourir.
Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente ;
La patience est foible, & l'amour violente ;
Et me voulant contraindre en si grande rigueur,
Ma plainte se dérobe, & m'échape du cœur.
Semblable à cet enfant, que la mere en colere,
Aprés un châtiment veut forcer à se taire :
Il s'efforce de crainte à ne point soûpirer,
A grand peine ose-t-il son haleine tirer ;
Mais nonobstant l'effort, dolent en son courage,
Les sanglots, à la fin, débouchent le passage :
S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en pleurs ;
Et faut que son respect défere à ses douleurs.
De mesme, je m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon respect s'évertuë :
Mon mal, comme un torrent, pour un temps retenu,
Renversant tout obstacle, est plus fier devenu.
Or puis que ma douleur n'a pouvoir de se taire,
Et qu'il n'est ny desert, ny rocher solitaire,

A qui de mon ſecret je m'oſaſſe fier ;
Et que juſqu'à ce point je me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur ſi contrainte,
A vous ſeule, en pleurant, j'adreſſe ma complainte.
Auſſi puiſque voſtre œil m'a tout ſeul aſſervy,
C'eſt raiſon que luy ſeule voye comme je vy ;
Qu'il voye que ma peine eſt d'autant plus cruelle,
Que ſeule en l'Univers, je vous eſtime belle :
Et ſi de mes diſcours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils ſont en moy, mais qu'ils naiſſent de vous ;
Et que ce ſeroit eſtre ingrate en vos défaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaiſirs,
Délices de mes yeux, & de tous mes deſirs,
Qui regnez ſur les cœurs d'une contrainte aimable :
Pardonnez à mon mal, helas ! trop veritable ;
Et liſant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,
La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre :
Pardonnez à mes cris de l'avoir oſé dire.
Ne vous offencez point de mes juſtes clameurs,
Et ſi, mourant d'amour, je vous dis que je meurs ;

# POËSIES
# MESLÉES.



# PLAINTE. *

## STANCES.



EN quel obscur séjour le Ciel m'a-t'il réduit ?
Mes beaux jours sont voilez d'une éfroyable nuit;
Et dans un même instant comme l'herbe fauchée,
Ma jeunesse est sechée.

Mes discours sont changez en funèbres regrets ;
Et mon ame, d'ennuis est si fort éperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forêts,
Je crie, & ne sçay point ce qu'elle est devenuë.

O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fustes jadis,
En l'Avril de mes jours, un heureux paradis,

Quand

### REMARQUES.

* Cette Piece, qui contient des regrets sur l'absence d'une Maitresse, parut pour la premiere fois dans un Recueil imprimé en 1611. à Rouen, chez Raphaël du Petit-val, intitulé *Le Temple d'Apollon, ou nouveau Recueil des plus excellens vers de ce temps* : pag. 5. qui est la premiere du Recueil. Elle fut ensuite inserée parmi les autres Oeuvres de Regnier, dans l'édition de 1642. avec quelques légers changements.

Quand de mille douceurs la faveur de Madame
Entretenoit mon ame :

Or' que la triſte abſence, en l'Enfer où je ſuis,
D'un piteux ſouvenir me tourmente & me tuë ;
Pour conſoler mon mal, & flatter mes ennuis,
Helas, reſpondez-moy, qu'eſt-elle devenuë ?

Où ſont ces deux beaux yeux ? que ſont-ils devenus ?
Où ſont tant de beautez, d'Amours, & de Vénus,
Qui regnoient dans ſa veuë ; ainſi que dans mes veines
Les ſoucis, & les peines ?

Helas ! fille de l'air, qui ſens ainſi que moy,
Dans les priſons d'Amour ton ame détenuë,
Compagne de mon mal, aſſiſte mon émoy,
Et reſponds à mes cris, qu'eſt-elle devenuë ?

Je voy bien en ce lieu triſte & deſeſperé,
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré ;
Et bien que loin d'icy le Deſtin l'ait guidée,
Je m'en forme l'idée.

Je voy dedans ces fleurs les treſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la Mer tout émeuë :

Tout

*REMARQUES.*

Vers 21. *Helas ! fille de l'air.*) L'Echo.

Tout ce qu'on voit icy vivement me la peint :
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenuë.

Las ! voici bien l'endroit où premier je la vy,
Où mon cœur de ses yeux si doucement ravy,
Rejettant tout respect, découvrit à la belle
Son amitié fidelle.

Je revoy bien le lieu, mais je ne revoy pas
La Reyne de mon cœur, qu'en ce lieu j'aye perduë,
O bois ! ô prez ! ô monts ! ses fidelles esbats,
Helas ! respondez moy, qu'est-elle devenuë ?

Durant que son bel œil ces lieux embellissoit,
L'agreable Printemps sous ses pieds florissoit,
Tout rioit auprés d'elle, & la terre parée
Estoit énamourée.

Ores que le malheur nous en a sçeu priver,
Mes yeux tousjours moüillez d'une humeur continuë,
Ont changé leurs saisons en la saison d'hyver,
N'ayant sçeu découvrir ce qu'elle est devenuë.

Mais quel lieu fortuné si long-temps la retient ?
Le Soleil qui s'absente, au matin nous revient,



*REMARQUES.*

Vers 39. O *bois ! ô prez !*) Edit. de 1642. O *ciel ! ô prez !*

Et par un tour reglé, sa chevelure blonde
Eclaire tout le monde.

Si-tost que sa lumiere à mes yeux se perdit,
Elle est, comme un esclair, pour jamais disparuë ;
Et quoy que j'aye fait, malheureux, & maudit,
Je n'ay peu découvrir ce qu'elle est devenuë.

Mais Dieux ! j'ay beau me plaindre, & tousjours souspirer,
J'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
J'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle :
Chaçun me la récelle.

O bois ! ô prez ! ô monts ! ô vous qui la cachez !
Et qui contre mon gré l'avez tant retenuë :
Si jamais de pitié vous vous vistes touchez,
Helas ! respondez-moy, qu'est-elle devenuë ?

Fut-il jamais mortel si malheureux que moy ?
Je lis mon infortune en tout ce que je voy ;
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'envy me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point,
Et rend l'objet présent ma douleur plus aiguë :
Mais las ! mon plus grand mal est de ne sçavoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle est devenuë.

Ainsi de toutes parts je me ſens aſſaillir ;
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir ;
Ma douleur ſe rengrège, & mon cruel martyre
S'augmente, & devient pire.

Et ſi quelque plaiſir s'offre devant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abbatuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si-là haut j'ignorois ce qu'elle eſt devenuë.

Geſné de tant d'ennuis, je m'eſtonne comment,
Environné d'Amour, & du faſcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me livre,
Mon eſprit a peu vivre.

Le bien que j'ay perdu me va tiranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combatuë ;
Et ce qui rend mon mal plus aigre, & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du trait de ſa beauté me pique jour & nuit,
Me gravant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'une ſi courte gloire.

Et ces biens, qu'en mes maux encor il me faut voir,
Rendroient d'un peu d'eſpoir mon ame entretenuë,

Et m'y consolerois, si je pouvois sçavoir
Ce qu'ils sont devenus, & qu'elle est devenuë.

Plaisirs si tost perdus; helas! où estes-vous?
Et vous, chers entretiens, qui me sembliez si doux,
Où estes vous allez? hé! où s'est retirée
Ma belle Cytherée?

Ha! triste souvenir d'un bien si-tost passé!
Las! pourquoy ne la voy-je, ou pourquoy l'ay-je veuë;
Ou pourquoy mon esprit d'angoisses oppressé,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenuë?

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, si le regret poignant
De m'en voir separé, d'autant plus me tourmente,
Qu'on me la represente.

Seulement au sommeil j'ay du contentement,
Qui la fait voir présente à mes yeux toute nuë,
Et chatoüille mon mal d'un faux ressentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenuë.

Encor

## *REMARQUES.*

Vers 96. *Ce qu'ils sont devenus*, | 1642. *Ce qu'ils sont devenus, ce & qu'elle est devenuë.*) Edit. de | *qu'elle est devenuë.*

Encor ce bien m'afflige ; il n'y faut plus ſonger.
C'eſt ſe paiſtre du vent, que la nuit s'alléger
D'un mal qui tout le jour me pourſuit & m'outrage,
D'un impiteuſe rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deſlier ;
Il faut, privé d'eſpoir, que mon cœur s'évertuë,
Ou de mourir bien-toſt, ou bien de l'oublier ;
Puiſqu'on ne peut ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.

Comment, que je l'oublie ! ha Dieux ! je ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis,
Que ce cruel tyran a gravez dans mon ame,
En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'ame bien réſoluë ;
Et finiſſant nos jours, finiſſons nos malheurs,
Puiſqu'on ne peut ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.

Adieu donc, clairs Soleils, ſi divins, & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte,
De vos beautez deſerte.

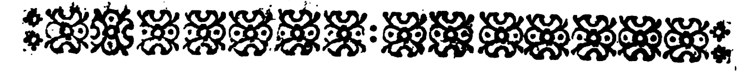
Las ! recevez mon ame en ce dernier adieu.
Puiſque de mon malheur ma fortune eſt vaincuë,
Miſerable amoureux, je vai quitter ce lieu,

Pour sçavoir aux Enfers ce qu'elle est devenuë.

Ainsi dit Amiante, alors que de sa voix
Il entama les cœurs des rochers & des bois,
Pleurant, & soupirant la perte d'Yacée,
L'objet de sa pensée.

Afin de la trouver, il s'encourt au trespas:
Et comme sa vigueur peu à peu diminuë,
Son Ombre pleure, crie, en descendant là-bas:
Esprits, hé! dites-moy, qu'est-elle devenuë?





# ODE. *

JAMAIS ne pourray-je bannir
Hors de moy l'ingrat souvenir
De ma gloire si tost passée ?
Toûjours pour nourrir mon soucy,
Amour, cet enfant sans mercy,
L'offrira-t-il à ma pensée ?

Tyran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantasie ?
De quels maux m'as-tu tourmenté ?
Et dans mon esprit agité,
Que n'a point fait la jalousie ?

Mes yeux aux pleurs accoutumez,
Du sommeil n'estoient plus fermez ;

Mon

## *REMARQUES.*

* Cette Ode fut aussi imprimée pour la premiere fois dans le même Recueil de 1611. & fut inserée dans l'édition de 1642. L'Auteur y exprime les regrets d'un homme usé par les plaisirs, qui invective contre les peines de l'amour.

Mon cœur frémissoit sous la peine :
A veu' d'œil mon teint jaunissoit,
Et ma bouche, qui gémissoit,
18 De souspirs estoit tousjours pleine.

✠

Aux caprices abandonné,
J'errois d'un esprit forcené ;
La raison cedant à la rage :
Mes sens des desirs emportez ;
Flottoient confus de tous costez ;
24 Comme un vaisseau parmy l'orage.

✠

Blasphémant la terre & les cieux ;
Mesmes je m'estois odieux,
Tant la fureur troubloit mon ame :
Et bien que mon sang amassé,
Autour de mon cœur fust glacé,
30 Mes propos n'estoient que de flâme.

✠

Pensif, frénétique, & resvant ;
L'esprit troublé, la teste au vent ;
L'œil hagard, le visage blesme :
Tu me fis tous maux éprouver ;
Et sans jamais me retrouver,
36 Je m'allois cherchant en moy-mesme.

Cependant, lors que je voulois,
Par raison enfraindre tes loix,
Rendant ma flame refroidie :
Pleurant, j'accusay ma raison,
Et trouvay que la guérison
42 Est pire que la maladie.

Un regret pensif & confus
D'avoir esté, & n'estre plus,
Rend mon ame aux douleurs ouverte ;
A mes dépens, las ! je voy bien,
Qu'un bon-heur comme estoit le mien,
48 Ne se connoist que par la perte.

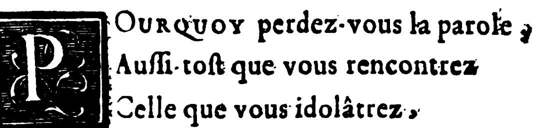
*REMARQUES.*

Vers 44. *D'avoir esté, & n'estre plus.*) Edit. de 1642. *D'avoir esté, sans estre plus.*



# CONTRE UN AMOUREUX TRANSI.*

## STANCES.



POURQUOY perdez-vous la parole,
Aussi-tost que vous rencontrez
Celle que vous idolâtrez,
Devenant vous mesme une idole?
Vous estes là sans dire mot,
Et ne faites rien que le sot.

Par la voix Amour vous suffoque;
Si vos souspirs vont au devant,
Autant en emporte le vent,
Et vostre Déesse s'en mocque:
Vous jugeant de mesme imparfaict
De la parole, & de l'effect.

Pensez

### REMARQUES.

* Cette Piéce ne parut qu'en 1616. après la mort de Regnier, & elle ne contenoit que les cinq premieres Stances.

Pensez-vous la rendre abatuë
Sans vostre fait luy déceler ?
Faire les doux yeux sans parler,
C'est faire l'amour en tortuë.
La belle fait bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez-vous, en la violence
De vostre longue affection,
Monstrer une discretion ?
Si on la voit par le silence,
Un tableau d'amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille & mille traverses,
N'en dire mot, prétendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diverses,
Des coups n'estre point abbatu ;
C'est d'un asne avoir la vertu.

L'effort fait plus que le merite :

Le

## REMARQUES.

Vers 31. *L'effort fait plus que le merite &c.)* Les sept Stances suivantes furent ajoutées dans l'édition de 1642.

Car pour trop meriter un bien,
Le plus ſouvent on n'en a rien;
Et dans l'amoureuſe pourſuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

❧

J'approuve bien la modeſtie;
Je hay les amans effrontez.
Evitons les extrémitez.
Mais des Dames une partie,
Comme eſtant ſans élection,
Juge en diſcours l'affection.

❧

En diſcourant à ſa Maiſtreſſe,
Que ne promet l'amant ſubtil?
Car chacun, tant pauvre ſoit-il,
Peut eſtre riche de promeſſe.
» Les Grands, les Vignes, les Amans
» Trompent tousjours de leurs ſermens.

❧

Mais vous ne trompez que vous meſme,
En faiſant le froid à deſſein.
Je croy que vous n'eſtes pas ſain:
Vous avez le viſage bleſme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Vostre Belle qui n'est pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous void, pense que soyez
Ou vous muët, ou elle sourde.
Parlez, elle vous oira bien ;
60 Mais elle attend, & n'entend rien.

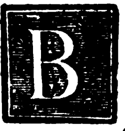
Elle attend d'un desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots,
Mais s'il est vray qu'à nos propos
On reconnoist quelle est nostre ame ;
Elle vous croit, à cette fois,
66 Manquer d'esprit comme de voix.

Qu'un honteux respect ne vous touche ;
Fortune aime un audacieux.
Pensez, voyant Amour sans yeux,
Mais non pas sans mains, ny sans bouche ;
Qu'après ceux qui font des présens,
72 L'Amour est pour les bien-disans.

## *REMARQUES.*

Vers 59. *Parlez, elle vous oira bien.*) Edit. de 1667. & suivantes, *Elle vous orra.*

# LOUANGES DE MACETTE. *

Elle & savoureuse Macette,
Vous estes si gente & doucette,
Et avez si doux le regard ;
Que si vos Vertus & merites
N'étoient en mes œuvres décrites,
Je croirois meriter la hard.

Ouy, je croirois qu'on me deût pendre ;
Si je ne m'éforçois de rendre,
Avec de doubles interests,
Vostre nom autant en estime,
Au mont des Muses, par ma rime,
Comme il l'est dans les cabarets.

Puis,

## *REMARQUES.*

* Regnier n'est point l'Auteur de cette Piéce ; mais on l'a inserée dans le Recueil de ses Oeuvres, parce qu'elle figure avec la Satire treiziéme, dont la fameuse Macette est l'heroïne. Elle fut imprimée dans l'édition de 1652. aussi bien que les Piéces suivantes.

Puis, voſtre amour qui s'abandonne,
Ne refuſa jamais perſonne,
Tant elle eſt douce à l'amitié,
Aucun reſpect ne vous retarde ;
Et fût-il crieur de moutarde,
Vous en avez toûjours pitié.

Voſtre poil, que le temps ne change,
Et auſſi doré qu'une orange,
Et, plus qu'un chardon, friſotté ;
Et voſtre treſſe non confuſe,
Semble à ces meſches d'arquebuſe,
Qu'un Cadet porte à ſon coſté.

Voſtre face eſt plus reluiſante
Que n'eſt une table d'attente,
Où l'on aſſiet de la couleur ;
Et voſtre œil a telle étincelle,
Que le Soleil n'eſt, auprès d'elle,
Qu'un Cierge de la Chandeleur.

La Muſe autour de voſtre bouche,
Volant ainſi comme une mouche,
De miel vous embrène le bec :
Et vos paroles nompareilles,

Resonnent doux à nos oreilles,
Comme les cordes d'un rebec.

Les Graces, d'amour eschauffées;
Nuds pieds, sans juppes, décoiffées,
Si tiennent toutes par la main;
Et d'une façon sadinette,
Se branslent à l'escarpolette,
Sur les ondes de vôtre sein.

Vénus, autour de vos œillades;
En cotte, fait mille gambades;
Et les Amours, comme poussins,
Ou comme oysons hors de la muë,
Qui ont mangé de la ciguë,
Semblent dancer les matassins.

Vostre œil chaud à la picorée,
L'esbat de Vénus la dorée,
Ne laisse rien passer sans flus;
Et vostre mine de poupée,
Prend les esprits à la pipée,
Et les appétits à la glus.

Je ne m'estonne donc, Macette;
Estant si gente, & si doucette,

Voſtre œil ſi ſaint & ſi divin :
Si vous avez tant de pratique ;
Et s'il n'eſt Courtaut de Boutique
Qui chez vous ne prenne du vin.

Car, ſans nulle miſericorde,
Je ſerois digne de la corde,
Si d'un caprice fantaſtic,
Je n'allois chantant vos loüanges ;
Priant Dieu, les Saints, & les Anges ;
Qu'ils vous conſervent au Public.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il me chaille.
Que chez vous la vendange faille ;
Mais je craindrois doreſnavant,
Qui voſtre vin, qui ſe diſperſe,
Veu le long temps qu'il eſt en perce,
Se ſentiſt un peu de l'évent.



# DIALOGUE.

## CLORIS ET PHILIS.

CLORIS.

PHilis, œil de mon cœur, & moitié de moi meſme,
Mon Amour, qui te rend le viſage ſi bleſme?
Quels ſanglots, quels ſouſpirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?
PHIL. Ma douleur eſt ſi grande, & ſi grand mon martyre,
Qu'il ne ſe peut, Cloris, n'y comprendre ny dire.
CLOR. Ces maintiens égarez, ces penſers eſperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois eſpandus,
Ces regards languiſſans, en leur flames diſcrettes,
Me ſont de ton Amour les parolles ſecrettes.
PHIL. Ha! Dieu, qu'un divers mal diverſement me point!
J'ayme; helas! non, Cloris, non, non, je n'ayme point.
CLOR. La honte ainſi dément, ce que l'Amour décelle,
La flame de ton cœur par tes yeux eſtincelle,
Et ton ſilence meſme, en ce profond malheur,
N'eſt que trop éloquent à dire ta douleur.

Tout

Tout parle en ton visage ; & te voulant contraindre,
L'Amour vient, malgré toi, sur ta lévre se plaindre.
Pourquoy veux-tu, Philis, aimant comme tu fais,
Que l'Amour se démente en ses propres effets ?
Ne sçais tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux, qui se mourant, font les autres malades,
Sont theatres du cœur, où l'amour vient joüer
Les pensers que la bouche a honte d'avoüer ?
N'en fais donc point la fine, & vainement ne cache
Ce qu'il faut, malgré toy, que tout le monde sçache ;
Puisque le feu d'Amour, dont tu veux triompher,
Se montre d'autant plus qu'on le pense étouffer.
L'Amour est un enfant, nud, sans fard & sans crainte ;
Qui se plaist qu'on le voye, & qui fuit la contrainte.
Force donc tout respect, ma chere fille, & croy
Que chacun est sujet à l'Amour, comme toy.
En jeunesse j'aimay, ta mere fit de même,
Licandre aima Lisis, & Félisque Philesme ;
Et si l'âge esteignit leur vie & leurs soûpirs,
Par ces plaines encore on en sent les Zéphirs.
Ces fleuves sont encor tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes ;

Encore

## *REMARQUES.*

Vers 34. *Licandre aima Lisis, & Félisque Philesme.*) La cadence du vers demandoit qu'il fût tourné ainsi ; *Licandre aima Lisis, Felisque aima Philême.*

Vers 36. *Par ces plaines encore on en sent les Zéphirs.*) Toutes les éditions portent, *Par ces plaintes.*

Encore oit-on l'Eco redire leurs chansons,
Et leurs noms sur ces bois gravez en cent façons,
Mesmes que penses-tu ? Bérénice la belle,
Qui sembe contre Amour si fiére & si cruelle,
Me dit tout franchement, en pleurant, l'autre jour;
Qu'elle estoit sans Amant, mais non pas sans amour,
Telle encor qu'on me voit, j'ayme de telle sorte,
Que l'effet en est vif, si la cause en est morte.
Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
Que jamais par mes pleurs éteindre je n'ay peu.
Mais comme d'un seul trait nostre ame fut blessée,
S'il n'avoit qu'un desir, je n'eus qu'une pensée.
PHIL. Ha! n'en dis davantage, & de grace, ne rends
Mes maux plus douloureux, ny mes ennuis plus grands.
CLOR. D'où te vient le regret dont ton ame est saisie ?
Est-ce infidelité, mépris, ou jalousie ?
PHIL. Ce n'est ny l'un, ny l'autre, & mon mal rigoureux
Excede doublement le tourment amoureux.
CLOR. Mais ne peut-on sçavoir le mal qui te possede ?
PHIL. A quoy serviroit il, puis qu'il est sans remede ?
CLOR. Volontiers les ennuis s'alègent aux discours.
PHIL. Las! je ne veux aux miens ny pitié, ny secours.
CLOR. La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.
PHIL. Qui meurt en se taisant, semble mourir sans peine.
CLOR. Peut-estre en la disant te pourrai-je guerir.
PHIL. Tout remede est fâcheux alors qu'on veut mourir.

Clor. Au moins avant la mort dis où le mal te touche.
Phil. Le ſecret de mon cœur ne va point en ma bouche.
Clor. Si je ne me déçois, ce mal te vient d'aimer?
Phil. Cloris, d'un double feu je me ſens conſumer.
Clor. La douleur, malgré-toy, la langue te dénouë.
Phil. Mais faut-il, à ma honte, helas! que je l'avouë?
Et que je die un mal, pour qui juſques ici,
J'eus la bouche fermée, & le cœur ſi tranſi,
Qu'étouffant mes ſoûpirs, aux bois, aux prez, aux pleines,
Je ne pûs, ny n'oſay diſcourir de mes peines?
Clor. Avec toi mourront donc tes ennuis rigoureux!
Phil. Mon cœur eſt un ſépulcre honorable pour eux.
Clor. Je croy lire en tes yeux quelle eſt ta maladie.
Phil. Si tu la vois, pourquoi veux tu que je la die?
Auray-je aſſez d'audace à dire ma langueur?
Ha! perdons le reſpect, où j'ay perdu le cœur.
J'ayme, j'ayme, Cloris; & cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'eſt pour moy trop peu que d'un ſuplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cauſe en moy ces douleurs, & ces gémiſſemens:
Choſe encor inoüie, & toutefois non feinte,
Et dont jamais Bergere à ces bois ne s'eſt plainte!

Clor.

*REMARQUES.*

Vers 81. —— *Et cet enfant d'Eryce.*) L'Amour, fils de Vénus, ſurnommée Erycine, du mont Erix en Sicile, où cette Déeſſe avoit un Temple.

Cl. Seroit il bien poſſible ! Ph. A mon dam tu le vois.
C. Comment ! qu'on puiſſe aimer deux hommes à la fois ?
Phil. Mon malheur en ceci n'eſt que trop veritable ;
Mais las ! il eſt bien grand, puis qu'il n'eſt pas croyable.
C. Qui ſont ces deux Bergers dont ton cœur eſt eſpoint ?
Phil. Amynte, & Philémon ; ne les connois-tu point ?
Clor. Ceux qui furent bleſſez, lors que tu fus ravie ?
Phil. Oüy, ces d'eux dont je tiens, & l'honneur & la vie.
Cl. J'en ſçay tout le diſcours, mais dy-moy ſeulement
Comme amour par leurs yeux charma ton jugement ?
Phil. Amour tout dépité de n'avoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur une breſche,
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,
Fit par les coups d'autrui cette playe en mon cœur :
Quand ces Bergers navrez, ſans vigueur, & ſans armes,
Tout moites de leur ſang, comme moy de mes larmes,
Près du Satire mort, & de moy, que l'ennuy
Rendoit en aparence auſſi morte que lui ;
Firent voir à mes yeux, d'une piteuſe ſorte,
Qu'autant que leur amour leur valeur eſtoit forte.
Ce Traître, tout couvert de ſang & de pitié,
Entra dedans mon cœur ſous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluſtoſt, que morte, froide, & bleſme,
Je ceſſay, toute en pleurs, d'eſtre plus à moi meſme.
J'oubliay pere & mere, & troupeaux, & maiſon.
Mille nouveaux deſirs ſaiſirent ma raiſon.

J'er-

J'erray deçà, delà, furieuse, insensée,
De pensers en pensers s'égara ma pensée ;
Et comme la fureur étoit plus douce en moy,
Réformant mes façons, je leur donnois la Loy.
J'accommodois ma grace, agençois mon visage,
Un jaloux soin de plaire excitoit mon courage,
J'allois plus retenuë ; & composois mes pas,
J'apprenois à mes yeux à former des appas ;
Je voulois sembler belle, & m'éforçois à faire
Un visage qui pust également leur plaire :
Et lors qu'ils me voyoient par hazard, tant soit peu,
Je frissonnois de peur craignant qu'ils eussent veu,
(Tant j'estois en amour innocemment coupable)
Q[illegible]e façon en moy qui ne fust agreable.
Ainsi, tousjours en trance, en ce nouveau soucy,
Je disois à part moy, las ! mon Dieu ! qu'est ceci !
Quel soin, qui de mon cœur s'estant rendu le maistre,
Fait que je ne suis plus ce que je soulois estre !
D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos,
Que mes soûpirs ardens traversent mes propos ?
Que loin de la raison tout conseil je rejette,
Que je sois, sans sujet, aux larmes si sujette !
Ha ! sotte, répondois-je après, en me tançant,
Non, ce n'est que pitié que ton ame ressent
De ces Bergers blessez, te fasches-tu, cruelle,
Aux doux ressentimens d'un acte si fidele ?

Serois-

Serois-tu pas ingrate en faisant autrement ?
Ainsi je me flattois en ce faux jugement,
Estimant en ma peine, aveugle & langoureuse,
Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse:
Mais las ! en peu de temps je connus mon erreur;
Tardive connoissance à si prompte fureur !
J'aperçeus, mais trop tard, mon amour véhémente.
Les connoissant Amans, je me connus Amante.
Aux rayons de leur feu, qui luit si clairement,
Helas ! je vis leur flame, & mon embrasement,
Qui croissant par le temps, s'augmenta d'heure en heure,
Et croistra, ç'ay-je peur, jusqu'à tant que je meure.
Depuis, de mes deux yeux le sommeil se bannit.
La douleur de mon cœur mon visage fannit.
Du Soleil, à regret, la lumière m'éclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes fléches & mon arc me viennent à mépris,
Un choc continuel fait guerre à mes esprits.
Je suis du tout en proye à ma peine enragée,
Et pour moy, comme moy, toute chose est changée.
Nos champs ne sont plus beaux, ces prez ne sont plus [verts,
Ces arbres ne sont plus de feüillages couverts,
Ces ruisseaux sont troublez des larmes que je verse,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverse,
Leurs atraits si plaisans, sont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur,

Icy, comme autrefois, ces pastis ne fleurissent,
Comme moy, de mon mal, mes troupeaux s'amaigrissent;
Et mon chien m'abbayant, semble me reprocher,
Que j'ay ore à mépris ce qui ne fut si cher.
Tout m'est à contre-cœur, horsmis leur souvenance.
Helas ! je ne vis point, sinon lors que j'y pense;
Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Je puise dans leurs yeux un venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuse,
Donnant trêve à ma peine ingrate & furieuse,
Les voyant, me permet l'usage de raison,
Afin que je m'efforce après leur guerison;
Me fait panser leurs maux; mais las ! en vain j'essaye,
Par un mesme appareil pouvoir guerir ma playe !
Je sonde de leurs coups l'étrange profondeur,
Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
J'étuve de mes pleurs leurs blessures sanglantes,
Helas ! à mon malheur, blessures trop blessantes,
Puisque vous me tuez, & que mourant par vous,
Je souffre en vos douleurs, & languis de vos coups !
CLOR. Brûlent ils comme toy d'amour démesurée ?
PHIL. Je ne sçay; toutefois, j'en pense estre assurée.
CLOR. L'amour se persuade assez légerement.
PHIL. Mais ce que l'on desire, on le croit aisément.
CLOR. Le bon amour, pourtant, n'est point sans défiance.
PHIL. Je te diray surquoy j'ay fondé ma croyance:

Un jour, comme il avint qu'Amynte étant bleſſé,
Et qu'eſtant de ſa playe, & d'amour, oppreſſé,
Ne pouvant clorre l'œil, éveillé du martyre,
Se pleignoit en pleurant, d'un mal qu'il n'oſoit dire;
Mon cœur, qui du paſſé, le voyant, ſe ſouvint,
A ce piteux objet toute pitié revint,
Et ne pouvant ſouffrir de ſi rudes alarmes,
S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes.
Enfin comme ma voix, ondoyante à grands flots,
Eut trouvé le paſſage entre mille ſanglots;
Me forçant en l'accez du tourment qui me grève,
J'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque trève.
Je me mis à chanter, & le voyant gémir,
En chantant, j'invitois ſes beaux yeux à dormir;
Quand lui, tout languiſſant, tournant vers moi ſa teſte,
Qui ſembloit un beau lis battu de la tempeſte,
Me lançant un regard qui le cœur me fendit,
D'une voix rauque & caſſe, ainſi me répondit:
Philis, comme veux-tu qu'abſent de toy je vive?
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
Trouve, pour endormir ſon tourment furieux,
Une nuit de repos au jour de tes beaux yeux?
Alors toute ſurpriſe en ſi prompte nouvelle,
Je m'enfuy de vergongne, où Filémon m'apelle,
Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
Languiſſoit en ſes maux trop vifs & trop ardens.

Moy ; qu'un devoir égal à mesme soin invite ;
Je m'aproche de luy, ses playes je visite,
Mais las ! en m'aprestant à ce piteux dessein ;
Son beau sang qui s'émeut, jaillit dessus mon sein ;
Tombant évanoüi, toutes ses playes s'ouvrent,
Et ses yeux, comme morts, de nuages se couvrent ;
Comme avecque mes pleurs je l'eûs fait revenir ;
Et me voyant sanglante en mes bras le tenir ;
Me dit, Belle Philis ; si l'amour n'est un crime ;
Ne méprisez le sang qu'épand cette victime.
On dit qu'estant touché de mortelle langueur ;
Tout le sang se resserre, & se retire au cœur.
Las ! vous estes mon cœur, où pendant que j'expire ;
Mon sang brûlé d'amour ; s'unit & se retire.
Ainsi de leur dessein, je ne puis plus douter ;
Et lors, moy, que l'Amour oncques ne sçut dompter ;
Je me sentis vaincuë, & glisser en mon ame,
De ces propos si chauds ; & si brûlans de flame ;
Un rayon amoureux qui m'enflama si bien,
Que tous mes froids dédeins n'y servirent de rien.
Lors je m'en cours de honte où la fureur m'emporte ;
N'ayant que la pensée, & l'Amour pour escorte ;
Et suis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'un garot traversé ;
Qui fuit dans les forests, & tousjours avec elle
Porte, sans nul espoir ; sa blessure mortelle.

Las ! je vay tout de mesme, & ne m'apperçois pas ;
O malheur ! qu'avec moy, je porte mon trépas.
Je porte le Tyran, qui de poison m'enyvre.
Et qui, sans me tuër, en ma mort me fait vivre.
Heureuse, sans languir si long-temps aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir une fois !
Clor. Si d'une mesme ardeur leur ame est enflamée ;
Te plains-tu d'aimer bien, & d'estre bien aimée ?
Tu les peux voir tous deux, & les favoriser.
Phil. Un cœur se pourroit-il en deux parts diviser ?
Cl. Pourquoy non ? c'est erreur de la simplesse humaine ;
La foy n'est plus au cœur qu'une chimere vaine,
Tu dois, sans t'arrester à la fidélité,
Te servir des Amans comme des fleurs d'Esté,
Qui ne plaisent aux yeux qu'étant toutes nouvelles.
Nous avons, de nature, au sein doubles mammelles ;
Deux oreilles, deux yeux, & divers sentimens ;
Pourquoy ne pourions-nous avoir divers Amans ?
Combien en connoissé-je à qui tout est de mise,
Qui changent plus souvent d'Amans que de chemise ?
La grace, la beauté, la jeunesse & l'amour,
Pour les femmes ne sont qu'un Empire d'un jour,
Encor que d'un matin ; car à qui bien y pense,
Le midy n'est que soin, le soir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'Amans provision,
Uses de ta jeunesse, & de l'occasion.

Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laissant qu'un regret en leur place,
Mais si ce proceder encore t'est nouveau,
Choisy lequel des deux te semble le plus beau,
PHIL. Ce remede ne peut à mon mal satisfaire,
Puis Nature & l'Amour me défend de le faire.
En un choix si douteux s'égare mon desir.
Ils sont tous deux si beaux qu'on n'y peut que choisir,
Comment beaux ! Ha ! Nature admirable en ouvrages,
Ne fit jamais deux yeux, ny deux si beaux visages;
Un doux aspect qui semble aux amours convier.
L'un n'a rien qu'en beauté l'autre puisse envier.
L'un est brun, l'autre blond, & son poil qui se dore,
En filets blondissans, est semblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux soûriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs, les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, éblouït la raison,
Et tuë, en basilic, d'un amoureux poison;
Cette bouche si belle, & si pleine de charmes;
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ses armes;
Ces beaux traits de discours, si doux, & si puissans,
Dont l'Amour par l'oreille assujettit mes sens;

A ma foible raiſon font telle violence ;
Qu'ils tiennent mes deſirs en égale balance :
Car ſi de l'un des deux je me veux départir,
Le Ciel, non plus que moy, ne peut y conſentir.
L'autre, pour eſtre brun, aux yeux n'a moins de flâmes,
Il ſeme, en regardant, du ſoufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le jour :
Ils ſemblent deux Soleils en la ſphere d'Amour.
Car ſi l'un eſt pareil à l'aurore vermeille,
L'autre, en ſon teint plus brun, a la grace pareille
A l'Aſtre de Vénus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit.
Sa taille haute & droite, & d'un juſte corſage,
Semble un pin qui s'éleve au milieu d'un bocage ;
Sa bouche eſt de coral, où l'on voit au dedans,
Entre un plaiſant ſoûris, les perles de ſes dents,
Qui reſpirent un air embaumé d'une haleine
Plus douce que l'œillet, ny que la marjolaine.
D'un brun mêlé de ſang ſon viſage ſe peint.
Il a le jour aux yeux, & la nuit en ſon teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille eſtincelles,
Semble un amas brillant des Etoilles plus belles,
Quand une nuit ſereine avec ſes bruns flambeaux,
Rend le ſoleil jaloux, en ſes jours les plus beaux.
Son poil noir & retors, en gros flocons ondoye,
Et crêpelu, reſſemble une toiſon de ſoye.

C'eſt,

C'est, enfin, comme l'autre, une miracle des Cieux.
Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux;
Et ravie en l'objet de leurs beautez extresmes,
Se retrouve dans eux, & se perd en soi-mesmes.
Las! ainsi je ne sçay que dire, ou que penser.
De les aimer tous deux, n'est-ce les offencer?
Laisser l'un, prendre l'autre, ô Dieux! est-il possible!
Ce seroit, les aimant, un crime irrémissible.
Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy.
Las! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy.
Tous deux pour me sauver hazarderent leur vie,
Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme envie,
De quelles passions me sens-je émouvoir?
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,
De divers sentimens également me troublent;
Et me pensant aider, mes angoisses redoublent.
Car si, pour essayer à mes maux quelque paix,
Par fois oubliant l'un, en l'autre je me plais;
L'autre tout en colere, à mes yeux se présente,
Et me montrant ses coups, sa chemise sanglante,
Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,
Mon cœur se fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.
Las! ainsi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'est grace pour moy au Ciel ny sur la terre.
Contre ce double effort débile est ma vertu.
De deux vents opposez mon cœur est combatu,

Et reſte ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miſerable dépoüille, & funeſte trophée.

## *REMARQUES.*

Vers 346. *Miſerable dépoüille, & funeſte trophée.*) Il paroit que cette Piéce n'eſt pas achevée.



## *Sur le Trespas de Mr.* PASSERAT. *

### SONNET.

PASSERAT, le séjour, & l'honneur des Charites,
Les délices de Pinde, & son cher ornement:
Qui, loing du monde ingrat, que bien-heureux tu
Comme un autre Apollon, reluis au firmament! [quittes,

Afin que mon devoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien vive éternellement;
Que dans l'éternité ces paroles écrites
Servent à nos neveux comme d'un testament.

Passerat fut un Dieu sous humaine semblance,
Qui vid naistre & mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chansons anima.

Dans le champ de ses Vers fut leur gloire semée:
Et comme un mesme sort leur fortune enferma,
Ils ont à vie égalle, égalle renommée.



### *REMARQUES.*

* Jean Passerat, Professeur Royal en éloquence à Paris, excellent Orateur, & Poëte François, mourut en 1602. âgé de 73. ans.

## Sur la mort de Mr. RAPIN,

## SONNET. *

PASSANT, cy giſt Rapin; la gloire de ſon âge;
Superbe honneur de Pinde, & de ſes beaux ſecrets,
Qui vivant ſurpaſſa les Latins & les Grecs,
Soit en profond ſçavoir, ou douceur de langage.

Eternisant ſon nom avecq' maint haut ouvrage,
Au futur il laiſſa mille poignants regrets,
De ne pouvoir attaindre, ou de loin, ou de près,
Au but où le porta l'étude & le courage.

On dit, & je le croy, qu'Apollon fut jaloux,
Le voyant comme un Dieu réveré parmi nous;
Et qu'il miſt de rancœur ſi-toſt fin à ſa vie.

Conſidere, Paſſant, quel il fuſt icy-bas:
Puiſque ſur ſa vertu les Dieux eurent envie,
Et que tous les Humains y pleurent ſon treſpas.

### *REMARQUES.*

* Ce Sonnet n'avoit point encore paru parmi les Oeuvres de Regnier. Il eſt inſeré à la fin des Oeuvres de Rapin, imprimées à Paris, en 1610. *in quarto.*

Nicolas Rapin, Poëte François, mourut le 15. de Février, 1608. âgé de 68 ans. Voyez la premiere Note ſur la Satire neuviéme.

# EPIGRAMMES.



# EPIGRAMME I.

*Sur le Portrait d'une Poëte Couroné.*

GRaveur, vous deviez avoir soin
De mettre dessus ceste teste,
Voyant qu'elle estoit d'une beste,
Le lien d'un botteau de foin.

## RE'PONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'on fait plus d'honneur que d'injure:
Sur du foin Jesus-Christ fut né;
Mais ils ignorent l'Ecriture.

## REPLIQUE.

Tu as, certes, mauvaise grace.
Le foin, dont tu fais si grand cas,
Pour Dieu n'estoit en cette place,
Car Jesus-Christ n'en mangeoit pas;
Mais bien pour servir de repas
Au premier asne de ta race.

## EPIGRAMME II. *

Vialart, plein d'hypocrisie,
Par sentences & contredits,
S'estoit mis dans la fantaisie
4 D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu me gard' de chicanerie.
Pour cela, je le sçay fort bien,
Qu'il n'aura ma Chanoinerie :
8 Pour Paradis je n'en sçay rien.

## EPIGRAMME III.

Si des maux qui vous font la guerre,
Vous voulez guerir désormais,
Il faut aller en Angleterre,
Ou les loups ne viennent jamais.

## EPIGRAMME IV.

Je n'ay pû rien voir qui me plaise
Dedans les Psalmes de Marot :
Mais j'aime bien ceux-là de Beze,
En les chantant sans dire mot.

### *REMARQUES.*

* Cette Epigramme est rapportée dans l'Anti-Baillet, Tome 2. ch. 145. p. 343. Vialart étoit compétiteur de Regnier dans la poursuite d'un Canonicat de Chartres, dont Regnier s'étoit fait pourvoir par dévolut.

## EPIGRAMME V.

Je croy que vous avez fait vœu
D'aimer & parent, & parente :
Mais puis que vous aimez la Tante,
Epargnez au moins le Neveu.

## EPIGRAMME VI.

Cette femme à couleur de bois,
En tout temps peut faire potage :
Car dans sa manche elle a des poix,
Et du beurre sur son visage.



EPITAPHE

# EPITAPHE
## DE
# REGNIER,

*Faite par lui-mesme.* *



'Ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et si je m'estonne fort pourquoy
La Mort osa songer à moy,
Qui ne songeay jamais en elle.

*REMARQUES.*

* Le Pere Garasse Jésuite, qui rapporte ces six Vers, dans ses *Recherches des Recherches*, p. 648. dit que Regnier *se bâtit jadis cet Epitaphe à soy-mesme, en sa jeunesse débauchée, ayant desesperé de sa santé; & estant, comme il pensoit, sur le point de rendre l'ame.*



POE-

# POËSIES
## SPIRITUELLES.

# STANCES. *

QUAND sur moi je jette les yeux †,
A trente ans me voyant tout vieux ;
Mon cœur de frayeur diminuë :
Estant vieilli dans un moment ;
Je ne puis dire seulement
6 Que ma jeunesse est devenuë.

Du berceau courant au cercueïl,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublez s'évanoüissent.
Les hommes sont comme des fleurs ;
Qui naissent & vivent en pleurs,
12 Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge à l'instant écoulé,
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soy nulle marque ;
Et leur nom si fameux ici,

*REMARQUE.*

* Toutes les Pièces suivantes furent inserées dans l'édition de 1652.

† L' sa sant senti

Si-tost qu'ils sont morts, meurt aussi,
Du pauvre, autant que du Monarque.

N'agueres, verd, sain, & puissant,
Comme un Aubespin florissant,
Mon printemps estoit délectable.
Les plaisirs logeoient en mon sein;
Et lors estoit tout mon dessein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon sort est bien tourné;
Mon âge en un rien s'est borné,
Foible languit mon esperance:
En une nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
J'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'un habit épineux
Me ceint d'une horrible torture.
Mes beaux jours sont changés en nuits;
Et mon cœur tout flétri d'ennuis,
N'attend plus que la sépulture.

Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle, & vay de travers,

Tant mon ame en regorge pleine :
J'en ay l'eſprit tout hébêté.
Et ſi peu qui m'en eſt reſté,
Encor me fait-il de la peine.

La mémoire du temps paſſé,
Que j'ay folement dépencé,
Eſpand du fiel en mes ulceres :
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha ! pitoyable ſouvenir !
Enfin, que dois-je devenir !
Où ſe réduira ma conſtance !
Eſtant ja défailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la pénitence ?

Qu'eſt ce de moy ? foible eſt ma main,
Mon courage, helas ! eſt humain,
Je ne ſuis de fer ny de pierre.
En mes maux montre toy plus doux,
Seigneur, aux traits de ton couroux,
Je ſuis plus fragile que verre.

Je ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'un feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'un hibou qui n'oſe paroiſtre;
Qu'un fantoſme icy bas errant,
Qu'une orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Univers, & deſaſſembler
Du Firmament le riche ouvrage;
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant juſqu'aux Cieux,
Faire de la Terre un naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aſtres prennent loy,
Tout fait joug deſſous ta parole:
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'un Bourrier qui vole.

Mais

*REMARQUES.*

Vers 78. *Qui ne ſuis qu'un Bourrier qui vole.*) *Bourrier*, eſt une eſpéce de Chardon, dont la tête eſt couverte d'une houpe de bourre, ou de duvet, qui eſt emporté par le vent. Ce vers, & les deux précedens, ſont une paraphraſe de ce Verſet de Job, qui eſt le 25. du Chap. 13. *contra folium, quod vento rapitur, oſtendis potentiam ſuam,*

Mais quoy ! si je suis imparfait,
Pour me défaire m'as-tu fait ?
Ne sois aux pécheurs si sévere,
Je suis homme, & toi Dieu clément ;
Sois donc plus doux au châtiment,
84 Et punis les tiens comme Pere.

J'ay l'œil scellé d'un sceau de fer ;
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre ;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as osté la santé,
90 O Seigneur ! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches dévêtu,
Par une secrette vertu

Se

## *REMARQUES.*

*tuam, & stipulam siccam persequeris.* De *Bourrier*, vraisemblablement on a fait le terme populaire, *ébouriffé*, qui se dit de ceux dont les cheveux, ou la perruque, ont été dérangez par un grand vent. Scaliger, ch. 13. du Livre 2. des *Ausoniana lectiones*, sur ce Vers d'Ausone : *Burras, quisquilias, ineptiasque*, dit que *Burras*, au nominatif *Burra*, qui signifient proprement *Bourriers*, est un mot Gascon. Dans le Dictionaire François-Anglois de Cotgrave, (1673. in folio.) *Bourrier* & *Herbe bourreuse*, sont expliquez par *Cudweed*, *Chafweed*, *Cottonwee*
glois ; & par *Cnaphali*
tin, espece de *Charde*

Se rendant fertile en sa perte,
De rejettons espere un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
96 Reprenant sa perruque verte.

Où, l'homme en la fosse couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'écorce:
Encor l'eau reverdit le bois;
Mais l'homme estant mort une fois,
102 Les pleurs pour luy n'ont plus de force.



SUR

# SUR LA NATIVITÉ DE NOSTRE-SEIGNEUR

## HYMNE.*

*Par le Commandement du Roy Loüis* XIII. *pour sa Musique de la Messe de Minuit.*

POur le salut de l'Univers,
Aujourd'huy les Cieux sont ouverts;
Et par une conduite immense,
La grace descend dessus nous.
Dieu change en pitié son courroux,
Et sa Justice en sa Clémence.

Le vray Fils de Dieu tout-puissant,
Au fils de l'homme s'unissant,
En une charité profonde;
Encor qu'il ne soit qu'un Enfant,

*REMARQUES.*

* Cette Hymne fut composée en 1611. ou 161

Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

❧

Dessous sa divine vertu,
Le péché languit abbatu;
Et de ses mains à vaincre expertes,
Etouffant le serpent trompeur,
Il nous asseure en nostre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

❧

Ses oracles sont accomplis;
Et ce que, par tant de replis
D'âge, promirent les Prophètes,
Aujourd'huy se finit en luy,
Qui vient consoler nostre ennuy,
En ses promesses si parfaites.

❧

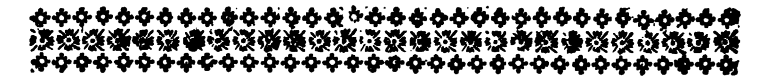
Grand Roy, qui daignas en naissant
Sauver le Monde perissant,
Comme Pere, & non comme Juge;
De grace comblant nostre Roy,
Fay qu'il soit des meschans l'effroy,
Et des bons l'asseuré réfuge.

❧

Qu'ainsi qu'en Esté le Soleil.
Il dissipe, aux rays de son œil,

Toute vapeur, & tout nuage:
Et qu'au feu de ses actions,
Se dissipant les factions,
36 Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.





# SONNET I.




Dieu, si mes péchez irritent ta fureur :
Contrit, morne & dolent, j'espere en ta clémence;
Si mon deüil ne suffit à purger mon offence,
Que ta grace y supplée, & serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
Et ne voyant salut que par la pénitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance
Et me hay tellement, que je m'en fais horreur.

Je pleure le présent, le passé je regrette,
Je crains à l'avenir la faute que j'ay faite :
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
Comme de Pere à fils uses-en doucement.
Si j'avois moins failli, moindre seroit ta grace.





# SONNET II.

QUAND dévot vers le Ciel j'ose lever les yeux,
Mon cœur ravy s'émeut, & confus s'émerveille.
Comment, dis-je à part moy, cette œuvre nompareille,
Est-elle perceptible à l'esprit curieux ?

Cet Astre, ame du monde, œil unique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille,
Pere immense du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, récrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'éblouïs-tu d'une flamme mortelle,
Qui du Soleil vivant n'est pas une estincelle,
Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité ?

Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront visible.



# SONNET III.

CEPENDANT qu'en la Croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour noſtre ſalut tant de maux ſupporta,
Que par ſon juſte ſang noſtre ame il rachera,
Des priſons où la mort la tenoit aſſervie :

Alteré du deſir de nous rendre la vie,
J'ay ſoif, dit-il aux Juifs. Quelqu'un lors apoita
Du vinaigre, & du fiel, & le luy préſenta ;
Ce que voyant ſa Mere en la ſorte s'écrie :

Quoy ! n'eſt-ce pas aſſez de donner le trépas,
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder ſon deſir, d'un ſi piteux breuvage ?

Venez, tirez mon ſang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noyent mon viſage :
Vous ſerez moins cruels, & j'auray moins de maux.



# COMMENCEMENT D'UN POEME SACRÉ.

J'AY le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle,
Or' qu'en un ſaint ouvrage un ſaint Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait eſſayer
Un ſujet qui n'a pû ma jeuneſſe effrayer.
Toy, dont la Providence en merveilles profonde,
Planta deſſus un rien les fondemens du monde;
Et baillant à châque Eſtre & corps, & mouvemens;
Sans matiere donnas la forme aux Elemens:
Donne forme à ma Verve, inſpire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, j'entreprens cet ouvrage.
Avant que le Soleil euſt enfanté les Ans,
Que tout n'eſtoit qu'un rien, & que meſme le temps,
Confus, n'eſtoit diſtinct en trois diverſes faces;
Que les Cieux ne tournoyent un chacun en leurs places,
Mais ſeulement ſans temps, ſans meſure, & ſans lieu;
Que ſeul parfait en ſoy regnoit l'eſprit de Dieu,

Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Univers,
Parla; quand à sa voix un mélange divers....,

FIN.

# ŒUVRES
## DE
# REGNIER.

*TOME SECOND.*

# LES SATYRES DE REGNIER,

AVEC

DES REMARQUES.



A LONDRES

Chez LYON & WO

M DCC X



# TABLE DES SATIRES.





## TABLE DES SATYRES DE REGNIER,
### Par ordre Alphabetique.

B.



C.



I.



L.



M.



N.



O.



P.



R.



S.



V.



SATY-

# SATYRES.



# DISCOURS AU ROY.

## SATYRE I.



PUISSANT Roy des François, Astre vivant de Mars,
Dont le juste labeur surmontant les hazards,
Fait voir par sa vertu que la grandeur de France,
Ne pouvoit succomber souz un autre vaillance :

5 Vray

### REMARQUES.

Ce discours, adressé à Henri IV. & composé après l'entiere extinction de la Ligue, n'est pas le premier ouvrage de Regnier : il avoit déja fait quelques Satires, comme il le dit lui-même dans la suite. Il a écrit partout, *Satyre* ; mais ce mot se doit écrire par un *i*, du Latin *Satira*.

Mr. Despreaux, à l'imitation de Regnier a aussi donné le titre de *Discours au Roy*, à la premiere de ses pieces, qui précede les Satires.

Vray fils de la valeur de tes peres, qui sont
Ombragez des Lauriers qui couronnent leur front;
Et qui, depuis mille ans, indomtables en guerre,
Furent transmis du Ciel pour gouverner la terre:
Attendant qu'à ton rang ton courage t'eust mis,
En leur Trosne eslevé dessus tes ennemis;
Jamais autre que toy n'eust, avecque prudence,
Vaincu de ton sujet l'ingrate outrecuidance;
Et ne l'eust, comme toy, du danger préservé:
Car estant ce miracle à toy seul réservé,
Comme au Dieu du pays, en ses desseins parjures,
Tu faits que tes bontez excedent ses injures.
　Or après tant d'exploicts finis heureusement,
Laissant aux cœurs des tiens, comme un vif monument,

Avec-

## *REMARQUES.*

Vers 5. *Vrai fils de la valeur de tes Peres.*) *Fils*, c'est-à-dire, heritier: *Filius, ergo heres.*

Vers 12. *Vaincu de ton sujet.*) Le Singulier pour le Pluriel: *De tes sujets.*

Vers 15. *Comme au Dieu du pays, en ses desseins parjures.*) *Ses desseins*, se raportent à *ton sujet*, du douziéme vers. Ces quatre ou cinq vers auroient eu plus de netteté, si dans le vers douziëme l'Auteur avoit mis, *tes sujets*, au lieu de, *ton sujet*, en construisant la suite de cette maniere:

*Jamais autre que toi, n'eût avecque*
　*prudence,*
*Vaincu de tes sujets l'ingrate outre-*
　*cuidance,*
*Ne les eût, comme toi, du danger*
　*préservé:*
*Car étant ce miracle à toi seul ré-*
　*servé,*
*Comme au Dieu du pays, en leurs*
　*desseins parjures,*
*Tu fais que tes bontez excédent leurs*
　*injures.*

Avecques ta valeur ta clémence vivante ;
Dedans l'Eternité de la race suivante :
Puisse-tu, comme Auguste, admirable en tes faits ;
Rouller tes jours heureux en une heureuse paix ;
Ores que la justice icy bas descenduë,
Aux petits, comme aux grands, par tes mains est renduë ;
Que, sans peur du larron, trafique le Marchand ;
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant ;
Et que de ta Couronne en palmes si fertile
Le miel abondamment, & la manne distile,
Comme des chesnes vieux aux jours du siécle d'or ;
Qui renaissant sous toy reverdissent encor.
Aujourd'hui que ton fils, imitant ton courage,
Nous rend de sa valeur un si grand tesmoignage,

Que

*REMARQUES.*

Vers 23. *Ores que la Justice ici bas descenduë, Aux petits, comme aux grands, par tes mains est renduë.)*

Dans le premier vers, *la Justice* est prise pour une Divinité ; & dans le second, pour le Droit des particuliers.

Vers 26. *Que l'Innocent ne tombe aux aguets du méchant.) Aguets,* vieux mot qui signifioit *Embuches* ; d'où vient le terme de *Guet-appens,* formé de l'ancienne expression, *Aguet-appensé.*

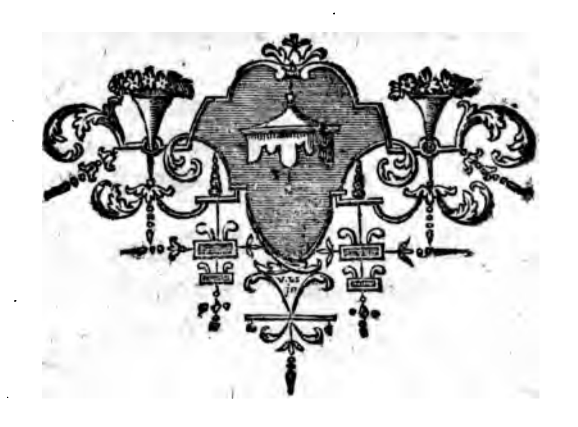
Vers 29. *Comme des chesnes vieux, aux jours du Siécle d'or.)* Virg. Egl. 4. ✝. 30.

*Et duræ quercus sudabunt roscida mella.*

Vers 31. *Aujourd'hui que ton Fils.)* Le Dauphin, qui fut ensuite le Roi Loüis XIII. né à Fontaine-bleau, le 27 de Septembre 1601.

Vers 34. *Etouffant les serpens, ainsi qu'Hercule fit.)* Pendant la nuit qui suivit la naissance d'Hercule, Junon envoya deux serpens, pour le devorer dans son be[rceau.] Mais ce jeune Enfant les éto[uffa]

# LES
# SATYRES
DE
# REGNIER,
AVEC
# DES REMARQUES.



A LONDRES,

Chez LYON & WOODMAN.

M DCC XXX.

Où tout le monde entier ne bruit que tes projects ;
Où ta bonté discourt au bien de tes sujects ,
Où nostre aise, & la paix , ta vaillance publie ;
Où le discord esteint , & la loy restablie ,
Annoncent ta Justice : où le vice abbatu
Semble , en ses pleurs , chanter un Hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe , où Phœbus on révere ,
Phœbus , Roy des chansons , & des Muses le pere ;
Au plus haut de l'Autel se voit un Laurier sainct ,
Qui sa perruque blonde en guirlandes estraint ;
Que nul Prestre du Temple en jeunesse ne touche ;
Ny mesme prédisant ne le masche en la bouche :
Chose permise aux vieux , de sainct zele enflamez ;
Qui se sont par service en ce lieu confirmez ,
Devots à son mistere , & de qui la poitrine
Est pleine de l'ardeur de sa verve divine.
Par ainsi , tout esprit n'est propre à tout suject.
L'œil foible s'esbloüit en un luisant object.
De tout bois , comme on dit , Mercure on ne façonne ;
Et toute medecine à tout mal n'est pas bonne.

De

*REMARQUES.*

Vers 61. *Où tout le monde entier ne bruit que tes projets.* ) *Bruire* est un verbe neutre , qui n'a point de régime : cependant il est employé ici comme actif.

Vers 66. *Semble en ses pleurs chanter un Hymne à ta vertu.* ) Mr. De la Rochefoucaut , Auteur des Maximes morales , a dit , que *l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.* Maxime 351.

Vers 79. *De tout bois . . . . Mercure on ne façonne.* ) Ancien Proverbe , dont Pythagore est l'inventeur,

De mesme, le Laurier, & la Palme des Roys,
N'est un arbre où chacun puisse mettre les doigts;
Joint que ta vertu passe, en loüange feconde,
Tous les Roys qui seront, & qui furent au monde.
Il se faut reconnoistre, il se faut essayer,
Se sonder, s'exercer, avant que s'employer:
Comme fait un Luiteur entrant dedans l'arene,
Qui se tordant les bras, tout en soy se démene,
S'alonge, s'accoursit, ses muscles estendant,
Et, ferme sur ses pieds, s'exercent en attendant;
Que son ennemy vienne, estimant que la gloire
Ja riante en son cœur luy don'ra la victoire.
Il faut faire de mesme, un œuvre entreprenant,
Juger comme au suject l'esprit est convenant;
Et quand on se sent ferme, & d'une aisle assez forte,
Laisser aller la plume où la verve l'emporte.
Mais, Sire, c'est un vol bien eslevé pour ceux
Qui, foibles d'exercice, & d'esprit paresseux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere,
Chanterent ta valeur d'une façon grossiere;

Tra-

*REMARQUES.*

venteur, selon Apulée, dans sa premiere Apologie. Les Latins avoient emprunté ce proverbe : *Non è quovis ligno Mercurius fingi potest.* Voiez Erasme dans ses Adages. Chil. 2. *Cent.* 5. *Adag.* 47.

Vers 87. *Comme fait un Luiteur* &c.) Aujourd'hui on dit *Lutteur*, & *Lutte*.

Vers 92. *Jà riante en son cœur lui don'ra la victoire.*) *Jà* pour *Déjà*. *Don'ra*, pour *donnera*, par syncope.

Trahiſſant tes honneurs, avecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu, la raiſon m'a faict craindre;
N'oſant ſuivre un ſujét où l'on ne peut atteindre,
J'imite les Romains encore jeunes d'ans,
A qui l'on permettoit d'accuſer impudans
Les plus vieux de l'eſtat; de reprendre, & de dire,
Ce qu'ils penſoient ſervir pour le bien de l'Empire.
Et comme la jeuneſſe eſt vive, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos;
Il ſemble qu'on lui doit permettre d'avantage.
Auſſi que les vertus fleuriſſent en cet âge,
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur,
Afin que tout à l'aiſe elles prennent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contraint de librement eſcrire,
Et ſans picquer au vif me mettre à la Satyre,
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'un grand vent,
Je vais haut dedans l'air quelquefois m'eſlevant,
Et quelquefois auſſi, que la fougue me quite,
Du plus haut au plus bas mon vers ſe précipite,
Selon que du ſujeſt touché diverſement,
Les vers à mon diſcours s'offrent facilement.
Auſſi que la Satyre eſt comme une prairie,
Qui n'eſt belle ſinon en ſa biſarrerie;

Et

REMARQUES.

Vers 123. *Auſſi que la Satyre* &c.) Dans ce Vers & les trois ſuivans,

Et comme un pot-pourry des freres Mandians,
Elle forme son goust de cent ingredians.
Or, grand Roy, dont la gloire en la terre espanduë,
Dans un dessein si haut rend ma Muse esperduë:
Ainsi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'esclat de tes vertus offusque tout sçavoir;
Si bien que je ne sçay qui me rend plus coulpable,
Ou de dire si peu d'un suject si capable,
Ou la honte que j'ay d'estre si mal apris,
Ou la témerité de l'avoir entrepris.
Mais quoy, par ta bonté qui toute autre surpasse,
J'espere du pardon, aveeque cette grace
Que tu liras ces vers, où jeune je m'esbas
Pour esgayer ma force: ainsi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce; & dans une barriere,
Aux pages l'on reveille une adresse guerriere,

Fol-

## REMARQUES.

yans, Regnier fait le caractere de l'ancienne Satire, qui consistoit en la seule varieté des matieres: car la Satire nouvelle, dont Lucilius fut l'inventeur, est un poëme railleur, ou piquant, composé pour critiquer les ouvrages, ou pour reprendre les mœurs. *Satira dicitur carmen apud Romanos nunc quidem maledicum, & ad carpenda hominum vitia archææ Comœdiæ caractere compositum, quales scripserunt Lucilius & Horatius & Persius sed olim Carmen, quod ex variis poëmatibus constat, Satyra vocabatur, quales scripserunt Pacuvius & Ennius.* Diomed. ex Lib. 3. Grammat.

Vers 125. *Et comme un pot-pourri* &c.) Un mélange de viandes, & de provisions: en Italien & en Espagnol, *podrida olla*.

Follement courageuse, afin qu'en passe-temps
Un labeur vertueux anime leur printemps ;
Que leur corps se desnouë, & se desangourdisse ;
Pour estre plus adroit à te faire service,
Aussi je fais de mesme en ces caprices fous :
Je sonde ma portée, & me taste le pous ;
Afin que s'il advient, comme un jour je l'espere ;
Que Parnasse m'adopte, & se dise mon pere,
Emporté de ta gloire, & de tes faits guerriers ;
Je plante mon Lierre au pied de tes Lauriers.

## *REMARQUES.*

Vers 148. *Que Parnasse m'adopte.* ) C'est ainsi qu'il faut lire, *m'adopte*, suivant l'édition de 1608. & non pas *m'adore*, comme il y a dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie même de l'Auteur, & dans la plûpart des éditions suivantes.

Vers 150. *Je plante mon Lierre au pied de tes Lauriers.* ) Mr. Ménage a ainsi déguisé ce Vers, pour l'inserer dans son Eclogue à la Reine Christine :

*Rampe notre Lierre au pied de tes Lauriers.*

C'est ce qui lui est reproché par Gilles Boileau, dans son *Avis à Ménage.*



A MON-



A

MONSIEUR

LE COMTE

DE

# GARAMAIN. (1)

## SATYRE II. (2)



Comte, de qui l'esprit pénetre l'Univers,
Soigneux de ma fortune, & facile à mes vers;
Cher soucy de la Muse, & sa gloire future;
Dont l'aimable génie, & la douce nature,
Fait voir, inaccessible aux efforts médisans,
Que vertu n'est pas morte en tous les Courtisans:

Bien

*REMARQUES.*

(1) Ou plûtôt, à Mr. le Comte de *Cramail*, nom qui, selon Mr. Ménage, dans son Dictionaire Etymologique, & dans ses Observations sur la langue Françoise, se dit par corruption, pour *Carmain*, changé en *Cramail*, dans l'édition de 1642. & dans toutes celles qui

l'ont

Bien que foible & débile, & que mal reconnuë ;
Son habit décousu la montre à demy nuë,
Qu'elle ait seche la chair, le corps amenuisé,
Et serve à contre-cœur le vice auctorisé,
Le vice qui pompeux tout merite repousse,
Et va comme un Banquier en carrosse & en housse.

Mais

## REMARQUES.

l'ont suivie. On lit *Garamain* dans les éditions précedentes, à remonter jusqu'à la premiere de 1608. où il y a *Caramain*. On peut voir l'Étymologie de ce mot, dans Catel, p. 345. de ses Mémoires du Languedoc.

Adrien de Monluc, Comte de *Cramail*, un des beaux esprits de la Cour de Loüis XIII. étoit né l'an 1568. de Fabien de Monluc, fils du fameux Maréchal Blaise de Monluc. C'est à ce Comte de Cramail, que la Comédie des Proverbes est attribuée. Il avoit composé *les jeux de l'Inconnu*, ouvrage dont le Cardinal de Richelieu s'étoit fort mocqué ; & avec raison : car c'est un tissu perpétuel de quolibets & de turlupinades. Il fut imprimé en 1630. sous le nom de Guillaume Devaux, Ecuyer, sieur de Dos-Caros. Le Cardinal de Retz, au commencement de ses Mémoires (p. m. 44.) fait entrer le Comte *de Cramail*, de moitié avec lui dans une conspiration contre le Cardinal de Richelieu, qui fit mettre ce Comte à la Bastille ; d'où il ne sortit qu'aprés la mort de ce Ministre. Il mourut en 1646. âgé de 78 ans.

(2) Dans cette Satire, l'Auteur se plaint des injustices de la Fortune, qui comble de ses faveurs l'Ignorance, & le Crime ; tandis que la Science & la Vertu sont méprisées. Ensuite il se jette sur les Poëtes, dont il décrit la misere, la bizarrerie, l'orgueil, & les autres vices.

Vers 1. *Comte, de qui l'esprit*, &c.) Les douze premiers Vers contiennent une Apostrophe imparfaite, dont le sens n'est point fini. Pour éviter ce défaut, le Poëte n'avoit qu'à changer ainsi le quatriéme Vers :

*Ton aimable génie, & ta douce nature*
*Fait voir* &c.

Vers 12. *Et va, comme un Banquier, en carrosse, & en housse.*) *En housse*, c'est-à-dire, *à cheval*.

Du

Mais c'est trop sermonné de vice & de vertu.
Il faut suivre un sentier qui soit moins rebatu ;
Et, conduit d'Apollon, recognoistre la trace
Du libre Juvenal : trop discret est Horace,
Pour un homme picqué ; joint que la passion,
Comme sans jugement, est sans discretion.
Cependant il vaut mieux sucrer nostre moutarde :
L'homme, pour un caprice, est sot qui se hazarde.
Ignorez donc l'Autheur de ces vers incertains,
Et, comme enfans trouvez, qu'ils soient fils de putains,

Expo-

## *REMARQUES.*

u tems de Regnier les Carrosses n'étoient pas si communs qu'ils le nt devenus dans la suite. Les personnes de distinction qui alloient r la ville, étoient montées sur chevaux, couverts d'une grande housse, qui descendoit presque qu'à terre. On lit dans les *Diverses Leçons* de Loys Guyon, contemporain de Regnier, L. 2. c. 5. e les vieillards de son temps dient *n'être convenable aux jeunes s, de se pourmener par la ville en sse à cheval, principalement sur les ; de porter fourrures de pellices hyver, robbes longues au prinps ; de porter un bonnet*, &c. t usage s'est maintenu fort longns parmi les Medecins de Paris : noin ce vers de Mr. Despreaux, tire VIII. en 1667,

*Courir chez un malade un Assassin en housse.*

Vers 19. *Cependant il vaut mieux sucrer nostre moutarde.*) Expression proverbiale, bien énergique.

Vers 21. *Ignorez donc l'Auteur de ces vers incertains.*) Ce Vers fait juger que c'est ici la premiere Satire de Regnier, qui ne vouloit pas alors que l'on sçût qu'il en étoit l'Auteur.

Vers 22. *Et comme enfans trouvez.*) Ce Vers est un de ceux qui ont fait dire à Mr. Despreaux, dans le second Chant de son Art poëtique, que Regnier *du son hardi de ses rimes cyniques, allarmoit souvent les oreilles pudiques.*

Exposez en la ruë, à qui mesme la mere,
Pour ne se descouvrir, fait plus mauvaise chere.
Ce n'est pas que je croye, en ces temps effrontez,
Que mes vers soient sans pere, & ne soient adoptez,
Et que ces rimasseurs, pour feindre une abondance,
N'approuvent impuissans une fausse semence:
Comme nos Citoyens de race desireux,
Qui bercent les enfans qui ne sont pas à eux.
Ainsi, tirant profit d'une fausse doctrine,
S'ils en sont accusez, ils feront bonne mine;
Et voudront, le niant, qu'on lise sur leur front,
S'il se fait un bon vers, que c'est eux qui le font.
Jaloux d'un sot honneur, d'une bastarde gloire,
Comme gens entendus, s'en veulent faire accroire:
A faux titre insolens, & sans fruict hazardeux,
Pissent au benestier, afin qu'on parle d'eux.

## *REMARQUES.*

Vers 24 ——— *Fait plus mauvaise chere.* ) *Chere*, accueil, visage: du Latin *Cara*, pour *facies*, *vultus*. Corippus de laudibus Justini, Lib. 2.

——— *Postquam venêre verendam*
*Cæsaris ante caram.*

V. Du Cange, Ménage, &c.

Vers 34. *S'il se fait un bon vers, que c'est eux qui le font.* ) Ce vers est composé de monosyllabes.

Vers 38. *Pissent au benestier; afin qu'on parle d'eux.* ) Autre expression proverbiale, qui signifie, qu'il y a des gens qui affectent de faire des folies éclatantes, & même des actions criminelles, pour faire parler d'eux. Les Grecs avoient un proverbe semblable, Ἐν πυθίῳ χέσαι, qu'on peut rendre ainsi en Latin: *In Pythii templo cacare.* Erasm. Adag. Chil. 4. Cent. 2. 65. *Pissent au benestier:*

Ancien

Or avecq' tout cecy, le point qui me console,
C'est que la pauvreté comme moy les affole ;
Et que, la grace à Dieu, Phœbus & son troupeau,
Nous n'eusmes sur le dos jamais un bon manteau.
Aussi lors que l'on voit un homme par la ruë,
Dont le rabat est sale, & la chausse rompuë,
Ses gregues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine, & qui soit mal en point ;
Sans demander son nom, on le peut reconnoistre ;
Car si ce n'est un Poëte, au moins il le veut estre.

Pour

*REMARQUES.*

Anciennement on disoit *Benoitier*, & *Benêtier* : aujourdhui on ne dit que *Benitier*. V. les Observ. de M. Ménage Tom. 1. ch. 9. & T. 2. ch. 89.

Vers 40. *La pauvreté comme moi les affole.* ) Les foule, les blesse, les incommode. *Affoler*, en ce sens, n'est plus en usage.

*Encor est-ce un confort à l'homme malheureux,*
*D'avoir un compagnon au malheur qui l'affole.*

C'est la fin d'un des Sonnets de Philippe Desportes, *Amours de Diane*, Sonnet 14.

Vers 41. *Et que, la grace à Dieu, &c.* ) On dit maintenant, *Graces à Dieu*; mais, *la grace à Dieu*, étoit la façon de parler usitée du tems de Regnier, & même plus anciennement. Car dans les *nouvelles Récréations de Bonaventure Des Periers*, imprimées en 1561. & dont le Privilege est de 1557. on dit a *Le bon homme lui respond, qu'il n'en avoit point été malade, & qu'il avoit tousjours bien ouy, la grace à —— Dieu.* Nouv. 10. p. 42.

Vers 48. *Car si ce n'est un Poëte.* ) Regnier fait toûjours ce mot, *Poëte*, de deux syllabes, quoiqu'il en ait trois, suivant son Etymologie, ποιητὴς, *Poëta* ; & suivant l'usage. Dans la premiere édition de 1608. ce même mot est partout imprimé avec une Diphtongue, en cette maniere : *Pœte*. Notre Auteur n'a fait ce mot de trois syllabes, que dans un seul endroit, qui est le vers 49. de la Satyre 12. L'usage de faire, *Poëte*, & *Poëme*, de

Pour moy, si mon habit par tout cicatricé,
Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé;
Je prendois patience, & parmi la misere
Je trouverois du goust, mais ce qui doit desplaire
A l'homme de courage, & d'esprit relevé;
C'est qu'un chacun le fuit ainsi qu'un réprouvé.
Car, en quelque façon, les malheurs sont propices;
Puis les gueux, en gueusant, trouvent maintes delices;
Un repos qui s'esgaye en quelque oisiveté.
Mais je ne puis patir de me voir rejetté.
  C'est donc pourquoi, si jeune abandonnant la France,
J'allay, vif de courage, & tout chaud d'esperance,
En

## *REMARQUES.*

de deux syllabes, s'est conservé long-tems aprés Regnier. *Tout vient dans ce grand Poëme admirablement bien*, dit Th. Corneille. *Comme un Poëte fameux il se fait regarder*. P. Corneille. Quintilien. (*Instit. Orat. L. 1. c. 5.*) cite un vers de Varron, où ce Poëte avoit aussi resserré deux syllabes en une, dans le mot *Phaëton*, qui en a trois:

*Cùm te flagranti dejectum fulmine*
*Phœton.*

Vers 49. ——— *si mon habit par tout cicatricé.* ) Edition de 1608. *cycatrisé*. Celle de 1612. *cicatrisé*. J'ai préferé *cicatricé*, qu'on lit dans l'édition de 1613. la derniere qui fut faite pendant la vie de l'Auteur. D'ailleurs *cicatricé* est plus juste; il signifie *plein de cicatrices, recousu en divers endroits*: au lieu que *cicatrisé* ne se dit que d'une playe qui est presque guérie & fermée. Mr. Despreaux a fort bien distingué ces deux sens, quand il a dit, Epitre IV. en parlant d'un vieux Guerrier: *Son front cicatricé.*

Vers 58. *Mais je ne puis pâtir de me voir rejetté.* ) *Pâtir* est hors d'usage, dans le sens de ce Vers; on dit à present, *souffrir*, mot qu'on a substitué à l'autre, dans l'édition de 1642. & dans les suivantes.

En la cour d'un Prélat, qu'avec mille dangers
J'ay suivy, Courtisan, aux païs estrangers,
J'ay changé mon humeur, alteré ma nature.
J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure;
Je l'ay, sans le quitter, à toute heure suivy,
Donnant ma liberté je me suis asservy,
En public, à l'Eglise, à la chambre, à la table;
Et pense avoir esté maintefois agréable.
Mais instruict par le temps, à la fin j'ai connu;
Que la fidelité n'est pas grand revenu;
Et qu'à mon temps perdu, sans nulle autre esperance;
L'honneur d'estre sujet tient lieu de récompense;
N'ayant autre interest de dix ans ja passez,
Sinon que sans regret je les ay despensez.

Puis

## *REMARQUES.*

Vers 61. *En la Cour d'un Prélat.*) Ne seroit-ce pas François de Joyeuse, Cardinal en 1583. & Archevêque de Toulouze en 1585? Ce Prélat fit plusieurs voyages à Rome, où Regnier, en 1583. n'ayant encore que vingt ans, le suivit, & s'attacha à lui, jusqu'à la fin de 1603. sans en avoir tiré de récompense; puisque le premier Bénéfice qu'il ait eu, & qu'il obtint par une autre voye, fut un Canonicat de Chartres, en possession duquel il entra le 30. de Juillet, 1604. J'ajoute à ces conjectures le mot *Cour*, dont le Poëte use ici, & l'idée de la magnificence du Prélat, qu'il donne, Vers 75. & 76.

Vers 64. *J'ai beu chaud, mangé froid*, &c.) Monsieur Rousseau, Epigr. 25. Liv. 2. définit ainsi un Courtisan:

*———— C'est un Estre,*
*Qui ne connoit rien de froid, ni de chaut;*
*Et qui se rend précieux à son Maitre,*
*Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.*

Puis je sçay, quant à luy, qu'il a l'ame Royalle;
Et qu'il est de nature & d'humeur liberalle.
Mais, ma foy, tout son bien enrichir ne me peut,
Ny dompter mon malheur, si le Ciel ne le veut.
C'est pourquoy, sans me plaindre en ma desconvenuë,
Le malheur qui me suit, ma foy ne diminuë;
Et rebuté du sort, je m'asservy pourtant,
Et sans être avancé je demeure contant:
Sçachant bien que fortune est ainsi qu'une louve,
Qui sans choix s'abandonne au plus laid qu'elle trouve;
Qui releve un pédant de nouveau baptisé,
Et qui par ces larcins se rend authorisé;
Qui le vice annoblit, & qui tout au contraire,
Ravalant la vertu, la confine en misere.
Et puis je m'iray plaindre après ces gens icy?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon soucy.
Et bien qu'elle ne m'ait sa faveur départie,
Je n'entend, quand à moy, de la prendre à partie:

Puis

## *REMARQUES.*

Vers 80. *Le malheur, qui me suit, ma foy ne diminuë.*) Ne diminuë point ma foy, c'est-à-dire, ma fidelité.

Vers 85. *Qui releve un Pédant de nouveau baptisé.*) Parvenu à quelque dignité. Ce vers & le suivant désignent quelqu'un, qui nous est inconnu. Mr. Despreaux a dit de même, dans sa premiere Satire:

*Et que le sort burlesque, en ce siécle de fer,*
*D'un Pédant, quand il veut, sait faire un Duc & Pair.*

Puis que, selon mon goust, son infidelité
Ne donne & n'oste rien à la félicité.
Mais que veux-tu qu'on face en ceste humeur austere?
Il m'est, comme aux putains, mal-aisé de me taire.
Il m'en faut discourir de tort & de travers.
Puis souvent la colere engendre de bons vers.
Mais, Comte, que sçait-on! elle est peut estre sage;
Voire, avecque raison, inconstante & volage;
Et Déesse avisée aux biens qu'elle départ,
Les adjuge au mérite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de son œil, l'on juge de sa teste;
Et chacun en son dire a droict en sa requeste:
Car l'amour de soy-mesme, & nostre affection,
Adjouste avec usure à la perfection.
Tousiours le fond du sac ne vient en évidence;
Et bien souvent l'effet contredit l'apparence.

De

## REMARQUES.

Vers 98. *Puis souvent la colere engendre de bon vers.*) Mr. Despreaux, Satire I. Vers 144.

*Et sans aller réver dans le sacré Vallon,*
*La colere suffit, & vaut un Apollon.*

Regnier & Boileau ont imité ce vers fameux de Juvenal, Sat. I. V. 79.

*Si natura negat, facit indignatio versum.*

De Socrate à ce point l'oracle eſt my-party ;
Et ne ſçait-on au vrai qui des deux a menty :
Et ſi philoſophant le jeune Alcibiade,
Comme ſon Chevalier, en receut l'accolade.
Il n'eſt à decider rien de ſi mal aisé,
Que ſous un ſainct habit le vice déſguisé.

## *REMARQUES.*

Vers 109. *De Socrate à ce point, l'oracle eſt my-party.* ) Ce vers a beaucoup varié. Dans la premiere édition, faite en 1608. on lit, *De Socrate à ce point l'arreſt eſt my-party.* Dans celles de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur, & dans les éditions ſuivantes, il y a, *l'oracle*, au lieu de *l'arreſt*. Dans celle de 1642. & les autres qui ont été faites aprés, on a mis : *De Socrate en ce point* &c. L'expreſſion de ce vers, & des trois ſuivans, eſt embarraſſée. L'oracle d'Apollon avoit déclaré que Socrate étoit le plus ſage des hommes. Mais notre Auteur inſinue que, nonobſtant cet oracle, la vertu de Socrate avoit été ſoupçonnée. Ciceron a tourné ce ſoupçon en plaiſanterie : *Quid ? Socratem nonne legimus quemadmodum notarit Zopyrus ? ——— addidit etiam mulieroſum : in quo Alcibiades cachinnum dicitur ſuſtuliſſe.* Cic. *de Fato.*

Vers 110. *Et ne ſçait-on au vrai qui des deux a menty.* ) Eſt-ce l'Oracle qui a menti, en donnant le titre de ſage à Socrate ? ou Socrate lui-même, qui fut ſoupçonné d'avoir démenti ce titre par ſa conduite ? La réputation de Socrate étoit équivoque à un point, que de deux opinions, qu'elle offroit de lui, l'une bonne, l'autre mauvaiſe, on ne ſavoit laquelle choiſir. C'eſt le ſens de ce vers. Boileau, dans ſa douziéme Satire, vers 150. a eu en vue cet endroit de Regnier.

Vers 111. *Et ſi philoſophant le jeune Alcibiade.* ) Ce vers eſt écrit tout de ſuite, & ſans virgule aprés *philoſophant*, dans les éditions qui ont paru avant celle de 1642. Aparemment Regnier avoit écrit par maniere d'inverſion : *Et ſi philoſophant le jeune Alcibiade*, pour, *Et le jeune Alcibiade philoſophant*, ſans virgule aprés ce verbe, qu'il faiſoit participe ; mais qui, en vertu de la virgule qu'on s'eſt aviſé d'y mettre, eſt devenu un gerondif équivoque, en ce qu'il peut également ſe rapporter au Maitre & au Diſciple.

Par ainſi j'ay donc tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouvant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me départir
Autre choſe à la fin, ſinon qu'un repentir.
Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'oſe pendre?
Encor faut-il avoir quelque choſe où ſe prendre,
Qui flatte, en diſcourant, le mal que nous ſentons.
Or laiſſant tout cecy, retourne à nos moutons,
Muſe, & ſans varier, dy nous quelques ſornettes,
De tes enfans baſtards, ces tiercelets de Poëtes,

## REMARQUES.

Vers 122. ——— *Retourne à nos moutons.* ) C'eſt un Proverbe, pris de la Farce de Patelin, dans laquelle eſt introduit un Marchand Drapier, qui plaidant contre ſon Berger, pour des moutons que ce Berger lui avoit volez, ſortoit de fois à autre de ſon propos, pour parler du drap que l'Avocat de ſa partie lui avoit volé auſſi : ce qui obligea le Juge d'ordonner au Drapier de retourner à ſes moutons : *Sus, revenons à nos moutons.* Martial, L. 6. 19. a dit de même : *Jam dic, Poſtume, de tribus capellis.* V. Henri Eſtienne en ſon Dial. du nouveau Langage Franç. Ital. édit. d'Anvers, 1579. p. 137. Et Paſquier, Recherches, L. 8. c. 59. On pourroit, touchant ce proverbe, remonter juſqu'à celui-ci : *Alia Menecles, alia porcellus loquitur*, & voir l'explication qu'Eraſme en donne. Rabelais a employé plus d'une fois ce Proverbe, *Retourner à ſes moutons* : L. 1. c. 1. & 11. L. 3. c. 33. Cette Note eſt tirée de ſon Commentateur.

Vers 124. *Des tes enfans baſtards, ces tiercelets de Poëtes.* ) Parmi les oiſeaux de Fauconnerie, les Femelles portent le nom de l'eſpece, parce qu'elles ſurpaſſent les mâles en grandeur de corps, en courage, & en force. Leurs mâles ſont nommez *Tiercelets*, parce qu'ils ſont un tiers plus petits qu'elles. Tiercelet de Faucon, d'Autour &c.

Il y a une faute d'impreſſion dans le Dictionaire de Ménage, qui dit que le Tiercelet *eſt un tiers plus grand.* Cette faute n'étoit pas dans la premiere édition.

Rabelais a dit, *Tiercelet de Job.* Pantagr. 3. 9.

Qui par les carrefours vont leurs vers grimaſſans ;
Qui par leurs actions font rire les paſſans ;
Et quand la faim les poind, ſe prenant ſur le voſtre,
Comme les eſtourneaux, ils s'affament l'un l'autre.
Cependant ſans ſouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche & troublé, l'eſprit à l'abandon ;
Vous viennent accoſter comme perſonnes yvres,
Et diſent pour bon-jour, Monſieur, je fais des livres.
On les vend au Palais, & les Doctes du temps
A les lire amuſez, n'ont autre paſſe-temps.
De-là, ſans vous laiſſer, importuns ils vous ſuivent,
Vous alourdent de vers, d'alegreſſe vous privent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, avant que de mourir ;
Mais que pour leur reſpect l'ingrat ſiecle où nous ſommes,
Au prix de la vertu n'eſtime point les hommes :
Que Ronſard, du Bellay, vivants ont eu du bien,
Et que c'eſt honte au Roy de ne leur donner rien.
Puis ſans qu'on les convie, ainſi que vénerables,
S'aſſient en Prélats les premiers à vos tables,

## *REMARQUES.*

Vers 132. *Et diſent pour bon-jour, Monſieur, je fais des livres.*) Horace dans ſa Satire de l'Importun. L. 1. Sat. 9.

*Noris nos, inquit, docti ſumus.*

Vers 144. *S'aſſient en Prélats.*) Dans les éditions de 1608. & 1612. on lit *s'aſſieſſent.* Celle de 1613. & ſuivantes *s'aſſient.*

Où le caquet leur manque, & des dents discourant,
Semblent avoir des yeux regret au demeurant.
Or la table levée, ils eurent la mâchoire.
Après graces Dieu beut, ils demandent à boire ;
Vous font un sot discours, puis au partir de là,
Vous disent : mais, Monsieur, me donnez-vous cela ?
C'est tousjours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy je n'en voy point que je n'en sois malade ;
J'en perds le sentiment, du corps tout mutilé,
Et durant quelques jours j'en demeure opilé.

## REMARQUES.

Vers 146. —— *Regret au demeurant.* ) *Demeurant*, édit. de 1608.

Vers 148. *Après graces Dieu beut.* ) Un Auteur grave. ( Boetius Epo ) dit que les Allemans, fort addonnez à la débauche, ne se mettoient point en peine de dire graces après leurs repas. On eut beau y exhorter les Chanoines & les Moines, dans un Concile de Mayence, tenu l'an 847. *Hortantes eos ..... sumere cibum cum benedictione & laude Domini, secundùm Apostolum dicentem : sive manducetis, sive bibatis, omnia in Dei laudem facite. Synod. Mogunt. sub Rabano, de Cleric. vita, sive Monach. cap.* 13. *in fine* : Ces exhortations furent inutiles. Ainsi pour réprimer cet abus, le Pape Honorius III. donna des Indulgences aux Allemans qui boiroient un coup après avoir dit graces. *Boetius Epo*, Comment. sur le chap. des Decretal. *Ne clerici vel Monachi* &c. *Cap.* 1. *n.* 13.

L'origine de cette façon de parler, *Après graces Dieu beut*, ne vient-elle point plûtôt de cet endroit de l'Evangile ? *Et, accepto calice, gratias agens dedit eis, & biberunt ex illo omnes.* Mr. de la Monnoye, qui a enrichi ce Commentaire de plusieurs Remarques, croit qu'il faut peut-être lire ; *Aprés Graces Dieu bût, ils demandent à boire* ; pour donner à entendre que non contens d'avoir bû le coup d'après Graces, ils demandent à boire sur nouveaux frais. Ainsi, boire *Grace-Dieu*, ce seroit boire un coup, après avoir dit ses Graces.

Un autre, renfrongné, resveur, mélancolique,
Grimaſſant ſon diſcours, ſemble avoir la colique,
Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point,
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compoſe,
Quelque bon bénefice en l'eſprit ſe propoſe;
Et deſſus un cheval, comme un ſinge attaché,
Méditant un Sonnet, médite une Eveſché.
Si quelqu'un, comme moy, leurs ouvrages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la rime;
Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
Contraire en jugement au commun bruit de tous;
Que leur gloire il deſrobe, avec ſes artifices.
Les Dames cependant ſe fondent en délices,
Liſant leurs beaux eſcrits, & de jour & de nuict,
Les ont au cabinet ſouz le chevet du lict;

Que

## REMARQUES.

Vers 162. —— *Médite un Eveſché.*) Dans l'édition de 1608. on lit, *une Evêché*. Toutes les autres éditions portent, *un Eveſché*; mais dans la Satire 3. vers 175. notre Auteur a fait *Evêché* du genre féminin: *Et ſi le faix leger d'une double Eveſché.* Quarante ans après la compoſition de cette Satire, le genre du mot *Evêché* n'étoit pas encore bien déterminé: car Mr. Ménage, dans ſa *Requête des Dictionaires*, imprimée en 1649. aſſure qu'il n'y avoit que les *Puriſtes* qui diſſent *une Eveſché*.

Ils veulent, malgré la raiſon,
Qu'on diſe aujourdhui *la poiſon*,
*Une Epitaphe, une Epigramme,*
*Une Navire, une Anagramme,*
*Une reproche, une Duché,*
*Une menſonge, une Eveſché.*

Que portez à l'Eglise, ils vallent des matines:
Tant, selon leurs discours, leurs œuvres sont divines;
Encore après cela, ils sont enfants des Cieux,
Ils font journellement carrousse avecq' les Dieux:
Compagnons de Minerve, & confis en science,
Un chacun d'eux pense estre une lumiere en France.
Ronsard, fay-m'en raison, & vous autres esprits,
Que pour estre vivants en mes vers je n'escrits.
Pouvez-vous endurer que ces rauques Cygalles
Esgallent leurs chansons à vos œuvres Royalles,
Ayant vostre beau nom laschement démenty?
Hâ! c'est que nostre siecle est en tout perverty.
Mais pourtant quel esprit, entre tant d'insolence,
Sçait trier le sçavoir d'avecques l'ignorance,
Le naturel de l'Art; & d'un œil avisé
Voit qui de Calliope est plus favorisé?
Juste posterité, à tesmoin je t'appelle,
Toy qui, sans passion, maintiens l'œuvre immortelle,
Et

## *REMARQUES.*

Vers 174. *Ils font journellement carrousse.* ) Ce mot a vieilli. Il signifie *Débauche de vin*, du mot Allemand *Garaufs*, *tout vuidé*, on sous-entend, *le verre*. Ménage.

Vers 184. *Sçait trier le Sçavoir* &c. ) *Trier*, c'est ainsi qu'il faut lire, suivant la premiere édition de 1608. & non pas *tirer*, qui est dans les autres éditions.

Vers 187. *Juste posterité, à tesmoin je t'appelle.* ) Ce vers a été employé par Mr. Desmarestz de St. Sorlin:

*Car le Siécle envieux juge sans équité;*
*Mais j'en appelle à toy, juste Posterité.*

Desmarestz, dans une Ode qui est

Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçavoir,
De race en race au peuple un ouvrage fais voir;
Venge ceſte querelle, & juſtement ſépare
Du cigne d'Apollon la corneille barbare,
Qui croaſſant par tout d'un orgueil effronté,
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais, Comte, que ſert-il d'en entrer en colere?
Puis que le temps le veut, nous n'y pouvons rien faire,
Il faut rire de tout: auſſi bien ne peut-on
Changer choſe en Virgile, ou bien l'autre en Platon.

Quel

*REMARQUES.*

eſt à la tête de ſon Poëme de Clovis; & dans un ouvrage de ſa façon, intitulé: *La Comparaiſon de la Langue & de la Poëſie Franç.* &c. 1670.

Vers 194. *Ne couche de rien moins que l'immortalité.* ) Ce vers eſt ainſi dans l'édition de 1608. & il doit être ainſi, à moins qu'on n'aime mieux lire: *Ne couche rien de moins.* D'autres éditions portent: *Ne couche de rien moins de l'immortalité.* C'eſt à dire, *Ne viſe, n'aſpire à rien moins qu'à l'immortalité.*

Vers 196.——— *Nous n'y pouvons rien faire.* ) Edit. de 1642. & ſuivantes: *Nous n'y pouvons que faire.*

Vers 198. *Changer choſe en Virgile, ou bien l'autre en Platon.* ) Le ſens de ce vers eſt obſcur. On avoit mis dans l'édition de 1642. *Changer choſe en Virgile, ou reprendre Platon*; & dans celle de 1655. *Changer rien dans Virgile, ou reprendre en Platon*: leçon qui a été ſuivie dans l'édition de 1667. Mais il faut retenir la premiere leçon, qui offre un ſens bon & ſuivi, qui eſt tel; *Il faut rire de tous ces ridicules qui ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes. Auſſi bien ſeroit ce inutilement qu'on voudroit faire* de choſe, *c'eſt à dire*, d'un Tel, *mauvais Poëte, un Virgile; ou d'un Tel, mauvais Philoſophe, un Platon.* C'eſt le cas du Proverbe, *Non ex omni ligno fit Mercurius.* A quoi ſert de critiquer les mauvais Ecrivains, puiſque nous ne les rendrons pas meilleurs; & qu'en les critiquant nous n'en ferons ni des Virgiles, ni des Platons?

L'ex-

Quel plaisir penses-tu que dans l'ame je sente.
Quand l'un de c'este trouppe, en audace insolente,
Vient à Vanves à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnasse François, & boire de son eau;
Que froidement receu, on l'escoute à grand peine;
Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine;
Et se bouchant l'oreille au récit de ses vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de travers;
Et pour fruit de sa peine aux grands vens dispersée,
Tous ses papiers servir à la chaise percée?

Mais

## *REMARQUES.*

L'expression de Regnier auroit été bien moins obscure, s'il avoit écrit:

*Changer l'un en Virgile, ou bien l'autre en Platon.*

Vers 201. *Vient à Vanves.*) Village prez de Paris, qu'on appelle aujourdhui *Vanvre*. Ce Village est renommé pour le beurre excellent qu'il fournit.

*Hîc truncis ubi burra fluunt Vanvaa cavatis.*

Ant. de Arena, Poëma Macaronic. de bello Huguenotico. François I. pour se mocquer de la longue Liste de titres qu'étaloit l'Empereur Charles-quint, ne prenoit d'autre qualité, dans ses réponses, que celle de Roi de France, Seigneur de Gonesse, & de *Vanves*. Au reste ce vers 201. fait présumer que le Comte de Cramail avoit une maison à Vanvre, & que cette maison étoit ouverte aux Gens de Lettres, & aux Poëtes célebres.

Vers 203. *Que froidement reçeu, on l'escoute.*) L'hiatus qui se trouve à la césure de ce vers, pouvoit se sauver facilement, en mettant: *Que reçeu froidement.* Mais du tems de Regnier la rencontre de deux voyeles dans les vers, n'étoit pas regardée comme un défaut.

Vers 208. *Tous ses papiers servir à la chaise percée.*) Si, au lieu du premier mot, *Tous*, on lisoit, *Vont*, le sens paroitroit plus net.

Mais comme eux je ſuis Poëte, & ſans diſcretion
Je deviens importun avec préſomption.
Il faut que la raiſon retienne le caprice,
Et que mon vers ne ſoit qu'ainſi qu'un exercice
Qui par le jugement doit eſtre limité,
Selon que le requiert, ou l'âge ou la ſanté.
Je ne ſçay quel Démon m'a fait devenir Poëte:
Je n'ay, comme ce Grec, des Dieux grand interprete,
Dormy ſur Helicon, où ces doctes mignons
Naiſſent en une nuict, comme les champignons.
Si ce n'eſt que ces jours, allant à l'adventure,
Reſvant comme un oyſon allant à la paſture,
A Vanves j'arrivay, où ſuivant maint diſcours,
On me fit au jardin faire cinq ou ſix tours.
Et comme un Conclaviſte entre dans le conclave,
Le ſommelier me prit, & m'enferme en la cave,
Où beuvant, & mangeant, je fis mon coup d'eſſay;
Et où, ſi je ſçai rien, j'apris ce que je ſçay.
Voyla ce qui m'a fait, & Poëte, & Satyrique,
Reglant la meſdiſance à la façon antique.

Mais

## *REMARQUES.*

Vers 216. *Je n'ay, comme ce Grec, des Dieux grand interprete, &c.*) On raconte, qu'Héſiode s'étant endormi ſur le mont Hélicon, & qu'ayant bû de l'eau d'Hippocrene, devint Poëte, par une faveur ſinguliere des Muſes Il a composé un Poëme intitulé la Theogonie, ou la naiſſance des Dieux.

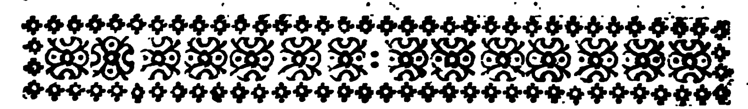
Mais à ce que je voy, simpatisant d'humeur,
J'ai peur que tout à fait je deviendray rimeur.
J'entre sur ma loüange, & bouffy d'arrogance,
Si je n'en ay l'esprit, j'en auray l'insolence.
Mais retournons à nous, & sage devenus,
Soyons à leurs despens un peu plus retenus.
Or, Comte, pour finir, ly doncq' ceste Satyre;
Et voy ceux de ce temps que je pince sans rire;
Pendant qu'à ce printemps retournant à la Cour,
J'iray revoir mon maistre, & luy dire bon-jour.

## *REMARQUES.*

Vers 236. *Et voy ceux de ce temps que je pince sans rire.*) Ces derniers mots font allusion à un jeu d'enfans assez connu : *Je vous pince sans rire.*

Vers 238. *J'iray revoir mon maistre.*) Voyez la Note sur le vers 61.





# A MONSIEUR LE MARQUIS DE CŒUVRES. *

## SATYRE III.



MARQUIS, que doy-je faire en ceste incertitude ?
Dois-je las de courir me remettre à l'estude,
Lire Homere, Aristote, & disciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche, & de beau;

5 Reste

*REMARQUES.*

* François Annibal d'Estrées, Marquis de Cœuvres, frere de la belle Gabrielle, Duchesse de Beaufort ; s'est rendu célebre par ses Ambassades, sur tout par celle de Rome. Il fut fait Maréchal de France en 1624. & depuis ce tems là on le nomme le Maréchal d'Estrées. Il mourut à Paris le 5. de May 1670. âgé d'environ cent ans.

Dans cette Satire, Regnier délibere, s'il doit s'engager à la Cour, ou se remettre à l'étude.

Reste de ces moissons que Ronsard, & des Portes,
Ont remporté du champ sur leurs espaules fortes;
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entassé,
Esgallant leurs honneurs, aux honneurs du passé ?
Ou si, continuant à courtiser mon maistre,
Je me doy jusqu'au bout d'esperance repaistre ;
Courtisan morfondu, frénetique & resveur,
Portrait de la disgrace, & de la defaveur,
Puis, sans avoir du bien, troublé de resverie ;
Mourir dessus un coffre en une hostellerie,
En Toscane, en Savoye, ou dans quelque autre lieu ;
Sans pouvoir faire paix, ou tresve avecques Dieu ?
Sans parler je t'entends : il faut suivre l'orage ;
Aussi bien on ne peut où choisir avantage.
Nous vivons à tastons, & dans ce monde icy
Souvent avecq' travail on poursuit du soucy :

Car

## *REMARQUES.*

Vers 5.—— *Ronsard & des Portes.*) Pierre de Ronsard, & Philippes Desportes, Poëtes fameux. Ronsard, surnommé le Prince des Poëtes François, fut fort estimé non seulement des Savans de son siécle, mais encore des Rois Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. Il mourut en 1585. âgé de 61 ans. L'Abbé Desportes étoit natif de Chartres, & oncle de Regnier. Il fut Chanoine de la Sainte Chapelle, Abbé de Tiron, de Bonport, de Josaphat, des Vaux de Cernay & d'Aurillac. Il mourut en 1606.

Vers 9.—— *A courtiser mon maistre*) Voyez la Note sur le vers 61. de la Satire précedente.

Vers 15. *En Toscane, en Savoye.*) Notre Poëte avoit passé par ces Pays-là, dans son voyage de Rome. Il y a apparence que cette Satire ne fut faite qu'aprés son retour.

Car les Dieux courrouſſez contre la race humaine
On mis avecq' les biens, la ſueur & la peine.
Le monde eſt un berlan où tout eſt confondu.
Tel penſe avoir gagné qui ſouvent a perdu.
Ainſi qu'en une blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choiſir ſouvent prendroit le pire.
Tout deſpend du deſtin, qui ſans avoir eſgard,
Les faveurs & les biens en ce monde départ.
Mais puis qu'il eſt ainſi que le ſort nous emporte,
Qui voudroit ſe bander contre une loy ſi forte?
Suivons doncq' ſa conduite en cet aveuglement.
Qui peche avecq' le Ciel peche honorablement.
Car penſer s'affranchir, c'eſt une reſverie.
La liberté par ſonge en la terre eſt cherie.
Rien n'eſt libre en ce monde, & chaque homme dépend,
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants ſont icy bas eſclaves;
Mais ſuivant ce qu'ils ſont ils different d'entraves.
Les uns les portent d'or, & les autres de fer:
Mais n'en deſplaiſe aux vieux: ny leur philoſopher;
Ny tant de beaux eſcrits, qu'on lit en leurs eſcoles,
Pour s'affranchir l'eſprit ne ſont que des paroles.
Au joug nous ſommes nez, & n'a jamais eſté
Homme qu'on ait veu vivre en pleine liberté.
En vain me retirant enclos en une eſtude,
Penſeroy-je laiſſer le joug de ſervitude;

Eſtant

Estant serf du desir d'aprendre, & de sçavoir,
Je ne ferois sinon que changer de devoir,
C'est l'arrest de nature, & personne en ce monde
Ne sçauroit controler sa sagesse profonde.
Puis, que peut-il servir aux mortels icy bas;
Marquis, d'estre sçavant, ou de ne l'estre pas?
Si la science pauvre, affreuse & mesprisée
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée?
Si les gens de Latin, des sots sont denigrez,
Et si l'on n'est Docteur sans prendre ses degrez?
Pourveu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand pannache,
Qu'on parle barragoüyn, & qu'on suive le vent:
En ce temps du jourd'huy l'on n'est que trop sçavant.

Du

## *REMARQUES.*

Vers 53. *Si la Science pauvre, affreuse & mesprisée &c.*) Notre Poëte a parodié ces deux vers, dans le second Discours au Roy, vers 111, & 112. Joachim du Bellay, Sonnet à Remy Belleau:

*La Science à la table est des Seigneurs prisée,*
*Mais en chambre, Belleau, elle sert de risée.*

Vers 59. *Qu'on parle barragoüyn, & qu'on suive le vent.*) Regnier a semé ses Poësies de ces façons de parler populaires & passageres. Sorel l'on a repris, dans ses Remarques sur le XIV. Livre du *Berger Extravagant*, p. 553. „Que si au reste, *dit-il*, j'ay „quelques proverbes, tous ceux „qui parlent bien, les disent aussi „bien que moy. Que seroit-ce „donc, si je disois comme Regnier: „*C'est pour vostre beau nez que cela* „*se fait; Vous parlez barragouin;* „*Vous nous faites des bonadiez;* „*Vous mentez par vostre gorge;* „*Vous faites la figue aux autres;* „*Je réponds d'un ris de Saint Medard; Je suis parmy vous comme* „*un homme sans verd.* Voilà les

C „ meil-

Du siécle les mignons, fils de la poulle blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche;
En credit eslevez ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras-tu, il t'en faut autant faire.
Qui ose, a peu souvent la fortune contraire.
Importune le Louvre, & de jour, & de nuict,
Perds pour t'assujettir & la table & le lict:
Sois entrant, effronté, & sans cesse importune:
En ce temps l'impudence esleve la fortune.
Il est vray, mais pourtant je ne suis point d'avis
De desgager mes jours pour les rendre asservis,
Et souz un nouvel astre aller, nouveau Pilotte,
Conduire en autre mer, mon navire qui flotte,

Entre

## REMARQUES.

„ meilleurs mots de ce Poëte Sa-
„ tyrique; mais je n'en voudrois
„ pas user: car possible que d'icy
„ à dix ans l'on ne les entendra
„ plus; & dés maintenant il y a
„ plusieurs personnes qui ne les en-
„ tendent pas.

Vers 61. *Du siécle les mignons.*) Du tems de Regnier, on disoit *Mignon*, pour Favori: *Les Mignons du Roy*.

Même vers. *Fils de la poulle blanche.*) Expression tirée du Proverbe Latin: *Gallinæ filius albæ.* Juven. Sat. 13. v. 141. Voyez les Adages d'Erasme, p. m. 67.

*Que le fils de la poule blanche,*
*L'heureux Seigneur d'Angervilliers* &c.

Dit Mr. l'Abbé Regnier Desmarais, dans une Lettre à Madame Desmarets.

Vers 69. *Sois entrant, effronté.*) *Entrant*, hardi, entreprenant. Notre Auteur employe le même mot ci-aprés, vers 94. *Je ne suis point entrant.*

Entre l'espoir du bien, la peur du danger;
De froisser mon attente, en ce bord estranger.
Car pour dire le vray, c'est un pays estrange;
Où comme un vray Prothée à toute heure on se change;
Où les loix par respect sages humainement,
Confondent le loyer avecq' le chastiment;
Et pour un mesme fait, de mesme intelligence,
L'un est justicié, l'autre aura récompence.
Car selon l'interest, le credit ou l'appuy
Le crime se condamne, & s'absout aujourd'huy.
Je le dy sans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur & de renom,
S'est acquis de Clement, & la gloire, & le nom.
Or, quant à ton conseil qu'à la Cour je m'engage,
Je n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage.
Il faut trop de sçavoir, & de civilité,
Et, si j'ose en parler trop de subtilité.

Ce

*REMARQUES.*

Vers 82. *L'un est justicié, l'autre aura récompense.*) Juven. Sat. 13. v. 104.

*——Multi*
*Committunt eadem diverso crimina fato:*
*Ille crucem pretium sceleris tulit, hic diadema.*

Vers 89. *Or, quant à ton conseil qu'à la Cour je m'engage*, &c.) Ce qui suit est imité de Juvenal, Sat. 3. v. 41.

*Quid Romæ faciam? mentiri nescio*, &c.

Voyez Martial, Liv. 3. Ep. 38. *Atria magna colam*, &c.

Ce n'est pas mon humeur, je suis mélancolique;
Je ne suis point entrant, ma façon est rustique;
Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ay pas l'esprit d'estre meschant.
Et puis, je ne sçaurois me forcer ny me feindre:
Trop libre en volonté je ne me puis contraindre:
Je ne sçaurois flatter, & ne sçai point comment
Il faut se taire accort, ou parler faussement,
Benir les favoris de geste & de parolles,
Parler de leurs ayeux, au jour de Cerizolles.

Des

## REMARQUES.

Vers 95. *Et le surnom de bon.*) C'est effectivement le surnom qu'on donnoit à notre Poëte, & qui s'est perpetué jusqu'à nous: car on dit encore; *Le bon Regnier.* Au reste; la bonté n'est point incompatible avec l'esprit de la Satire: témoin nos deux plus célébres Satiriques, Regnier, & Boileau. Celui-ci, selon lui-même, & selon la verité,

*Fut un Esprit doux, simple, ami de l'Equité,*
*Qui cherchant dans ses vers la seule verité,*
*Fit, sans être malin, ses plus grandes malices.*

Epitre X.

Horace étoit doux, affable, & poli. A l'egard de Perse, l'Auteur de sa vie, assure, que ce Poëte satirique étoit *morum lenissimorum, verecundiæ virginalis, forma pulchra, pietatis erga matrem, & sororem, & amitam, exemplo sufficientis. Fuit frugi & pudicus.*

Même vers. *Me va-t-on reprochant.*) Dans toutes les éditions il y a: *Me va tout reprochant*, ce qui est une faute remarquable. J'ai mis: *me va-t-on reprochant*, qui m'a paru la seule bonne leçon, & la leçon même de l'Auteur. Vraisemblablement il l'avoit écrit ainsi: mais dans la premiere édition de 1608. l'Imprimeur avoit mis, *me va tou*, par le renversement de la Lettre *n*, changée en *u*: sur quoi les Imprimeurs, dans les éditions suivantes, ont crû qu'il faloit, *tout.*

Vers 102. —— *Au jour de Ceri-*

Des hauts faits de leur race, & comme ils ont aquis
Ce titre avecq' honneur de Ducs, & de Marquis.
Je n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie :
Je ne puis m'adonner à la cageollerie :
Selon les accidents, les humeurs, ou les jours,
Changer comme d'habits tous les mois de discours,
Suivant mon naturel je hay tout artifice,
Je ne puis desguiser, la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'un propos menteur ;
Dire, pardieu, Monsieur, je vous suis serviteur ;
Pour cent bonadiez s'arrester en la ruë,
Faire sus l'un des pieds en la sale la gruë ;

En

## *REMARQUES.*

*Cerizoles.*) *Au jour* pour, à la *Journée*. Bataille fameuse, gagnée en 1545. par l'armée de François I. commandée par le Duc d'Enguien, sur celle de l'Empereur Charlequint. On dit absolument, *Journée* pour *Bataille*. *Le vendredi* 11. *Mars* 1523. *fut faite une procession grande, & ce à Saint Germain de l'Auxerrois, pour ce que nos gens devoient avoir Journée delà les Monts celui-jour.* MS. des Mem. de Paris cité par Borel. Les Latins disoient aussi *Dies*, pour *Journée*, ou *Bataille*.

Vers 113. *Pour cent Bonadiez.*) Mot francisé, du Latin *Bona Dies*, bon jour. On fait aussi ce mot *bonadiez* de trois syllabes ; c'est pourquoi dans l'édition de 1642. & dans les éditions suivantes, on a mis, *Et pour cent Bonadiez*. Le même mot, reduit à trois syllabes, avoit été employé dans le Testament de Pathelin : *Quand on me disoit bonadies*. Rabelais, L. 1. c. 19. fait dire à Janotus de Bragmardo, *mna dies*, pour *bona dies* ; & il le fait dire ainsi, pour charger le ridicule de la Harangue Latine qu'il met dans la bouche de cet Orateur, ou pour se moquer de la prononciation vicieuse, qui regnoit dans les Ecoles ; comme l'a conjecturé le Commentateur de Rabelais.

Entendre un marjollet qui dit avecq' mespris,
Ainsi qu'asnes, ces gens sont tous vestus de gris;
Ces autres verdelets aux perroquets ressemblent,
Et ceux cy mal peignez devant les Dames tremblent:
Puis au partir de là, comme tourne le vent,
Avecques un bon-jour amis comme devant.
Je n'entends point le cours du Ciel, ni des planetes,
Je ne sçay deviner les affaires secretes,
Connoistre un bon visage, & juger si le cœur
Contraire à ce qu'on voit, ne seroit point mocqueur.
De porter un poulet je n'ay la suffisance,
Je ne suis point adroit, je n'ay point d'éloquence
Pour colorer un fait, ou destourner la foy,
Prouver qu'un grand amour n'est sujećt à la loy,
Subor-

## *REMARQUES.*

Vers 121. *Je n'entends point le cours du Ciel, ny des Planetes.*) Juvenal, Sat. 3. v. 42.

*Motus astrorum ignoro.*

Vers 125. *De porter un poulet.*) Billet doux, Lettre d'amour. Juvenal, Sat. 3. v. 45.

*——Ferre ad nuptam quæ mittit adulter,*
*Quæ mandat, norunt alii.*

On lit dans le Glossaire Bourguignon, au mot *Poulô*, que *Poulet*, en ce sens-là, n'a guere été en usage, parmi nous, que depuis 1610. jusqu'à 1670. tout au plus. Mais nous trouvons des exemples un peu plus anciens de ce mot: car on fait dire à Henry IV. en 1597. que Mademoiselle de Guyse sa niéce, *aimoit bien autant les Poulets en papier, qu'en fricassée.* Mém. de Sully, Part. 2. p. 114. Et alors on appeloit *Porte-poulet*, un Entremetteur d'amour. *ibid. Tome* 2. *ch.* 82. *p.* 248.

Suborner par discours une femme coquette,
Luy conter des chansons de Jeanne, & de Paquette ;
Desbaucher une fille, & par vives raisons
Luy monstrer comme Amour fait les bonnes maisons,
Les maintient, les esleve, & propice aux plus belles,
En honneur les avance, & les fait Damoyselles ;
Que c'est pour leurs beaux nez que se font les ballets ;
Qu'elles sont le subject des vers & des poullets ;
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante ;
Qu'elles ont à leur suite une trouppe béante
De langoureux transis ; & pour le faire court,
Dire qu'il n'est rien de tel qu'aymer les gens de Court ;
Allegant maint exemple en ce siécle où nous sommes.
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes ;
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourveu qu'elle soit riche, & qu'elle ait bien dequoy.
Quand elle auroit suivi le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats elle est toute pucelle.
L'honneur estropié, languissant, & perclus,
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.

On

*REMARQUES.*

Vers 130. *Lui conter des chansons de Jeanne & de Paquette.*) Façon de parler populaire, pour marquer les discours que l'on tient du tiers & du quart ; de celle-ci, & de celle-là.

Vers 145. *Quand elle auroit suivi le camp à la Rochelle.*] Les Calvinistes s'étant emparez de la Rochelle, cette ville fut assiegée en 1573. par Henri Duc d'Anjou, frere du Roi Charles IX. Mais Henri, aiant été appellé à la courone de Pologne, abandonna ce Siége.

Or pour dire cecy il faut force mistere;
Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire.
Il est vray que ceux-là qui n'ont pas tant d'esprit,
Peuvent mettre en papier leur dire par escrit;
Et rendre par leurs vers, leur Muse maquerelle;
Mais, pour dire le vray, je n'en ay la cervelle.
Il faut estre trop prompt, escrire à tout propos,
Perdre pour un Sonnet, & sommeil, & repos.
Puis ma Muse est trop chaste, & j'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.
Pour-moy j'ay de la court autant comme il m'en faut:
Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut:
De peu je suis content, encore que mon maistre
S'il luy plaisoit un jour mon travail reconnoistre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eslever ma fortune & me faire du bien.
Ainsi que sa Nature à la vertu facile
Promet que mon labeur ne doit estre inutile,
Et qu'il doit quelque jour, mal-gré le sort cuisant,
Mon service honorer d'un honneste presant,
Honneste, & convenable à ma basse fortune,
Qui n'abaye & n'aspire, ainsi que la commune,
Apres l'or du Perou; ny ne tend aux honneurs
Que Rome départit aux vertus des Seigneurs.
Que me sert de m'asseoir le premier à la table.
Si la faim d'en avoir me rend insatiable?

Et si le faix leger d'une double Evesché
Me rendant moins contant me rend plus empesché ?
Si la gloire & la charge à la peine adonnée
Rend souz l'ambition mon ame infortunée ?
Et quand la servitude a pris l'homme au colet,
J'estime que le Prince est moins que son valet,
C'est pourquoy je ne tends à fortune si grande :
Loin de l'ambition, la raison me commande ;
Et ne prétends avoir autre chose sinon
Qu'un simple bénéfice, & quelque peu de nom :
Afin de pouvoir vivre, avec quelque asseurance,
Et de m'oster mon bien, que l'on ait conscience.
  Alors vrayment heureux, les livres feüillettant,
Je rendrois mon desir, & mon esprit contant.
Car sans le revenu l'estude nous abuse,
Et le corps ne se paist aux banquets de la Muse.
Ses mets sont de sçavoir discourir par raison,
Comme l'ame se meut un temps en sa prison ;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 175. *Et si le faix leger d'une double Evesché* &c.) Allusion à ces vers de Ronsard, addressez au Ministre de Mont Dieu :

*Or sus, mon frere en Christ, tu [illegible]*
*que je suis Prêtre.*
*J'atteste l'Eternel que je le [illegible]*
*être,*
*Et d'avoir tout le dos & le chef em-*
*[illegible]*
*De[illegible] d'une bonne*
*[illegible]*

Et comme délivrée elle monte divine
Au Ciel, lieu de son estre, & de son origine ;
Comme le Ciel mobile, esternel en son cours,
Fait les siècles, les ans, & les mois, & les jours ;
Comme aux quatre Elemens, les matieres encloses,
Donnent, comme la mort, la vie à toutes choses.
Comme premierement les hommes dispersez,
Furent par l'armonie, en troupes amassez,
Et comme la malice en leur ame glissée,
Troubla de nos ayeux l'innocente pensée ;
D'où n'asquirent les loix, les bourgs, & les citez,
Pour servir de gourmette à leurs meschancetez ;
Comme ils furent enfin réduits sous un Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire.
Et quand on en sçauroit ce que Platon en sçait,
Marquis, tu n'en serois plus gras, ny plus refait.
Car c'est une viande en esprit consommée,
Legere à l'estomach, ainsi que la fumée.
  Sçais-tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir,
C'est s'affiner le goust, de cognoistre & de voir,
Apprendre dans le monde, & lire dans la vie,
D'autres secrets plus fins que de Philosophie ;

## *REMARQUES.*

Vers 206. *Et beaucoup d'autres plats.*) *Et beaucoup d'autre faits,* dans l'édition de 1642. & dans les suivantes.

Et qu'avecq' la science il faut un bon esprit.
Or entends à ce point ce qu'un Grec en escrit :
Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort rencontre une Lionne,
Rugissante à l'abort, & qui monstroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse elle approche, & le loup qui l'advise,
D'un langage flateur lui parle & la courtise :
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.

## *REMARQUES.*

Vers 216. *Or entends à ce point ce qu'un Grec en escrit.* ) Regnier suppose que cette Fable étoit originairement Grecque, parceque les Fables le sont presque toutes. Celle-ci pourtant n'est pas du nombre, autant qu'on en peut juger par les citations que Ménage a curieusement ramassées là dessus, pages 9. & 34. de ses *Modi di dire*, à la fin de ses Origines Italiennes, édition de Géneve, où il cite trois Auteurs Italiens, qui ont raconté cette Fable, chacun à leur maniere : ce qui fait comprendre que Regnier étant à Rome l'avoit pû lire dans leurs Ecrits. Ces trois Auteurs sont celui du *Novelliere antico*, Novella 91. Stefano Guazzo, dans ses Dialogues, & Scipione Ammirato dans ses Proverbes.

Vers 217. & 218. *Jadis un loup ...... rencontre une Lionne.* ) Selon les trois Auteurs Italiens qu'on vient de citer, les Acteurs de cette Fable, sont le Renard, le Loup, & le Mulet. La Fontaine, qui l'a mise en vers François, L. 5. fab. 8. introduit le Cheval & le Loup. Elle est aussi d'une autre maniere, sous le nom du Renard, du Loup, & du Cheval, dans le Recueil imprimé chez Barbin, en 1694. L. 7. Fab. 17. Ménage l'a tournée en vers Latins, dans ses *modi di dire*. p. 34.

Vers 224. *Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.* ) La Fontaine dans la Fable du Loup & de l'Agneau :

*La raison du plus fort est toûjours la meilleure.*

Luy, di-je, qui craignoit que faute d'autre proye
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe.
Mais en fin le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'un mulet gros & gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent diſpos, croyant la table preſte,
Et s'approchent tous deux aſſez pres de la beſte.
Le loup qui la congoiſt, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant:
D'où es-tu? qui és-tu? quelle eſt ta nourriture,
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature?
Le mulet eſtonné de ce nouveau diſcours,
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours;
Et comme les Normans, ſans luy reſpondre, voire?
Compere, ce dit-il, je n'ay point de mémoire.
Et comme ſans eſprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe, au pied me l'eſcrivit.
Lors il leve la jambe au jarret ramaſſée;
Et d'un œil innocent il couvroit ſa penſée,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en avant.
Le loup qui l'apperçoit, ſe leve de devant,

## *REMARQUES.*

Vers 237. *Et comme les Normans, ſans lui repondre, voire.*) Le Mulet lui répondit en Normand. *Voire* eſt un adverbe affirmatif, fort uſité en Normandie, qui ſignifie *vraiment*.

Vers 238. *Compere, ce dit-il,*) C'eſt ainſi qu'il faut lire ſuivant l'Edition de 1608. On avoit mis, *Et comme, ce dit-il*, dans toutes les Editions ſuivantes avant celle de 1642. ce qui eſt une faute d'autant plus groſſiere, qui il y auroit trois vers de ſuite qui commenceroient par *Et comme*. Dans celle de 1645. *Mais comment, ce dit-il.*

S'excusant de ne lire, avecqu' ceste parolle,
Que les loups de son temps n'alloient point à l'écolle.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage & le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, & du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teste, & d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, luy aprit sa leçon.
Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte;
Et de son ignorance ainsi se reconforte:
N'en desplaise aux Docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins.

## *REMARQUES.*

Vers 249. *S'approche, plus savante, en volonté de lire.*) Les trois Auteurs Italiens, citez sur le vers 216. ajoutent, que le Loup crût que les cloux attachez au fer du Mulet, étoient des Lettres.

Vers 256. *Pardieu, les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins.*) Ce vers est composé de monosyllabes. Il est proverbial, & on l'exprime par ce mauvais Latin: *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* Rabelais, L. 1. c. 24. Autrefois, *Clerc* signifioit un homme de Lettres. Les Italiens ont un proverbe semblable: *Tutti quei ch'anno lettere, non son' savi.* Voyez la Note sur le vers 19. de la Satire XIII.



A MON-

A

MONSIEUR

# MOTIN. *

# SATYRE IV.

MOTIN, la Muſe eſt morte, ou la faveur pour elle.
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on appelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçavoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut avoir
Ny honneur, ny credit, non plus que ſi nos peines
Eſtoient fables du peuple inutiles & vaines.

Or

## *REMARQUES.*

* Pierre Motin de la ville de Bourges, étoit des amis de l'Auteur, comme il paroit par l'Ode qui eſt à la tête des Satires de Regnier. On a imprimé les Poëſies de Motin dans divers Recueils, avec celles de Malherbe, de Maynard, de Racan, &c. Balzac, Lettre 5. du 22. Livre, fait mention de certains vers Latins du P. Teron Jéſuite, qu'Henri IV. ordonna à Motin de traduire. Mr. Deſpreaux parle de Motin comme d'un Poëte tres froid. *V. le vers* 40. *du* 4. *Chant de l'Art poëtique, & les Remarques.*

Cette Satire tend à prouver que les Sciences, & ſurtout la Poëſie, bien loin d'être un moyen pour acquerir des Richeſſes, ſont preſque toujours des obſtacles à la fortune.

Or va, romps toy la teste, & de jour & de nuict
Pallis dessus un livre, à l'appetit d'un bruict
Qui nous honore après que nous sommes souz terre;
Et de te voir paré de trois brins de lierre:
Comme s'il importoit, estans ombres là bas,
Que nostre nom vescust ou qu'il ne vescust pas.
Honneur hors de saison, inutile merite,
Qui vivants nous trahit, & qui morts ne profite;
Sans soin de l'avenir je te laisse le bien
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne sent rien;
Puis que vivant icy de nous on ne fait conte,
Et que nostre vertu engendre nostre honte.
Doncq' par d'autres moyens à la Cour familiers,
Par vice, ou par vertu, acquerons des lauriers;
Puis qu'en ce monde icy on n'en fait difference,
Et que souvent par l'un, l'autre se récompense.
Aprenons à mentir, mais d'une autre façon
Que ne fait Calliope, ombrageant sa chanson

## *REMARQUES.*

Vers 8. *Pallis dessus un livre*) *allis*, lisez *Pastis* Perse, Sat. 4. *vat impalescere chartis*. Mr. Desteaux Sat. 8. vers 215. *Aprés la, Docteur, va pâlir sur la Bi-le.*

Vers 9. *Qui nous honore après que us sommes souz terre.*) Martial, Epigr. 26.

*Cineri gloria sera venit.*

Vers 10. *Et de te voir paré de trois brins de Lierre.*) La couronne de lierre étoit donnée aux Poëtes. Horace Liv. 1. Ep. 3.

*Prima feres hederæ victricis præmi*

Du voile d'une fable, afin que son mystere
Ne soit ouvert à tous, ny connu du vulgaire.
Apprenons à mentir, nos propos desguiser,
A trahir nos amis, nos ennemis baiser,
Faire la cour aux grands, & dans leurs anti-chambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir sur nos membres,
Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir,
Et nous couchant au jour, leur donner le bon-soir.
Car puis que la fortune aveuglément dispose
De tout, peut estre en fin aurons nous quelque chose
Qui pourra destourner l'ingratte adversité,
Par un bien incertain à tastons débité:
Comme ces Courtisants, qui s'en faisant accroire,
N'ont point d'autre vertu sinon de dire, voire.
Or laissons doncq' la Muse, Appollon, & ses vers;
Laissons le luth, la lyre, & ces outils divers,
Dont Apollon nous flatte, ingratte frénésie!
Puis que pauvre & quaymande on voit la poësie;
Où j'ay par tant de nuicts mon travail occupé.
Mais quoy? je te pardonne, & si tu m'as trompé;
La honte en soit au siécle, où vivant d'âge en âge,
Mon exemple rendra quelqu'autre esprit plus sage.

Mais

## *REMARQUES.*

Vers 42. *Puisque pauvre & quaymande*). Edition de 1608. *quémande*. On écrit *caimande*, de *caimander*, formé du Latin *mendicare*, par transposition de lettres à *mendier*.

Mais pour moy, mon amy, je suis fort mal-payé,
D'avoir suivy cet Art. Si j'eusse estudié,
Jeune laborieux sur un banc à l'escole,
Galien, Hipocrate, ou Jason, ou Bartole,
Une cornette au col debout dans un parquet;
A tort & à travers je vendrois mon caquet;
Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poictrine,
J'aurois un beau teston pour juger d'une urine;
Et me prenant au nez, loûcher dans un bassin,
Des ragousts qu'un malade offre à son Medecin;
En dire mon advis, former une ordonnance;
D'un réchape s'il peut, puis d'une réverence;
Contre-faire l'honneste, & quand viendroit au point;
Dire, en serrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il

## *REMARQUES.*

Vers 51. *Une cornette au col, c.*) On a appelé Cornette, le aaperon que les Docteurs & les vocats portoient autrefois sur ır tête; dans la suite, on le mit tour du coû, comme le dit nôtre ıteur; & maintenant on le porte r l'épaule. Ce nom de *Cornette* est venu, de ce que ses extrétez formoient deux petites cors.

Vers 52. *Je vendrois mon caquet.*) neca:

*Hic clamosi rabiosa fori*
*Jurgia vendens.*

Vers 54. *J'aurois un beau teston.*) Ancienne Monnoye de France, qu'on a commencé à fabriquer sous le regne de Louis XII. & qui fut abolie en 1575. par Henri III. Elle valoit environ quinze soûs, & étoit appellée *Teston*, parce qu'elle représentoit au revers la tête du Roi.

Vers 60. *Dire; en serrant la main, Dame il n'en falloit point.*) Rabelais, Liv. 3. ch. 33. parlant du Medecin *Rondibilis*, dont le vrai nom étoit *Rondelet*, dit, que Panurge le voulant consulter, *luy mit à la main, sans mot dire, qua-*

Il est vray quo le Ciel, qui me regarda naistre,
S'est de mon jugement, tousjours rendu le maistre;
Et bien que, jeune enfant, mon pere me tansast,
Et de verges souvent mes chansons menassast,
Me disant de despit, & bouffy de colere :
Badin, quitte ces vers, & que penses-tu faire ?
La Muse est inutile; & si ton oncle a sceu
S'avancer par cet Art, tu t'y verras deceu.

Un

## *REMARQUES.*

*tre Nobles à la roze*, qui estoient quatre piéces d'or. *Rondibilis les print tres-bien; puis lui dit en effroy, comme indigné : hé, hé, hé, Monsieur, il ne falloit rien. Grandmercy toutefois. De meschantes gens jamais je ne prends rien*, &c.

Vers 62. *S'est de mon jugement.*) De mon génie.

Vers 63. *Et bien que, jeune enfant, mon pere me tansast.*) Ovide, Trist. 4. Eleg. 10.

*Sæpe pater dixit : studium quid inutile tentas?*
*Mæonides nullas ipse reliquit opes.*

Vers 67. *La Muse est inutile.*) Allusion à cette façon de parler : *Les Muses nous amusent.* Voyez Ménage au mot, *Muser*.

Même vers. —— *Et si ton oncle a sceu*
*S'avancer par cet art, tu t'y verras deceu.*) Philippe Des Portes, oncle de Regnier, Poëte fameux sous le regne de Charles IX. & d'Henri III. Le métier de la Poësie lui avoit fait une fortune à laquelle aucun autre Poëte n'est peut être jamais parvenu. Claude Garnier dans sa *Muse infortunée*, & Colletet, raportent que Charles IX. donna à Des Portes huit cens écus d'or pour la petite piéce de Rodomont; & Henri III. dix mille ecus d'argent comptant, pour mettre au jour un tres petit nombre de Sonnets. Balzac, dans un de ses *Entretiens*, dit que l'Amiral de Joyeuse donna à Des Portes une Abbaye pour un Sonnet; & que la peine qu'il prit à faire des vers, lui acquit un loisir de dix mille écus de rente. ,, Mais, *ajoute* ,, *Balzac*, dans cette même cour, ,, où l'on exerçoit de ces liberalitez, & où l'on faisoit de ces for-

,, tunes,

Un mesme astre tousjours n'esclaire en ceste terre ;
Mars tout ardent de feu nous menasse de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouvements ;
Couvent en leurs fureurs de piteux changements.
Pense-tu que le luth, & la lyre des Poëtes
S'accorde d'harmonie avec les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon & le fer,
Concert extravaguant des musiques d'enfer ?
Toute chose a son regne, & dans quelques années,
D'un autre œil nous verrons les fieres destinées.
Les plus grands de ton temps dans le sang aguerris ;
Comme en Trace seront brutalement nourris ;

Qui

## *REMARQUES.*

„ tunes ; plusieurs Poëtes étoient „ morts de faim, sans conter les „ Orateurs & les Historiens ; dont „ le destin ne fut pas meilleur. „ Dans la même Cour Torquato „ Tasso a eu besoin d'un Ecu, & „ l'a demandé par aumône à une „ Dame de sa connoissance. Il „ rapporta en Italie l'habillement „ qu'il avoit apporté en France ; „ après y avoir fait un an de se- „ jour. Et toutefois je m'assure „ qu'il n'y a point de Stance de „ Torquato Tasso ; qui ne vaille „ autant ; pour le moins ; que le „ Sonnet qui valut une Abbaye. „ Concluons ; *dit toujours Balzac*, „ que l'exemple de Mr. Des Por- „ tes est un dangereux exemple ; „ qu'il a bien causé du mal à la „ nation des Poëtes ; qu'il a bien „ fait faire des Sonnets & des Elé- „ gies à faux, bien fait perdre des „ rimes & des mesures. Ce loisir „ de dix mille Ecus de rente, est „ un écueil, contre lequel les es- „ perances de dix mille Poëtes ; se „ sont brisées. C'est un prodige de „ ce tems-là ; c'est un des miracles „ de Henri III. & vous m'avoüe- „ rez que les miracles ne doivent „ pas être tirez en exemple.

Vers 70. *Mars tout ardent de feu nous menasse de guerre.* ) Les guerres civiles de la Ligue, qui avoient [illegible] France pendant la jeune [illegible]

Vers [illegible] *seront*

Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse,
Non plus qu'une viéle, ou qu'une cornemuse.
Laisse donc ce mestier, & sage prens le soin
De t'acquerir un Art qui te serve au besoin.

Je ne sçay, mon amy, par quelle prescience,
Il eut de nos destins si claire connoissance;
Mais pour moy, je sçay bien que, sans en faire cas,
Je mesprisois son dire, & ne le croyois pas;
Bien que mon bon Démon souvent me dist le mesme.
Mais quand la passion en nous est si extrême,
Les advertissements n'ont ny force ny lieu;
Et l'homme croit à peine aux parolles d'un Dieu.

Ainsi me tançoit-il d'une parolle esmeuë.
Mais comme en se tournant je le perdoy de veuë,
Je perdy la mémoire avecques ses discours,
Et resveur m'esgaray tout seul par les destours
Des Antres & des Bois affreux & solitaires,
Où la Muse, en dormant, m'enseignoit ses misteres,
M'aprenoit des secrets, & m'eschauffant le sein,
De gloire & de renom relevoit mon dessein.
Inutile science, ingrate, & mesprisée,
Qui sert de fable au peuple, & aux grands de risée!

Encor

## *REMARQUES.*

*brutalement nourris.*) Mars, le Dieu de la guerre, avoit été élevé dans la Thrace, où il étoit particulierement adoré. *Thrace bello furiosa*, dit Horace.

Vers 99. *M'apprenoit des secrets.*) Ou *ses secrets*. Edition de 1655. 1667.

Encor' seroit-ce peu, si, sans estre avancé,
L'on avoit en cet Art son âge despensé,
Après un vain honneur que le temps nous refuse;
Si moins qu'une putain l'on n'estimoit la Muse.
Eusse-tu plus de feu, plus de soin, & plus d'Art,
Que Jodelle n'eut oncq', des-Portes, ny Ronsard,
L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta peine,
Ce n'est, ce dira-t'on, qu'un Poëte à la douzaine.
Car on n'a plus le goust comme on l'eut autrefois.
Apollon est gesné par de sauvages loix,
Qui retiennent souz l'Art sa nature offusquée,
Et de mainte figure est sa beauté masquée,
Si pour sçavoir former quatre vers empoullez,
Faire tourner des mots mal joincts & mal collez,
Amy, l'on estoit Poëte, on verroit (cas estranges!)
Les Poëtes plus espois que mouches en vendanges,
Or que dès-ta jeunesse Apollon t'ait apris,
Que Calliope mesme ait tracé tes escris,
Que le neveu d'Atlas les ait mis sur la lyre,
Qu'en l'antre Thespéan on ait daigné les lire;

Qu'ils

## *REMARQUES.*

Vers 121. *Que le Neveu d'Atlas.*) Mercure, fils de Jupiter, & de la Nymphe Maïa, fille d'Atlas. Ainsi Mercure étoit petit-fils d'Atlas, *Nepos Atlantis*, Horace I. Ode 10. Mais *Nepos* ne signifie pas *Neveu* comme l'a traduit Regnier. V. Ménage mot *Neveu*.

Même vers. *Le Lyre.*) M[illegible] la Lyre. Hora[illegible]

Qu'ils tiennent du sçavoir de l'antique leçon ;
Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson ;
Si quelqu'un les regarde, & ne leur sert d'obstacle,
Estime, mon amy, que c'est un grand miracle.
  L'on a beau faire bien, & semer ses escris
De civette, bainjoin, de musc, & d'ambre gris ;
Qu'ils soyent pleins, relevez, & graves à l'oreille,
Qu'ils facent sourciller les doctes de merveille ;
Ne pense, pour cela, estre estimé moins fol,
Et sans argent comtant, qu'on te preste un licol ;

N'y

## *REMARQUES.*

*péan on ait daigné les lire.*) Près du mont Hélicon, dans la Béotie, Province de la Grèce, il y avoit une Ville nommée Thespies, *Thespia*, consacrée aux Muses, en l'honneur desquelles on y célebroit des jeux, & l'on donnoit des prix à ceux qui les avoient meritez par la beauté de leurs chants & de leurs vers. Ciceron dit, qu'on alloit voir par curiosité dans la ville de Thespies une belle figure de Cupidon, faite par Praxitèle. *In Verrem, lib. 4. de Signis.* L'analogie semble demander qu'on dise *Thespien*, de *Thespies*, & non pas *Thespéan*. Cependant, comme la ville de Thespies est nommée Θέσπεια, 2. Iliad. vers 5. du *dénombrement des vaisseaux*, Regnier a tres bien pû former *Thespéan*, à la maniere de Ronsard, qui a dit *Grynéan*, *Pataréan*, &c. *L'Antre Thespéan*, c'est la grotte où les Muses font leur séjour. Le mot *Antre* donne souvent, parmi les Grecs & les Latins, une idée fort agréable.

Vers 124. *Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson.*) Mamert Patisson, natif d'Orleans, Imprimeur à Paris tres habile dans sa profession, & savant en Grec, & en Latin. Il avoit épousé la veuve de Robert Estienne, pere de Henry, en 1580. & imprima plusieurs Livres qui sont fort recherchez, à cause des beaux caractères & du beau papier qu'il y employoit. Il mourut avant l'année 1606. laissant Philippe Patisson, son fils, aussi Imprimeur.

N'y qu'on n'estime plus (humeur extravagante!)
Un gros asne pourveu de mille écus de rente.
Ce mal-heur est venu de quelques jeunes veaux,
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux;
Et ravalant Phœbus, les Muses, & la grace,
Font un bouchon à vin du laurier de Parnasse;
A qui le mal de teste est commun & fatal,
Et vont bizarrement en poste en l'hospital:
Disant, s'on n'est hargneux, & d'humeur difficile,
Que l'on est mesprisé de la troupe civile;
Que pour estre bon Poëte, il faut tenir des fous,
Et desirent en eux, ce qu'on mesprise en tous.
Et puis en leur chanson, sottement importune,
Ils accusent les grands, le Ciel & la fortune,
Qui fustez de leurs vers en sont si rebattus,
Qu'ils ont tiré cet art du nombre des vertus;
Tiennent à mal d'esprit leurs chansons indiscrettes,
Et les mettent au rang des plus veines sornettes.
Encore quelques grands, afin de faire voir,
De Mœcene rivaux, qu'ils aiment le sçavoir,

Nous

*REMARQUES.*

Vers 147. *Qui fustez de leurs vers.*) Qui sont *fournis* de leurs vers. Un homme *futé*, est celui qui ne manquant de rien, est en état de parer à tout. *Fust*, du Latin *Fustis*, bâton, [illegible]est pris généralement pou[illegible] *Fûter* [illegible] pour *armer*, [illegible], équip[illegible] per[illegible]

Nous voyent de bon œil, & tenant une gaule,
Ainsi qu'à leurs chevaux, nous en flattent l'espaule;
Avecque bonne mine, & d'un langage doux,
Nous disent souriant: & bien que faictes vous?
Avez-vous point sur vous quelque chanson nouvelle?
J'en vis ces jours passez de vous une si belle,
Que c'est pour en mourir: ha! ma foy, je voy bien,
Que vous ne m'aimez plus, vous ne me donnez rien.
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainsi que l'ame ne pense;
Et que c'est, mon amy, un grimoire & des mots,
Dont tous les Courtisans endorment les plus sots,
Mais je ne m'aperçoy que, trenchant du preud'homme
Mon temps en cent caquets sottement je consomme:
Que mal instruit je porte en Broüage du sel,
Et mes coquilles vendre à ceux de Sainct Michel.

Donc-

## *REMARQUES.*

Vers 167.——*Je porte en Broüage du sel.*) Broüage, ville du Pays d'Aunis, très celebre par l'abondance & la bonté du sel qu'on y fait, dans des marais salans, disposez à recevoir l'eau de la mer Oceane. Ce vers & le suivant répondent à ce Proverbe: *Ferre noctuam Athenas.*

Vers 168. *Et mes coquilles vendre à ceux de Saint Michel.*) Le Mont St. Michel en Normandie, est un Rocher au milieu d'une grande grève que la mer couvre de son reflux. Cette grève, est toute semée de Coquilles, dont les Pelerins & les voyageurs font provision.

Doncques, sans mettre enchere aux sottises du monde,
Ny gloser les humeurs de Dame Fredegonde,
Je diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens sont habillez en sots.

## REMARQUES.

Vers 170. *Ni gloser les humeurs de Dame Fredegonde.* ) François Ogier, dans son *Jugement & Censure du Livre de la Doctrine curieuse de François Garasse*, imprimé à Paris en 1623. blâme fort le P. Garasse d'avoir cité plusieurs Vers de Regnier, & particulierement ceux-ci, qu'Ogier ne raporte pas exactement :

*A vouloir mettre enchere aux sottises du monde,*
*Ou gloser les humeurs de Dame Frédegonde.*

„ Je vous prie, *dit Ogier, page* „ 24. dites-moy ce que vous entendez par *Dame Frédegonde* ? „ Vostre Poëte a-t-il mis ce mot „ pour rimer seulement, & parce „ que *Carmen laborabat in fine?* „ Ce mot de *Dame*, duquel on „ nomme de bonnes Dames ; & „ ce mot de *Frédegonde*, nom d'u„ne Reine très-impudique, & „ très-cogneue, n'étoient ils point „ capables de vous faire soupçon„ner de qui il entendoit parler ?

J'ai vû un exemplaire de ce Livre d'Ogier, à la marge duquel un homme très-habile avoit écrit : *De la Reine Marguerite.*



A MON-

A
MONSIEUR
# BERTAUT,
EVESQUE DE SE'ES. *

# SATYRE V.

BERTAUT, c'est un grand cas, quoyque l'on puisse faire,
Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse plaire;
Et fust il plus parfait que la perfection,
L'homme voit par les yeux de son affection.

5 Chas-

*REMARQUES.*

* Jean Bertaud, Poëte François, étoit né en 1552. non pas à Condé, comme quelques-uns l'ont écrit, mais à Caën, comme Mr. Huet l'a prouvé dans ses Origines de la ville de Caën, ch. 24. n. 37. Son esprit l'éleva aux Dignitez de la Cour & de l'Eglise; car il fut premier Aumônier de la Reine Catherine de Médicis, Secretaire du Cabinet d'Henri III. Henri le Grand lui donna l'Abbaye d'Aulnay en 1594. & l'Evêché de Sées, qu'on prononce Sez, ville de Normandie, en 1606. Ce Prélat avoit contribué à la conversion d'Henri IV. ainsi en l'élevant à l'Episcopat, on récompensa son merite & sa vertu. Il a composé diverses Poësies, qui ne le rendent pas moins illustre que sa dignité. Nous avons de lui des Cantiques sur la naissance du Sauveur, des traductions de Pseaumes, &c. Mr. Bertaud mourut le 8. de Juin 1611.

Vers 4. *L'homme voit par les yeux de*

Chaqu'un fait à son sens, dont sa raison s'escrime,
Et tel blasme en autruy ce dequoy je l'estime.
Tout, suivant l'intellect, change d'ordre & de rang:
Les Mores aujourd'huy peignent le Diable blanc.
Le sel est doux aux uns, le succre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs, ainsi qu'on fait les nostres.
Les Critiques du temps m'apellent desbauché;
Que je suis jour & nuict aux plaisirs attaché,
Que j'y perds mon esprit, mon ame & ma jeunesse.
Les autres aux rebours accusent ta sagesse,
Et ce hautain desir qui te fait mespriser
Plaisirs, trésors, grandeurs, pour t'immortaliser;
Et disent: ô chetifs, qui mourant sur un livre,
Pensez, seconds Phœnix, en vos cendres revivre,

Que

## *REMARQUES.*

*e son affection.*) Ce vers exprime : sujet de cette Satire.

Vers 5. *Chasqu'un fait à son ns.*) Ce vers a fort varié dans les litions. Celle de 1608. qui est la remiere porte, *Chasque fat à son ns*, avec un accent grave sur *à*. elle de 1655. dit de même. Cel-s de 1612. 1645. 1667. *Chasue fait a son sens.* Celle de 1613. ui est la derniere édition de l'Au-ur : *Chasqu'un fait à son sens* : de ıême dans celles de 1614. 1616. 617. 1625. 1626. & 1642. C'est la leçon que j'ai conservée.

Vers 8. *Les Mores aujourd'hui peignent le Diable blanc.*) Un autre Poëte du tems de Regnier, avoit tourné la même pensée au sens contraire, dans cette Epigramme, contre une femme, dont le teint étoit brun :

*Si tu crois ressembler un Ange,*
*Quand tu consultes ton miroir,*
*Va-t-en dans les Isles du Gange,*
*Où l'on peint les Anges en noir.*

Que vous estes trompez en vostre propre erreur ;
Car, & vous, & vos vers, vivez par Procureur.
Un livret tout moysi vit pour vous, & encore ;
Comme la mort vous fait, la taigne le devore.
Ingrate vanité, dont l'homme se repaist,
Qui bâille apres un bien qui sottement luy plaist !
Ainsi les actions aux langues sont sujettes.
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armez ;
Non pas les bons esprits, à vaincre accoustumez ;
Qui sçavent, avisez, avecques difference
Séparer le vray bien du fard de l'apparence.
C'est un mal bien estrange au cerveau des humains ;
Qui suivant ce qu'ils sont, malades ou plus sains,
Digerent leur viande, & selon leur nature,
Ils prennent ou mauvaise ou bonne nourriture.

Il.

## REMARQUES.

Vers 22. *Comme la mort vous fait, la taigne le devore.* ) Le sens de ce vers est embarrassé. Sans doute l'Auteur a voulu dire, que la Taigne devore le Livret, comme *la mort fait à vous* ; c'est à dire, *comme la mort vous devore.* Cette façon de parler est familiere à notre Auteur. Voyez le vers 194. de la huitieme Satire, & le vers 98. de l'Epître II. On dit aujourdhui la *Tigne* ; c'est un vers qui ronge les étofes, & les livres. *Teigne* signifie autre chose. Voyez le Dictionaire de l'Académie. Ce n'est que dans l'édition de 1608. qu'on lit la *Taigne le devore.* L'on a mis dans toutes les autres éditions, *vous devore* : expression qui présente un sens trés faux.

Vers 26.—— *Sont de foibles sagettes.* ) Fléches : du Latin, *Sagitta.*

Vers 32. *Qui, suivant ce qu'ils sont,*

sont,

Ce qui plaiſt à l'œil ſain, offenſe un chaſſieux ;
L'eau ſe jaunit en bile, au corps du bilieux.
Le ſang d'un Hydropique en pituite ſe change ;
Et l'eſtomach gaſté, pourrit tout ce qu'il mange.
De la douce liqueur roſoyante du Ciel,
L'une en fait le venim, & l'autre en fait le miel.
Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes ;
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
  Charnellement ſe joindre avecq' ſa parenté,
En France, c'eſt inceſte, en Perſe, charité.
Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous ſommes,
Et le bien, & le mal, deſpend du gouſt des hommes.

Or,

## REMARQUES.

*nt, malades ou plus ſains.*) Edi-on de 1642. & ſuivantes, *ou aladès, ou ſains.*

Vers 39. *De la douce liqueur ro-yante du Ciel.*) Edition de 1608. *e la douce ligueur rouſſoyante.* Si eſt *roſoyante*, ce mot ſignifie, mblable à la roſée, ou tenant de roſée. Nicot, au mot *Roſée*, et, *herbes roſoyantes, herba roſci-i, vel rorulenta.* Si c'eſt *rouſ-yante*, il ſignifie, tirant ſur le ›us : temoin Guyon, qui, dans s Diverſes leçons, Tome 2. L. . ch. 9. parlant du *Baſiliſc*, ce erpent fabuleux, dit, *qu'il eſt de couleur fauve, ou jaune & rouſſoyante.*

Vers 44. *En France, c'eſt inceſte ; en Perſe, charité.*) Chez les Perſes, non ſeulement il n'étoit pas honteux, mais encore il étoit permis de ſe marier avec ſa fille, ou ſa ſœur, & même avec ſa mere. Artaxercès épouſa publiquement ſa fille. *Plut. in Artax.* & Cambyſe épouſa ſes deux Sœurs. *Herodot. in Thalia.* V. *Alexand. ab Alex. genial. dier. L. 1. c. 24. & ibi Tiraq.* Pluſieurs autres Peuples ont pratiqué le même uſage : juſque-là que les Yncas ou Rois du

Perou,

Or, ſans me tourmenter des divers appétis,
Quels ils ſont aux plus grands, & quels aux plus petis;
Je te veux diſcourir comme je trouve eſtrange,
Le chemin d'où nous vient le blaſme & la loüange;
Et comme j'ay l'eſprit des Chimeres broüillé,
Voyant qu'un More noir m'appelle barboüillé;
Que les yeux de travers s'offencent que je lorgne,
Et que les quinze vingts diſent que je ſuis borgne.
C'eſt ce qui deſplaiſt, encor que j'aye appris,
En mon philoſopher, d'avoir tout à meſpris.
Penſes-tu qu'à preſent un homme a bonne grace,
Qui dans le Four-l'Eveſque entherine ſa grace,
Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir jetter l'œil deſſus mes actions?

Un

## *REMARQUES.*

Perou, n'épouſoient que leurs Sœurs, de peur que le ſang du Soleil, dont ils ſe diſoient iſſus, ne fût corrompu par le mélange d'un ſang étranger. *Hiſt. des Yncas, par Garcilaſſo de la Véga.*

Vers 54. *Et que les quinze vingts diſent que je ſuis borgne.*) Les quinze vingts, Hôpital fameux de Paris fondé par St. Louis, pour trois cens Aveugles.

Vers 55. *C'eſt ce qui me deſplaiſt.*) Edition de 1608. *C'eſt ce qui m'en deſplait.*

Vers 58. *Qui dans le Four-l'Eveſque entherine ſa grace.*) Qui pourſuit l'enterinement de ſes Lettres de grace. Le For-l'Evêque; ou, comme on diſoit anciennement, le Four-l'Evêque, *Forum Epiſcopi*, étoit le Siége de la Juriſdiction Epiſcopale de Paris. Il y avoit auſſi une priſon. Mais cette juriſdiction fut réunie au Châtelet avec les autres juriſdictions particulieres de la ville, en 1674. & l'on fit, du bâtiment, une des priſons royalles. Jean François de Gondi, premier Archevêque de Paris, fit bâtir en 1652. le For-l'Evêque, tel qu'il eſt aujourdhui.

Un traitre, un usurier, qui par misericorde,
Par argent, ou faveur, s'est sauvé de la corde !
Moy, qui dehors sans plus, ay veu le Chastelet
Et que jamais Sergent ne saisit au colet;
Qui vis selon les loix, & me contiens de sorte
Que je ne tremble point quand on heurte à ma porte;
Voyant un Président le cœur ne me tressault,
Et la peur d'un Prevost ne m'esveille en sursault:
Le bruit d'une recherche au logis ne m'arreste,
Et nul remord fascheux ne me trouble la teste;
Je repose la nuict sus l'un & l'autre flanc,
Et cependant, Bertaut, je suis dessus le ranc.
Scaures du temps present, hipocrites séveres:
Un Claude effrontément parle des adulteres;

Mi-

## *REMARQUES.*

Vers 63. *Moy qui dehors, sans plus, ay veu le Chastelet.*) C'est une des prisons de Paris. Le grand Châtelet est un ancien Château que l'on croit avoir été bâti du tems de Jules César, & qui étoit autrefois une des portes de la ville. Le petit Châtelet, qui étoit une autre porte de Paris, sert aussi de prison.

Vers 73. *Scaures du temps present, hipocrites séveres.*) Lisez, *Scaures*, qui est dans l'édition de 1608. & non, *Sçavans*, qu'on a mis dans presque toutes les autres Editions; ni, *Si ores au tems present*, qu'on trouve dans celle de 1645. Marcus Æmilius *Scaurus*, fameux Sénateur Romain, étoit un fin hypocrite, & savoit habilement cacher ses vices. *Æmilius Scaurus, homo nobilis, impiger, factiosus, avidus potentiæ, honoris, divitiarum: caeterùm vitia sua callidè occultans.* Sallust. Bell. Jugurth. Juvenal. Sat. 2. v. 34.

*Nonne igitur jure ac meritò vitia ultima fictos*
*Contemnunt Scauros, & castigata remordent?*

Vers 74. *Un Claude effrontément parle des adulteres, &c.*) Juvenal

Milon ſanglant encor reprend un aſſaſſin ;
Grache, un ſeditieux ; & Verrés, le larcin.
Or pour moy, tout le mal que leurs diſcours m'objete,
C'eſt que mon humeur libre à l'amour eſt ſujete ;
Que j'ayme mes plaiſirs, & que les paſſe-temps
Des amours, m'ont rendu griſon avant le temps ;
Qu'il eſt bien mal-aisé que jamais je me change,
Et qu'à d'autres façons ma jeuneſſe ſe range.

Mon

## REMARQUES.

venal. Sat. 2. v. 24.

*Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes ?*
*Quis cœlum terris non miſceat, & mare cœlo,*
*Si fur diſpliceat Verri, homicida Miloni ?*
*Clodius accuſet machos ?* &c.

Publius Clodius fut ſoupçonné d'adultere avec Pompeia femme de Céſar, & d'inceſte avec ſes propres Sœurs. *Clodius ...... infamis etiam ſororis ſtupro, & actus inceſti reus, ob initum, inter religioſiſſima Populi Romani ſacra, adulterium.* Vell. Paterc. Lib. 2.

Vers 75. *Milon ſanglant encor* &c.) Milon meurtrier de Clodius, eſt fort connu, par le beau plaidoyé que Ciceron fit pour le défendre.

Vers 76. *Grache, un ſeditieux.*) On prononce *Gracque*. Les deux freres *Gracches*, étant Tribuns du Peuple, perirent dans les Séditions qu'ils avoient excitées au ſujet des Loix agraires.

Même Vers. *Et Verrés, le larcin.*) Quintus Verrès, étant Queſteur en Sicile, avoit pillé cette riche Province. Tout le monde connoit les Oraiſons de Ciceron contre Verrès.

Vers 77. —— *Tout le mal que leur diſcours m'objete,*

Vers 78. —— *A l'amour eſt ſujete.*) Edition de 1608. *m'objette, ſugette.* Peut-être l'Auteur avoit il écrit, *m'ojecte, ſugecte*, ou *ſujecte*, car c'eſt ainſi qu'il écrit ces mots par tout ailleurs.

Mon oncle m'a conté, que monstrant à Ronsard
Tes vers estincelants & de lumiere & d'art.
Il ne sceut que reprendre en ton apprentissage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un Poëte trop sage.
Et ores au contraire, on m'objecte à peché,
Les humeurs qu'en ta Muse il eust bien recherché.
Aussi je m'esmerveille, au feu que tu recelles,
Qu'un esprit si rassis ait des fougues si belles :
Car je tien, comme luy, que le chaud Element,
Qui donne ceste pointe au vif entendement,
Dont la verve s'eschauffe & s'enflame de sorte,
Que ce feu dans le Ciel sur des aisles l'emporte ;
Soit le mesme qui rend le Poëte ardent & chaud,
Subject à ses plaisirs, de courage si haut,
Qu'il mesprise le peuple, & les choses communes ;
Et bravant les faveurs, se mocque des fortunes :
Qui le fait desbauché, frenetique, resvant,
Porter la teste basse, & l'esprit dans le vent ;

Esgayez

## *REMARQUES.*

Vers 83. *Mon oncle.* ) L'Abbé Des Portes.

Vers 92. *Au vif entendement.* ) Suivant l'édition de 1608. beaucoup mieux, que, *En cet entendement*, qu'on lit dans celles de 1612. 1613. 1614. & autres, jusques à celle de 1642. qui avoit rétabli la bonne leçon.

Vers 95. *Soit le mesme.* ) Est le même.

Vers 97. *Qu'il mesprise le peuple, & les choses communes.* ) Horace L. 3. Ode 1. *Odi prophanum vulgus.*

Vers 98. *Et bravant les faveurs.* ) Cette leçon qui m'a paru la meilleure, est celle de l'édition faite en 1608. Dans toutes les autres il y a, *En bravant.*

Esgayer sa fureur parmy des précipices,
Et plus qu'à la raison sujeɛt à ses caprices.
Faut-il doncq' à present s'estonner si je suis
Enclin à des humeurs, qu'esviter je ne puis;
Où mon temperamment mal-gré moy me transporte,
Et rend la raison foible où la nature est forte?
Mais que ce mal me dure, il est bien mal-aisé.
L'homme ne se plaist pas d'estre tousjours fraisé.
Chasque âge a ses façons; & change de nature,
De sept ans en sept ans, notre temperature:
Selon que le Soleil se loge en ses maisons
Se tournent nos humeurs ainsi que nos saisons.

Toute

## *REMARQUES.*

Vers 108. *L'homme ne se plaist pas d'estre tousjours fraisé.*) La mode de porter une fraise au col, a duré jusques vers l'an 1630. Ensuite on commença à porter des collets, ou rabats, auxquels ont enfin succedé les cravates. Dans l'édition de 1617. & dans celle de 1666. on lit *frisé*, à quoi l'on peut raporter le 13. vers de la douziéme Satire: *S'il n'est bon Courtisan, tant frisé peut il estre.*

109. *Chasque âge a ses façons; & change de nature.*) *De nature*: c'est ainsi qu'on lit dans les éditions de 1612, 1613. & suivantes, jusqu'à 1642. La premiere faite en 1608. dit *la nature*: ce qui a été suivi dans les éditions de 1642. 1655. &c. L'une & l'autre leçon ont un sens; mais le premier paroit préferable.

Vers 110. —— *Notre temperature.*) Notre temperament. Louis Guyon, dans ses diverses leçons, Tom. 2. L. 4. ch. 30. *Lesquelles diversitez de passions ne procedent d'ailleurs, que de la diversité des venins de ces animaux, ou des diverses* temperatures *des patients.*

Vers 111. *Selon que le Soleil se loge en ses maisons.*) Dans les douze Signes du Zodiaque. Malherbe a dit d'une belle Dame:

Toute choſe en vivant avecqu' l'age s'altere.
Le desbauché ſe rid des ſermons de ſon pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer,
Retenu, vigilant, ſoigneux, & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils ils admonneſte,
Qui ne font que s'en rire & hocher la teſte.
Chaque âge a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs;
Et comme noſtre poil blanchiſſent nos deſirs.
 Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre:
L'enfant qui ſçait desja demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurément la terre de ſes pas,
Avecques ſes pareils ſe plaiſt en ſes esbas;

## *REMARQUES.*

*Certes l'autre Soleil, d'une erreur vagabonde,*
*Court inutilement dans ſes douze maiſons:*
*C'eſt elle & non pas lui, qui fait ſentir au monde*
*Le change des ſaiſons.*

Vers 113. *Toute choſe en vivant avecq' l'âge s'altere.* ) *Avecq' l'âge:* j'ai conſervé cette leçon, qui eſt dans les éditions de 1608. & 1612. Celle de 1613. & toutes les autres portent, *avec l'ame.*

Vers 119. *Chaſque âge a ſes humeurs* &c. ) Deſcription des quatre âges de l'Homme: l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril, & la vieilleſſe. Horace, Art poëtique:

*Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores;*
*Mobilibuſque decor naturis dandus, & annis.*

Vers 122. *L'Enfant qui ſçait desja* &c. ) Horace, Art poëtique:

*Reddere qui voces jam ſcit puer, & pede certo*
*Signat humum, geſtit paribus colludere, & iram*
*Colligit ac ponit temerè, & in horas.*

Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon d'heure en heure, il s'eſmeut, & s'apaiſe.
Croiſſant l'âge en avant, ſans ſoin de gouverneur,
Relevé, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux chevaux, aux chiens, a la campagne;
Facile au vice, il hait les vieux & les deſdaigne;
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue deſpenſier, il ne conſerve rien;
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy-meſme,
Et d'un cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il ayme.
L'âge au ſoin ſe tournant, homme fait, il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le temps le requiert?
Il maſque ſes diſcours, comme ſur un theatre,
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolatre:

Soit

## *REMARQUES.*

Vers 127. *Croiſſant l'âge en avant*, &c.) Horace, au même endroit:

*Imberbis Juvenis, tandem cuſtode remoto,*
*Gaudet equis canibuſque, & aprici gramine campi:*
*Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper,*
*Utilium tardus proviſor, prodigus æris,*
*Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.*

Vers 130. —— *Et les deſdaigne.*) Edition de 1608. *dedagne*, pour rimer avec *campagne*.

Vers 135. *L'age au ſoin ſe tournant* &c.) Horace, au même endroit:

*Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis*
*Quærit opes, & amicitias, inſervit honori:*
*Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.*

Son esprit avisé previent le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir.
Maints fascheux accidens surprennent sa vieillesse:
Soit qu'avecq' du soucy gaignant de la richesse,
Ils s'en deffend l'usage, & craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avecq' froideur il face toute chose,
Imbecile, douteux, qui voudroit, & qui n'ose,
Dilayant, qui toujours a l'œil sur l'avenir,
De leger il n'espere, & croit au souvenir:
Il parle de son temps, difficile & severe,
Censurant la jeunesse use des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.
Voyla doncq', de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainsi diversement aux humeurs asservie,
Que chasque âge départ à châque homme en vivant,
De son temperamment la qualité suivant.

Et

*REMARQUES.*

Vers 141. *Maints fascheux accidens* &c.) Horace, au même endroit:

*Multa senem circumveniunt incommoda: vel quòd*
*Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti:*
*Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,*
*Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri:*
*Difficilis, querulus, laudator temporis acti*
*Se puero, censor castigatorque minorum.*

Et moy qui, jeune encor', en mes plaisirs m'esgaye,
Il faudra que je change, & malgré que j'en aye,
Plus soigneux devenu, plus froid, & plus rassis,
Que mes jeunes pensers cedent aux vieux soucis;
Que j'en paye l'escot, remply jusqu'à la gorge,
Et que j'en rende un jour les armes à sainct George.
Mais de ces discoureurs ils ne s'en trouve point,
Ou pour le moins bien peu, qui cognoissent ce point.
Effrontez, ignorans, n'ayans rien de solide,
Leur esprit prend l'essor où leur langue le guide;
Sans voir le fond du sac ils prononcent l'arrest,
Et rangent leurs discours au point de l'interest.

Pour

## REMARQUES.

Vers 161. *Que j'en paye l'escot.*) Façon de parler proverbiale, qui signifie, *Porter la peine d'une folie.* Celui qui régale, paye l'écot de ceux qu'il a invitez. *Que j'en paye:* la derniere syllabe de ce mot, *paye,* étant une voyelle muette, devoit être élidée avec une autre voyelle, au commencement du mot suivant. Voyez la Note sur le vers 59. de la 9. Satire.

Vers 162. *Et que j'en rende un jour les armes à sainct George.*) *Rendre les armes à Saint George,* expression proverbiale. Les Légendes racontent que Saint George, Gentilhomme de Cappadoce, beau, bien fait, & surtout très-vaillant, après divers voiages, s'arrêta à Silène, ville de Lybie, qui étoit infestée par un Dragon épouvantable. Ce Cavalier armé de pié en cap, *& monté comme un Saint George,* attaqua le Dragon, & lui passa un lien au coû. Le monstre se soumit à lui par l'effet d'une puissance invisible & surnaturelle, & se laissa conduire sans résistance: desorte qu'il rendit, pour ainsi dire, *les armes à Saint George.* Ce fait miraculeux est cité sous l'empire de Dioclétien, en l'année 299. de Jesus-Christ.

Pour exemple parfaite ils n'ont que l'apparence :
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifference,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime un feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de nos actions un juge volontaire,
Selon ſes appétits, les décide, & les rend
Dignes de récompenſe, ou d'un ſupplice grand ?
Si tousjours nos amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours nos haineux nous en piquent ?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit perverty.
La vertu n'eſt vertu, l'envie la desguiſe,
Et de bouche, ſans plus, le vulgaire la priſe.
Au lieu du jugement, regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt, le prix aux actions.
Ainſi ce vieux reſveur, qui n'agueres à Rome
Gouvernoit un enfant & faiſoit le preud'homme,
Contre-carroit Caton, Critique en ſes diſcours,
Qui toujours rechignoit, & reprenoit tousjours :
Apres que cet enfant s'eſt fait plus grand par l'âge,
Revenant à la Cour d'un ſi lointain voyage,
Ce Critique, changeant d'humeurs & de cerveau,
De ſon pedant qu'il fut, devient ſon maquereau.

O

*REMARQUES.*

Vers 192. —— *Devient ſon maquereau.*) D

O gentille vertu qu'aiſément tu te changes !
Non, non, ces actions meritent des loüanges :
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment;
Il dira qu'icy bas l'homme de jugement
Se doit accommoder autant qu'il luy commande,
Et que c'eſt à la Cour une vertu bien grande.
Doncq' la meſme vertu le dreſſant au poulet;
De vertueux qu'il fut, le rend Dariolet.
Doncq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deſguiſe, ſe maſque, & devient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché;
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemples de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'une honorable envie,
(Si quelque beau deſir vivoit encor en nous)
Nous voyant de là-haut, Peres qu'en dites-vous ?

Jadis

*REMARQUES.*

1614. & toutes les ſuivantes. Le Commentateur de Rabelais croit que *Maquereau*, & *Maquerelle*, ſe diſent peut être par corruption, pour *Mercureau*, & *Mercurelle*, comme qui diroit un petit *Mercure*. Note 5. ſur le ch. 24. du Liv. 2. de Rabelais.

Vers 199. —— *Le dreſſant au poulet.* ) Voiez la Note ſur le vers 125. de la 3. Satire.

Vers 200. —— *Le rend Dariolet.* ) Dariolette Confidente d'Eliſenne, dans l'Amadis, a fait nommer Dariolettes toutes les confidentes & entremetteuſes d'amour. Scarron dans le Livre 4. de ſon Virgile traveſti, a dit de la Sœur de Didon,

*Qu'en un cas de néceſſité,*
*Elle eût été Dariolette,*

Jadis de vostre temps la vertu simple & pure,
Sans fard, sans fiction, imitoit sa nature,
Austere en ses façons, severe en ses propos;
Qui dans un labeur juste esgayoit son repos;
D'hommes vous faisant Dieux, vous paissoit d'Ambrosie,
Et donnoit place au Ciel à vostre fantasie,
La lampe de son front par tout vous esclairoit,
Et de toutes frayeurs vos esprits asseuroit;
Et sans penser aux biens où le vulgaire pense,
Elle estoit votre prix & vostre récompense:
Où la nostre aujourd'huy qu'on révere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & danse dans les cinq pas,



## *REMARQUES.*

Vers 210. —— *Imitoit sa nature.* ) La nature.

Vers 213. —— *Vous paissoit d'ambrosie.* ) 1625. & 1626. *d'ambroisie.*

Vers 214. —— *A vostre fantasie.* ) Edit. de 1642. & suivantes: *fantaisie.*

Vers 220. —— *Et danse les cinq pas.* ) Sorte de Danse, qui est décrite par *Antonius de Arena*, dans son Poëme Macaronique sur la Danse, Chapitre *Quot passibus duplum esse debet*:

*Sed labor ac opus est passus cognoscere cunctos,*
*Nam passus fiunt ordine quinque suo.*

Et dans le Chapitre intitulé, *Modus dansandi branlos*:

*Ipse modis branlos debes dansare duobus,*
*Simplos & duplos usus habere solet.*
*Sed branlos duplos, passus til que laborent,*
*Tres fac avant duos.*

Se parfume, ſe friſe, & de façons nouvelles
Veut avoir par le far du nom entre les belles ;
Fait crever les courtaux en chaſſant aux foreſts ;
Court le faquin, la bague, eſcrime des fleurets :
Monte un cheval de bois, fait deſſus des pommades ;
Talonne le Genet, & le dreſſe aux paſſades,

Chante

## *REMARQUES.*

Vers 221. —— *Et de façons nouvelles.* ) Editions de 1613. 1614. & autres, *Des façons nouvelles.*

Vers 223. *Fait crever les Courtaux.* ). On appelle ainſi les chevaux & les chiens à qui on a coupé la queüe. Horace, L. 1. Sat. 6. v. 104.

*—— Nunc mihi curto*
*Ire licet mulo.*

Vers 224. *Court le faquin, la bague.* ) Exercices de Manège, que l'on pratiquoit dans les Jeux, Fêtes, Tournois, & Carrouſels.

Le *Faquin* eſt un fantôme, ou homme de bois, contre lequel on court pour l'atteindre avec une lance. Cette figure eſt plantée ſur un pivot mobile ; & quand on ne l'atteint pas au milieu, elle tourne facilement, & frape le Cavalier, d'un ſabre de bois, ou d'un ſac plein de terre, qui eſt attaché à la main de cette figure : ce qui donne à rire aux Spectateurs. On l'appelle auſſi *Quintaine*; mais la *Quintaine* eſt plus proprement un ecuſſon, ou un bouclier mobile ſur un pivot, qui fait à peu près le même effet. Au reſte, depuis l'invention des armes à feu, la lance ayant été bannie des veritables Combats, on ne s'exerce guere plus aux courſes de Bague, & du Faquin, ou de la Quintaine : ces jeux n'ayant été inventez que pour meſurer les coups de lance.

Vers 225. —— *Fait deſſus des pommades.* ) Autre exercice de manège, qu'on appele, voltiger ſur le cheval de bois. *Pommade* eſt un ſaut que l'on fait en tournant ſur le cheval de bois, & en appuyant ſeulement la main ſur le pommeau de la ſelle : ce qui l'a fait nommer ainſi. Quelques-uns écrivent *Paumade*, parceque ce tour ſe fait ſur la Paume de la main. *Furetiere.*

Vers 226. *Talonne le Genêt.* ) Eſpèce de cheval venant d'Eſpagne : C'eſt pourquoi on dit ordinairement *un Genet d'Eſpagne :* de l'Eſpagnol *Ginete.* Notre Auteur a pour-

Chante des airs nouveaux, invente des balets,
Sçait escrire & porter les vers & les poulets;
A l'œil tousjours au guet, pour des tours de souplesse;
Glose sur les habits & sur la gentillesse,
Se plaist à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à mesme prix, les sages & les sots.
Et ce qui plus encor' m'empoisonne de rage,
Est quand un Charlatan releve son langage,
Et de coquin, faisant le Prince revestu,
Bastit un Paranimphe à sa belle vertu;
Et qu'il n'est crocheteur, ny courtaut de boutique,
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique;

Et

## *REMARQUES.*

urtant dit, *Genet de Sardaigne*, ns la Satire 6. vers 38.

Vers 233. *Et ce qui plus encor' empoisonne de rage.*) 1625. *la ge.* 1616, & 1617. *Et qui de us encor' m'empoisonne la rage.*

Vers 236. *Bastit un Paranimphe c.*) Dans la Faculté de Théolo:, & dans celle de Medecine, à .ris, avant que de recevoir les centiez, on fait le *Paranymphe*; st à dire, un Discours qui connt l'éloge ou le caractere pernel de chaque Bachelier: quele fois aussi on y dit des choses s-piquantes. Cette cerémonie, -on, est une imitation *des Paranymphes*, qui se faisoient anciennement dans les noces, où l'on louoit les Epoux. D'autres croyent que les *Paranymphes* de Sorbonne tirent leur origine de la cerémonie qu'on faisoit autrefois à Athenes, pour donner le manteau aux nouveaux Philosophes. Il falloit que le Philosophe, habillé d'une maniere extraordinaire, essuyât durant trois jours entiers, les railleries du peuple, & même des honnêtes gens. La moderation & fermeté contre ces sortes d'i tes, étoit le pri le manteau phi

Et qui paraphraſant ſa gloire & ſon renom,
Entre les vertueux ne vueille avoir du nom.
Voila comme à preſent chacun l'adulteriſe,
Et forme une vertu comme il plaiſt à ſa guiſe.
Elle eſt comme au marché dans les impreſſions;
Et s'adjugeant aux taux de nos affections,
Fait que par le caprice & non par le merite,
Le blaſme, & la loüange au hazard ſe debite;
Et peut un jeune ſot, ſuivant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ſes yeux ſon eſprit en reçoit,
Donner ſon jugement, en dire ce qu'il penſe,
Et mettre ſans reſpect noſtre honneur en balance.
Mais puis que c'eſt le temps, meſpriſant les rumeurs
Du peuple, laiſſons-là le monde en ces humeurs;
Et ſi, ſelon ſon gouſt, un chacun en peut dire,
Mon gouſt ſera, Bertaut, de n'en faire que rire.



A

MONSIEUR

DE

# BETHUNE,

*Estant Ambassadeur*

Pour sa Majesté, à Rome. *

# SATYRE VI.

ETHUNE, si la charge où ta vertu s'amuse,
Te permet escouter les chansons que la Muse,
Dessus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au rivage Latin,

Où,

*REMARQUES.*

* Philippe de Béthune, Baron de Selles & de Charost, Chevalier des Ordres du Roy, fut nommé en 1601. Ambassadeur à Rome, où il demeura jusques au 6. de Juin 1605. Il avoit été Ambassadeur en Ecosse ; & il mo[illegible] en 1649. âgé de 84. ans. Regnier composa cette Satire à Rome, où il étoit allé à la suite de Mr. de Béthune.

Le Suje[illegible] oli- [illegible]

Où, comme au grand Hercule à la poitrine large;
Nostre Atlas de son faix sur ton dos se descharge,
Te commet de l'estat l'entier gouvernement:
Escoute ce discours tissu bijarrement.
Où je ne pretends point écrire ton histoire.
Je ne veux que mes vers s'honorent en la gloire;
De tes nobles ayeux, dont les faits relevez,
Dans les cœurs des Flamens sont encore gravez,
Qui tiennent à grand-heur de ce que tes ancestres;
En armes glorieux, furent jadis leurs maistres.

## *REMARQUES.*

*& du mont Palatin.*) On dit bien *les bords d'une Riviere*, mais non pas, *les bords d'une Montagne.*

Vers 5. *Où, comme au grand Hercule.*) J'ai conservé la leçon de l'édition de 1608. *au grand Hercule.* On lit dans toutes les autres: *un grand Hercule.*

Vers 8. —— *Tissu bijarrement.*) Ce dernier mot est ainsi écrit dans la premiere édition de 1608. Il y a *bigarrement* dans toutes les autres, jusqu'à celle de 1642. qui dit *bigearrement.* Dans celles qui viennent après, on a mis *bizarrement*, qui est la prononciation moderne de ce mot.

Vers 12. *Dans les cœurs des Flamens &c.*) La Maison de Béthune a pris son nom de la ville de Béthune dans l'Artois. Une fille de cette illustre Maison, mariée à un Comte de Flandres, fut mere de Robert III. dit de Béthune, qui fut aussi Comte de Flandres, au commencement du 14. Siecle. C'est pourquoi notre Auteur dit que les Ancêtres de Mr. de Béthune ont été les maitres des Flamans, qu'il écrit *Flamens*, suivant l'usage de ce tems-là. Nicolas Rapin, dans une Imitation de la premiere Ode d'Horace, dit à M. le Duc de Sully:

*Race des Ducs de Flandre, illustre*
*de Béthune,*
*O l'honneur & l'appuy de ma foible*
*fortune, &c.*

Vers 13. *Qui tiennent à grand-heur.*) Toutes les éditions, tant celles qui ont été faites pendant la vie de l'Auteur, que les autres, disent

Ny moins, comme ton frere, aydé de ta vertu,
Par force & par conseil, en France a combatu
Ces avares oyseaux, dont les griffes gourmandes,
Du bon Roy des François ravissoient les viandes :
Suject trop haut pour moy, qui doy sans m'esgarer,
Au champ de sa valeur, le voir, & l'admirer.
Aussi selon le corps on doit tailler la robe :
Je ne veux qu'à mes vers vostre honneur se desrobe,

Ny

## *REMARQUES.*

disent *à grandeur* ; mais j'ai crû que pour rendre au texte sa veritable leçon, il falloit mettre *à grand-heur* ; c'est à dire, *à grand-bonheur* ; quoique l'autre leçon ne soit pas absolument mauvaise.

Vers 15. *Ny moins, comme ton frere.*) Maximilien de Béthune, Marquis de Rosni, Sur-Intendant des finances ; frere aîné de Philippe, à qui cette Satire est adressée. Le Marquis de Rosni fut fait Duc & Pair en 1606. sous le nom de Duc de Sully.

Vers 17. *Ces avares oiseaux,* &c.) Le Marquis de Rosni, Sur-Intendant des finances, avoit réprimé l'avidité & les concussions des Gens-d'affaires, comparez ici aux Harpyes, monstres toûjours affamez. On lit dans les Mémoires de ce Ministre, que *la recherche des Finances fut continuée toute l'année 1604. & enfin terminée en une composition, contre son avis.* Mém. de Sully, part. 4. ch. 46. p. 167.

Vers 20. *Au champ de sa valeur, le voir, & l'admirer.*) *La voir*, dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1645.

Vers 22. *Je ne veux qu'à mes vers vostre honneur se desrobe.*) Je ne crois point avoir trop osé, en mettant, *vostre honneur*, au lieu de *nostre*, qui est dans toutes les éditions, & que j'ai regardé comme un faute d'impression. Mr. Despreaux a dit d'une maniere plus nette, plus noble, & plus énergique, en parlant au Roi :

*—— Et ma Muse tremblante,*
*Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.*

Ny qu'en tissant le fil de vos faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinthe il m'eschape des mains.
On doit selon la force entreprendre la peine,
Et se donner le ton suivant qu'on a d'haleine :
Non comme un fol, chanter de tort & de travers;
Laissant doncq' aux sçavans à vous peindre en leurs vers;
Haut eslevez en l'air sur un aisle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée :
Tandis qu'à mon pouvoir mes forces mesurant,
Sans prendre ny Phœbus, ni la muse à garant,
Je suivray le caprice en ces païs estranges;
Et sans paraphraser tes faits & tes loüanges;
Ou me fait fantasier le cerveau de soucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy;
Je me deschargeray d'un faix que je desdaigne,
Suffisant de crever un Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en sa morne vigueur,
Succomber sous le faix que j'ay dessus le cœur.

Or

## *REMARQUES.*

Vers 30. —— *Des enfans de Borée.* ) Zétes, & Calaïs fils de Borée, Dieu de la bize & des frimats; avoient des ailes comme leur pere, & s'élevoient en l'air avec beaucoup de légereté. Ils suivirent les Argonautes à la conquête de la toison d'or; & pendant le voyage, Zétes, & Calaïs délivrerent Phinée de la persécution des Harpyes.

Vers 38. —— *Un Genet de Sardaigne.* ) On dit toûjours *un Genet d'Espagne*, & notre Auteur est le seul qui ait dit *un Genet de Sardaigne*. Voyez la Note sur le vers 226. de la Satire 5.

Or ce n'est point de voir en regne la sottise,
L'avarice & le Luxe entre les gens d'Eglise,
La justice à l'ancan, l'innocent oppressé;
Le conseil corrompu, suivre l'interressé,
Les estats pervertis, toute chose se vendre,
Et n'avoir du crédit qu'au prix qu'on peut despendre.
Ny moins, que la valeur n'ait ici plus de lieu,
Que la noblesse courre en poste à l'hostel Dieu,
Que les jeunes oysifs aux plaisirs s'abandonnent,
Que les femmes du temps soient à qui plus leur donnent,
Que l'usure ait trouvé (bien que je n'ay dequoy,
Tant elle a bonnes dents) que mordre dessus moy.
Tout cecy ne me peze, & l'esprit ne me trouble.
Que tout s'y pervertisse, il ne m'en chaut d'un double.
Du temps, ny de l'estat, il ne faut s'affliger,
Selon le vent qui fait, l'homme doit naviger.
Mais ce dont je me deuls est bien une autre chose,
Qui fait que l'œil humain jamais ne se repose,

Qu'il

## *REMARQUES.*

Vers 56. *Selon le vent qui fait.*) Edition de 1642. & suivantes : *qu'il fait.*

Vers 57. *Mais ce dont je me deuls.*) On lit, *Dont je m'afflige*, dans l'édition de 1642. & autres. *Deuls*, de l'infinitif *douloir*, avoir douleur.

*Femme se plaint, femme se deult.*
*Femme pleure quand elle*

C'est un ancien Pro[illegible] té par Borel.

Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans.
Ha ! que je ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix-vingt ans !
Par un Edict public qui fuſt irrévocable,
Je bannirois l'Honneur, ce monſtre abominable,
Qui nous trouble l'eſprit, & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains icy ne voyent rien ;
Qui trahit la Nature, & qui rend imparfaite
Toute choſe qu'au gouſt les délices ont faite.

Or

## *REMARQUES.*

Vers 60. *Ha! que ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix-vingt ans!* ) Ce Vers eſt composé de monoſyllabes. Rabelais, L. 1. ch. 39. *Hon, que ne ſuis-je Roy de France pour quatre vingts ou cent ans !*

Vers 62. *Je bannirois l'Honneur.* ) Ici commence le ſujet de cette Satire, qui eſt contre l'Honneur, entant qu'il eſt contraire à notre liberté, & à nos plaiſirs. Les deux Capitoli du Mauro, Poëte Italien, l'un *in dishonor dell'Honore*, & l'autre, *del dishonore*, ont ſervi de modèle à Regnier dans cette Satire ſixieme. Comme les Satires du Mauro ne ſont pas communes en France, j'ai crû devoir inſerer dans mes Notes, les endroits du Poëte Italien, qui ſe raportent plus préciſément à ceux du Poëte François, afin que mes Lecteurs en pûſſent faire la comparaiſon.

Le Mauro débute par une longue invective contre les hommes, qui ſe ſont ſouſtraits aux loix pures & ſimples de la nature ; après quoy il entre ainſi en matiere, au Tercet 23.

*Voi havete, Prior, dunque à ſapere,*
*Che s'io foſſi ricco, è gran Signore,*
*Molte gran coſe io vi farei vedere.*
*E prima, cacciarei del mondo fuore*
*Quella coſa da noi tanto pregiata :*
*Quel nome vano, che ſi chiama Honore.*
*Cacciarei de la teſta a la brigata*
*Queſto ſi lungo error, queſta pazzia,*
*Ne i cervelli degli huomini invecchiata.*

Vers 65. *Qui trahit la Nature &c.* ) Le Mauro, Tercet 26.

*Laqual ci toglie ciò, che ſi deſia,*

Tutti

Or je ne doute point que ces esprits bossus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yssus
Des sept sages de Grece, à mes vers ne s'oposent,
Et que leurs jugements dessus le mien ne glosent.
Comme de faire entendre à chacun que je suis
Aussi perclus d'esprit comme Pierre du Puis,
De vouloir sottement que mon discours se dore,
Aux despens d'un suject que tout le monde adore;
Et que je suis de plus privé de jugement,
De t'offrir ce caprice, ainsi si librement:
A toy qui, dès jeunesse, appris en son escole,
As adoré l'honneur, d'effet & de parole;

Qui

## *REMARQUES.*

*Tutti piaceri, è tutti li diletti,*
*Che per nostro uso la natura cria.*
*E deli suoi maravigliosi effetti*
*Il dulcissimo gusto ne fà amaro.*
*E tutti i maggior ben torna imperfetti* &c.

Vers 71. 72. *Comme de faire entendre à chacun que je suis Aussi perclus d'esprit* &c.) Le même, Tercet 21.

*Sò che molti diran, ch'io sono un matto,*
*Dicendo mal di quel, ch'è sì soprano,*
*Si degno al mondo i nostri antichi han fatto.*

Même vers 72. *Aussi perclus d'esprit comme Pierre du Puis.*) C'étoit un foû courant les rues, qui portoit un chapeau à un pié, en guise de soulier. Desmarais, Défense du Poëme Epique, p. 73. *Maitre Pierre Dupuy, archifol en robe longue*: c'est ainsi qu'il est qualifié dans les Paradoxes de Bruscambille, imprimez en 1621. p. 45.

Vers 77. *Appris en son escole, As adoré l'honneur.*) *Appris*, participe passif: *instruit*, qui est le nominatif du verbe [illegible] *adoré*. J'ai conservé cette [illegible] est dans les éditions de [illegible] 612. On lit [illegible] 171[illegible] avant [illegible]

Qui l'as pour un but sainct, en ton penser profond,
Et qui mourrois plustost que lui faire un faux bond.
Je veux bien avoir tort en ceste seule chose.
Mais ton doux naturel fait que je me propose,
Librement te monstrer à nud mes passions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections.
Qu'ils n'en parlent donc plus, & qu'estrange on ne trouve,
Si je hais plus l'honneur qu'un mouton un louve :
L'honneur, qui souz faulx titre habite avecque nous.
Qui nous oste la vie, & les plaisirs plus doux,
Qui trahit nostre espoir, & fait que l'on se peine
Apres l'esclat fardé d'une apparence vaine :
Qui sevre les desirs, & passe meschamment
La plume par le bec à nostre sentiment ;
Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il se perd, si nos meres,
Nos femmes & nos sœurs, font leurs maris jaloux :
Comme si leurs desirs dépendissent de nous.
Je pense quant à moy que cet homme fust yvre,
Qui changea le premier, l'usage de son vivre,

Et

## *REMARQUES.*

Vers 83. *Librement te monstrer à nud mes passions.* ) Editions de 1642. 1652. 1655. & suivantes : *De te montrer à nud toutes* &c. mais c'est une correction moderne.

Vers 96. *Comme si leurs desirs dépendissent de nous.* ) *Dépendissent*, pour *dépendoient*. 1642. 1652. & 1667. *Prenoient la Loi de nous.* 1655. *prissent la loi.*

Vers 97. *Que cet homme fust yvre.* ) Edit. de 1642. & suivantes : *étoit yvre.*

Et rangeant souz des loix les hommes escartez,
Bastit premierement & villes & Citez,
De tours & de fossez renforça ses murailles,
Et r'enferma dedans cent sortes de quenailles.
De cest amas confus nasquirent à l'instant,
L'envie, le mespris, le discord inconstant,
La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance,
L'horrible desespoir, & toute ceste engeance
De maux qu'on voit regner en l'enfer de la Court;
Dont un Pédant de Diable en ses leçons discourt,
Quand par art il instruit ses escoliers, pour estre,
(S'il se peut faire) en mal plus grand Clercs que leur maistre.
Ainsi la liberté du monde s'envola,
Et chacun ce campant, qui deça, qui delà,
De hayes, de buissons remarqua son partage,
Et la fraude fit lors la figue au premier âge.
Lors du mien, & du tien, nasquirent les procez,
A qui l'argent depart bon ou mauvais succez.
Le fort battit le foible, & luy livra la guerre.
De-là l'ambition fist envahir la terre,

Qui

## *REMARQUES.*

Vers 102. —— *Cent sortes de quenailles.*) 1626. *quanailles.* 1642. & suivantes, *canailles.*

Vers 108. *Dont un Pédant de Diable.*) Machiavel.

Vers 114. *Et l*
*la figue.*) 16
deux e:
*la figu*
expliq

Qui fut, avant le temps que survindre ces maux,
Un hospital commun à tous les animaux ;
Quand le mary de Rhée, au siecle d'innocence,
Gouvernoit doucement le monde en son enfance ;
Que la terre de soy le froment rapportoit ;
Que le chesne de manne & de miel degoutoit :
Que tout vivoit en paix, qu'il n'estoit point d'usures ;
Que rien ne se vendoit, par poix ny par mesures :
Qu'on n'avoit point de peur qu'un Procureur fiscal
Formast sur une éguille un long procés verbal ;
Et se jettant d'aguet dessus vostre personne,
Qu'un Barisel vous mist dedans la Tour de Nonne.

Mais

## *REMARQUES.*

Vers 121. *Quand le mary de Rhée*) Saturne, sous lequel fut l'âge d'or.

Vers 123. —— *Le froment rapportoit.*) 1608. *Le fourment.* Virgile, Eglogue 4.

*Molli paulatim flavescet campus aristâ,*
*Et duræ quercus sudabunt roscida mella.*

Vers 130. *Qu'un Barisel.*) A Rome, le Barisel, *Barigello*, est un officier, dont le soin est de veiller à la sureté publique, en faisant arreter, & punir les bandits, & les voleurs. C'est le chef, ou le Capitaine des Sbirres, qui sont des Archers. *Bargello, Capitan de' Birri* : Dict. Della Crusca.

Même vers. *Vous mist dedans la Tour de Nonne.*) Ancienne Tour de Rome, qui servoit de prison ; autrefois *Torre de Nona*, & aujourdhui *Tordinone* ; ainsi appellée par corruption, de *Torre dell'annona* ; parce que les Magazins publics de blé étoient dans ce lieu-là. Cette Tour, située dans la Rue de l'Ours, *dell'Orso*, assez près du Pont St. Ange, fut démolie vers l'an 1690. & l'on bâtit à sa place un Theatre pour les Comédiens & les spectacles. Ce Théatre étoit fameux par sa disposition, par ses décorations, & par ses peintures ;

mais

Mais si tost que le fils le pere déchassa,
Tout sans dessus dessous icy se renversa.
Les soucis, les ennuis, nous broüillerent la teste,
L'on ne pria les saincts qu'au fort de la tempeste,
L'on trompa son prochain, la mesdisance eut lieu,
Et l'hypocrite fist barbe de paille à Dieu.
L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.
La faim & la cherté se mirent sur le rang;
La fiévre, les charbons, le maigre flux de sang,
Com-

## REMARQUES.

mais surtout par la commodité d'y representer un combat naval sur le Tibre, qui étoit presque au niveau & en perspective de ce théatre. Il a été consumé par le feu.

Vers 131. *Mais si tost que le fils le pere déchassa.* ) Jupiter déthrôna, & chassa Saturne son pere. Il Mauro, Capitolo del Dishonore, Terzetto 40.

*Poi ch'al padre il figliuol tolse il governo,*
*Ogni ben prima à gli huomini fù tolto,*
*E dato il mal, che durera in eterno.*

Vers 136. *Et l'hipocrite fit barbe de paille à Dieu.* ) Selon Nicot, on disoit autrefois: *Faire à Dieu jarbe de fouarre, Jarbe*, pour [illegible] de *Garba*; c'est-à-dire [illegible] dixmes à son Curé en mauvaises gerbes, où il n'y a que de la paille, & point de grain. Ce Proverbe a été corrompu, en disant *Faire barbe de paille à Dieu.* Voyez Nicot dans ses Proverbes, p. 18. col. 2. & Pasquier, L. 8. des Recherches, ch. 62. Et Ménage, dans ses Origines. Ce Proverbe ne viendroit il point, de ce qu'on faisoit des barbes d'or aux statues, & au lieu d'or, de paille?

Vers 137. *L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires* &c. ) Le Mauro, là même, Tercet 41.

*E per legar più stretto il viver sciolto,*
*[illegible] li dottori, è li notai,*
*[illegible] mondo han sotto sopra*

[illegible] la cherté &c. )

Commencerent d'esclorre, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous apporte & nous donne.
Les soldats, puis après, ennemis de la paix,
Qui de l'avoir d'autruy ne se saoulent jamais,
Troublerent la campagne, & saccageant nos villes,
Par force en nos maisons violerent nos filles;
D'où nasquit le bordeau qui s'eslevant debout,
A l'instant, comme un Dieu, s'estendit tout par tout,
Et rendit, Dieu mercy ces fiévres amoureuses,
Tant de galants pelez, & des femmes galeuses,
Que les perruques sont, & les drogues encor,
( Tant on en a besoin ) aussi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de sornettes,
Ce fier serpent, qui couve un venim sous des fleurs,
Qui noye jour & nuict nos esprits en nos pleurs.
Car pour ces autres maux, c'estoient légeres peines,
Que Dieu donna selon les foiblesses humaines.

Mais

## *REMARQUES.*

&c.) Le même, Tercet 42.

*La carestia, la fame, e gli usurai,*
*E la peste, e la guerra, e li soldati,*
*Che di quel d'altri non si sazian mai.*

Vers 147. *D'où nasquit le bordeau &c.*) 1612. 1613. &c. *Bourdeau.* 1642, *Bordel.* Le Mauro, Tercet 43.

*E furono gli ortacci ritrovati,*
*Per gratia de li quai si veggon tante*
*Donne rognose, & huomini pelati.*

Mais ce traistre cruel excedant tout pouvoir,
Nous fait suer le sang sous un pesant devoir;
De chimeres nous pipe, & nous veut faire accroire,
Qu'au travail seulement doit consister la gloire;
Qu'il faut perdre & sommeil, & repos, & repas,
Pour tascher d'acquerir un sujet qui n'est pas,
Ou s'il est, qui jamais aux yeux ne se descouvre,
Et perdu pour un coup jamais ne se recouvre;
Qui nous gonfle le cœur de vapeur & de vent,
Et d'excez par luy-mesme il se perd bien souvent.
Puis on adorera ceste menteuse idole!
Pour oracle on tiendra ceste croyance folle,

Qu'il

## *REMARQUES.*

Vers 162. *Qu'au travail seulement doit consister la gloire* &c.) Le même, au Capitolo, *In dishonor dell'Honore*, Tercet. 30.

*Mettono il sommo honor nella fatica,*
*Nel travagliarsi sempre, e far facende,*
*Come facean qu'egli huomini a l'antica,*
*De' quei scritte troviam cose stupende.*

Vers 166. *Et perdu pour un jamais ne se recouvre.*) ... Tragédie d'Agamem... Sc. 1.

*Redire, cùm perit, nescit pudor.*

Le Mouro, Tercet 71.

*Cosa, che co'l sudor tanto s'acquista,*
*Acquistata si perde in un momento,*
*E perduta giamai non si racquista.*

Boileau, Satire X. Vers 167.

*L'honneur est comme une isle escarpée & sans bords;*
*...eut plus rentrer quand on*

Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant ;
Qu'aux deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant ;
Mourir d'un coup de lance, ou du choc d'une picque ;
Comme les Paladins de la ſaiſon antique ;
Et reſpandant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit ;
Que noſtre ame s'envolle en Paradis tout droit !
    Ha ! que c'eſt choſe belle, & fort bien ordonnée ;
Dormir dedans un lict la graſſe matinée,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer un peu, puis monter en carroſſe,
Aller à Gentilly carreſſer une Roſſe,

Pour

## *REMARQUES.*

Vers 171. *Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant.*) Alluſion au mot célebre : *Oportet Imperatorem ſtantem mori.* Le Mauro, au même endroit, Tercet 32.

*E dicon, che'l morir di lancia, è bello,*
*O di colpò di ſtocco, ò d'archibugio,*
*Come Fabrizio, Ceſare, e Marcello.*
*Et c'haver nella ſchiena un gran pertugio,*
*O ne la pancia d'una colobrina,*
*Ti fà gir alle ſtellè ſenza indugio.*

Vers 177. *Ha ! que c'eſt choſe belle, &c.*) Le même, Tercet. 34.

*Oh quanto mi par coſa pellegrina,*
*Star riposatamente in quel mio letto,*
*E giacer de la ſera, a la mattina !*
*Viver ſenza dolor, ſenza ſoſpetto,*
*Una vita ſicura, e dolce, e cheta,*
*Vorrei che fos'el mio ſommo diletto.*

Vers 182. *Aller à Gentilly.*) Village prez de Paris.

Pour escroquer sa fille, & venant à l'effect,
Luy monstrer comme Jean à sa mere le faict.
Ha Dieu! pourquoy faut-il que mon esprit ne vaille
Autant que cil qui mist les Souris en bataille,
Qui sceut à la Grenoüille apprendre son caquet;
Ou que l'autre, qui fist en vers un Sopiquet!
Je ferois, esloigné de toute raillerie!
Un poëme grand & beau de la poltronnerie,
En despit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect souz la chemise, ou d'apparence au front;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 186. *Autant que cil qui mist les Souris en bataille* &c.) Homère suivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenoüilles, intitulé *la Batrachomyomachie*; & ce Poëme a été mis en beaux Vers François par feu Mr. Boivin le Cadet, Garde de la Bibliothèque du Roi. Le Mauro dans l'endroit cité, Tercet 36.

*Oh Ciel, s'io fossi qualche gran Poëta,*
*Come quel, che cantò il Gatto e la Rana,*
*O qual [illegible] Topo, ò Da[illegible]meta!*

Le Mauro, [illegible], [illegible] fortuite, ou [illegible] *Gatto*, en la place du *Topo*: n'y ayant jamais eu de Poëte qui ait imaginé de bataille entre les Chats & les Grenoüilles.

Vers 188. *Ou que l'autre, qui fist en vers un Sopiquet!*) C'est Virgile dans son Poëme intitulé *Moretum*, ragout composé de ces huit ingrédiens: coriandre, ail, oignon, persil, rue, fromage, huile, & vinaigre. Il faut écrire *Saupiquet*. Joachim Du Bellay a traduit en Vers François, le *Moretum* de Virgile.

Vers 189. *Je ferois*,) C'est ainsi qu'il faut lire, suivant l'édition de 1608. qui est la premiere. *Je fe[illegible]* ... *un Poëme* &c. Il y a dans [illegible] autres éditions: *Je serois*; [illegible] faute d'impression.

Et m'asseure pour moy qu'en ayant leu l'histoire ;
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.
Mais quand je considere où l'ingrat nous réduit ;
Comme il nous ensorcelle, & comme il nous séduit ;
Qu'il assemble en festin au Renard la Cigoigne,
Et que son plus beau jeu ne gist rien qu'en sa troigne ;
Celuy le peut bien dire, à qui dès le berceau,
Ce malheureux Honneur a tins le bec en l'eau ;
Qui le traine à tastons, quelque part qu'il puisse estre ;
Ainsi que fait un chien un aveugle son maistre,
Qui s'en va doucement apres lui pas à pas,
Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas,
S'il veut que plus long-temps à ses discours je croye ;
Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye,

Et

## *REMARQUES.*

Vers 197. *Qu'il assemble en festin au Regnard la Cigoigne.* ) Allusion à une Fable d'Esope fort connue.

Vers 201. *Qui le traine à tastons*, &c. ) Le Mauro, Tercet 56.

*E con l'Honor fa li medesmi passi,*
*Che far co'l suo cagnol un cieco suole,*
*Che non lo vede e dietro a lui pur vassi.*

Vers 203. *Qui s'en va doucement apres lui pas à pas.* ) La cadence de ce Vers est expressive pour marquer la démarche lente & douteuse d'un pauvre aveugle qui suit son chien.

Vers 205. —— *A ses discours je croye.* ) 1608. *A ces discours.*

Vers 206. *Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye*, &c.) Le Mauro, Tercet 58.

*Datemi cosa, che con man si tocchi ;*
*Et se con mano non si può toccare,*

Che

Et qu'on savoure, afin qu'il se puisse sçavoir,
Si le goust desment point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy je luy fay banqueroute.
Estant imperceptible, il est comme la goutte,
Et le mal qui caché nous oste l'embonpoint,
Qui nous tuë à veu d'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau se charger de telle marchandise :
A peine en auroit-on un Catrin à Venise ;
Encor qu'on voye apres courir certain cerveaux,
Comme apres les raisins courent les estourneaux.

Que font tous ces vaillans de leur valeur guerriere,
Qui touchent du penser l'estoile poussiniere,

Mor-

*REMARQUES.*

*Che si possa veder almen con*
*gli occhi.*
*Quest' Honor invisibile mi pare,*
*Et intoccabil' come febre, & gotta,*
*Che ti strugge la vita, e 'non appare.*

Vers 208. —— *Ce que l'œil en peut voir.*) On a mis mal à propos, *Ne peut voir*, dans les dernieres éditions.

Vers 214. *Un Catrin à Venise.*) Un Catrin, ou plutôt, un Quadrin, *Quadrino*, est une petite monoie d'Italie.

Vers 216. *Comme après les raisins courent les estourneaux.*) Le Mauro, Tercet 60.

*Di cotal robba, nè cruda, nè cotta,*
*Non si vende in mercato, e pur le genti*
*Dietro le vengon, come stornì in frotta.*

Vers 217. *Que font tous ces vaillans &c.*) Le Mauro, Tercet 61.

*Che fanno più quest' animi si ardenti*
*Di valorosi, è franchi cavalieri,*
*Illustri, cristallini, e trasparenti?*
*Raggionano di guerra volontieri,*
*E'l viver, e'l morir fanno tutt' uno,*
*E toccano le stelle co i pensieri.*

Vers 218. —— *L'estoile poussiniere.*)

Morguent la destinée & gourmande la mort ;
Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort ;
Et qui tout transparents de claire renommée,
Dressent cent fois le jour en discours une armée,
Donnent quelque bataille, & tuant un chacun,
Font que mourir & vivre à leur dire n'est qu'un :
Relevez, emplumez, braves comme Sainct George ;
Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge :

Et

## *REMARQUES.*

*finiere.* ) La Poussiniere, ainsi nommée par le peuple ; & les Pleïades, par les Astronomes, est une Constellation composée de sept étoiles, dont celle qui se fait remarquer au milieu, est appellée proprement la *Poussiniere*. Rabelais, L. 1. ch. 53. a parlé de *l'Etoile poussiniere* ; & L. 4. 43. *Deux jours après, arrivasmes en l'Isle de Ruasch, & vous jure par* l'Etoile poussiniere, *que je trouvay l'estat & la vie du peuple, estrange plus que je ne le dis.*

Vers 225. ——— *Braves comme Sainct George.* ) On represente toûjours Saint George, comme un Cavalier bien monté, & magnifiquement ajusté. Voyez la Note sur le vers 162. de la cinquiéme Satire. On a mis, *comme* un *Saint George*, dans l'édition de 1642. & suivantes ; mais c'est une faute. Rabelais Liv. 1, ch. 41. à la fin : *Tous armez à l'advantaige, la lance au poing, montez comme Saint George.*

Vers 226. *Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge.* ) Il Mauro, Terzetto 63.

*L'Honor và per la bocca di ciascuno,*
*E menton qualche volta per la gola,*
*Onde ne squazza di cartelli ogn'uno.*
*In ogni motto, ogni atto, ogni parola.*
*Li termini d'Honor han sempre à canto,*
*E par, che ne sien mastri, è tengan scuola.*

Et bien que de l'honneur ils facent des leçons,
Enfin au fond de sac ce ne sont que chansons.
Mais, mon Dieu! que ce traistre est d'une estrange sorte!
Tandis qu'à le blasmer la raison me transporte,
Que de luy je mesdis, il me flatte, & me dit,
Qui je veux par ces vers acquerir son crédit;
Que c'est ce que ma Muse en travaillant pourchasse,
Et mon intention qu'estre en sa bonne grace;
Qu'en mesdisant de luy je le veux requerir,
Et tout ce que je fay que c'est pour l'acquerir.

Si

## *REMARQUES.*

Vers 229. *Mais, mon Dieu! que ce traistre*, &c.) Le même dans le Capitolo *del Dishonore*, Tercet, 49.

*Io penso che mi soffia il traditore,*
*Ne l'orecchie, e mi dice, ch'io non sono,*
*Come vorrei, de la sua legge fuore.*
*Hor mirate, Prior, s'egli hà del buono,*
*Ch'io dico mal di lui quanto più posso*
*Et mi lusinga con un'altro suono.*

Vers 232. *Que je veux par ces vers acquerir son crédit*, &c.) Ciceron se mocquoit de ces Philosophes, qui mettoient leurs noms à des Traitez, où ils condamnoient l'amour des louanges. *Ipsi illi Philosophi, etiam in illis libellis, quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt. In eo ipso in quo prædicationem, nobilitatemque despiciunt, prædicari de se, ac nominari volunt. Cic. pro Archia Poëta.* Voyez ses Tusculanes, L. 1. & Val. Maxime, L. 8, c. 14. n. 3.

Mr Pascal, dans ses Pensées, ch. 24. *Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lû: Et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; & peut être que ceux qui le liront, l'auront aussy.*

Mr. Despreaux, Satire XI Vers 204. parlant du

Si ce n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire;
Je l'irois appeler comme mon adversaire.
Aussi que le duel est icy deffendu;
Et que d'une autre part j'ayme l'individu.
Mais tandis qu'en colere à parler je m'arreste;
Je ne m'apperçoy pas que la viande est preste;
Qu'icy, non plus qu'en France, on ne s'amuse pas
A discourir d'honneur quand on prend son repas.
Le sommelier en haste est sorty de la cave:
Desja Monsieur le maistre & son monde se lave.
Tresves avecq' l'honneur. Je m'en vais tout courant,
Décider au Tinel un autre different.

## REMARQUES.

neur: *Et peut-être est ce lui qui m'a dicté ces vers.* Voyez les Remarques sur ce vers de Mr. Despreaux.

Vers 239. *Aussi que le Duel est icy deffendu.*) Par un Edit du mois de Juin 1602. Voyez la Note sur le vers 38. de l'Ode qui est au commencement de ce Livre.

Vers 241. *Mais tandis qu'en colere*, &c.) Dans le même Capitolo, Tercet, 57.

*Ma questo ragionar mio troppo dura:*
*E'l cuoco, e'l bottiglier han chiusi gli occhi*, &c.

Vers 248. *Décider au Tinel.*) Mot francisé par Regnier, de l'Italien *Tinello*, qui signifie la Salle du commun, dans laquelle mangent les Officiers & domestiques d'un grand Seigneur: *Luogo, dove mangiano i Cortigiani.* Rabelais, qui avoit aussi été à Rome, s'est servi du même mot dans l'ancien Prologue du 4. Livre de son Pantagruel.

A MON-

# A MONSIEUR LE MARQUIS DE CŒUVRES. *

## SATYRE VII.

SOTTE, & faſcheuſe humeur de la plûpart des hommes,
Qui, ſuivant ce qu'ils ſont, jugent ce que nous ſommes;
Et ſuccrant d'un ſouris un diſcours ruineux,
Accuſent un chacun des maux qui ſont en eux!

Noſtre

### REMARQUES.

* La troiſieme Satire eſt auſſi adreſſée au Marquis de Cœuvres. Dans celle-ci Regnier décrit le penchant invincible qu'il a pour l'amour, & po[illegible] . C'eſt une imitation d[illegible] gie, Livr[illegible] d'O[illegible]

Nostre Mélancolique en sçavoit bien que dire ;
Qui nous piquent en riant, & nous flate sans rire,
Qui porte un cœur de sang dessous un front blesmy ;
Et duquel il vaut moins estre amy qu'ennemy.
Vous, qui tout au contraire, avez dans le courage
Les mesmes mouvements qu'on vous lit au visage ;
Et qui, parfait amy, vos amis espargnez,
Et de mauvais discours leur vertu n'esborgnez :
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye ;
Et qui fort librement en l'orage s'employe :
Ainsi qu'un bon patron, qui soigneux, sage & fort,
Sauve ses compagnons, & les conduit à bord.
Cognoissant doncq' en vous une vertu facile,
A porter les deffauts d'un esprit imbécille,
Qui doit sans aucun fard, ce qu'il sent librement ;
Et dont jamais le cœur la bouche ne desment :
Comme à mon confesseur, vous ouvrant ma pensée ;
De jeunesse & d'amour follement insensée :

Je

## *REMARQUES.*

Vers 5. *Nostre Mélancolique en sçavoit bien que dire.* ) Edit. de 1642. & suivantes : *En sçauroit.*

Vers 8. *Et duquel il vaut moins estre ami qu'ennemi.* ) Edit. de 1608. *Il vaut moins.* Cette leçon paroit meilleure, & forme un plus beau sens que celle-ci ; *Il vaut mieux*, qui est dans toutes les autres éditions.

Vers 9. *Vous, qui tout au contraire, avez dans le courage.* ) *Dans le cœur.* Ce vers & les sept suivans, contiennent une phrase qui n'est pas achevée.

Je vous conte le mal où trop enclin je suis,
Et que prest à laisser, je ne veux & ne puis :
Tant il est mal-aisé d'oster avecq' l'estude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis, la force me manque, & n'ay le jugement
De conduire ma barque en ce ravissement.
Au gouffre du plaisir la courante m'emporte :
Tout ainsi qu'un cheval, qui a la bouche forte,
J'obeis au caprice, & sans discretion,
La raison ne peut rien dessus ma passion.
Nulle loy ne retient mon âme abandonnée,
Ou soit par volonté, ou soit par destinée,
En un mal évident je clos l'œil à mon bien :
Ny conseil, ny raison, ne me servent de rien.
Je choppe par dessein, ma faute est volontaire.
Je me bande les yeux quand le Soleil m'esclaire ;



## *REMARQUES.*

Vers 23. *Je vous conte le mal où trop enclin je suis.*

*Et que prest*, &c. ) Ovide, dans l'Elegie citée, vers 3.

*Confiteor, si quid prodest delicta fateri,*
*In mea nunc demens crimina fassus eo.*
*Odi : nec possum cupiens non esse, quod odi :*
*Heu! quàm quod studeas ponere, ferre grave est!*

Vers 25. *Tant il est mal-aisé d'oster avecq' l'estude.* ) Edit de 1608. *Avecq' estude.*

Vers 27. *Puis la force manque*, &c. ) Ovide au même endroit, v. 7.

*Nam desunt vires* [illegible] *que regendum :*
*Auferor* . –

Et, content de mon mal, je me tiens trop heureux,
D'estre comme je suis, en tous lieux amoureux.
Et comme à bien aymer mille causes m'invitent,
Aussi mille beautez mes amours ne limitent;
Et courant ça & là, je trouve tous les jours,
En des sujects nouveaux de nouvelles amours.
Si de l'œil du desir une femme j'avise,
Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal aprise;
Elle aura quelque trait qui de mes sens vainqueur,
Me passant par les yeux me blessera le cœur.
Et c'est comme un miracle, en ce monde où nous sommes,
Tant l'aveugle appetit ensorcelle les hommes,
Qu'encore qu'une femme aux amours face peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur:
Toutes fois, estant femme, elle aura ses délices,
Relevera sa grace avecq' des artifices,
Qui dans l'Estat d'amour la sçauront maintenir,
Et par quelques attraits les amants retenir.
Si quelqu'une est difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'esprit embellira sa face:
Captivant les Amants, de mœurs ou de discours,
Elle aura du credit en l'Empire d'Amours.

En

## *REMARQUES.*

Vers 41. *Et comme à bien aimer &c.*) Ovide là même, v. 9.

*Non est certa meos quæ forma invitet amores:*
*Centum sunt causæ cur ego semper amem.*

Vers 59. *Captivant les Amants, de mœurs, ou de discours.*) Edition de 1608. *Des mœurs, ou de discours.*

En cela l'on cognoiſt que la nature eſt ſage ;
Que voyant les deffaux du fœminin ouvrage,
Qu'il ſeroit, ſans reſpect, des hommes meſpriſé,
L'anima d'un eſprit, & vif, & deſguiſé ;
D'une ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy miſt au ſein, la ruſe, & la fallace ;
Dans ſa bouche, la foy qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les cieux, & les amours :
Et ſelon, plus ou moins, qu'elle eſtoit belle, ou laide,
Sage elle ſceut ſi bien uſer d'un bon remede,
Diviſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſépara d'un & d'autre coſté ;
De peur qu'en les joignant, quelqu'une euſt l'avantage,
Avecq' un bel eſprit d'avoir un beau viſage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit rarement à la beauté ſe joint.
Or affin que la laide, autrement inutile,
Deſſous le joug d'amour rendiſt l'homme ſervile,
Elle ombragea l'eſprit d'un morne aveuglement :
Avecques le deſir, troublant le jugement :
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouvent les hommes offuſquez,
Sont de leurs appetits ſi lourdement mocquez,
Que d'une laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux melo[illegible]phée :

Pen-

Pensant avoir trouvé la febve du gasteau,
Et qu'au Serrail du Turc il n'est rien de si beau.
Mais comme les beautez, soit des corps ou des ames,
Selon l'object des sens, sont diverses aux Dames;
Aussi diversement les hommes sont domtez,
Et font divers effets les diverses beautez.
(Estrange providence & prudente méthode,
De Nature, qui sert un chacun à sa mode!)
Or moy, qui suis tout flame & de nuict & de jour,
Qui n'haléine que feu, ne respire qu'amour,
Je me laisse emporter à mes flames communes,
Et cours souz divers vents de diverses fortunes,
Ravy de tous objects, j'aime si vivement,
Que je n'ay pour l'amour ny choix, ny jugement.
De toute eslection mon ame est despourveuë,
Et nul object certain ne limite ma veuë.
Toute femme m'agrée, & les perfections,
Du corps ou de l'esprit, troublent mes passions.
J'ayme le port de l'une, & de l'autre la taille;
L'autre, d'un trait lascif me livre la bataille,
Et l'autre desdaignant d'un œil sévere & doux,
Ma peine & mon amour, me donne mille coups.

Soit

## *REMARQUES.*

Vers 88. *Et qu'au Serrail du Turc.*) *Sarail du Turc*, dans les éditions de 1608. & 1612.

Vers 106. *L'autre, d'un trait lascif* &c.) Ovid. *ibidem*, v. 13.

*Sive procax ulla est, capior, quia rustica non est.*

Vers 107. *Et l'autre, desdaignant* &c.) Ovide, v. 15.

*Aspera*

Soit qu'une autre modeste à l'impourveu m'avise,
De vergongne & d'amour mon ame est toute éprise :
Je sens d'un sage feu mon esprit enflammer,
Et son honnesteté me contrainct de l'aymer.
Si quelqu'autre, affetée en sa douce malice,
Gouverne son œillade avecq' de l'artifice,
J'ayme sa gentillesse ; & mon nouveau desir
Se la promet sçavante en l'amoureux plaisir.
Que l'autre parle livre, & face des merveilles :
Amour, qui prend par tout, me prend par les oreilles ;
Et juge par l'esprit, parfaict en ses accords,
Des points plus accomplis que peut avoir le corps.
Si l'autre est au rebours des lettres nonchalante,
Je croy qu'au fait d'amour elle sera sçavante ;
Et que nature habile à couvrir son deffaut,
Luy aura mis au lict tout l'esprit qu'il lui faut.

## *REMARQUES.*

*Aspera si visa est, rigidasque imitata Sabinas :*
*Velle, sed ex alto dissimulare, puto.*

Vers 117. *Que l'autre parle livre &c.*) Edit. 1642. *parle libre*. C'est une faute. Ovide, au même endroit, v. 17.

*Sive est docta, placet raras dotata per artes.*

Vers 121. *Si l'autre est au rebours &c.*) Ovide, v. 18.

*Sive rudis, placida est simplicitate sua*

Ainsi, de toute femme à mes yeux opposée ;
Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée,
De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en pla
Et ne sçai point comment, ny pourquoy, ny que
Quelque object que l'esprit par mes yeux se fig
Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointu
Comme un miroir en soy tout image reçoit,
Il reçoit en amour quelque object que ce soit.
Autant qu'une plus blanche, il ayme une brunette
Si l'une a plus d'esclat, l'autre est plus sadinette,
Et plus vive de feu, d'amour & de desir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir.

## *REMARQUES.*

Vers 125. *Ainsi, de toute femme* &c.) Ovide, v. 47. de la même Elegie :

*Denique quas totâ quisquam probat urbe puellas ;*
*Noster in has omnes ambitiosus amor.*

Vers 127. *De mœurs, ou de façons* &c.) Ovide, v. 46.

*Hæc melior specie, moribus illa placet.*

Vers 130. *Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure.*) C'est ainsi qu'il faut lire, *la pointure* ; & non pas *la peinture*, me porte l'édition de 1625

Vers 133. *Autant qu'u blanche, il aime une bru* Ovide, même Elegie, vers

*Candida me capiet, capiet m puella.*

Vers 134. *L'autre est plu nette.*) *Gentille*, selon Borc tiquit. où il cite le Livre de dons, S. Trotet.

*Et preschant en maintes for*
*Et qu'elles sont si Sadinette*
*Frisques, si sades, & si*
*Il a mal fait de parler a*

Mais sans parler de moy, que toute amour emporte;
Voyant une beauté folastrement accorte,
Dont l'abord soit facile, & l'œil plein de douceur,
Que semblable à Venus on l'estime sa sœur,
Que le Ciel sur son front ait posé sa richesse;
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'une Déesse,
Qu'elle soit le tourment, & le plaisir des cœurs,
Que Flore souz ses pas fasse naistre des fleurs,
Au seul trait de ses yeux, si puissans sur les ames :
Les cœurs les plus glacez sont tous bruslans de flames ;
Et fust-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'est Moine si sainct qui n'en quittast le froc.
Ainsi, moy seulement souz l'amour je ne plie ;
Mais de tous les mortels la nature accomplie,

Flef-

*REMARQUES.*

Vers 137. *Mais sans parler de* ..y &c.) Ovide, *v.* 31.

*taceam de me ; quia causâ tangor ab omni :*
*Illic Hippolytum pone, Priapus erit.*

Vers 138. *Voyant une beauté* :.) Ce mot, *voyant :* qui semble raporter au vers précedent, se porte au vers 146. & la cons-iction se doit faire ainsi : vers 6.

*s cœurs les plus glacez sont tous bruslans de flames,*

*Voyant une beauté &c.*

Ce vers 138. & les dix suivans, ne sont qu'une paraphrase du vers d'Ovide qu'on vient de citer :

*Illic Hippolytum pone, Priapus erit.*

Vers 149. *Ainsi, moy seulement souz l'amour je ne plie.*) Ainsi, ce n'est pas moi seulement qui plie sous l'amour.

Vers 150. —— *La nature accomplie.*) La nature entiere.

Fleſchit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du treſpas.
Ce n'eſt donc choſe eſtrange, (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la cervelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que j'aimeray, je croy, encore apres ma mort.
Marquis, voyla le vent dont ma nef eſt portée
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans eſtoile, ni jour:
Reſte ingrat & piteux de l'orage d'Amour,
Qui content de mon mal, & joyeux de ma perte,
Se rit de voir des flots ma poitrine couverte;
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne, non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Je nage ſur les flots, & relevant la teſte,
Je ſemble deſpiter, naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine & les Cieux:
M'eſgayant en mon mal, comme un mélancolique,
Qui répute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquete tout haut.
Auſſi comme à vertu j'eſtime ce deffaut,
Et quand tout par mal-heur jureroit mon dommage;
Je mourray fort content, mourant en ce voyage.

## *REMARQUES.*

Vers 167. —— *Naufrage audacieux.*) *Naufrage* ſubſtantif perſonel, *Naufragus*, celui qui a fait naufrage.

A MON-

A MONSIEUR L'ABBÉ DE BEAULIEU,

*Nommé par sa Majesté*

A l'Evesché du Mans. *

# SATYRE VIII.

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait pénitence.
Or toy, qui te cognois au cas de conscience,
Juge si j'ay raison de penser estre absous.
J'oyois un de ces jours la Messe à deux genoux,

5 Fai-

*REMARQUES.*

* Charles de Beaumanoir, de Lavardin, fils de Jean, Seigneur de Lavardin, Maréchal de France; fut nommé à l'Evêché du Mans, en 1601. après la mort de Claude d'Angennes de Rambouïllet; & mourut en 1637.

Cette Satire est contre un Importun. Horace en a fait aussi une sur le même sujet; elle est la neu-

vieme

Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes ;
Le cœur ouvert aux pleurs, & tout percé de pointes,
Qu'un devot repentir eslançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer, & tout bruslant de foy ;
Quand un jeune Frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte, & d'une ample pennache
Me vint prendre, & me dict, pensant dire un bon mot ;
Pour un Poëte du temps vous estes trop devot.
Moy civil je me leve, & le bon jour luy donne.
( Qu'heureux est le folâtre, à la teste grisonne,
Qui brusquement eust dit, avecq' une sambieu :
Ouy bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez en Dieu. )

Sotte

## *REMARQUES.*

vieme du premier Livre, & a servi de modèle à Regnier. Le P. Garasse, dans ses *Recherches des Recherches*, pag. 526. donne de grandes loüanges à la Satire de Regnier : & ne fait pas difficulté de la mettre au dessus de celle d'Horace, pour la naïveté, & pour la finesse.

Vers 10. *Et d'un ample pannache.* ) D'un bouquet de plumes ; ornement qu'on a porté encore long tems après : témoin ces deux vers de M. Despreaux, dans sa troisieme Satire, composée en 1665.

*Quand un des Campagnards relevant sa moustache,*
*Et son feutre à grands poils, ombragé d'un panache.*

Ces deux vers sont imitez du 9. & 10. de cette Satire.

Vers 12. —— *Vous estes trop devot.* ) 1642. & 1645. *tres-devot.*

Vers 15. —— *Avecq' une sambieu.* ) Espece de jurement, qu'on prononce aujourdhui, *Sambleu.* Autrefois on disoit aussi *Sangoy* : sur quoi on peut voir Pasquier, L. 8. ch. 2. de ses Reecherches. Mais tous ces mots sont du genre masculin ; c'est pourquoi, dans l'édition de 1666. on a mis, *avecques un Sambieu. Une Sambieu* se peut sauver à la faveur de l'ellipse, en supposant un substantif féminin sous-entendu, tel, par exemple, que *parole.*

Sotte discretion, je voulus faire accroire,
Qu'un Poëte n'est bisarre & fascheux qu'apres boire.
Je baisse un peu la teste, & tout modestement
Je luy fis à la mode un petit compliment.
Luy, comme bien appris, le mesme me sceut rendre,
Et ceste courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux, chargé d'age & d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs.
Il me prit par la main, apres mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place,
Et dansant tout ainsi qu'un Barbe encastelé,
Me dist, en remâchant un propos avalé :
Que vous estes heureux vous autres belles ames,
Favoris d'Apollon, qui gouvernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez que pour vous seulement!

Mais

## *REMARQUES.*

Vers 24. —— *Entre les mains des Juifs.*) Les Juifs sont de grands Usuriers. Dans la premiere édition de 1608, on lisoit, *des Juys*, suivant la prononciation de ce mot, au tems de Regnier. Aujourdhui on écrit & on prononce *Juif* & *Juifs*, quoi qu'en dise l'Auteur du Traité de la Prononciation Françoise, pag. 660.

Vers 27. —— *Un Barbe encastelé.*) Un cheval encastelé est, selon Mr. de Solleysel, dans son *Parfait Maréchal*, celui dont les talons pressent si fort le petit pied, qu'ils font boiter le cheval, ou du moins l'empêchent de marcher à son aise; & ce defaut est plus ordinaire aux chevaux de légere taille, comme aux chevaux *Barbes*, & aux chevaux d'Espagne.

Mais vous les meritez : vos vertus non communes
Vous font digne, Monsieur, de ces bonnes fortunes;
Glorieux de me voir si hautement loüé,
Je devins aussi fier qu'un chat amadoüé ;
Et sentant au Palais mon discours se confondre ;
D'un ris de Sainct Medard il me fallut respondre.
Je poursuis. Mais, amy, laissons le discourir,
Dire cent & cent fois : il en faudroit mourir ;
Sa Barbe pinçoter, cageoller la science,
Relever ses cheveux, dire, en ma conscience,
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants ;
Rire hors de propos, monstrer ses belles dents,

Se

## *REMARQUES.*

Vers 38. *D'un ris de Sainct Medard.*) D'un ris forcé. Grégoire de Tours, c. 95. *de la Gloire des Confesseurs*, nous apprend, que St. Medard ayant le don d'appaiser la douleur des dents, on le représentoit exprès, la bouche entr'ouverte, laissant un peu voir ses dents, pour faire souvenir, quand on y auroit mal, d'avoir recours à ce Saint. Et par ce que entr'ouvrant ainsi la bouche, il paroissoit rire, mais d'un ris, qui ne passoit pas le bout des dents, de là est venu le proverbe *d'un ris de St. Medard*, pour signifier un ris forcé.

Vers 40. —— *Il en faudroit mourir.*

Vers 42. —— *En ma conscience.*) Ce sont de ces expressions passageres, que le caprice, ou le hazard introduisent de tems en tems, & qu'on employe à tout propos, tandis qu'elles sont à la mode. Dans les Mémoires de Sully, Part. 2. ch. 11. il est parlé de ces *Cajoleurs de Cour, qui semblent n'y être, que pour faire des exclamations & des admirations de tout ce qu'ils voyent & oyent : réiterer des* Jésus Sire ! *& crier en voix dolente*, il en faut mourir !

Vers 43. —— *Mordre un bout de ses gants.*) 1608. 1612. *guents*.

Se carrer ſur un pied, faire arſer ſon eſpée,
Et s'adoucir les yeux ainſi qu'une poupée :
Cependant qu'en trois mots je te feray ſçavoir,
Où premier à mon dam ce faſcheux me peut voir.
  J'eſtois chez une Dame, en qui, ſi la Satyre
Permettoit en ces vers que je le peuſſe dire,
Reluit, environné de la divinité,
Un eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.
  Ce fanfaron, chez elle eut de moy cognoiſſance ;
Et ne fut de parler jamais en ma puiſſance,
Luy voyant ce jour-là ſon chappeau de velours ;
Rire d'un faſcheux conte, & faire un ſot diſcours ;
Bien qu'il m'eut à l'abord doucement fait entendre,
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre :
Et deſtournant les yeux, Belle, à ce que j'entens,
Comment ! vous gouvernez les beaux eſprits du temps ;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 45. ——— *Faire arſer ſon eſpée.*) *Arſer* : du tems de Rabelais on diſoit *arreſſer*, *ils arreſſoient*, comme on lit dans l'édition de Dolet, Liv. 2. ch. 17. & au ch. 26. on lit auſſi *arreſſer* ; mot qui vient de l'Italien *Arricciare*, formé du Latin *Adrectiare*.

Vers 55. *Son chappeau de velours.*) Les gens du grand air portoient alors des chapeaux, couverts ou doublez de velours, dont l'uſage eſt demeuré ſeulement à quelques officiers de robe, qui n'étant pas graduez, portent encore le chapeau ou la toque de velours noir. Les Penſionnaires du College de Louis le Grand le portent encóre dans la maiſon. Notez, dit Rabel. L. 1. ch. 13. *que des chapeaux les uns ſont ras, les autres à poil, les autres veloutez, les autres taffetaſſez, les autres ſatiniſez.*

Et faisant le doucet de parole & de geste,
Il se met sur un lict, luy disant, je proteste
Que je me meurs d'amour, quand je suis pres de vous;
Je vous ayme si fort que j'en suis tout jaloux.
Puis rechangeant de note, il monstre sa rontonde:
Cest ouvrage est-il beau? que vous semble du monde?
L'homme que vous sçavez, m'a dit qu'il n'ayme rien;
Madame, à vostre avis, ce jourd'huy suis-je bien?
Suis-je pas bien chaussé? ma jambe est elle belle?
Voyez ce taffetas? la mode en est nouvelle;
C'est œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit;
Que contre les clinquants le Roy fait un Edit.
Sur le coude il se met, trois boutons se délace:
Madame, baisez-moi, n'ay-je pas bonne grace?

Que

## REMARQUES.

Vers 65. —— *Il monstre sa rotonde.*) Collet empesé, & monté sur du carton. Dans la Satire intitulée *l'Inventaire d'un Courtisan*, imprimée avec les Oeuvres de Regnier, dans les éditions de 1616, 1617. &c.

*La coquille d'un limaçon,*
*Pour bien lisser une rotonde.*

Vers 71. *C'est œuvre de la Chine.*) On appele Taffetas de la Chine, celui qui est rouge & blanc.

Vers 72. *Que contre les clinquants le Roy fait un Edit.*) Henri IV. avoit fait trois Edits contre les *clinquants* & dorures: le premier en 1594. le second en 1601. & le troisieme en Novembre 1606. publié & registré au Parlement, le 9. Janvier 1607. C'est de ce dernier Edit que Regnier veut parler; & il peut servir de date à cette Satire.

Que vous estes fascheuse ! à la fin on verra,
Rosete, le premier qui s'en repentira.
D'assez d'autres propos il me rompit la teste ;
Voilà quant & comment je cogneu ceste beste ;
Te jurant, mon amy que je quittay ce lieu,
Sans demander son nom, & sans luy dire Adieu.
Je n'eus depuis ce jour de luy nouvelle aucune ;
Si n'est ce matin, que de male fortune,
Je fus en ceste Eglise, où, comme j'ay conté,
Pour me persécuter Satan l'avoit porté.

Apres

## *REMARQUES.*

Vers 75. —— *A la fin on verra, Rosete, le premier qui s'en repentira.*) L'Abbé Desportes, oncle de Regnier, avoit fait une chanson ou Villanelle, dont chaque couplet finissoit par ce refrain :

*Nous verrons, Bergere Rozette,*
ou, *volage Bergere,*
*Qui premier s'en repentira.*

Le Petit-maitre, dont Regnier fait ici la peinture, se met à chanter ce refrain à la Dame chez qui il étoit. Voici le premier couplet de la Villanelle de Desportes, imprimée dans ses Oeuvres, parmi les Bergeries :

*Rozette, pour un peu d'absence,*
*Votre cœur vous avez changé :*
*Et moy, sçachant cette inconstance,*
*Le mien autre part j'ay rangé.*
*Jamais plus Beauté si légere*
*Sur moy tant de pouvoir n'aura.*
*Nous verrons, volage Bergere,*
*Qui premier s'en repentira.*

Regnier a répeté le même refrain dans la quatorzieme Satire, vers 166.

*Rozete, nous verrons qui s'en repentira.*

Vers 79. [illegible] ittay *ce lieu.*) Edit[illegible] 16[illegible]
11[illegible]

Apres tous ces propos qu'on se dict d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille, & demourant pensif,
L'eschine j'alongeois comme un asne rétif;
Minutant me sauver de ceste tirannie.
Il le juge à respect : ô ! sans ceremonie,
Je vous suply, dit-il vivons en compagnons;
Ayant, ainsi qu'un pot, les mains sur les roignons.

Il

## *REMARQUES.*

Vers 87. *Je chauvy de l'oreille,* &c.) Horace, L. 1. Sat. 9. 20.

*Demitto auriculas, ut iniqua mentis asellus,*
*Cùm gravius dorso subiit onus.*

Messieurs de l'Académie & Furetiere, ont expliqué le verbe *Chauvir*, par *dresser les oreilles*; & Regnier a dit : *Je chauvy de l'oreille*, pour exprimer le *Demitto auriculas* d'Horace : ce qui ne s'accorde point avec l'explication de l'Académie, & confirme plutôt celle d'Oudin dans son Dictionaire François-Italien, où *Chauvir* est interprété, *Chinare dimenando le orecchie.* Rabelais, dans le Prologue du troisieme Livre, a dit : *chauvent des oreilles*; & dans le chap. 7. du Livre 5. attribué à Rablais, on lit que l'Asne, à qui l'on présenta de l'avoine, *chauvoit de l'oreille*; c'est à dire, baissoit l'oreille modestement, pour témoigner qu'on lui faisoit trop d'honneur de la lui vouloir cribler. On lit aussi dans *le Moyen de parvenir*, chapitre intitulé, *Sommaire : Il y en avoit qui chauvissoient les oreilles, comme asnes en appétit. Chauvir* ou *chauver* vient apparemment du Latin *Cadivus.* Pline a dit *Poma cadiva*, des pommes qui d'elles-mêmes tombent de l'arbre. De *cadivus*, on peut, dans la basse-Latinité, avoir fait *cadivare*, comme de *captivus* on a fait *captivare.*

Vers 89. *Minutant me sauver* &c.) Horace, même Satire, vers 8.

——— *Miserè discedere quærens*, &c.

Il me pouſſe en avant, me préſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts, hors l'Egliſe il me porte;
Auſſi froid qu'un jaloux qui voit ſon corrival,
Sortis, il me demande: eſtes-vous à cheval?
Avez vous point ici quelqu'un de voſtre troupe?
Je ſuis tout ſeul, à pied. Lui, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
Je vous baiſe les mains, je m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner. O Dieu! le galand homme!
J'en ſuis. Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on aſ-
Je laiſſe choir la teſte, & bien peu s'en falut, [ſomme,
Remettant par deſpit en la mort mon ſalut,
Que je n'allaſſe lors, la teſte la premiere,
Me jetter du pont neuf à bas en la riviere.
Inſenſible il me traine, en la court du Palais,
Où trouvant par hazard quelqu'un de ſes valets,
Il l'appelle, & luy dit: hola hau, Ladreville,
Qu'on ne m'attende point, je vay diſner en ville.

Dieu

## *REMARQUES.*

Vers 96. —— *Eſtes vous à cheval?*) Les carroſſes n'étant pas fort en uſage, du tems de Regnier, les gens de diſtinction alloient à cheval dans les rues.

Vers 99. *Moy, pour m'en dépêtrer, &c.*) Horace, au même endroit, vers 14.

—— *Miſerè cupis ...*

*Jam dudum video. Sed nil agis; uſque tenebo,*
*Perſequar. Hinc quò nunc iter eſt tibi? Nil opus eſt te*
*Circumagi: quendam volo viſere, non tibi notum*, &c.

... *Lui dire tout expres.*) ... & ſuivantes: *Je*

Dieu ſçait ſi ce propos me traverſa l'eſprit !
Encor n'eſt-ce pas tout : il tire un long eſcrit,
Que voyant je frémy. Lors, ſans cageollerie,
Monſieur, je ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
Auſſi n'en eſt-ce pas, ce ſont des meſchans vers,
( Je cogneu qu'il eſtoit veritable à ſon dire, )
Que pour tuer le temps je m'efforce d'eſcrire ;
Et pour un courtiſan, quand vient l'occaſion,
Je montre que j'en ſçay pour ma proviſion.
Il lit, & ſe tournant bruſquement par la place,
Les banquiers eſtonnez admiroient ſa grimace,
Et monſtroient en riant qu'ils ne luy euſſent pas
Preſté ſur ſon minois quatre doubles ducats ;
( Que j'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate. )
Je l'eſcoute, & durant que l'oreille il me flate,
( Le bon Dieu ſçait comment ) à chaſque fin de vers,
Tout exprés je diſois quelque mot de travers.
Il pourſuit, nonobſtant d'une fureur plus grande,
Et ne ceſſa jamais qu'il n'eut fait ſa legende.
Me voyant froidement ſes œuvres advoüer,
Il les ſerre, & ſe met luy-meſme à ſe loüer :
Doncq' pour un Cavalier n'eſt-ce pas quelque choſe ?
Mais, Monſieur, n'avez-vous jamais veu de ma proſe ?
Moy de dire que ſi, tant je craignois qu'il euſt
Quelque procés verbal qu'entendre il me falluſt.

En-

Encore, dittes-moy en vostre conscience,
Pour un qui n'a du-tout acquis nulle science;
Cecy n'est-il pas rare? Il est vray, sur ma foy,
Luy dis-je sousriant. Lors se tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras, & tout petillant d'aise,
Doux comme une espousée, à la jouë il me baise:
Puis me flattant l'espaule, il me fist librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Apres ceste carresse, il rentre de plus belle:
Tantost il parle à l'un, tantost l'autre l'appelle,
Tousjours nouveaux discours; & tant fut-il humain,
Que tousjours de faveur il me tint par la main.
J'ay peur que sans cela, j'ay l'ame si fragile,
Que le laissant d'aguet, j'eusse peu faire gile:
Mais il me fust bien force, estant bien attaché,
Que ma discretion expiast mon peché.
　Quel heur ce m'eust esté, si, sortant de l'Eglise,
Il m'eust conduit chez luy; & m'ostant la chemise,
Ce beau valet, à qui ce beau maistre parla,
M'eust donné l'anguillade, & puis m'eust laissé là!

Hono-

*REMARQUES.*

Vers 138. *Pour un qui n'a du-tout acquis nulle Science.*) Premiere Edition, 1608. *Nul acquis de Science.* Ce mot *acquis*, est ici Substantif: *Il n'a nul acquis, il a beaucoup d'acquis.*

Vers 150. *Que le laissant d'aguet.*) Dans toutes les éditions il y a *du guet*; mais c'e[...] d'impression. *D'aguet* [...] ment, subtilemen[...] *d'aguet.* Si [...]

Vers [...] *guillade.*

Honorable défaite, heureuse eschapatoire,
Encores derechef me la fallut-il boire.
Il vint à reparler dessus le bruit qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Cour,
Que Paris est bien grand, que le Pont neuf s'achève;
Si plus en paix qu'en guerre, un Empire s'esleve.
Il vint à définir, que c'étoit qu'Amitié,
Et tant d'autres vertus, que c'en estoit pitié.
Mais il ne définit, tant il estoit novice,
Que l'indiscretion est un si fascheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,
Que de vivre à la gesne avec un indiscret.

Tan-

## *REMARQUES.*

*guillade.* Dans toutes les autres éditions avant 1642. *Anguilade.* On foüettoit avec une peau d'Anguille les jeunes Gentils hommes Romains qui étoient en faute. Pline, Liv. 9. ch. 23. De là sans doute est venu, que dans les Ecoles on a donné le nom *d'Anguille* à certaine courroye, dont anciennement on frapoit les jeunes gens qui avoient manqué à leur devoir. Les Gloses d'Isidore, citées par Du Cange dans son Glossaire Latin: *Anguilla est quâ coercentur in scholis pueri, quæ vulgò scutica dicitur.* C'est la Remarque du Commentateur de Rabelais, sur cet endroit du L. 2. ch. 30. *Adoncq le pastissier lui bailla l'anguillade, si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuses.* Et au Liv. 5. ch. 16. *Je le renvoyerois bien d'où il est venu, à grands coups d'anguillade.*

Vers 161. —— *Que le Pont neuf s'acheve.*) Ce Pont fut commencé en 1578. sous le regne d'Henri III. & ayant été discontinué, à cause des guerres civiles, Henri le Grand y fit travailler de nouveau en 1604. & il fut achevé en 1606. Cette date marque encore le tems auquel notre Auteur composa cette Satire.

Tandis que ces discours me donnoient la torture,
Je sonde tous moyens pour voir si d'aventure
Quelque bon accident eust peu m'en retirer,
Et m'empescher enfin de me desesperer.
Voyant un Président, je luy parle d'affaire ;
S'il avoit des procés, qu'il estoit nécessaire
D'estre tousjours aprés ces Messieurs bonneter ;
Qu'il ne laissast, pour moy, de les solliciter ;
Quant à luy, qu'il estoit homme d'intelligence,
Qui sçavoit comme on perd son bien par négligence ;
Où marche l'interest, qu'il faut ouvrir les yeux.
Ha ! non, Monsieur, dit-il, j'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce qui j'ay, que vostre compagnie ;
Et se mist aussi-tost sur la cerémonie.
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadêses là,
Un temps, sans luy parler, ma langue vacila.
Enfin je me remets sur les cageolleries,
Luy dis, comme le Roy estoit aux Tuilleries,

Ce

## REMARQUES.

Vers 180. *Ha ! non, Monsieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux* &c.) Horace, dans la même Satire, vers 40.

*——Dubius sum quid faciam, inquit :*
*Téne relinquam, an rem. Me, sodes.*
*Non faciam, ille* &c.

Vers 186. *Lui dis (comme le Roy* &c.) Dans toutes les éditions ce vers & le suivant [illegible] construez de cette maniere :

*Luy dit* [illegible]
[illegible]
*Ce qui* [illegible]

Ce qu'au Louvre on disoit : qu'il feroit ce jourd'huy.
Qu'il devroit se tenir tousjours auprés de luy,
Dieu sçait combien alors il me dist de sottises,
Parlant de ses hauts faicts & de ses vaillantises ;
Qu'il avoit tant servy, tant fait la faction,
Et n'avoit cependant aucune pension ;
Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'Histoire,
Comme on fait son travail, ne desroboit sa gloire ;
Et s'y met si avant que je creu que mes jours
Devoient plustost finir que non pas son discours.
  Mais comme Dieu voulut, aprés tant de demeures,
L'orloge du Palais vint à fraper onze heures ;
Et luy, qui pour la souppe avoit l'esprit subtil :
A quelle heure, Monsieur, vostre oncle disne-t'il ?

Lors

## REMARQUES.

C'est à dire : *Je lui dis que le Roy étoit aux Tuilleries : & je lui demandai ce qu'on disoit au Louvre que le Roy feroit aujourd'hui.* Mais il m'a paru que ce qui précede & ce qui suit ces deux vers, conduisoit à un autre sens : c'est pourquoi j'ai changé la ponctuation, pour exprimer le sens de l'Auteur, qui vraisemblablement a voulu dire, que, comme le Roy étoit aux Tuilleries, Regnier, pour cageoller son Importun, lui avoit demandé ce qu'on disoit au Louvre, & ce que le Roy feroit aujourd'hui.

Vers 194. *Comme on fait son travail.* ) *Comme on dérobe son travail.* Cette expression est parallele avec celle du vers 22. de la cinquieme Satire : *Comme la mort vous fait, la teigne le dévore.*

Même vers. *Ne desroboit sa gloire.*) 1608, 1642. 1667. *Dérobroit* pour *Déroberoit.*

Vers 195. *Et s'y met.*) *Et s'y mit*, édition de 1642. & suivantes.

Lors bien peu s'en fallut, sans plus long-temps atendre,
Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre.
Encore l'eussé-je-fait, estant desesperé ;
Mais je croy que le Ciel contre moy conjuré
Voulut que s'accomplist ceste avanture mienne,
Que me dist, jeune enfant, une Bohemienne :
Ny la peste, la faim, la verolle, la tous
La fievre, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront cestuy-cy ; mais l'importun langage
D'un facheux ; qu'il s'en garde, estant grand, s'il est sage.
Comme il continuoit ceste vieille chanson,
Voicy venir quelqu'un d'assez pauvre façon.
Il se porte au devant, luy parle, le cageolle ;
Mais cest autre, à la fin, se monta de parole ;

## *REMARQUES.*

Vers 206. *Que me dist, jeune enfant, une Bohemienne, &c.*) Horace, même Satire, v. 29.

*——Namque instat fatum mihi triste, Sabella*
*Quod puero cecinit, divinâ mota anus urnâ.*
*Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet ensis,*
*Nec laterum dolor, aut tussis, nec tarda podagra :*
*Garrulus hunc quando consumet cunque ; loquaces,*
*Si sapiat vitet, simul atque adoleverit ætas.*

212. *Voicy venir quelqu'un d'assez pauvre façon.*) Un Sergent. Horace, même Satire :

*——Casu venit obvius illi*
*Adversarius : &, Quò tu, turpissime ? magnâ*
*Exclamat voce.*

Monsieur, c'est trop long-temps .... tout ce que vous voudrez....
Voicy l'Arrest signé.... non, Monsieur, vous viendrez....
Quand vous serez dedans, vous ferez à partie....
Et moy qui cependant n'estois de la partie,
J'esquive doucement, & m'en vais à grands pas,
La queuë en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur sautant de joye, & triste d'aparence.
Depuis aux bons Sergens j'ay porté reverence,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que je receusse un jour le bien de mon salut.
Mais craignant d'encourir vers toy le mesme vice.
Que je blasme en autruy, je suis à ton service,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy.
De faim, d'un importun, de froid, & de soucy.

## *REMARQUES.*

Vers 215. *Monsieur, c'est trop long-temps* ...... &c.) Dans ce vers & les deux suivans, le Sergent répond, tout haut, & par ricochets, aux raisons que le personage est censé lui alléguer tout bas, pour se dispenser d'aller en prison. Ces interruptions n'étoient marquées que par des virgules, dans l'impression; je les ai fait distinguer par des points.......

Vers 217. *Quand vous serez dedans, vous ferez à partie.*) Quand vous serez en prison, vous prendrez à partie celui qui vous y fait mettre.

Vers 227. *Et prie Dieu qu'il nous garde.*) L'*e* final de ce mot, *prie*, est une voyelle muette, qui ne se fait presque pas sentir dans la prononciation; ainsi, pour rendre ce vers regulier, il faut prononcer, *Et pri' Dieu.* Dans l'édition de 1655. & suivantes, on a corrigé, *Priant Dieu.* Voyez la Note sur le vers 59. de la neuviéme Satire.

A MON-

# A MONSIEUR RAPIN. *

## SATYRE IX.


Apin, le favorit d'Apollon & des Muses,
Pendant qu'en leur mestier jour & jour tu t'amuses,

Et

### REMARQUES.

* On lit dans la Vie de Malherbe, attribuée à Racan, & imprimée en 1672. que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique, & qu'il l'estimoit en son genre, à l'égal des Latins; mais qu'il survint entre eux un divorce, dont voici la cause. Etant allez diner ensemble chez l'Abbé Desportes, oncle de Regnier, ils trouverent qu'on avoit déja servi les potages. Desportes se levant de table, reçut Malherbe avec grande civilité, & offrit de lui donner un exemplaire de ses Pseaumes, qu'il avoit nouvellement faits. Comme il se mit en devoir de monter en son cabinet pour l'aller querir, Malherbe lui dit, qu'il les avoit déja vûs, que cela ne meritoit pas qu'il prit cette peine, & que son potage valoit mieux que ses Pseaumes. Cette brusquerie déplut si fort à Desportes, qu'il ne lui dit pas un mot de tout le diner; & aussitôt qu'ils furent sortis de table, ils se separerent, & ne se sont jamais vûs depuis. Cela donna lieu à Regnier de faire contre Malherbe, la Satire qui commence: *Rapin, le favori*, &c.

Nicolas Rapin, Poëte François, étoit né à Fontaine-le-Comte, en Poitou. Il mourut à Tours, dans un âge fort avancé, le 15. de Fevrier 1608. La plupart des Beaux-esprits de son temps lui consacrèrent des éloges funèbres.

On trouvera à la fin de ce Livre une Epitaphe de Rapin, en forme de Sonnet, composée par Reg & qui n'avoit pas encore été primée parmi ses œuvres.

Vers 1. *Rapin le* de 1642. & suivan

Apres tous ces propos qu'on se dict d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille, & demourant pensif,
L'eschine j'alongeois comme un asne rétif;
Minutant me sauver de ceste tirannie.
Il le juge à respect : ô! sans ceremonie,
Je vous suply, dit-il vivons en compagnons;
Ayant, ainsi qu'un pot, les mains sur les roignons.

Il

## *REMARQUES.*

Vers 87. *Je chauvy de l'oreille*, &c.) Horace, L. 1. Sat. 9. 20.

*Demitto auriculas, ut iniqua mentis asellus,*
*Cùm gravius dorso subiit onus.*

Messieurs de l'Académie & Furetiere, ont expliqué le verbe *Chauvir*, par *dresser les oreilles*; & Regnier a dit : *Je chauvy de l'oreille*, pour exprimer le *Demitto auriculas* d'Horace : ce qui ne s'accorde point avec l'explication de l'Académie, & confirme plutôt celle d'Oudin dans son Dictionaire François-Italien, où *Chauvir* est interprété, *Chinare dimenando le orecchie*. Rabelais, dans le Prologue du troisieme Livre, a dit : *chauvent des oreilles*; & dans le chap. 7. du Livre 5. attribué à Rablais, on lit que l'Asne, à qui l'on présenta de l'avoine, *chauvoit de l'oreille*; c'est à dire, baissoit l'oreille modestement, pour témoigner qu'on lui faisoit trop d'honneur de la lui vouloir cribler. On lit aussi dans *le Moyen de parvenir*, chapitre intitulé, *Sommaire : Il y en avoit qui chauvissoient les oreilles, comme asnes en appétit. Chauvir* ou *chauver* vient apparemment du Latin *Cadivus*. Pline a dit *Poma cadiva*, des pommes qui d'elles-mêmes tombent de l'arbre. De *cadivus*, on peut, dans la basse-Latinité, avoir fait *cadivare*, comme de *captivus* on a fait *captivare*.

Vers 89. *Minutant me sauver* &c.) Horace, même Satire, vers 8.

——— *Miserè discedere quærens*, &c.

Il me pousse en avant, me présente la porte,
Et sans respect des Saincts, hors l'Eglise il me porte;
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corrival,
Sortis, il me demande: estes-vous à cheval?
Avez vous point ici quelqu'un de vostre troupe?
Je suis tout seul, à pied. Lui, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
Je vous baise les mains, je m'en vais icy pres,
Chez mon oncle disner. O Dieu! le galand homme!
J'en suis. Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,
Je laisse choir la teste, & bien peu s'en falut,
Remettant par despit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la teste la premiere,
Me jetter du pont neuf à bas en la riviere.
Insensible il me traine, en la court du Palais,
Où trouvant par hazard quelqu'un de ses valets,
Il l'appelle, & luy dit: hola hau, Ladreville,
Qu'on ne m'attende point, je vay disner en ville.

Dieu

## *REMARQUES.*

Vers 96. —— *Estes vous à cheval?*) Les carrosses n'étant pas fort en usage, du tems de Regnier, les gens de distinction alloient à cheval dans les rues.

Vers 99. *Moy, pour m'en depêtrer, &c.*) Horace, au même endroit, vers 14.

—— *Misere cupis, inquit, abire: Jam dudum video. Sed nil agis; usque tenebo,*
*Persequar. Hinc quò nunc iter est tibi? Nil opus est te*
*Circumagi: quendam volo visere, non tibi notum, &c.*

Vers même. *Lui dire tout expres.*) Edition de 1642. & suivantes: *Je lui dis tout exprés.*

Des Portes n'est pas net, du Bellay trop facile ;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & relevez,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvez.
Comment ! il nous faut donq', pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie & du temps se deffende,
Qui trouve quelque place entre les bons Autheurs ;
Parler comme à sainct Jean parlent les crocheteurs.
Encore je le veux, pourveu qu'ils puissent faire.
Que ce beau sçavoir entre en l'esprit du vulgaire :

Et

## *REMARQUES.*

Ronsard, de Desportes, de du Bellay, & de Belleau. Il est vrai que Malherbe traitoit ces Poëtes avec beaucoup de mépris, & les décrioit en toutes occasions. Il avoit effacé plus de la moitié de son Ronsard, & en cottoit à la marge les raisons. Un jour Yvrande, Racan, Coulomby, & quelques autres de ses amis, le feüilletoient sur sa table ; & Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé : *Pas plus que le reste*, dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, & entr'autres à Coulomby, de lui dire, que si on trouvoit ce livre aprés sa mort, on croiroit qu'il auroit pris pour bon, ce qu'il n'auroit pas effacé : sur quoi il lui répondit qu'il disoit vrai ; & tout à l'heure il acheva d'effacer le reste *Vie de Malherbe*, pag. 24.

Vers 29. *Comment ! il nous faut doncq'.*) *Comment nous faut-il donc*, Edit. de 1642. & suivantes.

Vers 32. *Parler comme à sainct Jean parlent les crocheteurs.*) C'est-à-dire, comme parlent les crocheteurs de la place de Grève, ou de la Rue Saint-Jean, qui est tout proche l'Eglise de ce nom, appelée pour cela, *Saint-Jean en Grève.* Si notre Auteur n'eût pas été gêné par la mesure du vers, il auroit dit sans doute : *Parler comme à la Grève parlent les crocheteurs.* Quand on demandoit à Malherbe son avis sur quelque mot François, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du Port-au-foin, & disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage. *Vie de Malherbe*, p. 26.

Et quand les Crocheteurs ſeront Poëtes fameux ;
Alors ſans me faſcher je parleray comme eux.
Penſent ils, des plus vieux offençant la mémoire,
Par le meſpris d'autruy s'acquerir de la gloire ;
Et pour quelque vieux mot eſtrange, ou de travers,
Prouver qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers :
( Alors qu'un œuvre brille & d'art & de ſcience,
La verve quelquefois s'eſgaye en la licence. )
Il ſemble en leurs diſcours hautains & genereux ;
Que le cheval volant n'ait piſſé que pour eux ;
Que Phœbus à leur ton accorde ſa vielle ;
Que la mouche du Grec leurs levres emmielle ;

Qu'ils

## *REMARQUES.*

Vers 41. *Alors qu'une œuvre brille* &c. Horace, Art poët. v. 351.

*Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
*Offender maculis, quas aut incuria fudit,*
*Aut humana parum cavit natura.*

Deſpréaux, Art poëtique, Chant I. vers 175.

*C'eſt peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent,*
*Des traits d'eſprit ſemez de tems en tems petillent ;*
*Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu*, &c.

Vers 44. *Que le cheval volant n'ait piſſé que pour eux.*) On lit, *piſſé*, dans l'édition de 1642. & dans les ſuivantes. On avoit mis, *paſſé*, dans toutes les autres, même pendant la vie de l'Auteur.

Vers 46. *Que la mouche du Grec leurs levres emmielle.*) On doit entendre ceci de Pindare, ſur les levres duquel, en ſon enfance, des abeilles ſe poſérent, & firent leur miel : car Platon, dont on a écrit la même choſe, n'a pas fait profeſſion de Poëſie.

Qu'ils ont ſeuls icy bas trouvé la Pie au nit,
Et que des hauts eſprits le leur eſt le zénit :
Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la cognoiſſance ;
Et diſent librement que leur experience
A rafiné les vers, fantaſtiques d'humeur,
Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur ;
Qu'eux tous ſeuls du bien dire ont trouvé la metode ;
Et que rien n'eſt parfaict s'il n'eſt fait à leur mode.
Cependant leur ſçavoir ne s'eſtend ſeulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Eſpier ſi des vers la rime eſt breve ou longue,

On

## *REMARQUES.*

Vers 47. *Qu'ils ont ſeuls icy-bas trouvé la Pie au nit.* ) *Trouver la Pie au nid*, ou *Prendre la Pie au nid*, ſe dit par dériſion de ceux qui croyent avoir fait une heureuſe découverte, ou être venus à bout d'une choſe qui leur paroiſſoit difficile ; parceque, comme dit Nicót dans ſes Proverbes, *Le naturel de la Pie eſt de faire ſon nid ſur les plus hauts arbres qu'elle puiſſe trouver.*

Vers 48. *Et que des hauts eſprits le leur eſt le zénit.* ) *Zenith*, terme d'Aſtronomie, qui ſignifie le point du Ciel qui répond directement à nôtre tête ; oppoſé au *Nadir*, qui eſt la partie du Ciel qui répond à nos piés. *Zenith* & *Nadir*, ſont des mots Arabes.

Vers 57. *Prendre garde qu'un* qui *ne heurte une diphtongue* ) Ou une voyelle. Le concours vicieux de deux voyelles s'appèle *Hiatus*, ou *Bâillement*.

*Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,*
*Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.*

Dit M. Deſpreaux, dans ſon Art poëtique, Chant I. v. 107.

On a remarqué que Malherbe a évité ſoigneuſement les *Hiatus* dans ſes Poëſies. On n'y en trouve qu'un

Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languiſſant :
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage ;

Ils

*REMARQUES.*

qu'un ſeul, qui eſt dans la 23. Strophe de ſon Poëme, intitulé, *les larmes de St. Pierre*, qu'il avoit composé dans ſa jeuneſſe :

> *Je demeure en danger, que l'ame qui eſt née*
> *Pour ne mourir jamais, meure éternellement.*

Le Bâillement eſt dans ces mots, *qui eſt* ; & c'eſt à quoi Regnier fait alluſion : *Prendre garde qu'un qui* &c. Ce vers eſt ainſi dans la premiere édition faite en 1608. L'ignorace des Imprimeurs l'avoit eſtropié dans les éditions ſuivantes, ſous les yeux mêmes de l'Auteur, en mettant, *Prendre garde que un, qui heurte* &c. ce qui ne ſignifie rien. Ce vers fut rétabli dans l'édition de 1642.

Vers 59. *Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant*, &c.) Ceci pourroit encore s'appliquer à l'*Hiatus*, mais vrai-ſemblablement l'Auteur a voulu indiquer une autre règle de Malherbe, qui eſt que quand, à la fin d'un mot, l'*e* muet, ou feminin, eſt précedé d'une autre voyelle, (comme dans ces mots, *vie, prie, aimée*, &c.) il doit être élidé avec une autre voyelle au commencement du mot ſuivant ; parceque cet *e* muet, ne ſe faiſant preſque point ſentir dans la prononciation, n'a pas la valeur d'une ſillabe entiere, *& rend*, comme dit Regnier, *le vers trop languiſſant*. Regnier ne s'eſt jamais voulu aſſujettir à cette règle, ainſi qu'il paroit par ſes Poëſies ; mais elle a été adoptée par tous les Poëtes qui ſont venus après Malherbe. Voyez les Notes, ſur le vers 161. de la Satire 5 : & ſur le vers 227. de la huitieme Satire.

Vers 61. *Et laiſſent ſur le verd.*) Expreſſion proverbiale : *Négligent, abandonnent* ; comme ceux qui laiſſent à terre, ſur l'herbe, ce qu'il falloit amaſſer.

Vers 62. *Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage.*) On a réproché à Malherbe de manquer un peu de ce feu qui fait les grands Poëtes. Boileau, Ode ſur la priſe de Namur, Strophe 2. ſupprimée :

> *Malherbe dans ſes furies*
> *Marche à pas trop concertez.*

Ils rampent baſſement, foibles d'inventions;
Et n'oſent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe,
Que l'art lime, & relime, & polit de façon,
Qu'elle rend à l'oreille un agréable ſon;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embraſe;
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phraſe,
Affectent leurs diſcours tout ſi relevé d'art,
Et peignent leur defaux de couleur & de fard.
Auſſi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets ſe rendent embellies,
Qui gentes en habits, & ſades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leur hameçons;

Dont

## *REMARQUES.*

Vers 70. *Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phraſe.*) Edition de 1608. *Ils attifent leurs mots, ageollivent leur fraſe.* Dans la plûpart des éditions ſuivantes, les Imprimeurs ont mis, *Ils attiſent*; n'ayant pas entendu le ſens *d'attifer*, qui eſt orner, charger *d'attifets*, d'ornemens ſuperflus.

Vers 71. *Affectent leur diſcours tout ſi relevé d'art.*) Edition de 1642, & ſuivantes : *Affectent des diſcours, qu'ils relevent par art.*

Vers 75. *Qui gentes en habits, & ſades en façons.*) Dans la premiere édition, 1608. on lit, *ſades*, qui a la même ſignification que *gentes*, c'eſt à dire, *gentilles*, ſelon Borel Antiquitez Gauloiſes, Nicot, &c. Dans les éditions ſuivantes on a mis, *fades*, qui ſignifie tout le contraire. L'édition de 1642, & celles qui ſuivent, portent, *doucettes en façons.* Dans le Roman de la Roze, on trouve *ſade* dans la ſignification de *ſapidus*, ſavoureux :

*Avocats & Phiſiciens* *

Sont

* Medecins.

Dont l'œil rit mollement avecque afeterie,
Et de qui le parler n'est rien que flaterie:
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement
Leur visage reluit de ceruse & de peautre,
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.
Où, ces divins Esprits, hautains & relevez,
Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreuvez,
De verve & de fureur leur ouvrage estincelle,
De leurs vers tout divins la grace est naturelle,
Et sont, comme l'on voit, la parfaicte beauté,
Qui contente de soy, laisse la nouveauté,
Qui l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grace n'accompagne:
Son front, lavé d'eau claire, esclate d'un beau teint,
De roses & de lys la nature la peint;

Et

## *REMARQUES.*

*Sont tous liez de tels liens,*
*Tant ont le gain & doux & fade,*
*Qu'ils voudroyent pour un malade*
*Qu'ils y en eust plus de cinquante.*

Vers 79. *De rubans piolez.*) Moitié d'une couleur, moitié d'une autre, comme une Pie. *Borel, Antiq. Gaul.*

Vers 81. —— *De céruse & de peautre.*) De plâtre.

Vers 83. *Où, ces divins Esprits.*) *Au lieu que, au contraire. Ces divins Esprits*, c'est à dire Ronsard, du Bellay, & les autres anciens Poëtes dont il vient de parler.

Vers 89. *Que l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Espagne.*) Les Marchandes du Palais à Paris, vendent particulierement les nippes & les ajustemens des femmes.

Et laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices;
Les nonchalances ſont ſes plus grands artifices.
Or, Rapin, quant à moy, je n'ay point tant d'eſprit.
Je vay le grand chemin que mon oncle m'aprit :
Laiſſant là ces Docteurs que les Muſes inſtruiſent
En des arts tout nouveaux; & s'ils font, comme ils diſent,
De ſes fautes un livre auſſi gros que le ſien,
Telles je les croiray quand ils auront du bien;
Et que leur belle Muſe, à mordre ſi cuiſante,
Leur don'ra comme à luy, dix mil eſcus de rente;
De l'honneur, de l'eſtime; & quand par l'Univers,
Sur le lut de David on chantera leurs vers;

## *REMARQUES.*

Vers 93. *Et laiſſant là Mercure & toutes ſes malices.*) Mercure étoit le Dieu du Menſonge, & de l'artifice : *Fraudis furumque magiſter Mercurius.*

Vers 95. —— *Quant à moy, je n'ay point tant d'eſprit.*) Premiere édition : *qui n'ay point tant d'eſprit.*

Vers 98. *En des arts tout nouveaux.*) *En des airs* : édit. de 1642, & ſuivantes.

Vers 99. *De ſes fautes un livre auſſi gros que le ſien.*) Malherbe diſoit effectivement que s'il vouloit ſe donner la peine de remarquer les fautes de l'Abbé Deſportes, il en feroit un Livre auſſi gros que les œuvres de cet Abbé. *Parnaſſe réformé, page 76.*

Vers 102. *Leur don'ra, comme à luy, dix mil eſcus de rente.*) Voyez la Note ſur le vers 57. de la quatrieme Satire. *Leur don'ra*, pour *donnera.*

Vers 104. *Sur le lut de David on chantera leurs vers.*) Deſportes avoit traduit en vers François les Pſeaumes de David, qui furent imprimez à Paris chez Langelier, en 1604, & mis en muſique à pluſieurs parties, par Denis Caignet, Muſicien de Mr. de Villeroy. La muſique fut imprimée chez Pierre Ballard, en 1607.

Qu'ils auront joint l'utile avecq' le déléctable,
Et qu'ils sçauront rimer une aussi bonne table.
On faict en Italie un conte assez plaisant,
Qui vient à mon propos, qu'une fois un Paisant,
Homme fort entendu, & suffisant de teste,
Comme on peut aisément chercher par sa requeste;
S'en vint trouver le Pape, & le voulut prier,
Que les Prestres du temps se peussent marier,
Afin, ce disoit-il, que nous puissions nous autres,
Leurs femmes carresser, ainsi qu'ils font les nostres.
Ainsi suis-je d'avis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'esprit si bon, & l'intellect si haut,
Le jugement si clair; qu'ils fassent un ouvrage,
Riche d'inventions, de sens & de langage,

Que

*REMARQUES.*

Vers 107. *On faict en Italie un conte assez plaisant.* La question qui fut agitée au Concile de Trente, si l'on permettroit aux Prêtres de se marier, avoit sans doute donné lieu à ce Conte. Je ne crois pas qu'il se trouve ailleurs que dans Regnier.

Vers 114. *Leurs femmes carresser, ainsi qu'il font les nostres.*) Martial, Liv. 2. Epig. 64. *Corrumpit sine talione cœlebs.* Le reste de la comparaison que Regnier fait dans les vers suivans, se trouve à la fin de la même Epigramme: *Nil securius est malo Poetâ.*

En voicy une imitation Françoise, par le célebre Mr. De la Monnoye:

*Colin, tu pilles Despréaux,*
*Sans appréhender qu'il se vange:*
*Il ne peut te rendre le change;*
*Tes vers ne sont pas assez beaux.*
*Sans redouter le cocuage,*
*Un Abbé dans son voisinage,*
*Fait cocus force gens de bien.*
*Un aveugle éborgne sans crainte*
*De recevoir pareille atteinte.*
*Un mauvais rimeur ne craint rien.*

Que nous puissions draper comme ils font nos escris ;
Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien apris,
Qu'ils monstrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere.
Leur âge deffaudra plustost que la matiere.
Nous sommes en un siécle où le Prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend.
Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de honte;
Et comme de valeur nostre Prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil' ; qu'ils ostent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers :
Qu'ils composent une œuvre, on verra si leur livre,
Apres mille & mille ans, sera digne de vivre,
Surmontant par vertu, l'envie & le destin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
 Mais, Rapin mon amy, c'est la vieille querelle,
L'homme le plus parfaict a manque de cervelle ;
Et de ce grand deffaut vient l'imbécilité,
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté :
Et selon le sujet qu'à l'œil il se propose,
Suivant son appétit il juge toute chose.

Aussi,

## *REMARQUES.*

Vers 127. *Hercule, Ænée, Achil'*) Premiere édition : *Ænée*. Celles de 1612. 1613. & autres, *Ælée*, qui ne signifie rien. 1642, & suivantes, *Hercule, Ænée, Hector*.

Vers 134. *L'homme le plus parfaict a manque de cervelle.*) *Manque* est un substantif : *avoir manque*, c'est *manquer*. On lit, *manque*, dans la premiere édition. Dans la plûpart des autres on a mis, *a manqué de cervelle*; mais la premiere leçon paroit la plus juste.

Aussi, selon nos yeux, le Soleil est luysant.
Moy-mesme en ce discours qui fais le suffisant,
Je me cognoy frappé, sans le pouvoir comprendre;
Et de mon ver-coquin je ne me puis deffendre.
Sans juger, nous jugeons, estant nostre raison
Là haut dedans la teste, où, selon la saison
Qui regne en nostre humeur, les broüillars nous embroüillent,
Et de liévres cornus le cerveau nous barboüillent.
Philosophes resveurs, discourez hautement:
Sans bouger de la terre allez au Firmament;
Faites que tout le Ciel branle à vostre cadence;
Et pesez vos discours mesme dans sa balance:
Cognoissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous;

Por-

## *REMARQUES.*

Vers 142. *Et de mon ver-coquin.*) De mon caprice. Furetiere le définit, une petite fureur, qui saisit quelque fois l'esprit des hommes, & qui les rend capricieux, acariastres, têtus, & incapables de raison. Le peuple croid qu'il y a effectivement un ver dans la tête des gens agitez de cette passion.

Vers 145. —— *Les brouillars nous embrouillent.*) Premiere édition: *Les brouillas.*

Vers 146. *Et de liévres cornus.*) Toutes sortes d'idées fausses & chimeriques. On dit aussi *des visions cornues.* Regnier donne ici les *Liévres cornus* pour des *Chimeres:* cependant on assure qu'il se trouve des Liévres qui ont des cornes. Jonston, dans son Histoire naturelle, *de Quadrupedibus*, nous a donné deux figures de ces *Liévres cornus.* Feu M. Renaudot racontoit, que, de son tems, Mr. le Duc de Vitry ayant pris à la chasse un Liévre de cette espèce, il en fit présent à Jacques I. Roi d'Angleterre. *Mém. de Vigneul-Marville, tom. 1. p. 5.*

Portez une lanterne aux cachots de nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture,
Quelle main sur la terre en broye la couleur,
Leurs secrettes vertus, leurs degrez de chaleur;
Voyez germer à l'œil les semences du monde,
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde,
Deschiffiez les secrets de Nature & des Cieux:
Vostre raison vous trompe, aussi bien que vos yeux.

Or ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moy-mesme une Satyre,
N'estimer rien de vray, qu'au goust il ne soit tel,
Vivre, & comme Chrestien adorer l'Immortel,
Où gist le seul repos, qui chasse l'ignorance:
Ce qu'on void hors de luy n'est que sotte apparence,
Piperie, artifice; encore, ô cruauté
Des hommes, & du temps! nostre meschanceté

S'en

## *REMARQUES.*

Vers 154. *Sachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture.*) Racine, Athalie, Acte, I. Scene 4. v. 13.

*Il donne aux fleurs leur aimable peinture.*

Vers 155. *Quelle main sur la terre en broye la couleur.*) *Broye*, de deux Syllabes: voyez la Note sur le vers 59. de cette Satire. Boileau, Lutrin, Chant. 2. v. 102.

*L'autre broye en riant le vermillon des moines.*

Vers 164. *Vivre, & comme Chrestien adorer l'Immortel.*) 1616. 1617. & 1625. *Vivre comme Chrétien, adorer l'Immortel.*

S'en ſert aux paſſions, & deſſous une aumuſſe,
L'ambition, l'amour, l'avarice ſe muſſe.
L'on ſe couvre d'un froc pour tromper les jaloux;
Les Temples aujourd'huy ſervent aux rendez-vous:
Derriere les pilliers ont oyt mainte ſornette,
Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.
On doit rendre, ſuivant & le temps & le lieu,
Ce qu'on doit à Céſar, & ce qu'on doit à Dieu.
Et quand aux appétis de la ſottiſe humaine,
Comme un homme ſans gouſt, je les ayme ſans peine;
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection:
Nous jugeons, nous voyons, ſelon la paſſion.
Le Soldat aujourd'huy ne reſve que la guerre;
En paix le Laboureur veut cultiver ſa terre:
L'Avare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas;
L'Amant juge ſa Dame un chef d'œuvre icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la faſſe belle,
Qu'elle ante en ſon palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doive ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil, des le ſoir, friſé dans la boutique,
Comme un caſque au matin ſur ſa teſte s'aplique;

Qu'elle

*REMARQUES.*

Vers 169. —— *Et deſſous une aumuſſe,*
*L'ambition, l'amour, &c.*)
Boileau, Lutrin, chant 6. v. 44.

D

Qu'elle ait, comme un piquier, le corselet au dos ;
Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme en dépost soit dessous la toillete ;
Son esprit ulceré juge en sa passion,
Que son teint fait la nique à la perfection.
Le Soldat tout-ainsi pour la guerre soupire ;
Jour & nuict il y pense, & tousjours la desire ;
Il ne resve la nuict que carnage & que sang :
La pique dans le poing, & l'estoc sur le flanc,
Il pense mettre à chef quelque belle entreprise ;
Que forçant un Chasteau, tout est de bonne prise ;
Il se plaist aux trésors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'Avare, d'autre part, n'ayme que la richesse,
C'est son Roy, sa faveur, sa Cour & sa maistresse ;
Nul object ne luy plaist, sinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a, plus il est indigent.
Le Paysant, d'autre soin se sent l'âme embrasée.
Ainsi l'humanité sottement abusée,
Court à ses appétits qui l'aveuglent si bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux, si ne voit elle rien.

Nul

*REMARQUES.*

Vers 206. *C'est son Roy, sa faveur, sa Cour & sa maistresse.*) Editions de 1608. & 1612. *C'est son Roy, sa faveur, la Court & sa maistresse*; ainsi orthographié & ponctué. Edit. de 1613. & suivantes, jusqu'à 1642. *C'est son Roy, sa faveur, la cour est sa maitresse.*

Nul chois hors de ſon gouſt ne regle ſon envie;
Mais s'aheurte où ſans plus quelque apas la convie.
Selon ſon appétit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouve bon ſeulement ce qui plaiſt.
O debile raiſon! où eſt ores ta bride?
Où ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide?
Contre la paſſion trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouvent, courtiſane, apres elle tu cours;
Et ſavourant l'appas qui ton âme enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne vois que par elle.
De là vient qu'un chacun, meſme en ſon deffaut,
Penſe avoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,
Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la nature,
Que le ſens: car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raiſons,
Qui reglons nos eſprits par les comparaiſons
D'une choſe avecq' l'autre, eſpluchons de la vie
L'action qui doit eſtre ou blaſmée, ou ſuivie;
Qui criblons le diſcours, au chois ſe variant,
D'avecq' la fauſſeté, la verité triant,
(Tant que l'homme le peut;) qui formons nos ouvrages,
Aux moûles ſi parfaits de ces grands perſonages,
Qui depuis deux mille ans ont acquis le crédit,
Qu'envers rien n'eſt parfait que ce[illegible]'s en ont dit:

De-

*R E M A R Q*

Vers 233. —— *Qui form* [illegible]
*ouvrages.*) Edit. de 1642.

Devons-nous aujourd'huy, pour une erreur nouvelle,
Que ces clers dévoyez forment en leur cervelle,
Laisser légerement la vieille opinion,
Et suivant leur avis, croire à leur passion ?
    Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles;
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles;
Que je ne pourrois pas croire à leur verité,
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Aussi doit-on plustost imiter nos vieux peres,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimeres.
De mesme, en l'art divin de la Muse, doit-on
Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.
    Mais, Rapin, à leur goust, si les vieux sont profanes;
Si Virgile, le Tasse, & Ronsard, sont des asnes:
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, & mangeons des chardons,

## *REMARQUES.*

Vers 241. —— *Les Huguenots pourroient faire miracles* &c.) Saint Paul, Epître aux Galates, c. 1. v. 8. & 9. *Sed licèt nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis, præterquàm quod evangelizavimus vobis, anathema sit*, &c.

Vers 250. *Si Virgile, le Tasse, & Ronsard, sont des asnes*, &c.) L'évenement a fait voir combien le jugement de Regnier étoit faux, & celui de Malherbe veritable: car depuis long tems, & presque depuis le tems même de Regnier, on ne lit plus Ronsard, du Bellay, Belleau, ni Desportes, qu'il place pourtant à côté d'Homere & de Virgile.

Vers 252. *Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.*) Boileau, Satire 8. à la fin:

*Content de ses chardons & secouant la tête:*
*Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête.*

# SATYRE X. *

CE mouvement de temps, peu cogneu des humains,
Qui trompe nostre espoir, nostre esprit, & nos mains;
Chevelu sur le front, & chauve par derriere,
N'est pas de ces oyseaux qu'on prend à la pantiere:
Non plus que ce Milieu, des vieux tant débatu,
Où l'on mist par despit à l'abry la vertu,
N'est un siége vaquant au premier qui l'occupe.
Souvent le plus mattois ne passe que pour dupe:

Où

## *REMARQUES.*

* Description d'un Soupé ridicule & mal-assorti, auquel Regnier fut retenu malgré lui. Cette Satire n'est point dans la premiere édition, de 1608.

Vers 1. *Ce mouvement de temps, &c.*) L'Occasion. Dans le troisieme Vers, notre Auteur personnifie ce *Mouvement* de temps, en le faisant *chevelu sur le front, & chauve par derriere.* Rabelais, L. 1. ch. 37. *L'Occasion ha tous ses cheveulx au front: quand elle est oultrepassée, vous ne la pouvez plus révoquer. Elle est chauve par le derriere de la teste, & jamais plus ne retourne.* Ausone, Epigr. 12. a fait une description de *l'Occasion.*

Vers 4. *N'est pas de ces oyseaux qu'on prend à la pantiere.*) *Pantiere*, grand filet à prendre les oiseaux. On le tend dans un endroit de passage, & on y prend ordinairement beaucoup d'oiseaux à la fois, quand ils volent par troupes. En Latin, *Panthera*, dont le Jurisconsulte Ulpien fait mention à la fin de la Loi 11. au Digeste, *De actionibus empti & venditi.* En quelques Provinces on l'appelle *Panthiere.*

Vers 5. *N*[illegible] *que ce Milieu, &c.*) *In* [illegible] Horace,

Où par le jugement il faut perdre son temps,
A choisir dans les mœurs ce Milieu que j'entens.
Or j'excuse en cecy nostre foiblesse humaine,
Qui ne veut, ou ne peut, se donner tant de peine,
Que s'exercer l'esprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par estude un lourdaut plus adroit.
Mais je n'excuse pas les censeurs de Socrate,
De qui l'esprit rongneux de soy-même se grate,
S'idolatre, s'admire, & d'un parler de miel,
Se va préconisant cousin de Larcanciel.
Qui baillent pour raisons des chansons & des bourdes;
Et, tous sages qu'ils sont, font les fautes plus lourdes:
Et pour sçavoir gloser sur le Magnificat,
Trenchent en leurs discours de l'esprit délicat,
Controllent un chacun, & par apostasie,
Veulent paraphraser dessus la fantaisie.

## *REMARQUES.*

Vers 9. —— *Il faut perdre son temps.*) Edition de 1642. & suivantes : *le temps.*

Vers 15. *Mais je n'excuse pas les censeurs de Socrate.*) Mr. Despreaux, Sat. 4. a dit de même,

*——Que l'homme le moins sage*
*Croit toûjours avoir seul la sagesse en partage.*

Ici Regnier commence à designer le Courtisan qui l'avoit retenu à souper.

Vers 18. —— *Cousin de Larcanciel.*) Ainsi écrit dans les premieres éditions pendant la vie de l'Auteur, pour *l'Arc-en-ciel.*

Vers 20. *Et, tous sages qu'ils sont.*) *Tout-sages.* De même dans le vers 395. *Et, comme eux, tous sanglans.*

Aussi leur bien ne sert qu'à monstrer le deffaut,
Et semblent se baigner quand on chante tout haut;
Qu'ils ont si bon cerveau, qu'il n'est point de sottise
Dont par raison d'estat leur esprit ne s'advise.
Or il me chaudroit, insensez ou prudens,
Qu'ils fissent à leur frais, messieurs les Intendans,
A chaque bout de champ, si, sous ombre de chere;
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.
Un de ces jours derniers, par des lieux destournez;
Je m'en allois resvant, le manteau sur le nez,
L'ame bizarrement de vapeurs occupée,
Comme un Poëte qui prend les vers à la pipée:
En ces songes profonds où flottoit mon esprit,
Un homme par la main hazardément me prit,
Ainsi qu'on pourroit prendre un dormeur par l'oreille;
Quand on veut qu'à minuict en sursaut il s'esveille.
Je passe outre d'aguet, sans en faire semblant,
Et m'en vois à grands pas, tout froid & tout tremblant:

Crai-

## *REMARQUES.*

Vers 29. *Or il ne me chaudroit.*) *Il ne m'importeroit*, de l'ancien verbe *Chaloir*, qui n'est plus en usage.

Vers 33. *Un de ces jours derniers, par des lieux destournez, &c.*) Horace, L. 1. Sat. 9.

*Ibam fortè viâ sacrâ (sicut meus est mos)*

*Nescio quid meditans nugarum, totus in illis:*

*Accurrit quidam notus mihi nomine tantùm,*

*Arreptâque m[illegible], &c.*

Vers 42. *Et* [illegible]

& fr[illegible]

rect[illegible]

Craignant de faire encor' avec ma patience,
Des sottises d'autruy nouvelle pénitence.
Tout courtois il me suit, & d'un parler remis:
Quoy, Monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis?
Je m'arreste, contraint, d'une façon confuse,
Grondant entre mes dents je barbotte une excuse.
De vous dire son nom, il ne garit de rien,
Et vous jure au surplus qu'il est homme de bien;
Que son cœur convoiteux d'ambition ne creve,
Et pour ses factions qu'il n'ira point en Greve:
Car il aime la France, & ne souffriroit point,
Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint.
Au compas du devoir il regle son courage,
Et ne laisse en dépost pourtant son advantage.
Selon le temps il met ses parties en avant.
Alors que le Roy passe, il gaigne le devant;
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laisse au Roy Jean, & s'en court au Roy Charles:

Mesme

## *REMARQUES.*

Vers 44. *Des sottises d'autruy nouvelle pénitence.*) Allusion à la Satire huitiéme, où il a décrit l'ennui mortel que lui avoit causé un Importun.

Vers 45. —— *Et d'un parler remis.*) D'un ton doux & flateur: *Demissà voce.*

Vers 59. *Et dans la Gallerie.*) Du Louvre.

Vers 60. *Il te laisse au Roy Jean, & s'en court au Roy Charles.*) Tel est le caractere d'un Etourdi, qui ayant commencé un discours avec quelqu'un, le laisse là brusquement, pour courir au premier venu: ce qui arrive tous les momens à la Cour. L'Auteur du Glossaire Bourguignon, au mot *Jaque*, dit que, „ Regnier avoit écrit

„ *Charle*

Mesme aux plus avancez demandant le pourquoy,
Il se met sur un pied, & sur le quant à moy ;

Et

REMARQUES.

„ *Charle* en cet endroit : *Et dans* „ *la Gallerie, encor que je lui parle.* „ *Il me laisse au Roy Jean, & s'en* „ *court au Roy Charle* ; ce que dès „ Correcteurs peu sensez ont mal-„ à-propos reformé de cette sorte: „ *Encor que tu lui parles, Il te lai-*„ *se au Roy Jean, & s'en court au* „ *Roy Charles* ; ne faisant pas ré-„ flexion, ajoute Mr. de la Mon-„ noye, qu'il faut toûjours repré-„ senter le texte des Auteurs, tel „ qu'il est.

Cet illustre Auteur, que j'ai consulté là dessus, autorise son sentiment par cette Note de Thomas Corneille, sur les Remarques de Vaugelas, Tome 2. p. 660. *Voici ce que Mr. Chapelain a écrit sur cette remarque :* (Monsieur le Maistre dit CHARLE sans *S*. Nos anciens ont dit également PHILIPPES & PHILIPPE, & jamais CHARLE : Regnier l'a mis pour la rime.) *Ce passage fait voir*, dit M. de la Monnoye, *que Chapelain avoit lû dans son exemplaire :* Encor que je lui parle.

J'ai de la peine à croire que Chapelain eût un exemplaire de Regnier où l'on lût *Charle*, sans *s*, &, *Encor' que je luy parle* : car tous les exemplaires que j'ai vûs, donnent le texte tel que je l'ai conservé. Le P. Garasse, contemporain & admirateur de Regnier, cite ces deux vers dans sa *Recherche des Recherches*, page 178. & les cite tels qu'ils sont ici. D'ailleurs notre Poëte avoit écrit *Charles* avec une *s*, dans un autre endroit, où il n'étoit point gêné par la rime : c'est dans le premier mot de la Satire VIII. adressée à *Charles* de Beaumanoir ; où toutes les éditions, tant anciennes que nouvelles, sans exception, font lire *Charles*. Enfin dans ces deux vers, la justesse demande que l'on mette le Discours à la seconde personne : *Encor' que tu luy parles*, plutôt qu'à la premiere : *Encor' que je luy parle* ; parceque la seconde personne est ici employée dans une signification indéfinie & indéterminée, comme s'il y avoit :

—— *Encor que l'on lui parle,*
*Il vous* [illegible] *Jean, &*
*s'en* [illegible]

Et ſeroit bien faſché, le Prince aſſis à table,
Qu'un autre en fuſt plus prés, ou fiſt plus l'agreable;
Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le devis,
Fiſt mieux le Philoſophe, ou diſt mieux ſon avis:
Qui de chiens ou d'oyſeaux euſt plus d'experience:
Ou qui dévidaſt mieux un cas de conſcience:
Puis dittes, comme un ſot, qu'il eſt ſans paſſion.
Sans gloſer plus avant ſur ſa perfection,
Avec maints hauts diſcours, de chiens, d'oyſeaux, de bottes;
Que les vallets de pied ſont fort ſujects aux crottes;
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner;
Si Dom Pedre eſt venu, qu'il s'en peut retourner:
Le Ciel nous fiſt ce bien qu'encore d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au logis où ce Monſieur demeure,
Où, ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dict: vous ſoyez, Monſieur, le bien venu.

Apres

## REMARQUES.

Vers 65. *Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le devis.*) Edition de 1665. & ſuivantes: *Et plus ſuffiſament.* Celle de 1617. *entrant dans le devis.*

Vers 68. *Ou qui dévidaſt mieux* &c.) 1645. & ſuivantes: *Décidât.*

Vers 73. *Pour bien faire du pain, il faut* &c.) 1655. & ſuivantes: *Qu'il faut.*

Vers 74. *Si Dom Pedre eſt venu.*) Dom Pedro Manriquez, Connétable de Caſtille, allant en Flandre, traverſa la France; & fit quelque ſéjour à Paris, à la fin de 1603. La fierté de cet Eſpagnol ne fut pas au gré de la Cour de France, où il fit mille fanfaronades. *Mathieu, Hiſt.* d'*Henri* IV. *Tom.* 2. *fol.* 292. *Mémoires de Sully, part.* 2. *ch.* 26. *p.* 524.

Apres quelques propos, ſans propos & ſans ſuite,
Avecq' un froid Adieu je minutte ma fuitte,
Plus de peur d'accident que par diſcretion.
Il commence un ſermon de ſon affection :
Me rid, me prend, m'embraſſe, avec cerémonie :
Quoy, vous ennuyez-vous en noſtre compagnie ?
Non, non, ma foy, dit-il, il n'ira pas ainſi ;
Et puis que je vous tiens, vous ſouperéz icy.
Je m'excuſe, il me force, ô Dieux ! quelle injuſtice !
Alors, mais las ! trop tard, je cogneus mon ſupplice !
Mais pour l'avoir cogneu, je ne peus l'eſviter,
Tant le deſtin ſe plaiſt à me perſecuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'eſtourdi un ſot faict à la fourche,
Qui, pour nous ſalüer, laiſſant choir ſon chappeau,
Fiſt comme un entre-chat avec un eſcabeau,
Trebuchant par le cul s'en va devant-derriere,
Et grondant ſe faſcha, qu'on eſtoit ſans lumiere.

Pour

## *REMARQUES.*

Vers 79. —— *Sans propos & ſans ſuite.* ) 1645. *Sans raiſon & ſuite.*

Vers 81. *Plus de peur d'accident, que par diſcretion.* ) Toutes les éditions portent, *que de diſcretion* ; mais j'ai mis, *que par diſcretion*, qui ſemble plus juſte.

Vers 92. —— *A l'eſtourdi un ſot faict à la fourche.* ) *A l'eſtourdie*, ſeroit mieux & ſauveroit l'*hiatus*. Il faut remarquer la rime de *fourche* avec *bouche* : ainſi l'Auteur de la nouvelle Tragédie d'Oedipe, fait rimer [illegible] à *Rien.*

Pour nous faire sans rire, avaler ce beau saut,
Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut:
Que les gens de sçavoir ont la visiere tendre.
L'autre se relevant devers nous se vint rendre,
Moins honteux d'estre cheut que de s'estre dressé;
Et luy demandast-il s'il s'estoit blessé?
Apres mille discours dignes d'un grand volume,
On appelle un vallet, la chandelle s'allume:
On apporte la nappe, & met-on le couvert;
Et suis parmy ces gens comme un homme sans vert,
Qui fait en rechignant aussi maigre visage,
Qu'un Renard que Martin porte au Louvre en sa cage.
Un long-temps sans parler je regorgeois d'ennuy.
Mais n'estant point garand des sottises d'autruy,
Je creu qu'il me falloit d'une mauvaise affaire,
En prendre seulement ce qui m'en pouvoit plaire.

Ainsi

## *REMARQUES.*

Vers 98. *Le Monsieur sur la veuë excuse ce defaut.*) Le Maitre du logis rejette ce malheur sur la foiblesse de la vûe du Pédant.

Vers 101. *Moins honteux d'estre cheut que de s'estre dressé.*) Les premiers sentimens, dans un homme qui se laisse tomber, sont la crainte & la douleur: la honte ne vient que quand on s'est relevé.

Vers 106. —— *Comme un homme sans vert.*) Comme un homme pris au dépourvû. *Estre pris sans vert*, façon de parler, tirée d'un jeu, appelé *le jeu du verd.* Panurge dans Rabelais, Liv. 3. ch. 11. dit, que les Dez sont *le Verd du diable* ......... *Le Diable me prendroit sans verd*, ajoute-t-il, s'il *me rencontroit sans dez.*

Vers 108. *Qu'un Renard que Martin porte au Louvre en sa cage.*) Aussi étonné qu'un Renard en cage, que Martin ou quelque Villageois, porteroit au Louvre, pour amuser les Laquais.

Ainsi considerant ces hommes & leurs soins ;
Si je n'en disois mot, je n'en pensois pas moins ;
Et jugé ce lourdaut, à son nez autentique,
Que c'estoit un Pédant, animal domestique,
De qui la mine rogue, & le parler confus,
Les cheveux gras & longs, & les sourcils touffus,
Faisoient par leur sçavoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au Pédant d'Alexandre.
Lors je fus asseuré de ce qui j'avois creu,
Qu'il n'est plus Courtisan de la Cour si recreu,
Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoy qu'il vaille,
Un Poëte, un Astrologue, ou quelque Pédentaille,

## *REMARQUES.*

Vers 116. *Que c'estoit un Pédant*, &c.) Dans cette description du Pédant, Regnier a fait entrer presque toute la Piéce du Capocali, Poëte Italien, intitulée *del Pedante*. Dans le premier Tercet il appèlle son *Pédant, un animal domestique* :

> *Un' animal domestico, che in casa*
> *D'altri più volte è stato per pedante.*

Vers 120. —— [illegible] *Pédant d'Alexandre.*) Arist[illegible] po-cali, au même [illegible] to [illegible]

> *Costui mi par' un si fatto compagno,*
> *C'havendol' voi potrete far le fica*
> *Al pedagogo d'Alessandro Magno.*

Vers 124. *Un Poëte, un Astrologue.*) Du tems de Regnier, long tems auparavant, les Astrologues & les Devins étoient fort à la mode en France. La confiance que la Reine Caterine de Médicis avoit eue en leurs vaines prédictions, & l'étude même que cette Princesse avoit faite de leur art, aussi ridicule que criminel, avoit beaucoup [illegible] à mettre ces Imposteurs

Qui durant ses amours, avec son bel esprit,
Couche de ses faveurs l'histoire par escrit.
 Maintenant que l'on voit, & que je vous veux dire,
Tout ce qui se fist là digne d'une Satyre;
Je croirois faire tort à ce Docteur nouveau,
Si je ne luy donnois quelque traicts de pinceau.
Mais estant mauvais peintre, ainsi que mauvais Poëte,
Et que j'ay la cervelle & la main maladroitte:
O Muse, je t'invoque: emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec;
Laisse moy là Phœbus chercher son aventure,
Laisse moy son B mol, prend la clef de Nature;
Et vien, simple, sans fard, nuë, & sans ornement,
Pour accorder ma fluste avec ton instrument.

Dy

## *REMARQUES.*

Vers 133. O *Muse, je t'invoque.*) Dans les éditions de 1616. 1617. & 1645. on a mis mal-à-propos, *Or Muse.* Rabelais, dans un sujet aussi grave que celui-ci, a fait une invocation pareille, L. 2. ch. 28. à la fin. ,, *O qui pourra* ,, *maintenant racompter comment se* ,, *porta Pantagruel contre les trois* ,, *cens geants? O ma Muse, ma* ,, *Calliope, ma Thalie, inspire moy* ,, *à ceste heure: restaure mes esperits! car voicy le pont aux asnes* ,, *de Logique, voicy le trébuchet,* ,, *voicy la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible battaille que feut* ,, *faite.*

Le Caporali, dans le même Capitolo, Terzetto 12.

*Ma tu, Musa, ripiglia il tuo*
 *Liúto,*
*Poi che tanto ti piace haver in*
 *mano*
*La chiave grossa del b molle acuta.*

Vers 134. —— *Les nerfs de ton rebec.* Violon.

Dy moy comme ſa race, autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'une Patricienne,
D'où naſquit dix Catons, & quatre-vingts Préteurs;
Sans les Hiſtoriens, & tous les Orateurs.
Mais non, venons à luy, dont la mouſſade mine
Reſſemble un de ces Dieux des couteaux de la Chine;
Et dont les beaux diſcours, plaiſamment eſtourdis,
Feroient crever de rire un Sainct de Paradis.
Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 139. *Dy moy comme ſa race, autrefois ancienne,* &c.) Le Caporali, Tercets 13. & 14.

*E di col tuo natio gergo Toſcano,*
*Com' il Pedante mio de i ſuoi maggiori*
*Si vanta, che fur di ſangue Romano;*

*E che di caſa ſua cinque Pretori*
*N'uſciro, e duoi Martelli, e duoi Catoni,*
*Senza i Poëti illuſtri, e gli Oratori.*

Vers 144. *Reſſemble un de ces Dieux des couteaux de la Chine.*) On s'eſt ſervi, [illegible] quelque tems, de cout[illegible] le manche étoit figur[illegible] ou [illegible] traordinaire, comme une tête de Maure, & d'autres ſemblables; & on appeloit ces couteaux, *des couteaux de la Chine.* Cette mode duroit encore en France vers la fin du ſiécle paſſé. Le Sr. de Sygognes a dit dans une Epître en Coq-à-l'aſne:

*Teſte de manche de couteau*
*Et dos courbé comme un bateau.*

Vers 146. *Feroient créver de rire un Sainct de Paradis.*) Le Caporal, Tercet 19.

*Prima dir à com' egli è fatto in guiſa,*
*Ch'à l'humor maninconico potria*
*Al ſuo diſpetto far mover le riſa.*

Vers 147. *Son teint jaune, en-*

K 4 fumé,

Et n'est blanc en Espaigne à qui ce Cormoran
Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge, esgarez, sembloient estre,
L'un à Montmarthe, & l'autre au chasteau de Bicestre:
Toutesfois, redressant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la jeunesse au chemin de vertu.
Son nez haut relevé sembloit faire la nique
A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique,

Où

## *REMARQUES.*

*fumé, de couleur de malade,* &c. ) Le même, Tercet 22.

*Prima la fronte d'allegrezza scossa,*
*Rappresenta da longi un suo colore,*
*Da spiritar' in Minio, e la Cirossa.*

Vers 149. *Et n'est blanc en Espaigne à qui ce Cormoran.* ) Oiseau de Riviere, dont la chair est fort noire.

Vers 150. *Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.* ) Le blanc d'Espagne même ne sauroit le blanchir. La Métaphore est un peu hardie : l'Auteur personifie la Ceruse, la Pommade, & le Blanc d'Espagne. Les deux premiers se donnent au Diable, & le blanc d'Espagne renie la loi de Mahomet : jurement familier aux Espagnols, à cause de leur antipathie mortelle pour les Maures, qui ont occupé fort longtems une partie de l'Espagne.

Vers 152. *L'un à Montmarthe, & l'autre au chasteau de Bicestre.* ) Montmarte est au Nord de Paris ; & le Château de Bicêtre est au midi. Bicêtre a pris son nom d'un Evêque de Wincester en Angleterre, qui, en 1290. fit bâtir un Château en cet endroit. Aujourd'hui c'est un Hôpital pour les mendians de la ville de Paris. Le Caporali, Tercet 35.

*E come disse del Signor Ferrante,*
*Quel vostro amico hà, di due gambe, l'una*
*Volta a Settentrion, l'altra a Levante.*

Vers 155. *Son nez haut relevé sembloit faire la nique* &c. ) Le Caporal, Tercet 24.

*Stassi il naso fecondo in se raccolto,*

Che

Où maints rubiz balez, tous rougissants de vin,
Monstroient un *Hac itur* à la pomme de pin ;
Et preschant la vendange, asseuroient en leur trongne,
Qu'une jeune Medecin vit moins qu'un vieux yvrongne.
Sa bouche est grosse & torte, & semble en son porfil,
Celle-là d'Alizon, qui retordant du fil,
Fait la moüe aux passans, & féconde en grimace,
Bave comme au Prin-temps une vieille limace.

## *REMARQUES.*

*Che se stupir Nason, non che Nasica,*
*E gridano : ò che naso ! onde l'hai tolto ?*

Vers 157. *Où maints rubiz balez.*) On écrit & on prononce aujourdhui : *Rubis balais.*

Vers 158. ——— *A la pomme de pin.*) Ancien & fameux Cabaret de Paris, presque vis-à-vis l'Eglise parroissiale de la Madeleine, proche le Pont Notre-Dame. Rabelais parle de la *Pomme de pin*, comme d'un Cabaret célébre : *Puis cauponizons és tabernes meritoires de la pomme de pin, du Castel*, &c. Le Poëte Villon en a fait mention dans son petit Testament, 14 Couplet : *Le trou de la Pomme [illegible] pin* ; & dans son grand Testam[illegible]

*Aller, sans chausse, en esch[illegible]*
*Tous les matins quand il se liéve,*
*Au trou de la Pomme de pin.*

Il en est aussi parlé dans les *Repues franches* :

*L'ung fit emplir de belle eaue claire,*
*Et vint à la Pomme de pin.*

Ce même Cabaret subsiste encore à présent. Mr. Despreaux, dans sa troisieme Satire, parle de Crenet, ou Creney, qui tenoit ce Cabaret.

Vers 161. *Sa bouche est grosse & torte*, &c.) Le Caporal, Tercet 25.

*Torta, e grossa è la bocca, ove s'intrica*
*[illegible] di denti mal tessuto,*
*[illegible] fetta si nutrica.*

Un rateau mal rangé pour ses dents paroissoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amassoit;
Dont pour lors je cogneus, grondant quelques paroles,
Qu'expert il en sçavoit crever ses éveroles:
Qui me fist bien juger qu'aux veilles des bons jours,
Il en souloit roigner ses ongles de velours.
Sa barbe sur sa joüe esparse à l'avanture,
Où l'art est en colere avecque la nature,
En bosquets s'eslevoit, où certains animaux,
Qui des pieds, non des mains, luy faisoient mille maux,

## *REMARQUES.*

Vers 165. *Un rateau mal rangé pour ses dents paroissoit.*) 1613. & éditions suivantes, jusqu'en 1642: *Par ses dents.* 1612, 1642. & suivantes: *Pour.*

Vers 168. *Qu'expert il en sçavoit crever ses éveroles.*) Nicot, au mot *Aërole*, dit, que *plusieurs écrivent & prononcent Eaurole, Ampoule. Et à la verité c'est comme une petite ampoule, ou bouteille, & vessie pleine d'eau.* Oudin, dans son Dictionaire François-Espagnol, dit *Eaurole, Aërole*, qu'il explique par ces mots Espagnols, *Calmaxarra. Limeta.* Le même Caporali, Tercet 26.

*E con questi sovente io l'ho veduto*
*Hor franger le vesiche, e hor tosarsi*
*L'ugna sua foderate di velluto.*

Vers 171. *Sa barbe sur sa joüe esparse à l'avanture* &c.) Caporali, Tercet 28.

*Si ch'io possa scrivendo in vostro honore,*
*Rapresentar la costui Barba in carte,*
*Non essendo io Poeta, ne Pittore.*
*La qual rara e mal tinta si disparte,*
*Da le sudice gote con gl'irsuti*
*Mostacci, fregia la natura, e l'arte.*
*Ivi certi animai tondi, e branchuti,*
*Con molta ostination piatano insieme,*
*I maggiori, i mezzani, e più minuti,* &c.

Quant au reste du corps, il est de telle sorte,
Qu'il semble que ses reins, & son espaule torte,
Facent guerre à sa teste, & par rebellion,
Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion :
Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage,
Qui ne suive au galop la trace du visage.

Pour sa robbe, elle fut autre qu'elle n'estoit
Alors qu'Albert le Grand aux festes la portoit;
Mais tousjours recousant piéce à piéce nouvelle,
Depuis trente ans c'est elle, & si ce n'est pas elle :
Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé,
Qui survescut au temps qui l'avoit consommé.

Une

## *REMARQUES.*

Vers 178. *Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion.* ) *Pélion* : ce mot étoit écrit *Pellion*, dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur, *Ossa* & *Pélion*, montagnes de Thessalie, qui servirent aux Géans pour escalader le Ciel.

*Pour déthroner les Dieux, leur vaste ambition*
*Entreprit d'*[illegible]*er Osse sur Pe-*
*lion* [illegible]

[illegible]

Xit Mai[illegible]

*la trace du visage.* ) Le même Caporali, Tercet 34.

*L'altre sue membra, poi come le braccia,*
*E'l petto, e'l collo, à passo non errante*
*Seguon del volto la difforme traccia.*

Vers 182. *Alors qu'Albert le Grand.* ) Fameux Docteur de Paris, qui florissoit sous le regne de St. Louis, & qui mourut à Colo-
l'an 1280.

[illegible]5. *Ainsi que ce vaisseau*
: celui qui porta Thésée,

Une taigne affamée estoit sur ses espaules ;
Qui traçoit en Arabe une Carte de Gaules.
Les piéces & les trous semez de tous costez ;
Représentoient les bourgs, les monts & les citez.

Les

## *REMARQUES.*

sée, d'Athénes en l'Isle de Crète, pour aller combattre le Minotaure. Les Athéniens conservèrent ce vaisseau pendant plusieurs Siécles, en substituant des planches neuves à celles qui tomboient en pourriture : ce qui donna enfin occasion aux Philosophes de ce tems-là, de disputer, si ce Vaisseau, ainsi radoubé & renouvellé, étoit le même, ou si c'en étoit un autre. *Plutarq. Vie de Thésée.* Le Sieur de Sigogne, qui vivoit du tems de Regnier, a imité cet endroit dans la Satire sur le Pourpoint d'un Courtisan :

*Piece sur piece on y reboute*
*Tant de fois qu'on puisse estre en doute,*
*S'il reste rien du vieux pourpoint.*
*Ainsi la nef Pégasienne,*
*Bien que changée à l'ancienne,*
*A sa forme qui ne meurt point.*

Vers 187. *Une taigne affamée.*) *Taigne*, ou plûtôt *Teigne*, aujourdhui, c'est la gale qui vient à la tête ; & l'on dit *Tigne*, pour signifier un vers qui ronge les étofes, & les Livres. Satire intitulée le Chapeau d'un Courtisan :

*La teigne, qui prend nourriture*
*De la laine & de la teinture,*
*Ne vous peut desormais ronger :*
*Dans vostre crasse & pourriture*
*Elle trouve sa sepulture,*
*Et s'etouffe ; au lieu de manger.*

Voyez la Note sur le vers 22. de la cinquiéme Satire. Le Caporali, Tercet 52.

*Ov' un tigno domestico s'en viene,*
*E v'hà scritto in Arabico col dente ;*
*Si è debile il filo à cui s'attiene.*

Vers 188. *Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules.*) La description que Regnier fait dans les vers suivans, semble être imitée du discours que tient Frere Jean à Panurge dans Rabelais, L. 3. ch. 28. „ Desja vois-je ton poil grisonner en teste. Ta barbe par „ les distinctions du gris, du blanc, „ du tanné & du noir, me semble „ une Mappemonde. Regarde ici.

„ Voila

Les filets séparez, qui se tenoient à peine,
Imitoient les ruisseaux coulans dans une plaine.
Les Alpes, en jurant, luy grimpoient au collet,
Et Savoy' qui plus bas ne pend qu'à un filet.
Les puces, & les poux, & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour se mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes usurpant,
Le titre disputoient au premier occupant.
Or dessous ceste robbe illustre vénerable,
Il avoit un jupon, non celuy de Constable;

Mais

## *REMARQUES.*

„ Voila l'Asie. Icy sont Tigris & „ Euphrates. Voilà Africque. Icy „ est la montagne de la Lune. „ Veois-tu les palus du Nil? Deçà „ est Europe. Veois-tu Thélème? „ Ce toupet icy tout blanc, sont „ les monts hyperborées.

Vers 195. —— *Et telle autre quenaille.*) *Quenaille*, paroît un prononciation Picarde. On dit aussi *quenaille* dans l'Angoumois, comme le marquent les vers que cite Balzac, p. 635. du tome 2. de ses Oeuvres in fol. On a mis *canaille*, dans l'édit. de 1642. & dans les suivantes. Sans doute l'Auteur a employé à dessein, *quenaille*, comme un terme burlesque & corrompu, afin de rendre plus plaisante l'application qu'il en fait aux plus vils insectes; & pour marquer qu'il les trouve même indignes de porter une injure qui ne convient qu'aux hommes. En effet, dans cette même Satire, il se sert du mot de *Canaille*, en parlant des hommes: vers 403. *Qui vouloit mettre barre entre cette canaille.*

Vers 200. *Il avoit un jupon, non celui de Constable.*) Le Sr. de Sygognes commence ainsi une de ses Epîtres en Coq-à-l'asne:

*Il n'est rien plus beau ny plus*
*stable,*
*Qu'un teint de juppe de Constable.*

Les
pou
corp

Mais un qui pour un temps suivit l'arriere-ban ;
Quand en premiere nopce il servit de caban,

Au

REMARQUES.

ques, *Furetiere*. On l'appeloit aussi, *Jupe*, que Monet définit, une espece de hoqueton, ou Saïe ample, ondoyant & volant. Il faut que cet habillement fût une marque de distinction : témoin ce que nôtre Auteur ajoute, que ce *Jupon*, n'étoit pas *celui de Constable* ; témoin aussi ce passage de Rabelais, L. 5. ch. 12. *Frere Jean impatient de ce qu'avoit desduit Grippeminaud, dist : Hau, Monsieur le Diable* engipponné ! *comment veux-tu qu'il responde d'un cas lequel il ignore ?* Il l'appelle *engipponné*, à cause du *Jupon* que portoit Grippeminaud, Archiduc des Chats-fourrez, ou Gens de chicane. Moliere nous en fournit une autre preuve dans son Tartuffe, Acte 5. sc. 4. où l'on dit à Mr. Loyal :

*Vous pourriez bien ici, sur vôtre noir Jupon,*
*Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.*

Ce qui s'accorde fort bien avec ce que dit Furetiere, au mot *Connestable*, qu'en Angleterre, *Connestable*, signifie un *Sergent*. L'auteur du *Moyen de parvenir*, contemporain de Regnier, a dit dans son dernier chapitre : *J'ai quasi juré comme un Connestable, & pris Dieu par tout.*

Quoique dans la basse-Latinité on ait dit *Constabularius*, on n'a jamais dit en François, *Constable*, pour *Connestable*. Regnier & Sygognes, Satiriques contemporains, sont, à mon avis, les seuls qui ayent employé ce mot, en le joignant à celui de *Jupon*, ou de *Jupe* : ce qui peut donner lieu à une conjecture assez singuliere ; savoir, que quelqu'un de la Maison illustre des *Constabili* de Ferrare, en François *Constable*, ayant inventé cette sorte d'habillement, lui auroit donné son nom. C'est ainsi qu'on a appelé en France les *Brandebourgs*, & les *Roquelaures*, du nom de leurs Inventeurs.

Vers 202. —— *Il servit de caban.* ) Espèce de manteau avec des manches. Ménage fait venir ce mot de *Cappa*. Le Caporali, Tercet 56.

*Il saio che s'allaccia à la man destra,*
*Già fu gaban di Monsignor Turpino,*
*Che portava al Rè Carlo la Balestra.*

Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne.
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou, ſoye, ou lin,
Il faut en devinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable, ainſi que ſes jartieres,
Furent d'un drap du Seau, mais j'entends des lizieres;
Qui

## *REMARQUES.*

Vers 203. *Au croniqueur Turpin, lorſque* &c.) Turpin, Archevêque de Rheims, accompagna Charlemagne dans la plûpart de ſes voyages; &, ſelon Trithème, il écrivit l'hiſtoire de cet Empereur, en deux Livres. Dans la ſuite, un Ecrivain fabuleux & impoſteur emprunta le nom de Turpin, qu'il mit à la tête d'un Roman ridicule, auquel il donna le titre d'Hiſtoire de Charlemagne: ce qui a fait dire à Hottoman (*Franco-Gallia*, c. 5.) que c'eſt l'ouvrage d'un ignorant, qui a écrit des fables, & non pas une hiſtoire. Mr. Huet, (*Origine des Romans*) aſſure que le Livre des Faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui eſt poſterieur de plus de 200. ans. Il y en a des éditions faites à Paris, en 1527. & en 1583.

Vers 205. *Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin*, &c.) Le même Caporali, Tercet 57.

*Non è foggia di Greco, ò di Latino,*
*Fù cotton, fù velluto, è poi fù raſo,*
*Et horà è più ſot til che l'ormeſino.*

Vers 206. *Il faut en devinaille eſtre maiſtre Gonin.*) Brantome, ſur la fin du premier volume de ſes Dames galantes, parle d'un *Maitre Gonin*, fameux Magicien, ou ſoi-diſant tel, qui par des tours merveilleux de ſon art, divertiſſoit la Cour de François Premier. Un autre *Maitre Gonin*, petit-fils du précedent, mais beaucoup moins habile, ſi l'on en croit Brantome, vivoit ſous Charles IX. Delrio, Tome 2. de ſes Diſquiſitions magiques, en raporte un Fait, par o , s'il étoit veritable, il paroitroit que le petit-fils ne cédoit en rien au grand-pere.

Vers 208. *Furent d'un drap du Seau.*) Ainſi nommé d'une petite ville, appellée *Le Seau*, dans le Berri. C'eſt un gros drap dont l'uſage eſt fort bon; [illegible] draps de Languedoc e[illegible] draps d[illegible]

Qui sur maint Cousturier joüerent maint rollet ;
Mais pour l'heure présente ils sangloient le mulet.
Un mouchoir & des gands, avecq' ignominie ;
Ainsi que des larrons, pendus en compagnie,
Lui pendoient au costé, qui sembloient, en lambeaux,
Crier, en se mocquant : vieux linges, vieux drapeaux !
De l'autre brimballoit une clef fort honneste,
Qui tire à sa cordelle une noix d'arbaleste.
Ainsi ce personnage, en magnifique arroy,
Marchant *pedetentim*, s'en vint jusques à moy,
Qui sentis à son nez, à ses levres décloses,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.
Il me parle Latin, il allegue, il discourt,
Il reforme à son pied les humeurs de la Court :

Qu'il

## *REMARQUES.*

Vers 209. *Qui sur maint Cousturier.* ) *Qui chez maint*, édition de 1642. & suivantes.

Vers 210. ——— *Ils sangloient le mulet.* ) Elles : la ceinture & les jartieres.

Vers 214. ——— *Vieux linges, vieux drapeaux.* ) C'est le cri des Revendeuses, qui cherchent à acheter de vieilles hardes, de vieux chiffons.

Vers 218. *Marchant* pedetentim. ) Mot Latin : *pié-à-pié, tout doucement.* Ce mot avoit aussi été employé par le Caporali, dans le portrait de son Pedant, Tercet 38.

*Pedetentin s'accosta al dotto Scrinio.*

Il est visible que le Poëte Italien, & le Poëte François, ont pensé à l'allusion que fait ce mot à celui de *Pedant*.

Vers 220. *Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.* ) Regnier a emprunté, cette expression proverbiale de Rabelais, L. 1. c. 1. *Un... joly, petit, moisy Livret, plus, mais non mieux sentant que roses.*

Qu'il a pour enseigner, une belle maniere,
Qu'en son globe il a veu la matiere premiere;
Qu'Epicure est yvrongne, Hypocrate un bourreau;
Que Bartole & Jason ignorent le barreau;
Que Virgile est passable, encor' qu'en quelques pages
Il meritast au Louvre estre chifflé des Pages;
Que Pline est inégal, Terence un peu joly:
Mais sur tout il estime un langage poly.
Ainsi sur chasque Auteur il trouve dequoy mordre.
L'un n'a point de raison, & l'autre n'a point d'ordre;

L'au-

*REMARQUES.*

Vers 223. *Qu'il a, pour enseigner*, &c.) Mr. Despreaux a cité ces douze vers, comme un beau portrait du Pédant. C'est dans sa cinquieme Refl. crit. sur Longin.

Vers 224. *Qu'en son globe il a veu la matiere premiere.*) Le même Caporali, Tercet 40.

*E qui divien perito, e qui si stima*
*Haver leggendo certi commentari*
*Veduta ignuda la materia prima.*

Vers 228. *Il meritast au Louvre estre chifflé des Pages.*) Le même, Tercet 42.

*Studia à staffetta il testo d'Hippocrate,*
*E in quanto al suo guiditio in molti passi*
*Ei mertarebbe haver le staffil[illegible]*

Vers 229. *Que Pline est inégal, Terence un peu joly.* Le même, Tercet 44.

*Ogni buono scrittor Latino affrappa,*
*Hor nota Plinio, hor nota Juvénale,*
*Hor la vuol con Macrobio à spada; e cappa.*

Vers 230. *Mais sur tout il estime un langage poly.*) Le même, au Tercet 45.

*Gli piaccion molto le lettre polite*, &c.

Boileau, Satire 3. v. 183.

*A mon gré* [illegible] *le est joli quel*[illegible]

*En* [illegible] *van*[illegible]

L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or' il vous prend Macrobe, & luy donne le foit.
Ciceron, il s'en taist, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la Pédenterie.
Quant à son jugement, il est plus que parfait,
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.
Par hazard disputant, si quelqu'un luy replique,
Et qu'il soit à *quia* : Vous estes herétique,
Ou pour le moins fauteur ; ou, Vous ne sçavez point
Ce qu'en mon manuscrit j'ay noté sur ce point.
Comme il n'est rien de simple, aussi rien n'est durable;
De pauvre on devient riche, & d'heureux miserable.
Tout se change : qui fist qu'on changea de discours.
Apres maint entretien, maints tours, & maints retours;
Un valet, se levant le chapeau de la teste,
Nous vint dire tout haut que la souppe estoit preste.

Je

## *REMARQUES.*

Vers 234. *Or' il vous prend Macrobe.*) *Or'* pour *Ore*, ou *Ores*, *maintenant.*

Vers 239. *Par hazard disputant*, &c.) Le Caporali, Tercet 43.

*Hor con gli amici disputando stassi,*
*E se per caso in qualche dubbio incappa,*
*Dice : son luoghi heretici, io gli hò cassi.*

Vers 240. —— *Vous estes herétique,*
*Ou pour le moins fauteur.*) Accusation fort ordinaire en ce temps-là, depuis l'introduction du Calvinisme.

Vers 248. —— *Que la souppe étoit preste.*) On servoit alors la soupe au repas du soir : usage que l'on ne pratique plus depuis long tems. *Cæna*, au contraire, qui signifie le *Soupé*, signifioit, selon Festus, le dîné chez les Anciens.

Je cogneu qu'il est vray ce qu'Homere en escrit,
Qu'il n'est rien qui si fort nous resveille l'esprit ;
Car j'eus, au son des plats, l'ame plus alterée,
Que ne l'auroit un chien au son de la curée.
Mais comme un jour d'hyver où le Soleil reluit,
Ma joye en moins d'un rien comme un éclair s'enfuit ;
Et le Ciel, qui des dents me rid à la pareille,
Me brilla gentiment le liévre par l'oreille.
Et comme en une montre, où les passe-volans,
Pour se monstrer soldats, sont les plus insolens :
Ainsi parmy ces gens, un gros vallet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,

D'un

## *REMARQUES.*

Vers 249. —— *Ce qu'Homere en escrit.*) Rien, ce me semble, ne revient mieux dans tout Homere, au sens de ce vers, que l'endroit du 19. Livre de l'Iliade, depuis le 155. jusqu'au 170. vers, où Ulysse voyant Achille prest à mener les Grecs au combat, lui représente qu'il n'est point à propos de les y mener à jeun ; parceque, dit-il, le pain & le vin, μένος ἐςὶ καὶ ἀλκή. Regnier interprète lui-même *réveiller l'ame*, par *réveiller l'esprit* ; & c'est le sens des mots ἦτορ & θυμὸς, au 9. de l'Iliade, vers 701. Et dans l'Odyssée, soit au 5. Livre, vers 95. soit au 14. vers 111. Ulysse [illegible]

encore merveille sur le boire & sur le manger, vers 215. & suivans, du VII. de l'Odyssée.

Vers 253. *Mais comme un jour d'hyver.*) Dans toutes les éditions on lisoit : *Mais comme un jour d'Esté.* Il est visible que l'Auteur, ou les Imprimeurs avoient mis ici *l'Esté* pour *l'Hyver* : faute qui s'étant glissée dans la premiere édition de 1608. s'est répandue dans toutes les éditions posterieures.

Vers 256. *Me bailla gentiment le liévre par l'oreille.*) *Rire des dens*, c'est *se mocquer. Bailler le liévre par* [illegible] signifie, faire semblan[illegible] chose, & l'ô-

Un rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaſſoit;
Dont pour lors je cogneus, grondant quelques paroles,
Qu'expert il en ſçavoit crever ſes éveroles :
Qui me fiſt bien juger qu'aux veilles des bons jours,
Il en ſouloit roigner ſes ongles de velours.
Sa barbe ſur ſa joüe eſparſe à l'avanture,
Où l'art eſt en colere avecque la nature,
En boſquets s'eſlevoit, où certains animaux,
Qui des pieds, non des mains, luy faiſoient mille maux,

## *REMARQUES.*

Vers 165. *Un rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit.*) 1613. & éditions ſuivantes, juſqu'en 1642 : *Par ſes dents.* 1612, 1642. & ſuivantes : *Pour.*

Vers 168. *Qu'expert il en ſçavoit crever ſes éveroles.*) Nicot, au mot *Aërole*, dit, que *pluſieurs écrivent & prononcent Eaurole, Ampoule. Et à la verité c'eſt comme une petite ampoule, ou bouteille, & veſſie pleine d'eau.* Oudin, dans ſon Dictionaire François-Eſpagnol, dit *Eaurole, Aërole*, qu'il explique par ces mots Eſpagnols, *Calmaxarra. Limeta.* Le même Caporali, Tercet 26.

*E con queſti ſovente io l'ho veduto*
*Hor franger le veſiche, e hor toſarſi*
*L'ugna ſua foderate di velluto.*

Vers 171. *Sa barbe ſur ſa joüe eſparſe à l'avanture* &c.) Caporali, Tercet 28.

*Si ch'io poſſa ſcrivendo in voſtro honore,*
*Rapreſentar la coſtui Barba in carte,*
*Non eſſendo io Poeta, ne Pittore.*
*La qual rara e mal tinta ſi diſparte,*
*Da le ſudice gote con gl'irſuti*
*Moſtacci, fregia la natura, e l'arte.*
*Ivi certi animai tondi, e branchuti,*
*Con molta oſtination piatano inſieme,*
*I maggiori, i mezzani, e più minuti*, &c.

Quant au reste du corps, il est de telle sorte,
Qu'il semble que ses reins, & son espaule torte,
Facent guerre à sa teste, & par rebellion,
Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion :
Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage,
Qui ne suive au galop la trace du visage.
Pour sa robbe, elle fut autre qu'elle n'estoit
Alors qu'Albert le Grand aux festes la portoit ;
Mais tousjours recousant piéce à piéce nouvelle,
Depuis trente ans c'est elle, & si ce n'est pas elle ;
Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé,
Qui survescut au temps qui l'avoit consommé.

Une

## *REMARQUES.*

Vers 178. *Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion.* ) *Pélion* : ce mot étoit écrit *Pellion*, dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur, *Ossa & Pélion*, montagnes de Thessalie, qui servirent aux Géans pour escalader le Ciel.

*Pour déthroner les Dieux, leur vaste ambition*
*Entreprit d'entasser Osse sur Pelion,*

dit Mr. Despreaux, Traité du Sublime, ch. 6.

Vers 180. *Qui ne suive au galop la trace du visage.* ) Le même Caporali, Tercet 34.

*L'altre sue membra, poi come le braccia,*
*E'l petto, e'l collo, à passo non errante*
*Seguon del volto la difforme traccia.*

Vers 182. *Alors qu'Albert le Grand.* ) Fameux Docteur de Paris, qui florissoit sous le regne de St. Louis, & qui mourut à Cologne, l'an 1280.

Vers 185. *Ainsi que ce vaisseau &c.* ) C'est celui qui porta Thésée,

Une taigne affamée estoit sur ses espaules,
Qui traçoit en Arabe une Carte de Gaules.
Les piéces & les trous semez de tous costez;
Représentoient les bourgs, les monts & les citez.

Les

## REMARQUES.

sée, d'Athénes en l'Isle de Crète, pour aller combattre le Minotaure. Les Athéniens conservèrent ce vaisseau pendant plusieurs Siécles, en substituant des planches neuves à celles qui tomboient en pourriture : ce qui donna enfin occasion aux Philosophes de ce tems-là, de disputer, si ce Vaisseau, ainsi radoubé & renouvellé, étoit le même, ou si c'en étoit un autre. *Plutarq. Vie de Thésée.* Le Sieur de Sigogne, qui vivoit du tems de Regnier, a imité cet endroit dans la Satire sur le Pourpoint d'un Courtisan :

*Piece sur piece on y reboute*
*Tant de fois qu'on puisse estre en doute,*
*S'il reste rien du vieux pourpoint.*
*Ainsi la nef Pégasienne,*
*Bien que changée à l'ancienne,*
*A sa forme qui ne meurt point.*

Vers 187. *Une taigne affamée.*) *Taigne*, ou plûtôt *Teigne*, aujourdhui, c'est la gale qui vient à la tête; & l'on dit *Tigne*, pour signifier un vers qui ronge les étofes, & les Livres. Satire intitulée le Chapeau d'un Courtisan :

*La teigne, qui prend nourriture*
*De la laine & de la teinture,*
*Ne vous peut desormais ronger :*
*Dans vostre crasse & pourriture.*
*Elle trouve sa sepulture,*
*Et s'etouffe; au lieu de manger.*

Voyez la Note sur le vers 22. de la cinquiéme Satire. Le Caporali, Tercet 52.

*Ov' un tigno domestico s'en viene,*
*E v'hà scritto in Arabico col dente;*
*Si è debile il filo à cui s'attiene.*

Vers 188. *Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules.*) La description que Regnier fait dans les vers suivans, semble être imitée du discours que tient Frere Jean à Panurge dans Rabelais, L. 3. ch. 28. „ Desja vois-je ton poil grisonner en teste. Ta barbe par „ les distinctions du gris, du blanc, „ du tanné & du noir, me semble „ une Mappemonde. Regarde ici.

„ Voila

Les filets ſéparez, qui ſe tenoient à peine,
Imitoient les ruiſſeaux coulans dans une plaine.
Les Alpes, en jurant, luy grimpoient au collet,
Et Savoy' qui plus bas ne pend qu'à un filet.
Les puces, & les poux, & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes uſurpant,
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe illuſtre vénerable,
Il avoit un jupon, non celuy de Conſtable;

Mais

## *REMARQUES.*

„ Voila l'Aſie. Icy ſont Tigris & „ Euphrates. Voilà Africque. Icy „ eſt la montagne de la Lune. „ Veois-tu les palus du Nil? Deçà „ eſt Europe. Veois-tu Thélème? „ Ce toupet icy tout blanc, ſont „ les monts hyperborées.

Vers 195. —— *Et telle autre quenaille.*) *Quenaille*, paroît un prononciation Picarde. On dit auſſi *quenaille* dans l'Angoumois, comme le marquent les vers que cite Balzac, p. 635. du tome 2. de ſes Oeuvres in fol. On a mis *canaille*, dans l'édit. de 1642. & dans les ſuivantes. Sans doute l'Auteur a employé à deſſein, *quenaille*, comme un terme burleſque & corrompu, afin de rendre plus plaiſante l'application qu'il en fait aux plus vils inſectes; & pour marquer qu'il les trouve même indignes de porter une injure qui ne convient qu'aux hommes. En effet, dans cette même Satire, il ſe ſert du mot de *Canaille*, en parlant des hommes: vers 403. *Qui vouloit mettre barre entre cette canaille.*

Vers 200. *Il avoit un jupon, non celui de Conſtable.*) Le Sr. de Sygognes commence ainſi une de ſes Epîtres en Coq-à-l'aſne:

*Il n'eſt rien plus beau ny plus*
*ſtable,*
*Qu'un teint de juppe de Conſ-*
*table.*

Le *Jupon* étoit une eſpéce de grand pourpoint, ou de petit corps, qui avoit de longu

Mais un qui pour un temps suivit l'arriere-ban ;
Quand en premiere nopce il servit de caban,

Au

REMARQUES.

ques, *Furetiere*. On l'appeloit aussi, *Jupe*, que Monet définit, une espece de hoqueton, ou Saïe ample, ondoyant & volant. Il faut que cet habillement fût une marque de distinction : témoin ce que nôtre Auteur ajoute, que ce *Jupon*, n'étoit pas *celui de Constable* ; témoin aussi ce passage de Rabelais, L. 5. ch. 12. *Frere Jean impatient de ce qu'avoit desduit Grippeminaud, dist : Hau, Monsieur le Diable* engipponné ! *comment veux-tu qu'il responde d'un cas lequel il ignore ?* Il l'appelle *engipponné*, à cause du *Jupon* que portoit Grippeminaud, Archiduc des Chats-fourrez, ou Gens de chicane. Moliere nous en fournit une autre preuve dans son Tartuffe, Acte 5. sc. 4. où l'on dit à Mr. Loyal :

*Vous pourriez bien ici, sur vôtre noir Jupon,*
*Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.*

Ce qui s'accorde fort bien avec ce que dit Furetiere, au mot *Connestable*, qu'en Angleterre, *Connestable*, signifie un *Sergent*. L'auteur du *Moyen de parvenir*, contemporain de Regnier, a dit dans son dernier chapitre : *J'ai quasi juré comme un Connestable, & pris Dieu par tout.*

Quoique dans la basse-Latinité on ait dit *Constabularius*, on n'a jamais dit en François, *Constable*, pour *Connestable*. Regnier & Sygognes, Satiriques contemporains, sont, à mon avis, les seuls qui ayent employé ce mot, en le joignant à celui de *Jupon*, ou de *Jupe* : ce qui peut donner lieu à une conjecture assez singuliere ; savoir, que quelqu'un de la Maison illustre des *Constabili* de Ferrare, en François *Constable*, ayant inventé cette sorte d'habillement, lui auroit donné son nom. C'est ainsi qu'on a appelé en France les *Brandebourgs*, & les *Roquelaures*, du nom de leurs Inventeurs.

Vers 202. —— *Il servit de caban.* ) Espèce de manteau avec des manches. Ménage fait venir ce mot de *Cappa*. Le Caporali, Tercet 56.

*Il saio che s'allaccia à la man destra,*
*Già fu gaban di Monsignor Turpino,*
*Che portava al Rè Carlo la Balestra.*

Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbalestre au bon Roy Charlemagne.
Pour asseurer si c'est, ou laine, ou, soye, ou lin,
Il faut en devinaille estre maistre Gonin.
Sa ceinture honorable, ainsi que ses jartieres,
Furent d'un drap du Seau, mais j'entends des lizieres;

Qui

## REMARQUES.

Vers 203. *Au croniqueur Turpin, lorsque* &c.) Turpin, Archevêque de Rheims, accompagna Charlemagne dans la plûpart de ses voyages; &, selon Trithème, il écrivit l'histoire de cet Empereur, en deux Livres. Dans la suite, un Ecrivain fabuleux & imposteur emprunta le nom de Turpin, qu'il mit à la tête d'un Roman ridicule, auquel il donna le titre d'Histoire de Charlemagne: ce qui a fait dire à Hottoman (*Franco-Gallia*, c. 5.) que c'est l'ouvrage d'un ignorant, qui a écrit des fables, & non pas une histoire. Mr. Huet, (*Origine des Romans*) assure que le Livre des Faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui est posterieur de plus de 200. ans. Il y en a des éditions faites à Paris, en 1527. & en 1583.

Vers 205. *Pour asseurer si c'est, ou laine, ou soye, ou lin*, &c.) Le même Caporali, Tercet 57.

*Non è foggia di Greco, ò di Latino,*
*Fù cotton, fù velluto, è poi fù raso,*
*Et horà è più sot til che l'ormesino.*

Vers 206. *Il faut en devinaille estre maistre Gonin.*) Brantome, sur la fin du premier volume de ses Dames galantes, parle d'un *Maitre Gonin*, fameux Magicien, ou soi-disant tel, qui par des tours merveilleux de son art, divertissoit la Cour de François Premier. Un autre *Maitre Gonin*, petit-fils du précedent, mais beaucoup moins habile, si l'on en croit Brantome, vivoit sous Charles IX. Delrio, Tome 2. de ses Disquisitions magiques, en raporte un Fait, par o , s'il étoit veritable, il paroitroit que le petit-fils ne cédoit en rien au grand-pere.

Vers 208. *Furent d'un drap du Seau.*) Ainsi nommé d'une petite ville, appellée *Le Seau*, dans le Berri. C'est un gros drap dont l'usage est fort bon; mais les draps de Languedoc ont prévalu sur les draps du Seau.

Même vers. —— *Mais j'entends des lizieres.*) *De liziеres*, dans toutes les éditions avant 1642.

Gliſſoit de main en main, où ſans perdre advantage,
Ebréchant le couſteau, teſmoignoit ſon courage :
Et durant que Brebis elle fut parmy nous,
Elle ſceut bravement ſe deffendre des loups ;
Et de ſe conſerver elle miſt ſi bon ordre,
Que morte de vieilleſſe elle ne ſçavoit mordre.
A quoy, glouttoń oyſeau, du ventre renaiſſant
Du fils du bon Japet, te vas-tu repaiſſant ?
Aſſez, & trop long-temps, ſon poulmon tu gourmandes ;
La faim ſe renouvelle au change des viandes.
Laiſſant là ce larron, vient icy deſormais,
Où la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoyſelle Famine,
Avec ſon nez étique, & ſa mourante mine,
Ainſi que la Cherté par Ediɛ̃t l'ordonna,
Faiſoit un beau diſcours deſſus la Lezina ;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 328. —— *Elle ne ſçavoit mordre.*) *Elle ne ſçauroit*, dans toutes les éditions, avant celle de 1642.

330. —— *Du fils du bon Japet, te vas-tu repaiſſant ?*) Prométhée, fils de Japet, fut enchainé ſur le mont Cocaſe, par ordre de Jupiter ; & tous les jours un Aigle lui venoit manger le foye, qui recroiſſoit la nuit.

Vers 338. *Faiſoit un beau diſcours deſſus la Lezina.*) Alluſion à un ouvrage plaiſant, composé en Italien vers la fin du ſeiziéme ſiécle & intitulé, *Della famoſiſſima Compagnia della Lezina, Dialogo, Capitoli*, &c. par un nommé *Vialardi*. L'Auteur de cette plaiſanterie feint l'etabliſſement d'une Compagnie compoſée de pluſieurs officiers, dont les noms & les emplois ſont conformes à leur Inſtitut ; & le but de cet établiſſement eſt l'épargne

la

Et nous torchant le bec, alléguoit Symonide,
Qui dict, pour estre sain, qu'il faut mascher à vuide.
Au reste, à manger peu, Monsieur beuvoit d'autant,
Du vin qu'à la taverne on ne payoit contant;
Et se faschoit qu'un Jean, blessé de la Logique,
Luy barboüilloit l'esprit d'un *ergo* Sophistique.
Esmiant, quant à moy, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on disoit doucet je m'accordois:
Leur voyant de piot la cervelle eschauffée,
De peur, comme l'on dict, de courroucer la Fée.
Mais

## *REMARQUES.*

la plus sordide. Il y a des statuts qui portent la Lezine au plus haut point de rafinement; jusqu'à ordonner de porter la même chemise aussi long-tems que l'Empereur Auguste étoit à recevoir des Lettres d'Egypte, c'est à dire 45 jours; de ne point jetter de sable sur les Lettres fraichement écrites, afin de diminuer d'autant le port de la Lettre; (*Ricordi* 16. & 41.) & plusieurs autres pratiques semblables.

On a fait aussi en Italien *la Contra-Lezina*, & une Comedie intitulée *Le Nozze d'Antilezina*, ouvrage traduit en François, & imprimé à Paris chez Saugrain, en 1604. in 12.

Vers 339. —— *Alléguoit Symonide.*) Ecrivez *Simonide*. C'étoit un Poëte lyrique Grec.

Vers 343. *Et se faschoit qu'un Jean, blessé de la Logique,*

*Luy barbouilloit l'esprit d'un* ergo *sophistique.*) Le *Monsieur* dans cette Satire, est celui qui donne à manger. *Jean* est ce *Suivant de Madame Lipée*, c'est à dire, un Parasite. Comme tous les convives sont caracterisez, le caractere de ce *Jean* étoit de faire le Raisonneur, le Dialecticien; & c'est dequoi se plaint le *Monsieur*, qui ne pouvant soudre les argumens de cet *Ergoteur*, appele le Pédant à son secours, dans le vers 364.

Vers 348. —— *De courroucer la Fée.*) On dit en proverbe, *qu'il ne faut pas courroucer la Fée*; & ce proverbe s'explique par cet autre: *Il ne faut* [illegible] *iller le chat qui dort*; c'est [illegible] qu'il faut laisser [illegible] peuvent [illegible]

Mais à tant d'accidents l'un ſur l'autre amaſſez ;
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez,
De rage, ſans parler, je m'en mordois la levre ;
Et n'eſt Job, de deſpit, qui n'en euſt pris la chevre.
Car un limier boiteux, de galles damaſſé,
Qu'on avoit d'huile chaude & de ſouffre graiſſé :
Ainſi comme un verrat enveloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout : de meſme en pareil cas
Ce rongneux Las-d'aller ſe frottoit à mes bas ;
Et fuſt pour eſtriller ſes galles & ſes crottes,
De ſa grace il graiſſa mes chauſſes pour mes bottes ;
En ſi digne façon, que le frippier Martin,
Avec ſa malle-tache, y perdroit ſon Latin.

Ainſi

## *REMARQUES.*

Vers 356. *Quand ſous le corcelet.*) Le *corſelet* figurément eſt pris pour le ventre, comme l'armet, ou le caſque, pour la tête : le contenant pour le contenu. La boue, dans laquelle les pourceaux ont coutume de ſe veautrer, fait ſur eux une eſpèce de Corſelet, ou de cuiraſſe.

Vers 358. *Ce rogneux Las-d'aller.*) *Las-d'aller* eſt un Subſtantif, terme populaire : *Ce Las-d'aller rogneux. Las-d'aller*, dans Rabelais, Liv. 1. ch. 38. & 45. eſt un des ſix Pelerins que Gargantua mangea en Salade.

Dans la Paſſion à perſonages, fol. 139. Nachor dit au Valet Maucourant :

*—— ça haut, ſaoul-d'aller,*
*Maucourant, vien bientoſt parler*
*A Monſeigneur.*

Vers 359. *Et fuſt pour eſtriller.*) *Et voulant étriller*, ou bien, *Et ſoit qu'il voulût étriller.*

Vers 361. —— *Que le Fripier Martin,*
*Avec ſa male-tache, y perdroit ſon Latin.*)

Furetiere, au mot *male-boſſe*, lit,

Et

Ainsi qu'en ce despit le sang m'eschauffoit l'ame,
Le Monsieur, son pédant à son aide reclame,
Pour soudre l'argument; quand d'un sçavant parler;
Il est, qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le pédant, tout fumeux de vin & de doctrine,
Respond, Dieu sçait comment. Le bon Jean se mutine;

Et

REMARQUES.

*——Et le Fripier Martin,*
*Avec sa male bosse, y perdroit son Latin.*

D'où il s'ensuivroit que Regnier auroit entendu parler d'un Fripier bossu nommé Martin : ce qui rend le vers plus intelligible qu'il n'est, lorsqu on dit, *male-tache.* Mais comme vraisemblablement Furétiere a cité de mémoire cet endroit, son exemple ne nous autorise pas à substituer *male-bosse* à *male-tache*, qu on lit dans toutes les éditions. Il est vrai qu'au lieu de *sa male-tache*, il faudroit, que tout au contraire il y eût, *avec son secret pour lever la male-tache.* Mais on peut sauver le contre-sens, en raportant le pronom *sa* non pas à *Fripier*, mais à *limier*; en sorte que *sa male-tache* soit la male-tache du limier, c'est à dire, la male-tache que le limier a faite : comme en ce vers de la Satire 17.

*La playe de vos yeux est toujours incurable;*

*La playe de vos yeux*, signifie la playe que vos yeux ont faite. Du tems de Regnier on disoit absolument *la Male-tache*, pour signifier le Fripier, ou le Dégraisseur, qui levoit les taches : témoin cette Strophe de la Satire de Sigogne, contre le pourpoint d'un Courtisan:

*Maintefois le maistre bravache*
*Eust appelé la Male-tache*
*Pour ce vieux chiffon dégresser;*
*Mais faute d'un qui lui succede,*
*Il n'y a point eu de remede*
*Que son dos l'ait voulu laisser.*

Et la Satire sur le bas de soye d'un Court'san, par le Sr. de la Ronce:

*Elles te firent mainte tache,*
*Où le Crieur de male-tache*
*A bien perdu tout son Latin.*

Vers 364. *Le Monsieur, son pédant à son a ... éclame.*) Voyez la Note ...

Vers 3 ... *mutin* ...

L ...

Et sembloit que la gloire, en ce gentil assaut,
Fust à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut:
Ne croyez, en parlant, que l'un ou l'autre dorme.
Comment! vostre argument, dist l'un, n'est pas en forme.
L'autre, tout hors du sens: mais c'est vous, malautru,
Qui faites le sçavant, & n'estes pas congru:
L'autre: Monsieur le sot, je vous feray bien taire:
Quoy? comment, est-ce ainsi qu'on frape Despautere!
Quelle incongruïté! vous mentez par les dents.
Mais vous. Ainsi ces gens à se picquer ardents,

S'en

## *REMARQUES.*

Vers 372. *Comment! vostre argument, dist l'un*, &c.) C'est le Pédant qui parle. Il faut remarquer le Dialogue, dans ce vers & dans les six vers suivans.

Vers 376. ——— *Est ce ainsi qu'on frape Despautere?*) Le Pédant reproche à l'autre, qu'il *frape Despautere*; c'est à dire, qu'il pèche contre les régles de la Grammaire: comme on disoit autrefois, *donner un souflet à Ronsard*, quand on péchoit contre la pureté du langage. Ménage dans sa Requête des Dictionaires:

*Si bien que les petits Grimauds*
*Ne rencontrant point tous ces mots,*
*Suivant notre ordre Alphabetique,*
*Qui retient l'ortographe antique;*
*Entrent aussi-tôt en courroux,*
*Et lors nous frapent à grands coups,*
*Souffletant le Dictionnaire,*
*Aussi bien que le Despautere.*

Jean Despautere, célebre Grammairien, mourut en 1520. Il a composé des Livres de Grammaire fort-usitez dans les Coléges.

S'en vindrent du parler, à tic tac, torche, lorgne,
Qui, casse le museau; qui, son rival éborgne;
Qui, jette un pain, un plat, une assiette, un couteau;
Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.
L'un faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ose.
Et pense, en les voyant, voir la Metamorphose,
Où les Centaures saouz, au bourg Atracien,
Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere, encorner le Lapithe,
Qui leur fist à la fin enfiler la guerite,

Quand

## *REMARQUES.*

Vers 379. *S'en vindrent du parler, à tic tac, torche, lorgne.*) Ces mots expriment le bruit que font plusieurs coups donnez & reçus dans une émeute. *Torche lorgne*, signifie particulierement, *à tors & à travers*. Rabelais Livre 1. ch. 19. fait dire Maitre à Janotus de Bragmardo, à la fin de sa harangue : *Mais nac petetin petetac : ticque, torche lorgne.* Le même au chap. 29. du Liv. 2. *En frapant torche lorgne dessus le géant.* Et au L. 4. ch. 56. où Mr. le Duchat fait observer, que la plûpart de ces mots sont pris de la célebre Chanson du Musicien Jannequin, intitulée *La Bataille ou deffaite des Suisses à la journée de Marignan.*

Vers 380. *Qui casse le museau ; qui &c.*) *L'un*, casse le museau ; *l'autre* éborgne son rival, &c.

Vers 384. *Et pense,*) Et je pense.

Vers 385. *Où les Centaures saouz, au bourg Atracien &c.*) C'est ce Bourg de la Théssalie, *Atrax*, ou *Atracia*, où les Lapithes & les Centaures se battirent, aux noces de Pirithoüs. Ovide a amplement décrit ce combat, au douziéme Livre de ses Métamorphoses.

Vers 387. *Et cornus du bon pere, encorner le Lapithe.*) Les cornes ayant passé de tout temps pour un symbole de force & de courage, Bacchus a été représenté cornu, parce que le vin donne de la force & du courage aux foibles, & aux poltrons. Le *bon pere*, dans ce vers, n'est autre que Bacchus. Ainsi, les Centaures, *cornus du bon pere*, & les Centaures, *animez par le vin*, sont la même chose. F- trophant sa bouteille,

Quand avecques des plats, des treteaux, des tisons,
Par force les chassant my-morts de ses maisons,
Il les fist gentiment, aprés la Tragédie,
De chevaux devenir gros asnes d'Arcadie.
  Nos gens en ce combat n'estoient moins inhumains;
Car chacun s'escrimoit & des pieds & des mains :
Et, comme eux, tous sanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aveuglée en main leur mist des armes.
Le bon Jean crie au meurtre, & ce Docteur harault.
Le Monsieur dit tout-beau ; l'on appelle Girault.
A ce nom, voyant l'homme, & sa gentille trongne,
En mémoire aussi-tost me tomba la Gascongne :
Je cours à mon manteau, je descends l'escalier,
Et laisse avec ses gens Monsieur le Chevalier,
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi, sans coup ferir, je sors de la bataille,

## *REMARQUES.*

3. Livre, lui dit : *& addis cornua pauperi :* ce qu'Ovide, L. 1. *De Arte amandi*, a imité, lorsque parlant des effets du vin, il s'en explique en ces termes : *Tunc veniunt risus, tunc pauper cornua sumit.*

Même vers. *Encorner le Lapithe.*) Pirithoüs, Roi des Lapithes.

Vers 392. *De chevaux, devenir gros asnes d'Arcadie.*) Les Centaures étoient moitié hommes, moitié chevaux.

Vers 396. *La fureur aveuglée en main leur mist des armes.*) Virgile, Æneide 2. *Furor arma ministrat.*

Vers 402. — *Monsieur le Chevalier.*) De la petite épée, duquel il est parlé dans le vers 284.

Sans parler de flambeau, ny sans faire autre bruit.
Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict, jalouse nuict :
Car il sembloit qu'on eust aveuglé la nature ;
Et faisoit un noir brun d'aussi bonne teinture,
Que jamais on en vit sortir des Gobelins.
Argus pouvoit passer pour un des Quinze-vingts.
Qui pis-est, il pleuvoit d'une telle maniere,
Que les reins, par despit, me servoient de goutiere :
Et du haut des maisons tomboit un tel dégout,
Que les chiens alterez pouvoient boire debout.

## *REMARQUES.*

Vers 406.—— *O nuit, jalouse nuict.*) C'est le commencement d'une Chanson de Desportes, oncle de Regnier. Voici le premier couplet de cette Chanson, qui a été long-tems en vogue ; & dont l'air se chante encore aujourdhui :

*O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée,*
*Qui renflames le ciel de nouvelle clairté :*
*T'ay-je donc aujourdhuy tant de fois desirée,*
*Pour être si contraire à ma felicité ?*

Furetiere dans son Roman B[illegible]geois, page 429. cite enco[illegible] même Chanson, au sujet [illegible] personne, fâchée [illegible] pue par l'arrivée de [illegible] *geste & à son regard parut assez son mécontentement : sans doute que dans son ame elle dit plusieurs fois :* O nuit, jalouse nuit !

Vers 409. *Que jamais on en vit sortir des Gobelins.*) *Les Gobelins*, maison située à l'extremité du Fauxbourg Saint Marcel, & bâtie par *Gobelin*, fameux Teinturier de la Ville de Rheims, sous le regne de François I. L'Hotel des Gobelins apartient au Roi ; & Mr. Colbert y établit en 1667. une Manufacture Royale des meubles de la Courone. Les eaux de la Riviere de Biévre qui y passe, ont, à [illegible]'on prétend, une qualité par[illegible]ere pour la teinture des laines.

[illegible]10. *Argus pouvoit passer* [illegible]*e-vingts.*) Pour

Alors me remettant ſur ma philoſophie,
Je trouve qu'en ce monde il eſt ſot qui ſe fie,
Et ſe laiſſe conduire ; & quant aux Courtiſants,
Qui, doucets & gentilz, font tant les ſuffiſants,
Je trouve, les mettant en meſme patenoſtre,
Que le plus ſot d'entr'eux eſt auſſi ſot qu'un autre.
Mais pource qu'eſtant là, je n'eſtois dans le grain,
Auſſi que mon manteau la nuict craint le ſerain :
Voyant que mon logis eſtoit loin, & peut eſtre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiſtre ;
Pour éviter la pluye, à l'abry de l'auvent,
J'allois doublant le pas, comme un qui fend le vent.
Quand bronchant lourdement en un mauvais paſſage,
Le Ciel me fiſt joüer un autre perſonnage :
Car heurtant une porte, en penſant m'accoter,
Ainſi qu'elle obeyt, je vins à culbuter ;

Et

## REMARQUES.

Vers 421. ——— *Je n'eſtois dans le grain.*) Je n'étois pas à mon aiſe : Métaphore empruntée des animaux que l'on nourrit de grain, & à qui on en donne plus qu'il ne leur en faut.

Vers 434. *Que les verroux graiſſez ne faiſoient aucun bruit.*) Tibulle, L. 1. Eleg. 7. v. 12.

*Cardine nunc tacito vertere poſſe fores.*

Horace, L. 1. Ode 25. dit au contraire, que la porte d'une vieille coquette, qui s'ouvroit autrefois ſi facilement, demeure à préſent toujours fermée :

——— *Amatque*
*Janua limen,*
*Quæ prius multùm faciles movebat*
*Cardines.*

Et s'ouvrant à mon heurt, je tombay sur le ventre.
On demande que c'est : je me releve, j'entre ;
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graissez ne faisoient aucun bruit ;
Qu'on me rioit au nez, & qu'une chambriere
Vouloit monstrer ensemble & cacher la lumiere :
Je suis, je le voy bien...... Je parle. L'on respond ;
Où, sans fleurs de bien-dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombasmes d'accord. Le monde je contemple,
Et me trouve en un lieu de fort mauvais exemple.
Toutesfois il falloit, en ce plaisant mal-heur,
Mettre, pour me sauver, en danger mon honneur.
Puis donc que je suis là, & qu'il est pres d'une heure ;
N'esperant pour ce jour de fortune meilleure,
Je vous laisse en repos, jusques à quelques jours,
Que, sans parler Phœbus, je feray le discours
De mon giste, où pensant reposer à mon aise,
Je tombé par mal-heur de la poisle en la braise.

## *REMARQUES.*

Vers 437. *Je suis, je le voy b......)* Le vers 440. sert d'explication à celui-ci, dont le sens est suspendu : ce que j'ai marqué par des points..... Dans l'Edition de 1642, & dans les suites, on a mis : *J'y suis, je le vois bien.*

Vers 438. *Où sans fleurs de bien-dire.)* 1616, 1617, 1625. *Où sans fleurs du bien dire.*

Vers dernier. *Je tombé* ——) 1645. *Je tombay.* 1626, 1655, 1667. *Je tombe.*

# SATYRE XI. *

## SUITTE.

VOyez que c'est du monde, & des choses humaines!
Tousjours à nouveaux maux naissent nouvelles peines;
Et ne m'ont les destins, à mon dam trop constans,
Jamais, après la pluye, envoyé le beau temps.

5 Estant

### REMARQUES.

* C'est principalement au sujet de cette Satire, que Mr. Despreaux avoit reproché à Regnier d'avoir prostitué les Muses :

*Heureux ! si moins hardi, dans ses vers pleins de sel,*
*Il n'avoit point trainé les Muses au B.....*
*Et si du son hardi de ses rimes cyniques,*
*Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.*

Mais Mr. Despreaux pour ne point commettre la même faute qu'il reprochoit à Regnier, changea les deux premiers vers de cette maniere, tels qu'ils sont dans le second Chant de son Art Poëtique :

*Heureux ! si ses discours, craints du chaste Lecteur,*
*Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.*

Voyez les Remarques sur ces vers de Mr. Despreaux.

Sans vouloir justifier Regnier sur le choix du sujet de cette Piéce, qui est extrèmement condamnable ; on peut dire, que le vice y est peint avec des couleurs bien capables d'en donner de l'horreur.

Cette Satire ne parut point dans l'édition de 1608. & fut imprimée dans celle de 1612.

Vers 2. *Tousjours à nouveaux maux naissent nouvelles peines.*) Le vers 203. de cette Sat. est semblable à celui-ci. Martial, L. 1. Ep. 16.

*Expectant curaque, catenatique labores.*

Senéque,

— Fi-

Estant né pour souffrir, ce qui me reconforte,
C'est que, sans murmurer, la douleur je supporte;
Et tire ce bon-heur du mal-heur où je suis,
Que je fais, en riant, bon visage aux ennuis:
Que le ciel affrontant, je nazarde la Lune,
Et voy, sans me troubler, l'une & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en vallut: car contre ces assauts,
Qui font, lors que j'y pense, encore que je tressauts:
Pétrarque, & son Remède, y perdant sa rondache,
En eust, de marisson, ploré comme une vache,
Outre que de l'object la puissance s'esmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'estre Jean qui ne peut,
Il n'est mal dont le sens la nature resveille,
Qui Ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille.

Entré

## *REMARQUES.*

*—— Finis alterius mali, Gradus est futuri.*

Marot, Epitre à François I.

*On dit bien vray: la mauvaise fortune*
*Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,*
*Ou deux, ou trois, avecques elle, Sire.*

Vers 8. *Que je fais en riant bon visage aux ennuis.*) Martial,

*Pars major lacrymas ridet, & intus habet.*

Vers 13. *Pétrarque, & son Remède.*) Petrarque a fait un Traité, *De remediis bonæ & malæ fortunæ.*

Vers 16. *—— D'estre Jean qui ne peut.*) *Jean qui ne peut:* terme du Jeu de Trictrac, détourné à un autre sens.

Vers 17. *Il n'est* [illegible] *ns la nature resvei*[illegible]
l'Auteu[illegible]
dres ém[illegible]

Entré doncq' que je fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur;
Et me rendre en amour d'autant plus agréable;
La bourse desliant, je mis piéce sur table;
Et guarissant leur mal du premier appareil,
Je fis dans un escu reluire le Soleil.
De nuict dessus leur front la joye estincelante,
Monstroit en son midy que l'ame estoit contente,
Dessors, pour me servir, chacun se tenoit prest,
Et murmuroient tous bas: l'honneste homme que c'est!
Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me plaire.
L'on allume du feu, dont j'avois bien affaire.
Je m'aproche, me sieds, & m'aidant au besoing,
Ja tout apprivoisé je mangeois sur le poing.

Quand

## *REMARQUES.*

*ture.* Peut être l'Auteur avoit écrit: *Il n'est main*, au lieu de, *Il n'est mal*: expression qui n'offre pas un sens bien clair, ni bien déterminé. Mais un peu d'obscurité ne convient pas mal à cet endroit; & il est certaines choses qu'il sied bien à un Commentateur d'ignorer.

Vers 24. *Je fis dans un escu reluire le Soleil.*) Du tems de Regnier, il y avoit des Ecus d'or, qu'on appeloit, *Ecus au Soleil*; parce qu'ils avoient un petit soleil à huit rais.

Vers 32. *Ja tout apprivoisé je mangeois sur le poing.*) Quand les oiseaux de Fauconnerie mangent volontiers sur le poing, c'est une marque qu'ils sont entierement assurez, ou affaitez; c'est à dire, apprivoisez. Pendant un tems, ç'a été la mode en France, parmi les gens du bel air, qui vouloient passer pour galans, *de porter tout le jour sur le poin un éprevier, sans propos*; Loys Guyon, diverses Leçons, L. 2. ch. 5. & ce tems étoit celui de la jeunesse de Regnier.

Quand au flamber du feu, trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez, comme des airignées :
Chacune sur le cul au foyer s'accropit,
Et sembloient, se plaignant marmoter par despit,
L'une comme un fantosme, affreusement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque Tragédie ;
L'autre, une Egyptienne, en qui les rides font
Contre-escarpes, rampards, & fossez sur le front ;
L'autre, qui de soy-mesme estoit diminutive,
Ressembloit, transparente, une lanterne vive,
Dont quelque Paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, liévres, renards, & mainte estrange beste,
Courent l'une apres l'autre : ainsi dedans sa teste
Voyoit-on clairement au travers de ses os,
Ce dont sa fantaisie animoit ses propos.
Le regret du passé, du présent la misere,
La peur de l'advenir, & tout ce qu'elle espere

Des

## *REMARQUES.*

Vers 34. ——— *Comme des airi-ées.*) On lit ainsi dans l'édition 1613. Il y a, *érignées*, dans lle de 1612; *&* *araignées* dans plûpart des autres.

Vers 42. *Ressembloit transparen-, une lanterne vive*, &c.) Des-iption des lanternes vivantes. vant l'établissement de la Comé- en France, ces sortes de Lanternes faisoient un des ornemens du Theatre, dans ces tems grossiers où l'on jouoit *les Mysteres*; c'est à dire, les Histoires de l'ancien & du nouveau Testament. Les Patissiers s'emparerent ensuite des Lanternes vivantes qu'ils exposoient dans leu pour attirer le

Des biens que l'Hypocondre en ses vapeurs promet ;
Quand l'humeur, ou le vin, luy barboüillent l'armet.
L'une se plaint des reins, & l'autre d'un côtaire ;
L'autre du mal des dents : & comme, en grand mystere,
Avec trois brins de sauge, une figue d'antan,
Un *va-t'en, si tu peux* ; un *si tu peux, va-t'en*,
Escrit en peau d'oignon, entouroit sa machoire :
Et toutes, pour garir, se reforçoient de boire.
  Or j'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou dessous quels drapeaux elles ont combatu ;
Si c'estoit mal de Sainct, ou de fiévre-quartaine ;
Mais je sçay bien qu'il n'est soldat ni capitaine,
Soit de gens de cheval, ou soit de gens de pié,
Qui dans la Charité soit plus estropié.
Bien que maistre Denis, sçavant en la sculture ;
Fist il, avec son art, quinaude la nature ;

Ou

## *REMARQUES.*

Vers 53.——— *Et l'autre d'un côtaire.*) On écrit *Cautaire.*

Vers 56. *Un va-t'en si tu peux ; un si tu peux, va-t-en.*) Monosyllabes.

Vers 61. *Si c'estoit mal de Sainct.*) Il y a plusieurs maladies, auxquelles le peuple a donné le nom de quelque Saint : comme le mal de S. Jean, qui est l'epilépsie ; Le mal de St. Hubert, qui est la rage ; Le mal de St. Mein, qui est la gale &c.

Vers 64. *Qui dans la Charité soit plus estropié.*) La Charité est un des Hopitaux de Paris.

Vers 65. *Bien que maistre Denis, sçavant en la sculture.*) Il n'y a pas d'apparence que Regnier ait voulu parler d'un ancien Sculpteur Grec, appelé *Denys*, *Dionysius*, duquel, au raport de Pline, Liv. 36. c. 10. on voyoit à Rome plusieurs ouvrages excellens. *Dionysius & Polycles, Timarchidis filii.*

Quel-

Ou comme Michel l'Ange, eust-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire, avec tous ses efforts,
De ces trois corps tronquez une figure entiere,
Manquant à cet effet, non l'art, mais la matiere.
En tout elles n'avoient seulement que des yeux,
Encore bien flétris, rouges & chassieux;
Que la moitié d'un nez, que quatre dents en bouche,
Qui, durant qu'il fait vent, branlent sans qu'on les touche.
Pour le reste, il estoit comme il plaisoit à Dieu,
En elles la santé n'avoit ny feu ny lieu:
Et chacune, à par-soy, représentoit l'idole,
Des fiévres, de la peste, & de l'orde verolle.
A ce piteux spectacle, il faut dire le vray,
J'eus une telle horreur, que tant que je vivray,
Je croiray qu'il n'est rien au monde qui garisse
Un homme vicieux, comme son propre vice.

Toute

## *REMARQUES.*

Quelque tems avant Regnier, il y avoit en France deux Sculpteurs célebres, Jean Gougeon & Germain Pilon, dont les ouvrages sont admirez encore aujourd'hui.

Vers 67. *Ou comme Michel l'Ange.*) *Michel l'Ange*, comme l'Auteur l'a écrit, fait une équivoque: car il parle ici, non pas d'un Ange, mais du fameux Michel-Ange Buonarota, excellent Peintre, Sculpteur, & Architecte. On prononce Mikel-Ange. Il mourut à Rome, en 1564. dans sa 89. année.

Vers 81. *Je croiray qu'il n'est rien au monde qui garisse* &c.) Cette maxime est tres-sensée. Dans un des Dialogues de Lucien, intitulé, *L'Asne de Lucien*, Mr. D'Ablancourt son Traducteur a cité ainsi ces deux vers:

*——Qu'il n'est rien qui punisse*
*Un homme vicieux comme son propre vice.*

Toute chose depuis me fut à contre cœur ;
Bien que d'un cabinet sortist un petit cœur,
Avec son chapperon, sa mine de poupée,
Disant : j'ay si grand peur de ces hommes d'espée,
Que si je n'eusse veu qu'estiez un Financier,
Je me fusse plustost laissé crucifier,
Que de mettre le nez où je n'ay rien affaire.
Jean mon mary, Monsieur, il est Apoticaire.
Sur tout, vive l'amour ; & bran pour les Sergens.
Ardez, voire, c'est-mon : je me cognois en gens.
Vous estes, je voy bien, grand abbateur de quilles ;
Mais au reste, honneste homme, & payez bien les filles.
Cognoissez-vous ?...... mais non, je n'ose le nommer.
Ma foy, c'est un brave homme, & bien digne d'aymer,
Il sent tousjours si bon. Mais quoy ! vous l'iriez dire.
Cependant, de despit, il semble qu'on me tire
Par la queuë un matou, qui m'escrit sur les reins,
Des griffes & des dents mille alibis forains :
Comme un singe fasché j'en dy ma patenostre ;
De rage je maugrée & le Mien & le Vostre,

Et

*REMARQUES.*

Vers 85. *Avec son chaperon.*) Sorte de coiffure, usitée en ce tems-là.

Vers 93. —— *Grand abbateur de quilles.*) La Fontaine, Conte des Lunettes :

*Garçon quarré, garçon couru des filles,*
*Bon compagnon, & beau joueur de quilles.*

Et le Noble vilain qui m'avoit attrapé.
Mais, Monsieur, me dist-elle, aurez vous point soupé?
Je vous prie, notez l'heure; & bien, que vous en semble!
Estes-vous pas d'avis que nous couchions ensemble?
Moy, crotté jusqu'au cul, & mouillé jusqu'à l'os,
Qui n'avois dans le lict besoin que de repos:
Je faillis à me pendre, oyant que ceste Lice,
Effrontément ainsi me présentoit la lice.
On parle de dormir, j'y consens à regret.
La Dame du logis me meine au lieu secret.
Allant, on m'entretient de Jeanne & de Macette;
Par le vray Dieu, que Jeanne estoit & claire & nette,
Claire comme un bassin, nette comme un denier.
Au reste, fors Monsieur, que j'estois le premier.
Pour elle, qu'elle estoit niepce de Dame Avoye;
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye;
Qu'elle eust fermé sa porte à tout autre qu'à moy;
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy.
Estourdy de caquet, je feignois de la croire.
Nous montons, & montans, d'un *c'est mon*, & d'un *voire*,
Doucement en riant j'apointois noz procez,
La montée estoit torte, & de fascheux accez;

*REMARQUES.*

Vers 103. *Et le Noble vilain.*) De la Satire précedente.

Vers 105. *Je vous prie, notez l'heure.*) Une heure après minuit, selon le vers 443. de la Satire précedente. Edit. de 1642. *Je vous pri' notez l'heure.*

Tout branloit deſſous nous, juſqu'au dernier eſtage.
D'eſchelle en eſchelon, comme un linot en cage,
Il falloit ſauteller, & des pieds s'approcher,
Ainſi comme une chévre en grimpant un rocher
Apres cent ſoubre-ſauts nous vinſmes en la chambre,
Qui n'avoit pas le gouſt, de muſc, civette, ou d'ambre.
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit un guichet,
Qui n'avoit pour ſerrure autre engin qu'un crochet.
Six douves de poinçon ſervoient d'aix & de barre,
Qui bâillant grimaſſoient d'une façon bizarre;
Et pour ſe reprouver de mauvais entretien,
Chacune par grandeur ſe tenoit ſur le ſien;
Et loin l'une de l'autre, en leur mine alterée,
Monſtroient leur ſainƈte vie eſtroite & retirée.
Or, comme il plut au Ciel, en trois doubles plié,
Entrant je me heurté la caboche & le pié:
Dont je tombe en arriere, eſtourdi de ma cheute,
Et du haut juſqu'au bas je fis la cullebutte:
De la teſte & du cul contant chaque degré.
Puis que Dieu le voulut, je prins le tout à gré.
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par je ne ſçay quel trou je luy vis juſqu'à l'ame,
Qui fiſt, en ce beau ſault, m'eſclatant comme un fou,
Que je prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint: la chandelle on apporte;
Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte.

Dieu ſçait comme on la veid & derriere & devant,
Le nez ſur les carreaux, & le feſſier au vent;
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine.
Cependant de ſon long, ſans poulx, & ſans haleine;
Le muſeau vermolu, le nez eſcarboüillé,
Le viſage, de poudre & de ſang tout ſoüillé,
Sa teſte deſcouverte, où l'on ne ſçait que tondre;
Et lors qu'on luy parloit, qui ne pouvoit reſpondre;
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'un coſté, de l'autre ſon tocquet.
En ce plaiſant mal-heur, je ne ſçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer, ou s'il en falloit rire.
Apres ceſt accident, trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend, & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant, en un rien, ſa douleur en furie,
Dict à Jeanne, en mettant la main ſur le roignon:
C'eſt, mal-heureuſe, toy, qui me porte guignon.
A d'autres beaux diſcours la collere la porte.
Tant que Macette peut, elle la reconforte.
Cependant je la laiſſe; &, la chandelle en main,
Regrimpant l'eſcalier, je ſuy mon vieux deſſein.
J'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'un ſuperbe Monarque.
Eſtant là, je furette aux recoins plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que, pour mes vieux pechez,

Je ſceuſſe le deſpit dont l'ame eſt forcenée,
Lors que, trop curieuſe, ou trop endemenée,
Rodant de tous coſtez, & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouver ce qu'on ne cherche pas.
 Or, en premier item, ſous mes pieds je rencontre
Un chaudron ébreſché, la bourſe d'une montre,
Quatre boëtes d'ungents, une d'alun bruſlé,
Deux gands deſpareillez, un manchon tout pelé;
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau ſeconde;
La petite ſeringue, une eſponge, une ſonde,
Du blanc, un peu de rouge, un chifon de rabat,
Un balet, pour bruſler en allant au ſabat;
Une vieille lanterne, un tabouret de paille,
Qui s'eſtoit ſur trois pieds ſauvé de la bataille;
Un barril défoncé, deux bouteilles ſur-cu,
Qui diſoient, ſans goulet, nous avons trop veſcu:
Un petit ſac, tout plein de poudre de Mercure,
Un vieux chapperon gras de mauvaiſe teinture;
Et dedans un coffret qui s'ouvre avecq' enhan,
Je trouve des tiſons du feu de la ſainct Jean,
Du ſel, du pain benit, de la feugere, un cierge,
Trois dents de mort, pliez en du parchemin vierge;
Une

## *REMARQUES.*

Vers 195. —— *Qui s'ouvre avecq' enhan.*) *Enhan*, ou plûtôt *ahan*, terme qui exprime, par onomatopée, un effort accompagné de bruit.

Une chauve-souris, la carcasse d'un Geay,
De la graisse de loup, & du beurre de May.
 Sur ce point, Jeanne arrive, & faisant la doucette:
Qui vit ceans, ma foy, n'a pas besongne faite;
Tousjours à nouveau mal nous vient nouveau soucy;
Je ne sçay, quant à moy, quel logis c'est icy:
Il n'est, par le vray Dieu, jour ouvrier ni feste,
Que ces carongnes-là ne me rompent la teste.
Bien, bien, je m'en iray, si tost qu'il sera jour.
On trouve dans Paris d'autres maisons d'amour.
 Je suis-là, cependant, comme un que l'on nazarde.
Je demande que c'est? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me respondit-elle; on n'auroit jamais fait.
Mais bran, bran, j'ay laissé là-bas mon attifet.
Tousjours apres soupper ceste vilaine crie.
Monsieur, n'est-il pas temps? couchons nous je vous prie.
 Cependant elle met sur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle avoit sous les bras.
Elle approche du lict, fait d'une estrange sorte:
Sur deux treteaux boiteux se couchoit une porte,
Où le lict reposoit, aussi noir qu'un soüillon.
Un garde-robe gras servoit de pavillon;

De

## *REMARQUES.*

Vers 220. *Un garde-robe gras servoit de pavillon.*) Garde-robe est ici du masculin, & signifie ce fourreau, cette envelope de toile, qu'on porte sur les habits, pour les conserver. Cette toile, qui étoit grasse, à force d'avoir été portée, servoit de pavillon, c'est à dire, de garniture au lit.

De couverte un rideau, qui fuyant ( vert & jaune )
Les deux extremitez, estoit trop court d'une aune.
Ayant consideré le tout de point en point,
Je fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
Et de dormir sur pieds comme un coq sur la perche.
Mais Jeanne tout en rut, s'aproche & me recherche
D'amour, ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira.
Et moy maudit soit-il, m'amour, qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la pensée,
Qui sceut que vaut la femme en amour offensée,
Lors que, par impuissance, ou par mespris la nuict,
On fausse compagnie, ou qu'on manque au desduict.
C'est pourquoy j'eus grand peur qu'on me troussast en malle.
Qu'on me foüetast, pour voir si j'avois point la galle,
Qu'on me crachast au nez, qu'en perche on me le mist,
Et que l'on me berçast si fort qu'on m'endormist;
Ou me baillant du *Jean*, *Jeanne vous remercie*,
Qu'on me tabourinast le cul d'une vessie.

Cela

## *REMARQUES.*

Vers 229. *Polyenne pour lors me vint en la pensée.* L'aventure de Polyænos & de Circé est décrite dans Petrone.

Vers 230. *Qui sceut que vaut la femme en amour offensée.* ) Virgile, Æn. 5. v. 6.

*Notumque furens quid fœmina possit.*

Séneque dans son Hippolyte, à la fin de l'Acte second :

*Quid sinat inausum femina præceps furor ?*

Cela fut bien à craindre, & si je l'evité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Jeanne, non moins que Circe, entre ses dents murmure,
Sinon tant de vengeance, au moins autant d'injure.
Or pour flater en fin son mal-heur & le mien,
Je dis : quand je fais mal, c'est quand je paye bien ;
Et faisant reverence à ma bonne fortune,
En la remerciant : je le conte pour une.
Jeanne, rongeant son frein, de mine s'apaisa,
Et prenant mon argent, en riant me baisa :
Non, pour ce que j'en dis, je n'en parle pas, voire ;
Mon maistre, pensez-vous? j'entends bien le grimoire ;
Vous estes honneste homme, & sçavez l'entre-gent.
Mais, Monsieur, croyez-vous que ce soit pour l'argent?
J'en fais autant d'estat comme de chenevottes.
Non, ma foy, j'ay encore un demy-ceint, deux cottes,
Une robe de serge, un chapperon, deux bas,
Trois chemises de lin ; six mouchoirs, deux rabats ;
Et ma chambre garnie auprés de sainct Eustache.
Pourtant, je ne veux pas que mon mary le sçache.
Disant cecy, tousjours son lit elle brassoit,
Et les linceuls trop cours par les pieds tirassoit,
Et fist à la fin tant, par sa façon adroite,
Qu'elle les fist venir à moitié de la coite,
Dieu sçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartiments, & combien de couleurs,

Relevoient leur maintien, & leur blancheur naïfve;
Blanchie en un sivé, non dans une lescive.
Comme son lict est fait: que ne vous couchez-vous?
Monsieur, n'est-il pas temps? & moy de filer dous.
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme si nostre jeu fust au Roy despoüillé.
J'y resiste pourtant, & d'esprit embroüillé,
Comme par compliment je trenchois de l'honneste;
N'y pouvant rien gaigner, je me gratte la teste.
A la fin je pris cœur, résolu d'endurer
Ce qui pouvoit venir sans me desesperer.
Qui fait une follie, il la doit faire entiere,
Je détache un soulier, je m'oste une jartiere;
Froidement toutesfois; & semble en ce coucher
Un enfant qu'un Pedant contraint se détacher,
Que la peur tout ensemble esperonne & retarde:
A chacune esguillette il se fasche, & regarde,
Les yeux couvers de pleurs, le visage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne descend point sur luy.
L'on heurte sur ce point, Catherine on appelle.
Jeanne, pour ne respondre, esteignit la chandelle.

Per-

## *REMARQUES.*

Vers 265. *Et leur blancheur naïfve:*

Vers 266. *Blanchie en un sivé.*) La *blancheur blanchie* est une battologie, ou répetition vicieuse. L'Auteur avoit sans doute écrit *Blanchis*, dans le vers 266. faisant rapporter ce participe à *Linceuls*.

Personne ne dit mot. L'on refrappe plus fort,
Et faisoit-on du bruit pour réveiller un mort.
A chaque coup de pied toute la maison tremble,
Et semble que le feste à la cave s'assemble.
Bagasse, ouvriras-tu? C'est cestuy-cy, c'est-mon.
Jeanne, ce temps-pendant, me faisoit un sermon. [ce?
Que Diable aussi, pourquoy? que voulez-vous qu'on fa-
Que ne vous couchiez-vous? Ces gens, de la menace
Venant à la priere, essayoient tout moyen.
Ore ilz parlent Soldat, & ores Citoyen.
Ils contre-font le guet, & de voix magistrale:
Ouvrez, de par le Roy. Au Diable un qui devale:
Un chacun, sans parler, se tient clos & couvert. [vert,
Or, comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ou-
Tout de bon le Guet vint. La quenaille fait Gille.
Et moy, qui jusques là demeurois immobile,
Attendant estonné le succez de l'assaut,
Ce pensé-je, il est temps que je gaigne le haut.
Et troussant mon pacquet, de sauver ma personne.
Je me veux r'habiller, je cherche, je tastonne,

Plus

## *REMARQUES.*

Vers 290. *Et semble que le feste à la cave s'assemble.*) *Le faite*, le haut de la maison : *Fastigium.*

Vers 301. ——— *La quenaille fait Gille.*) Edit. de 1642. & suivantes, *La canaille*; de même que dans le vers 322. Voyez la Note sur le vers 195. de la Satire dixieme.

Plus eſtourdy de peur que n'eſt un hanneton.
Mais quoy ? plus on ſe haſte & moins avance t'on.
Tout, comme par deſpit, ſe trouvoit ſous ma pate.
Au lieu de mon chappeau, je prens une ſavate;
Pour mon pourpoint ſes bas, pour mes bas ſon collet;
Pour mes gands ſes ſouliers, pour les miens un ballet.
Il ſembloit que le diable euſt fait ce tripotage.
Or Jeanne me diſoit, pour me donner courage,
Si mon compere Pierre eſt de garde aujourd'huy,
Non, ne vous faſchez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant, ſans délay, Meſſieurs frapent en maiſtre.
On crie : patience ; on ouvre la feneſtre.
Or, ſans plus m'amuſer apres le contenu,
Je deſcends doucement, pied chauſſé, l'autre nu ;
Et me tapis d'aguet derriere une muraille.
On ouvre, & bruſquement entra ceſte quenaille,
En humeur de nous faire un aſſez mauvais tour.
Et moy, qui ne leur dis ny bon ſoir, ny bon jour,
Les voyant tous paſſez, je me ſentis alaigre,
Lors, diſpos du talon, je vais comme un chat maigre ;
J'enfile la venelle ; & tout léger d'effroy,
Je cours un fort long temps ſans voir derriere moy ;

Juſ-

REMARQUES.

Vers 324. *Et moy, qui ne leur dis ny bon ſoir, ny bon jour.*) Mo- | noſyllabes.

Jusqu'à tant que, trouvant du mortier, de la terre,
Du bois, des estançons, maints platras, mainte pierre,
Je me sentis plustost au mortier embourbé,
Que je ne m'aperceus que je fusse tombé.
On ne peut esviter ce que le Ciel ordonne,
Mon ame cependant de collere frissonne;
Et prenant, s'elle eust peu, le destin à party,
De despit, à son nez, elle l'eust démenty;
Et m'asseure qu'il eust réparé mon dommage.
Comme je fus sus pieds, enduit comme une image;
J'entendis qu'on parloit; & marchant à grands pas,
Qu'on disoit: hastons-nous, je l'ay laissé fort bas,
Je m'aproche; je voy, desireux de cognoistre.
Au lieu d'un Medecin, il lui faudroit un Prestre,
Dict l'autre, puisqu'il est si proche de sa fin.
Comment, dict le valet, estes-vous Medecin?
Monsieur, pardonnez-moy, le Curé je demande.
Il s'en-court, & disant: à Dieu me recommande,
Il laisse là, Monsieur, fasché d'estre déceu.
Or comme, allant tousjours, de prés je l'aperceu,
Je cogneu que c'estoit nostre amy; je l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche;

Sans

*REMARQUES.*

Vers 346.——— *Et disant : à* | *A Dieu vous recommande*, puisque *Dieu me recommande.* } Il faut lire : | ce valet parle au Medecin.

Sans flambeau, l'heure induë! & de près me voyant,
Fangeux comme un pourceau, le visage effroyant,
Le manteau sous le bras, la façon assoupie:
Estes vous travaillé de la Licantropie?
Dist-il, en me prenant pour me taster le pous.
Et vous, di-je, Monsieur, quelle fiévre avez vous?
Vous, qui trenchez du sage, ainsi parmi la ruë!
Faites vous sus un pied toute la nuict la gruë?
Il voulut me conter comme on l'avoit pipé,
Qu'un valet, du sommeil, ou de vin occupé,
Sous couleur d'aller voir une femme malade,
L'avoit galentement payé d'une cassade.
   Il nous faisoit bon voir tous deux bien estonnez,
Avant jour par la ruë, aveċq' un pied de nez;
Luy, pour s'estre levé, esperant deux pistoles,
Et moy, tout las d'avoir receu tant de bricolles.
Il se met en discours, je le laisse en riant;
Aussi que je voyois aux rives d'Oriant,
Que l'aurore s'ornant de saffran & de roses,
Se faisant voir à tous, faisoit voir toutes choses:

Ne

## *REMARQUES.*

Vers 354. *Estes-vous travaillé de la Licantropie?*) Expression convenable à un Medecin. La Lycanthropie est une maladie, ou fureur, qui fait croire à ceux qui en sont atteints, qu'ils sont transformez en loups. Ils sortent de leurs maisons, & courent les rues ou les champs, en heurlant, & en se jettant, comme des furieux, sur ceux qu'ils rencontrent: c'est pourquoi le peuple les appelle *Loups garoux*.

Ne voulant, pour mourir, qu'une telle beauté
Me viſt, en ſe levant, ſi ſale & ſi croté ;
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Je cours à mon logis, je heurte, je tempeſte,
Et croyez à frapper que je n'eſtois perclus.
On m'ouvre, & mon valet ne me recognoiſt plus.
Monſieur n'eſt pas icy, que Diable ! à ſi bonne heure !
Vous frappez comme un ſourd. Quelque tems je demeure.
Je le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'avoit point promené.
Dieu ! comme eſtes vous fait ? Il va : moy, de le ſuivre ;
Et me parler en riant, comme ſi je fuſſe yvre :
Il m'allume du feu, dans mon lict je me mets,
Avec vœu, ſi je puis, de n'y tomber jamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence :
Qui gay fait une erreur, la boit à repentance ;
Et que quand on ſe frotte avecq' les Courtiſans,
Les branlés de ſortie en ſont fort deſplaiſans.
Plus on pénetre en eux, plus on ſent le remeugle.
Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel, aveugle ;

Quand

## *REMARQUES.*

Vers 380. *Si le Moine bouru.*) Fantôme qu'on fait craindre au peuple, lequel s'imagine que c'eſt une ame en peine qui court les rues pendant les Avents de Noël, & qui maltraite les paſſans. Furetiere.

Vers 389. —— *Plus on ſent le remeugle.*) L'Auteur avoit écrit *remeugle*, pour rimer avec *aveugle*; quoiqu'on diſe *rémugle*, comme on lit dans l'édition de 1613. & dans toutes celles qui ſont venues après.

Quand il en sort, il a plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.

## REMARQUES.

Vers 391. *Quand il en sort, il a*) La césure auroit été plus réguliere, si l'Auteur avoit mis : *Il a, quand il en sort.*

Vers 392. *Que Lyncé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.*) Selon l'histoire fabuleuse, *Argus* avoit cent yeux ; & *Lyncée* avoit la vûe si perçante qu'il voyoit à travers une muraille. Voyez Erasme Adag. 55. Chil. 2. Lyncée fut un des Argonautes, c'est à dire, des Heros qui allerent avec Jason à la conquête de la Toison d'or. Regnier a dit *Lyncé*, pour *Lyncée*, comme Ronsard & d'autres ont dit, *Orphé*, *Proté*, *Thesé*, pour *Orphée*, *Protée*, *Thesée*.



A MON-



# A MONSIEUR FREMINET.

## SATYRE XII. *

On dit que le grand Peintre ayant fait un ouvrage,
Des Jugements d'autruy, tiroit cest avantage,
Que selon qu'il jugeoit qu'ils estoient vrais, ou faux,
Docile à son profit, réformoit ses défaux.

5Or

### REMARQUES.

* Dans cette Satire, qui étoit la dixieme & derniere de l'édition faite en 1608, Regnier fait son apologie. Comme il convient d'avoir censuré les vices des hommes, il veut bien que les hommes censurent aussi les siens.

Martin Fréminet, né à Paris, étoit Peintre ordinaire du Roi Henri IV. pour lequel il commença à peindre la Chapelle de Fontainebleau, & il la continua sous Louis XIII. Ces deux Rois lui donnérent successivement des marques de leur estime, & Louis XIII. l'honora de l'Ordre de St. Michel. Il mourut en 1619. agé de 52. ans, laissant un fils de même nom, Martin Fréminet, qui étoit aussi un Peintre habile.

Vers 1. *On dit que le grand Peintre.*) *Apelle.* Regnier adressant cette Satire à un Peintre, débute par un exemple tiré de l'histoire d'un Peintre, & du Peintre le plus fameux de l'Antiquité.

Or c'estoit du bon temps que la hayne & l'envie,
Par crimes supposez n'attentoient à la vie ;
Que le Vray du Propos estoit cousin germain ;
Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que serviroit-il maintenant de prétendre
S'amender par ceux-là qui nous viennent reprendre ?
Si selon l'interest tout le monde discourt ;
Et si la verité n'est plus femme de Court :
S'il n'est bon Courtisan, tant frisé peut il estre,
S'il a bon apetit, qu'il ne jure à son maistre,
Dés la pointe du jour, qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné.
Estrange effronterie en si peu d'importance !
Mais de ce costé-là, je leur donrois quittance ;
S'ils vouloient s'obliger d'espargner leurs amis,
Où, par raison d'estat, il leur est bien permis.

Cecy

*REMARQUES.*

Vers 18. —— *Je leur donrois quittance.*) Du tems de notre Poëte, & longtems auparavant, le bel usage étoit pour *donrois, lairrois*, au lieu de *donnerois, laisserois*, &c. comme on le voit écrit en plusieurs endroits de l'Amadis de Gaule, du Sr. Des Essars, l'Ecrivain le plus poli de son tems ; dans Marot, & dans Rabelais. Ronsard, dans son Abrégé de l'Art Poëtique, chap. de l'*H*, regarde ces abréviations comme des licences permises. *Tu accourciras aussi, (je dis, autant que tu y seras contraint) les verbes trop longs : comme* donra, *pour* donnerai sautra *pour* sautera, &c. Vaugelas, & Mrs. de l'Académie, ont condamné ces licences.

Vers 20. *Où, par raison d'estat, il leur est bien permis.*) Ils peuvent épargner leurs amis, dans les choses où l'Etat n'est point interessé.

Cecy pourroit suffire à refroidir une ame,
Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blasme;
A qui la peur de perdre, enterre le talent:
Non pas moy, qui me ry d'un esprit nonchalent;
Qui, pour ne faillir point, retarde de bien faire.
C'est pourquoy maintenant je m'expose au vulgaire,
Et me donne pour butte aux jugements divers.
Qu'un chacun taille, rongne, & glose sur mes vers,
Qu'un resveur insolent, d'ignorance m'acuse,
Que je ne suis pas net, que trop simple est ma Muse,
Que j'ay l'humeur bizarre, inesgal le cerveau,
Et, s'il luy plaist encor', qu'il me relie en veau.
Avant qu'aller si viste, au moins je le suplie
Sçavoir que le bon vin ne peut estre sans lie:
Qu'il n'est rien de parfait en ce monde aujourd'huy;
Qu'homme, je suis sujeȼt à faillir comme luy:
Et qu'au surplus, pour moy, qu'il se face paroistre
Aussi vray que pour luy je m'efforce de l'estre.
Mais sçais-tu, Fréminet, ceux qui me blasmeront?
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouveront;
A qui l'ambition, la nuit tire l'oreille,
De qui l'esprit avare en repos ne sommeille,
Tousjours s'alambiquant apres nouveaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs appetis;

## *REMARQUES.*

Vers 28. *Qu'un chacun taille, rongne.*) Edition de 1608. *roigne.*

Qui rodent toute nuict, troublez de jalousie;
A qui l'amour lascif regle la fantasie,
Qui préferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont ravy les terres d'un mineur.
Telles sortes de gens vont apres les Poëtes,
Comme apres les hiboux vont criant les chuettes.

Leurs

## *REMARQUES.*

Vers 49. *Telles sortes de gens vont apres les Poëtes.*) Voici le seul vers, où Regnier ait fait ce dernier mot de trois sillabes : par tout ailleurs il ne le fait que de deux.

Vers 50. *Comme apres les hiboux vont criant les chuettes.*) Si par *Choüette* on vouloit signifier un oiseau de nuit, la femelle du *Hibou*, le sens de ce vers seroit faux : car ce ne sont pas les *choüettes* qui vont criant après les Hiboux; mais ce sont les autres oiseaux qui crient après les Hiboux & les Chouettes. C'est pourquoi j'avois crû, avec Mr. de la Monnoye, qu'il falloit lire : *Comme après les hiboux vont criant les fauvettes* : supposant que Regnier, comme de son tems on ne distinguoit pas dans l'écriture l'*v* consone, d'avec l'*u* voyele, avoit, au lieu de *Fovettes*, écrit *Fouettes*, d'où l'Imprimeur auroit fait *Chouettes*. Mais nos anciens Dictionaires François m'apprennent, que du tems de Regnier, *Chouette*, ou *Chuette*, signifioit une espece de Corneille, le petit Choucas, qui, pour user des termes de Bélon, est *la plus petite espèce du genre Corbin* : en Latin *Monedula*; parce que cet oiseau aime extremement à cacher l'or & l'argent, d'où est venu le proverbe : *Larron comme une chouette*. Marot, Epître à celui qui avoit calomnié son Epître sur le vol de son valet :

> *Quel qu'il soit, il n'est point Poëte,*
> *Mais fils ainé d'une Choüette,*
> *Ou aussi larron pour le moins.*

Il faut donc conserver le vers de Regnier, tel qu'il est dans la premiere édition de 1608. *Comme apres les hiboux vont criant les chouettes*; ou mettre *chuettes*, comme on lit dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur.

Leurs femmes vous diront: fuyez ce mesdisant,
Fascheuse est son humeur, son parler est cuisant.
Quoy, Monsieur, n'est-ce pas cest homme à la Satyre,
Qui perdroit son amy plustost qu'un mot pour rire?
Il emporte la piece: & c'est là de par-Dieu,
(Ayant peur que ce soit celle-là du milieu)
Où le soulier les blesse; autrement je n'estime
Qu'aucune eust volonté de m'accuser de crime.
Car pour elles, depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le sceust point.
Un grand contentement mal-aisement se celle.
Puis c'est des amoureux la regle universelle,

De

## REMARQUES.

Vers 54. *Qui perdroit son amy plustost qu'un mot pour rire.*) Horace, Sat. 4. Liv. 1.

*Omnes hi metuunt versus, odêre Poëtas.*
*Fœnum habet in cornu: longè fuge: dummodò risum*
*Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.*

Quintil. L. 6. c. 3. *Lædere nunquam velimus, longéque absit propositum illud: potiùs amicum quàm dictum perdidi.*

Boileau, Sat. 9. v. 121.

*Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis,*
*Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.*

Vers 56. *Ayant peur que ce soit &c.*) On n'ose presque pas indiquer ici le Huitain qui est au 3. L. de Rabelais, c. 8.

Vers 61. *Un grand contentement mal-aisement se celle.*) Moliere, Ecole des Femmes,

*L'allégresse du cœur s'augmente à se répandre.*

De déferer si fort à leur affection,
Qu'ils estiment honneur leur folle passion.
Et quand est de l'honneur de leurs maris, je pense
Qu'aucune à bon escient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'est pas tenu par charité,
De leur donner un bien qu'elles leur ont osté.
Voila le grand-mercy que j'auray de mes peines;
C'est le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'un chacun vaille icy bas son pris,
Le plus cher toutesfois est souvent à mespris.
Or, Amy, ce n'est point une humeur de médire
Qui m'ait fait rechercher ceste façon d'écrire;
Mais mon pere m'apprit que, des enseignements;
Les humains aprentifs formoient leurs jugements;
Que

## *REMARQUES.*

Vers 64. *Qu'ils estiment honneur leur folle passion.*) C'est ainsi qu'il faut lire, suivant l'édition de 1608. & non pas *Qu'ils estiment l'honneur*, comme dans les éditions de 1612, 1613. & dans la plûpart des anciennes.

Vers 65. *Et quant est de l'honneur de leurs maris*, &c.) Marot, Epître au Roy, pour avoir été dérobé :

*Quand tout est dit, aussi mauvaise bague,*
*(Ou peu s'en faut) que femme de Paris*
*Saulve l'honneur d'elles & leurs maris.*

Vers 75. *Mais mon pere m'apprit* &c.) Horace, Liv. 1. Sat. 4.

——*Insuevit pater optimus hoc me,*
*Ut fugerem, exemplis vitiorum quaque notando.*
*Cùm me hortaretur, parcè, frugaliter, atque*
*Viverem uti contentus eo quod mi ipse paràsset.*

Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme ſage ;
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit : conſidere, où ceſt homme eſt réduict
Par ſon ambition. Ceſt autre toute nuict
Boit avec des putains, engage ſon domaine.
L'autre, ſans travailler, tout le jour ſe promeine.
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu.
Ces jours le bien de Jean par decret fut vendu.
Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne.
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne,
Qui valloit quelque choſe, ou qui ne valloit rien,
M'aprenoit doucement, & le mal & le bien ;
Affin que fuyant l'un, l'autre je recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage je m'enſeignaſſe.

Sçais-

## *REMARQUES.*

Vers 79. *Me diſoit : conſidere, &c.*) Horace, au même endroit :

*Nonne vides, Albî ut malè vivat*
*filius ? utque*
*Barrus inops ? magnum documentum, ne patriam rem*
*Perdere quis velit. A turpi meretricis amore*
*Cùm deterreret, Sectani diſſimilis ſis.*

Vers 86. *Ainſi me mettant l'œil &c.*) Horace, même endroit :

*————— ſic me*
*Formabat puerum dictis ; &, ſive jubebat*
*Ut facerem quid, Habes auctorem quo facias hoc,*
*Unum ex judicibus ſelectis objiciebat :*
*Sive vetabat ; An hoc inhoneſtum & inutile factu*
*Necne ſit addubites, flagret rumore malo, cùm*
*Hic atque ille ?*

Sçais-tu si ces propos me sçeurent esmouvoir ;
Et contenir mon âme en un juste devoir !
S'ils me firent penser à ce que l'on doit suivre ;
Pour bien & justement en ce bas monde vivre !
Ainsi que d'un voisin le trespas survenu ,
Fait résoudre un malade en son lict détenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne ;
Qui , pour ne mourir point , de crainte se pardonne :
De mesme les esprits debonnaires & doux ,
Se façonnent prudens , par l'exemple des foux ;
Et le blasme d'autruy leur fait ces bons offices ;
Qu'il leur aprend que c'est de vertus & de vices.

Or ,

## *REMARQUES.*

Vers 95. *Ainsi que d'un voisin le trespas* &c.) Horace , même Satire :

*——— Avidos vicinum funus ut agros*
*Exanimat , mortisque metu sibi parcere cogit.*

Vers 98. *Qui , pour ne mourir point , de crainte se pardonne.*) Ce vers ne rend pas bien le sens de celui d'Horace :

*Mortisque metu sibi parcere cogit ;*

C'est à dire , *L'oblige à se ménager , afin de ne pas mourir.*

Vers 99. *De mesme les esprits* &c.) Horace , au même endroit :

*Sic teneros animos aliena opprobria sæpe*
*Absterrent vitiis. Ex hoc ego sanus ab illis*
*Perniciem quæcumque ferunt ; mediocribus , & queis*
*Ignoscas , vitiis teneor. Fortassis & istinc*
*Largiter abstulerit longa ætas , liber amicus ,*
*Consilium proprium.*

Or, quoy que j'aye fait, si m'en font-ils restez,
Qui me pourroient par l'âge à la fin estre ostez,
Ou bien de mes amis avec la remonstrance,
Ou de mon bon Démon, suivant l'intelligence.
Car, quoy qu'on puisse faire, estant homme, on ne peut,
Ny vivre comme on doit, ny vivre comme on veut.
En la terre icy bas il n'habite point d'Anges:
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui, sans prendre l'autruy, vivent en bon Chrestien,
Et sont ceux qu'on peut dire & saincts & gens de bien.
Quand je suis à par moy, souvent je m'estudie,
( Tant que faire se peut ) apres la maladie

## *REMARQUES.*

Vers 103. —— *Si m'en sont ils restez.* ) *Si m'en est il resté* ( des vices ) *Qui me pourroient* &c.

Vers 112. *Et sont ceux qu'on peut dire & saints & gens de bien.* ) Monosyllabes, à cause de l'élision qui se fait dans ce mot, *dire.*

Vers 113. *Qand je suis à par moy.* ) *A part moy*: c'est ainsi qu'il faut écrire; & cette correction a été faite dans les éditions qui ont paru depuis 1642. Voyez le vers 42. de la Sat. 13. Horace dans la même Satire:

*—— Neque enim cùm lectulus, aut me*
*Porticus excepit, desum mihi: rectius hoc est;*
*Hoc faciens, vivam meliùs: sic dulcis amicis*
*Occurram: hoc quidam non bellè: numquid ego illi*
*Imprudens olim faciam simile? Hæc ego mecum*
*Compressis agito labris: Ubi quid datur oti,*
*Illudo chartis. Hoc est mediocribus illis*
*Ex vitiis unum.*

Même vers. —— *souvent je m'estudie . . . . . apres la maladie.* ) Expression vicieuse & barbare, pour dire, *J'étudie la maladie.*

Dont chacun eſt bleſſé : je penſe à mon devoir ;
J'ouvre les yeux de l'âme, & m'efforce de voir,
Au travers d'un chacun ; de l'eſprit je m'eſcrime ;
Puis, deſſus le papier, mes caprices je rime,
Dedans une Satyre, où, d'un œil doux-amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
 Voyla l'un des pechez où mon âme eſt encline.
On dit que pardonner eſt une œuvre divine.
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer ;
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut uſer.
Quant à ceux du meſtier, ils ont dequoy s'ébatre :
Sans aller ſur le pré, nous nous pouvons combatre,
Nous monſtrant ſeulemeut de la plume ennemis.
En ce cas là, du Roy les duëls ſont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entr'eux s'en vont ſans repartie.
 Mais c'eſt un Satyrique, il le faut laiſſer là.
Pour moy j'en ſuis d'avis, & cognois à cela
Qu'ils ont un bon eſprit. Corſaires à corſaires ;

L'un

*REMARQUES.*

Vers 133. —— *Corſaires à Corſaires,*
*L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.*) C'eſt un Proverbe Eſpagnol : *De Coſario a Coſario no ſe llevan que los Barriles.* De Corſaire à Corſaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.

La Fontaine, Liv. 4. Fable 12.

*Qu'eût il fait ? c'eût été Lion contre Lion ;*
*Et le Proverbe dit : Corſaires à Carſaires,*

L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

## *REMARQUES.*

*L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.*

Boileau, Epigr. 27.

*Apprenez un mot de Regnier;*
*Notre célebre devancier:*
*Corsaires attaquant Corsaires*
*Ne font pas*, dit-il, *leurs affaires*.



# MACETTE.

## SATYRE XIII. *



A fameuse Macette à la Cour si connuë,
Qui s'est aux lieux d'honneur en crédit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,
A soustenu le prix en l'escrime d'amours ;

5 Lasse

### *REMARQUES.*

* Dans cette Satire sont décrits les discours pernicieux que Macette, vieille hypocrite, tint à la Maitresse de Regnier, pour la séduire. Ovide a fait une Satire sur le même sujet ; c'est la 8. du Liv. 1. de ses Amours ; & nôtre Auteur en a imité quelques vers. Properce en a fait aussi une qui est la 5. du 4. Livre.

De toutes les Satires de Regnier celle-ci est la mieux versifiée ; celle dont les vers sont les plus soûtenus, les plus nombreux, les plus détachez les uns des autres, enfin les plus naturels & les plus beaux. D'ailleurs elle est purgée de ces expressions populaires dont Regnier sembloit faire ses délices. En un mot, si l'on juge de cette Piéce, indépendamment de son sujet, qui n'est ni fort noble, ni fort édifiant, elle doit passer pour la plus belle Satire de Regnier. Aussi quand elle parut, elle fut reçue avec des applaudissemens, qui alloient à l'admiration ; & peut-être eût elle été capable toute seule de donner à Regnier la grande reputation qu'il conserve encore aujourd'hui parmi nous, & qu'il portera sans doute à la posterité.

Vers 3. *Et qui depuis dix ans.*) Depuis l'âge de dix ans.

Vers 4. —— *En l'escrime d'amours.*) Edit. de 1645. *Aux escrimes.*

Lasse en fin de servir au peuple de quintaine,
N'estant passe-volant, soldat, ny capitaine,
Depuis les plus chetifs jusques aux plus fendans
Qu'elle n'ait desconfit, & mis dessus les dents ;
Lasse, di-je, & non soule, en fin s'est retirée,
Et n'a plus autre objet que la voute Etherée.
Elle qui n'eust, avant que plorer son délit,
Autre ciel pour objet, que le ciel de son liƈt ;
A changé de courage, & confitte en destresse,
Imite avec ses pleurs la saincte Pécheresse,
Donnant des sainctes loix à son affection,
Elle a mis son amour à la dévotion,
Son art elle s'habille, & simple en contenance,
Son teint mortifié presche la continence.
Clergesse elle a fait jà la leçon aux prescheurs :
Elle lit sainct Bernard, la Guide des Pécheurs,

Les

## *REMARQUES.*

Vers 5. *Lasse enfin de servir au peuple de quintaine.*) Voyez la Note sur le vers 224. de la Satire V.

Vers 9. *Lasse, di-je, & non soule.*) Juvenal, Sat. 6.

*Et lassata viris, sed non satiata recessit.*

Vers 15. *Donnant des saintes loix.*) On n'a commencé à mettre, *de saintes Loix*, que dans l'édition de 1642.

Vers 19. *Clergesse elle fait jà la leçon aux prescheurs.*) *Clergesse :* Oudin explique fort bien ce mot en Espagnol par *Muger docta*, & en Italien par *Donna saccente*, *ò dotta*, Femme savante. Selon Borel, on a dit, *Clergeresse*, pour *Savante*, comme on a dit *Clerc* pour *Savant*; parce qu'il n'y avoit autrefois que les Gens d'Eglise qui étudiassent. Voyez la Note sur le dernier vers de la Satire III.

Les Meditations de la mere Therese,
Sçait que c'est qu'hypostase, avecque synderese ;
Jour & nuiꝺ elle va de convent en convent,
Visite les saincts lieux, se confesse souvent.
A des cas réservez grandes intelligences ;
Sçait du nom de Jesus toutes les Indulgences ;
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Récollez.
Loin du monde elle fait sa demeure & son giste :
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau beniste.
En fin c'est un exemple, en ce siécle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur, & de vertu.
Pour Béate par tout le Peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-ja dit à Rome,
La voyant aymer Dieu, & la chair maistriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme, qui ne croy de léger aux merveilles,
Qui reproche souvent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée en un temps si subit,
Je creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit ;
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande ;
Et disois à par moy : mal vit qui ne s'amende.

Ja

## *REMARQUES.*

Vers 22. *Sçait que c'est qu'hypostase avec synderese.* ) *Hypostase*, terme de Theologie ; *Synderese*, terme de dévotion.

Vers 42. *Et disois à par moi.* ) Voyez la Note sur le Vers 113. de la Satire précedente.

Ja des-ja tout dévot, contrit & pénitent,
J'estois, à son exemple, esmeu d'en faire autant:
Quand, par arrest du Ciel qui hait l'hyprocrisie,
Au logis d'une fille, où j'ay ma fantasie,
Ceste vieille Chouette, à pas lents & posez,
La parole modeste, & les yeux composez,
Entra par reverence, & resserrant la bouche,
Timide en son respect, sembloit Sainte Nitouche,
D'un *Ave Maria* luy donnant le bon-jour,
Et de propos communs, bien esloignez d'amour,
Entretenoit la Belle en qui j'ay la pensée
D'un doux imaginer si doucement blessée,

Qu'ay-

## *REMARQUES.*

Vers 46. *Au logis d'une fille, où j'ay ma fantasie.*) Aprés ce vers, dans la premiere édition de cette Satire, 1612. il y en avoit trois que l'Auteur retrancha dans l'édition de 1613. Les voici.

*N'ayant pas tout à fait mis fin à*
*ses vieux tours,*
*La vieille me rendit tesmoin de*
*ses discours.*
*Tapy dans un recoin, & couvert*
*d'une porte.*
*J'entendy son propos* &c.

Dans l'édition de 1613. Regnier remplaça ces trois vers par dix-neuf autres, qui lui parurent nécessaires pour donner une juste étendue, & plus de vrai-semblance à sa narration. Ils commencent par celui-ci:

*Cette vieille Choüette*, &c.

Et finissent au 65.

*Enfin, me tapissant au recoin d'une*
*porte,*
*J'entendy* &c.

Vers 47. *Ceste vieille Chouette.*) Voyez la note sur le vers 50. de la Satire XII.

Qu'aymans & bien aymez, en nos doux passe-temps ;
Nous rendons en amour jaloux les plus contans.
Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos, & de fil en esguille ;
Se laissant emporter au flus de ses discours,
Je pense qu'il falloit que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, d'aguet je me recule,
Pour voir à quelle fin tendoit son préambule :
Moy, qui voyant son port si plein de sainteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté.
Enfin me tapissant au recoin d'une porte,
J'entendy son propos, qui fut de cette sorte.
Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir,
Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche
L'ayant je n'en seroy plus pauvre ny plus riche ;

Car

## *REMARQUES.*

Vers 65. *Enfin me tapissant.*) Du verbe *Tapir*. Ovide, *Amorum* Lib. 1. Eleg. 8. v. 21.

*Fors me sermoni testem dedit. Illa monebat*
*Talia. Me duplices occuluere fores.*

Vers 67. *Ma fille, Dieu vous garde*, &c.) Moliere, *Ecole des Femmes*, Act. 2. Sc. 5. a imité le discours de Macette. C'est Agnès qui parle :

—— *Le lendemain étant sur notre porte,*
*Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :*
*Mon Enfant, le bon Dieu* &c.

Vers 69. *Qu'eussiez vous tout le bien* &c.) Ovide, au même endroit, v. 27.

*Tam felix esses, quàm formosissima, vellem.*
*Non ego, te factâ divite, pauper ero.*

Car n'estant plus du monde au bien je ne pretens,
Ou bien si j'en desire, en l'autre je l'attens,
D'autre chose icy bas, le bon Dieu je ne prie :
A propos, sçavez-vous ? on dit qu'on vous marie,
Je sçay bien vostre cas : un homme grand, adroit,
Riche, & Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit.
Il vous ayme si fort ! aussi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit il ? vous estes si gentille,
Si mignonne & si belle, & d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide aupres de vous.
Mais tout ne respond pas au traict de ce visage,
Plus vermeil qu'une rose, & plus beau qu'un rivage.
Vous devriez, estant belle, avoir de beaux habits,
Esclater de satin, de perles, de rubis.
Le grand regret que j'ay ! non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en ay' de vous voir belle & bien à vostre aise :
Mais pour moy je voudroy que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins ;
Que cecy fust de soye & non pas d'estamine.
Ma foy les beaux habits servent bien à la mine,

On

## *REMARQUES.*

Vers 74. *A propos, sçavez vous ?*) Ovide, même Elégie, v. 23.

*Sis herè te, mea lux, juveni placuisse beato :*
*Hæsit, & in vultu constitit usque tuo.*
*Et cur non placeas ? nulli tua forma secunda est.*
*Me miseram ! dignus corpore cultus abest.*

Vers 86. *Que j'en ay' de vous voir.*) *Que j'en aye.*

On a beau s'agencer, & faire les doux yeux,
Quand on est bien parée, on en est tousjours mieux;
Mais, sans avoir du bien, que sert la renommée?
C'est une vanité confusément semée
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe, avorté dans nostre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les Dames,
Ne sont que des appas pour les débiles ames,
Qui, sans chois de raison, ont le cerveau perclus.
L'honneur est un vieux sainct que l'on ne chomme plus,
Il ne sert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse,
Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse;
Ou d'honneste refus, quand on ne veut aymer.
Il est bon en discours pour se faire estimer:
Mais au fonds, c'est abus, sans excepter personne.
La sage le sçait vendre, où la sotte le donne.
Ma fille, c'est par là qu'il vous en faut avoir.
Nos biens, comme nos maux, sont en nostre pouvoir.
Fille, qui sçait son monde, a saison oportune.
Chacun est artisan de sa bonne fortune.

Le

*REMARQUES.*

Vers 101. —— *Si non d'un peu d'excuse.*) Edition de 1613. & quelques autres: *si non qu'un peu d'escuse.*

Vers 108. *Nos biens, comme nos maux, sont en nostre pouvoir.*) Les 14. vers suivans manquent dans l'édition de 1613. faite pendant la vie de l'Auteur, & dans celle de 1626.

Vers 110. *Chacun est artisan de sa bonne fortune.*) Ce mot sententieux, si célébre, a pour son auteur, Appius Cæcus, qui avoit

dit

Le mal-heur, par conduite, au bon-heur cedera.
Aydez-vous ſeulement, & Dieu vous aydera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles en velours eſchangé leur limeſtre ?

## *REMARQUES.*

dit dans un Poëme, *Fabrum eſſe ſuæ quemque fortunæ.* Salluſt. in Orat. 1. ad Cæſarem. Tite Live a fait alluſion à cette maxime, Lib. 39. lorſque parlant de Caton, il dit : *In hoc viro tanta vis animi, ingenii fuit, ut quocumque loco natus eſſet, fortunam ſibi ipſe facturus videretur.* Plaute, *in Trinummo : Nam ſapiens quidem pel ipſe fingit fortunam ſibi.*

Vers 114. *Ont elles en velours eſchangé leur limeſtre.*) Dans la premiere édition de cette Satire, il y avoit :

*Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre ?*

Oudin dans ſon Dictionaire Eſpagnol, au mot *Limiſta*, a dit, *Fin drap du Limeſtre.* Et dans le Dictionaire de Duez, *Limeſtre* eſt expliqué par *ſpecie di raſcia, ò panno.* Mr. Ménage, *Diction. Etymol.* nous apprend, que ce ſont ſerges drapées, croiſées, qui ſe font à Roüen & à Darnetal proche de Roüen ; & qui ſe faiſoient auſſi autrefois en Eſpagne. Elles ſe font de fine laine d'Eſpagne. *On dit*, ajoute-t'il, *que les ſerges de Limeſtre ont été ainſi appellées du nom de celui qui en a fait le premier : ce qui eſt dit ſans preuve.* Rabelais, L. 4. ch. 6. fait dire à Dindenaud: *De la toiſon de ces moutons ſeront faits les fins draps de Roüen ; les Louſchets des balles de Limeſtre, auprès d'elle ne ſont que bourre.* Et au L. 2. ch. 12. *Mais maintenant le monde eſt tout détravé de louchetz des balles de Luceſtre.* Sur quoi l'exact Commentateur de Rabelais raporte la conjecture de Ménage, ſur *Limeſtre* ; & ajoute que peut-être ce mot *Limeſtre*, comme parle Dindenaud, L. 4. ch. 6. eſt une corruption de *Luceſtre* : ceux de ſa ſorte étant ſujets à en commettre de ſemblables. Et comme le Comté de *Leiceſtre*, en Angleterre, fournit d'excellentes laines, qu'il ſe peut qu'à Roüen on employoit à ces ſerges, du tems de Rabelais ; je m'imagine, dit-il, que *Leiceſtre*, & par corruption *Luceſtre*, pourroit bien être le vrai nom de ces ſerges.

Et dans les plus hauts rangs eslevé leurs maris ?
Ma fille, c'est ainsi que l'on vist à Paris ;
Et la vefve, aussi bien comme la mariée,
Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.
Toutes, au fait d'amour, se chaussent en un poinct ;
Et Jeanne que tu vois, dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple & la discrete,
Elle n'est pas plus sage, ains elle est plus secrete,
Elle a plus de respect non moins de passion,
Et cache ses amours sous sa discretion.
Moy-mesme, croiriez vous, pour estre plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fust desja mangée ?
Non ma foy, je me sents & dedans & dehors,
Et mon bas peut encor user deux ou trois corps.
Mais chasque âge a son temps. Selon le drap la robe.
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le desrobe.

Estant

## *REMARQUES.*

Vers 117. *Et la vefve, aussi bien.*) Editions de 1616. 1617. & 1645. *Et aussi bien la vefve, comme* &c.

Vers 118. *Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.*) Ovide, au même endroit, v. 43.

*Ludite, formosæ : casta est quam nemo rogavit.*

Vers 119. *Toutes, au fait d'amour.*) Editions de 1642. 1652. 1655. 1667. *Toutes, en fait d'amour.*

Vers 120. *Et Jeanne que tu vois.*) Dans les mêmes éditions, on lit: *Jeanne, que vous voyez*, & cette leçon est meilleure ; car Macette ne tutoye point ailleurs la personne à qui elle parle.

Vers 122. *Elle n'est pas plus sage.*) Édition de 1614. *Elle n'est pas plus chaste.*

Estant jeune, j'ay sceu bien user des plaisirs :
Ores j'ay d'autres soins en semblables desirs.
Je veux passer mon temps & couvrir le mystere.
On trouve bien la cour dedans un monastere ;
Et après maint essay en fin j'ay reconnu,
Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu,
Puis, outre le sainct vœu qui sert de couverture,
Ils sont trop obligez au secret de nature,
Et sçavent plus discrets apporter en aymant,
Avecque moins d'esclat, plus de contentement.
C'est pourquoy desguisant les boüillons de mon ame;
D'un long habit de cendre envelopant ma flame,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le peché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seullement ne gist en la deffence.
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offence.
Pourveu qu'on ne le sçache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.

Puis,

## REMARQUES.

Vers 131. *Estant jeune, j'ay sceu bien user des plaisirs.*) Properce, L. 4. Eleg. 5. fait dire à une Macette de son tems :

*Dum vernat sanguis, dum rugis integer annus,*
*Utere, ne quis eat liber amore dies.*

Vers 145. *La faute seullement ne gist en la deffence.*) Il y a, *ne gist qu'en la deffence* dans l'édition de 1642. & dans toutes celles qui l'ont suivie.

Vers 146. *Le scandale, l'opprobre.*) Premiere édition : *Le scandale & l'opprobre.*

Puis, la bonté du Ciel nos offences surpasse.
Pourveu qu'on se confesse, on a tousjours sa grace:
Il donne quelque chose à nostre passion;
Et qui jeune n'a pas grande dévotion,
Il faut que, pour le monde, à la feindre il s'exerce.
» C'est entre les devots un estrange commerce,
» Un trafic par lequel, au joly temps qui court,
» Toute affaire fascheuse est facile à la Cour:
Je sçay bien que vostre âge encore jeune & tendre,
Ne peut, ainsi que moy, ces mysteres comprendre:
Mais vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous voy,
Estre riche, contente, avoir fort bien dequoy;
Et pompeuse en habits, fine, accorte & rusée,
Reluire de joyaux, ainsi qu'une espousée.
Il faut faire vertu de la nécessité.
Qui sçait vivre icy bas n'a jamais pauvreté.
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'usage,
Il faut que les brillants soient en vostre visage;
Que vostre bonne grace en acquiere pour vous.
» Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux.
» S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse.
» Tout chemin d'acquerir se ferme à la vieillesse,
» A qui ne reste rien, avec la pauvreté,
» Qu'un regret espineux d'avoir jadis esté.
Où, lors qu'on a du bien, il n'est si décrepite,
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.

Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers, & vos embraſſemens.
C'eſt gloire, & non pas honte, en ceſte douce peine;
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas:
Vous meſme vendez vous, mais ne vous livrez pas.
Conſervez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe;
Prenez tout, s'il ſe peut, ne ſoyez jamais priſe.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour un petit plaiſir, a cent mille douleurs.
Puis un homme au deſduit, ne vous peut ſatisfaire;
Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout, & changer à l'inſtant.
L'envie en eſt bien moindre, & le gain plus contant.
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame.
Faites, s'il eſt poſſible, un miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous objects, & tout contant les pert,
Fuyez ce qui vous nuit, aymez ce qui vous ſert.
Faites profit de tout, & meſmes de vos pertes.
A prendre ſagement ayez les mains ouvertes,
Ne faites, s'il ſe peut, jamais préſent ny don,
Si ce n'eſt d'un chabot pour avoir un gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire.
A ces petits préſents je ne ſuis pas contraire:
Pourveu que ce ne ſoit que pour les amorcer.
Les fines, en donnant, ſe doivent efforcer

A faire

A faire que l'esprit, & que la gentillesse
Face estimer les dons, & non pas la richesse.
Pour vous, estimez plus, qui plus vous donnera.
Vous gouvernant ainsi, Dieu vous assistera.
Au reste, n'espargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui se trouvera pris, je vous pri' qu'on l'estrille.
Il n'est que d'en avoir : le bien est tousjours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien,
Prenez à toutes mains, ma fille, & vous souvienne,
Que le gain a bon goust, de quelque endroit qu'il vienne.

Esti-

## *REMARQUES.*

Vers 205. *N'espargnez ny Gaultier ny Garguille.*) *N'épargnez ni les uns ni les autres.* Gaultier & Garguille étoient deux Bouffons, qui jouoient dans les Farces, avant que le Théatre François se fût perfectionné. Leurs noms ont passé en proverbe, pour signifier des personnes méprisables, & sans distinction. L'Auteur du *Moyen de parvenir* a dit au même sens; *venez mes amis, mais ne m'amenez ni Gautier ni Guillaume.* Mais cette façon de parler est encore plus ancienne; car on trouve *Gautier* & *Garguille* dans le premier des Contes imprimez sous le nom de Bonaventure des Periers, dont la permission d'imprimer est de l'an 1557. *Riez seulement*, dit-il, *& ne vous chaille si ce fut Gaultier, ou si ce fut Garguille.*

Vers 210. *Que le gain a bon goust, de quelque endroit qu'il vienne.*) C'est un mot de Vespasien. Juvenal, Sat. 14. v. 204.

*——— Lucri bonus est odor ex re*
*Qualibet.*

Les Commentateurs de Juvénal font remonter ce mot jusqu'à Ennius, & même jusqu'à Euripide. L'Espadon Satirique, imprimé à Lion en 1619. sous le nom du *Sr. de Forquevaus*, à qui la Satire 16. de Regnier est adressée; & en 1626. sous le nom du *Sr. Desternod*, Satire I. p. 21.

*Dieu d'amour peut beaucoup, mais monnoye est plus forte.*
*L'argent est toujours bon, de quelque part qu'il sorte.*

Estimez vos amans selon le revenu :
Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu.
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme.
Riche vilain vaut mieux que pauvre Gentil-homme.
Je ne juge, pour moy, les gens sur ce qu'ils sont :
Mais selon le profit & le bien qu'ils me font.
Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre
Celuy du serviteur d'avec celuy du maistre.
L'argent d'un cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celuy d'un fripier, ou d'une aide à maçon.
Que le plus & le moins y mette difference,
Et tienne seullement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du jour au lendemain ;
Et tousjours retenez le bon bout à la main :
De crainte que le temps ne destruise l'affaire.
Il faut suivre de près le bien que l'on differe,

Et

## *REMARQUES.*

Vers 213. *Laissez la mine à part, prenez garde à la somme.*) Properce, Liv. 4. Eleg. 5.

*Aurum spectato, non quæ manus afferat aurum.*
*Versibus auditis, quid nisi verba feres ?*
*Qui versus, Coa dederit nec munera vestis,*
*Ipsius tibi sit surda sine arte lyra.*

L'Espadon Satirique, Sat. I. p. 15.

*L'on n'y regarde plus : soit sot, ou Gentil-homme,*
*Massette de Regnier, on prend garde à la somme.*

Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou se puisse aisément restablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semée,
Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumée.
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton;
Mais quand il faut payer, au diantre le teston;
Et faisant des mourants, & de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie.
Mais c'est pour leur beau nez. Le puits n'est pas commun;
Si j'en avois un cent, ils n'en auroient pas un.
Et ce Poëte croté, avec sa mine austere,
Vous diriez à le voir que c'est un Secretaire.

Il

## *REMARQUES.*

Vers 227. *Et ne le differer, qu'entant que l'on le peut,*
*Ou se puisse aisément restablir quand on veut.*) Le sens est embarrassé dans la diction. C'est pourquoi l'édition de 1642. a ainsi corrigé ces deux vers:

*Et ne le differer qu'entant que l'on le peut*
*Aisément restablir aussi tost qu'on le veut.*

Ce changement a été adopté par toutes les éditions suivantes, excepté celle de 1645. qui a gâté le sens, en mettant:

*Et ne le differant qu'entant que l'on le peut,*
*On se puisse aisément restablir quand on veut.*

Vers 233. *Et faisant des mourants.*) J'ai mis *mourants*, au lieu de *mouvans*, qui étoit dans toutes les éditions, & qui ne signifioit rien.

Vers 237. *Et ce Poëte croté.*) C'est Regnier lui-même. Ovide, dans la même Elégie, v. 57.

*Ecce, quid iste tuus, præter nova carmina, vates*
*Donat? amatoris millia multa leges.*

Il va mélancholique, & les yeux abaissez,
Comme un Sire qui plaint ses parens trespassez.
Mais Dieu sçait, c'est un homme aussi bien que les autres,
Jamais on ne luy voit aux mains de patenostres.
Il hante en mauvais lieux : gardez vous de celà,
Non, si j'estoy de vous, je le planteroy là.
Et bien, il parle livre, il a le mot pour rire :
Mais au reste, aprés tout, c'est un homme à Satyre.
Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer.
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer.
Ces hommes mesdisans ont le feu sous la lèvre,
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chèvre,
Et tournent leurs humeurs en bijarres façons ;
Puis, ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.
Mais, non, ma fille, non : qui veut vivre à son aise,
Il ne faut simplement un amy qui vous plaise,

## *REMARQUES.*

Vers 245. *Et bien, il parle livre.*) Il parle de Livres, il parle sçavamment. Editions de 1616 & 1617. *Et bien, il parle libre* : mauvaise leçon qui a sans doute inspiré à celui qui a donné l'édition de 1642, de mettre, *Il parle librement* ; & cette prétendue correction a été suivie dans toutes les éditions qui sont venues depuis.

Vers 247. ——— *Qu'il vous deust adorer.*) Dans l'édition de 1642, on lit : *Qu'il vous veut adorer.* Mais ce changement affoiblit l'expression.

Vers 250. *Ils sont matelineurs.*) On prononçoit, & même on écrivoit *matelineus*, mot formé de *Matelin*, dit par corruption de *Maturin*, Saint, auquel, par allusion à *matto*, l'on a coutume de voüer les fous.

Vers 251. ——— *En bizarres façons.*) Edition de 1612. *bijarres.*

Mais qui puisse au plaisir joindre l'utilité.
En amours, autrement, c'est imbécilité.
Qui le fait à credit n'a pas grande resource :
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.
Prenez moy ces Abbez, ces fils de Financiers,
Dont, depuis cinquante ans, les peres usuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille,
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille.
C'est-là que vostre main peut faire de beaux coups.
Je sçay de ces gens là qui languissent pour vous :

## REMARQUES.

Vers 257. —— *N'a pas grande resource.*) On n'a commencé à mettre *ressource*, que dans l'édition de 1642.

Vers 262. *Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille.*) Un Auteur contemporain de Regnier nous apprend, que le trésor des Rois de France a été gardé tantôt au Temple, puis au Louvre, après dans une Tour prez de la Chambre du Trésor, en la cour du Palais; & à présent (1611.) il est gardé, dit-il, dans la Bastille saint Antoine. *Miraumont, Memoires sur les Cours & Justices étant dans l'enclos du Palais : chap. des Trésor. de France*, p. 508. Henri IV. avoit sept millions d'or dans la Bastille en 1604. *Mém. de Sully*, 2. *part. ch.* 39. Et en 1610. qui est l'année en laquelle ce grand Roi mourut, il avoit, disent les Mém. de Sulluy, *quinze millions huit cens soixante & dix mille livres d'argent comptant, dans les chambres voutées, coffres & caques, étant en la Bastille; outre dix millions qu'on en avoit tirez pour bailler au Trésorier de l'Epargne.* Partie 4. ch. 51. p. m. 574.

Maynard, Épigr. à Malherbe :

*Un rare Ecrivain comme toy,*
*Devroit enrichir sa famille,*
*D'autant d'argent que le feu Roy*
*En avoit mis dans la Bastille.*

Car estant ainsi jeune, en vos beautez parfaites,
Vous ne pouvez sçavoir tous les coups que vous faites;
Et les traicts de vos yeux haut & bas eslancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez.
Tel s'en vient plaindre à moy, qui n'ose le vous dire;
Et tel vous rit de jour, qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus véhément,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment;
En amour l'innocence est un sçavant mistere,
Pourveu que ce ne soit une innocence austere,
Mais qui sçache, par art, donnant vie & trespas,
Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas.
Il faut aider ainsi la beauté naturelle.
L'innocence autrement est vertu criminelle;
Avec elle il nous faut & blesser & garir,
Et parmy les plaisirs faire vivre & mourir.
Formez vous des desseins dignes de vos merites.
Toutes basses amours sont pour vous trop petites.
Ayez dessein aux dieux: pour de moindres beautez;
Ils ont laissé jadis les cieux des-habitez.
Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience!
Mais comme elle a tousjours l'œil à la deffiance,

Tour-

## *REMARQUES.*

Vers 276. *Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas.*] Ovide, même Elégie, v. 35.

*Erubuit, decet alba quidem pudor ora: sed iste,*
*Si simules, prodest; verus obesse solet.*

Tournant deçà delà, vers la porte où j'estois,
Elle vist en sursaut comme je l'escoutois.
Elle trousse bagage, & faisant la gentille :
Je vous verray demain, à Dieu, bon soir, ma fille.
Ha vieille, dy-je lors, qu'en mon cœur je maudis,
Est-ce là le chemin pour gaigner Paradis ?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes,
Que soient avant ta mort tes prunelles esteintes ;
Ta maison descouverte, & sans feu tout l'Hyver,
Avecque tes voisins jour & nuict estriver ;
Et trainer, sans confort, triste & desesperée,
Une pauvre vieillesse, & tousjours alterée.

## *REMARQUES.*

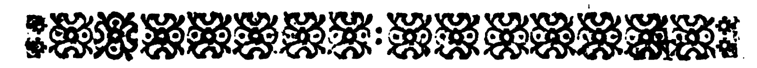
Vers 296. ——— *Jour & nuit estriver.*) On prononce *étriver* : disputer, être en querelle, en procez. L'Adjectif *tribax*, dont Sidonius a fait le superlatif *trebacissimus*, pour *tribacissimus*, très rusé chicaneur, suppose le verbe Latin-barbare *tribare*, d'où se dérive *Etriver*.

Vers dernier. *Une pauvre vieillesse, & tousjours alterée.*) L'yvrognerie est un vice qu'on reproche ordinairement aux vieilles qu'on veut injurier. Ovide finit ainsi son Elégie contre la vieille Dypsas :

*Vox erat in cursu, cùm me mea prodidit umbra :*
*At nostra vix se continuere manus,*
*Quin albam raramque comam, lacrymosaque vino*
*Lumina, rugosas distraherentque genas.*
*Dî tibi dent nudosque Lares, inopemque senectam,*
*Et longas hyemes, perpetuamque sitim.*

Rabelais, Epître à la Vieille :

*Vieille, qui n'as onc ploré tes péchez,*
*De tes yeux noirs de vin trop empeschez.*



# SATYRE XIV. *


J'Ay pris cent & cent fois la lanterne en la main ;
Cherchant en plein midy parmy le genre humain,
Un homme qui fût homme & de fait & de mine ;
Et qui pût des vertus passer par l'étamine,
Il n'est coin & recoin que je n'aye tenté ,
Depuis que la nature icy bas m'a planté :
Mais tant plus je me lime , & plus je me rabote ;
Je croy qu'à mon avis tout le monde radote ,
Qu'il a la tête vuide & sans dessus dessous ,
Ou qu'il faut qu'au rebours je sois un des plus fous ;
C'est de nôtre folie un plaisant stratagesme ,
Se flattant , de juger les autres par soi-mesme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau ,
Voyent aller la terre, & non pas leur vaisseau ,

Peut-

## *REMARQUES.*

* Cette Satire parut pour la premiere fois dans l'édition de 1613. avec les trois Satires suivantes. Le dessein de l'Auteur est de faire voir dans celle-ci que tous les hommes sont foux ; & qu'en agissant contre la raison , ils ne laissent pas d'agir suivant leur raison. De là , par l'argument des contraires , il prend occasion de loüer un grand Ministre d'Etat , qu'il ne nomme point ; quoiqu'il lui adresse directement son discours. C'étoit apparemment le Duc de Sully , Maximilien de Béthune.

Vers 1. *J'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main* , &c.) C'est ce que faisoit Diogène , fameux Philosophe d'Athènes.

Peut-être ainsi trompé que faussement je juge ;
Toutefois, si les fous ont leur sens pour refuge,
Je ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autrui :
Puis j'en sçay pour le moins, autant ou plus que lui.
Voilà fort bien parlé, si l'on me vouloit croire.
Sotte presomption, vous m'enyvrez sans boire !
Mais aprés, en cherchant, avoir autant couru,
Qu'aux Avents de Noël fait le Moine Bourru,
Pour retrouver un homme, envers qui la Satyre,
Sans flater, ne trouvast que mordre & que redire ;
Qui sçust d'un choix prudent toute chose éplucher ;
Ma foy, si ce n'est vous, je n'en veux plus chercher.
Or ce ne n'est point pour être élevé de fortune :
Aux sages, comme aux fous, c'est chose assez commune ;
Elle avance un chacun, sans raison & sans choix,
Les fous sont aux échets les plus proches des Rois.
Aussi mon jugement sur cela ne se fonde,
Au compas des grandeurs je ne juge le monde ;

L'éclat

*REMARQUES.*

Vers 22. *Qu'aux Advents de Noël fait le Moine Bourru.*) Voyez la Note sur le vers 380. de la Satire XI.

Vers 30. *Les foux sont aux échets les plus proches des Rois.*) Ce vers est cité dans le Ménagiana de Mr. De la Monnoye, Tome 3. pag. 183, où l'on fait dire à Ménage : *Poëta Regius*, en bon François, signifie *le fou du Roi*. M. De la Monnoye ajoute : à ce compte, Faustus Andrelinus, qui prenoit tout ensemble la qualité de *Poëta Regius*, & de *Regineus*, étoit le fou du Roi & de la Reine.

L'éclat de ces clinquans ne m'ébloüit les yeux.
Pour être dans le Ciel je n'estime les Dieux :
Mais pour s'y maintenir, & gouverner de sorte
Que ce Tout en devoir reglément se comporte,
Et que leur providence également conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes, tout ainsi, je ne puis reconnoître
Les grands : mais bien ceux-là qui meritent de l'être ;
Et de qui le merite indomptable en vertu,
Force les accidens & n'est point abbatu.
Non plus que de farceurs, je n'en puis faire conte ;
Ainsi que l'un descend, on voit que l'autre monte ;
Selon, ou plus, ou moins, que dure le roollet,
Et l'habit fait, sans plus, le maître, ou le valet.
De mesme est de ces gens dont la grandeur se jouë,
Aujourd'huy gros, enflez, sur le haut de la rouë,
Ils font un personnage, & demain renversez :
Chacun les met au rang des péchez éffacez.
La faveur est bizarre, à traitter indocile,
Sans arrêt, inconstante, & d'humeur difficile,
Avec discretion il la faut caresser ;
L'un la perd bien souvent pour la trop embrasser,
Ou pour s'y fier trop ; l'autre par insolence,

Ou

## *REMARQUES.*

Vers 51. *La faveur est bizarre,* Fortune. &c.) La Faveur est mise pour la

Ou pour avoir trop peu, ou trop de violence,
Ou pour se la promettre, ou se la dénier:
Enfin, c'est un caprice étrange à manier.
Son amour est fragile, & se rompt comme un verre,
Et fait aux plus matois donner du nez en terre.
Pour moi, je n'ai point vû, parmy tant d'avancez,
Soit de ces tems ici, soit des siécles passez;
Homme que la fortune ait tasché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait sçû se bien conduire.
Or d'être cinquante ans aux honneurs eslevé,
Des grands & des petits dignement aprouvé,
Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle:
Je n'ay point vû de sots avoir fait ce miracle.
Aussi, pour discerner le bien d'avec le mal,
Voir tout, connoître tout, d'un œil toûjours égal:

Manier

## *REMARQUES.*

Vers 59. *Son amour est fragile, & se rompt comme un verre.*) Publius Mimus,

*Fortuna vitrea est: tum cùm splendet, frangitur.*

Vers 61. *Pour moi, je n'ay point veu...*

Vers 63. *Homme que la fortune.*) Il auroit été plus régulier de dire: *Pour moi, je n'ay point vû d'homme*, &c.

Vers 65. *Or d'être cinquante ans aux honneurs eslevé.*) Ceci ne peut guères convenir qu'au Duc de Sully, lequel étant né en 1559. s'étoit attaché dès sa jeunesse à Henri de Bourbon alors Roi de Navarre, & ensuite Roi de France, qui l'honora de sa confiance la plus intime, & le combla de biens & d'honneurs.

Vers 69. *Aussi, pour discerner & le bien & le mal.*) Dans l'édition de 1642. & dans les éditions suivantes, on a mis: *Le bien d'avec le mal.*

Manier dextrement les desseins de nos Princes,
Répondre à tant de gens de diverses Provinces;
Estre des étrangers pour Oracle tenu,
Prévoir tout accident avant qu'être avenu;
Détourner par prudence une mauvaise affaire:
Ce n'est pas chose aisée, ou trop facile à faire.
Voila comme on conserve avecque jugement
Ce qu'un autre dissipe, & perd imprudement.
Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,
Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.
Nous sommes du bonheur de nous-même artisans,
Et fabriquons nos jours ou fascheux, ou plaisans.
La fortune est à nous, & n'est mauvaise, ou bonne,
Que selon qu'on la forme, ou bien qu'on se la donne.
A ce point le Malheur, ami, comme ennemi,
Trouvant au bord d'un puits un enfant endormi,
En risque d'y tomber, à son aide s'avance,
En lui parlant ainsi, le réveille & le tance:
Sus badin; levez-vous, si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens, comme vous imprudens,

Cro-

*REMARQUES.*

Vers 77. —— *Avec le jugement.*) L'Edition de 1642. & les suivantes: *Avecque jugement.*

Vers 85. *A ce point, le Malheur, amy comme ennemy.*) On n'a jamais dit, que le *mal-heur* fût *ami*: il a toujours signifié la mauvaise fortune. L'Auteur pouvoit mettre, *l'heur*; *le destin*, *la fortune*, qui se prennent, ou en bonne, ou en mauvaise part, suivant les épithétes qui les déterminent. La Fontaine a mis cette Fable en vers, & l'a intitulée, *La fortune & le jeune Enfant.*

Croyans en leur esprit que de tout je dispose,
Diroient en me blâmant, que j'en serois la cause.
Ainsi nous séduisant d'une fausse couleur,
Souvent nous imputons nos fautes au malheur,
Qui n'en peut mais ; mais quoi ! l'on le prend à partie,
Et chaçun de son tort cherche la garentie ;
Et nous pensons bien fins, soit veritable, ou faux,
Quand nous pouvons couvrir d'excuses nos défauts :
Mais ainsi qu'aux petits, aux plus grands personnages,
Sondez tout jusqu'au fond : les fous ne sont pas sages.
Or c'est un grand chemin jadis assez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut onc essayé :
Suivant les pas d'Horace, entrant en la carriere,
Je trouve des humeurs de diverse maniere,
Qui me pourroient donner sujet de me moquer :
Mais qu'est-il de besoin de les aller choquer ?
Chacun, ainsi que moi, sa raison fortifie,
Et se forme à son goût une Philosophie ;
Ils ont droit en leur cause, & de la contester,
Je ne suis chicaneur, & n'ayme à disputer.

Gallet

## *REMARQUES.*

Vers 103. *Suivant les pas d'Horace.*) Regnier avoit pourtant dit, Sat. 2.

*Il faut suivre un sentier qui soit moins rebatu,*
*Et, conduit d'Apollon, reconnoitre la trace*
*Du libre Juvénal : trop discret est Horace*
*Pour un homme piqué.*

Vers 109. *Ils ont droit de leur cause.*) Editions de 1642. 1652. & 1667. *Ils ont droit en leur cause.*

Gallet a sa raison, & qui croira son dire,
Le hazard pour le moins luy promet un Empire;
Toutesfois, au contraire étant leger & net;
N'ayant que l'esperance, & trois dez au cornet,
Comme sur un bon fond de rente, & de receptes,
Dessus sept, ou quatorze, il assigne ses dettes,

Et

## *REMARQUES.*

Vers 111. *Gallet a sa raison*, &c.) Galet, fameux Joueur de Dez, vivoit du tems de Regnier. Le Commentateur de Boileau, *Sat.* 8. *v.* 81. a dit, sur la foi de la tradition, & de Ménage dans ses *Origines*, que Galet fit bâtir l'Hôtel de Sulli, & qu'il le perdit au jeu. C'est le Duc de Sulli, Sur-Intendant des Finances sous Henri IV. qui avoit fait bâtir l'Hôtel qui porte son nom. Il est vrai que Galet avoit une maison tout auprès, dans laquelle étoit un Cabaret, qu'on appeloit aussi *l'Hôtel de Sulli*; & Gallet la vendit pour payer ses créanciers. On trouve encore le nom de ce Joueur dans les vers d'un Ballet, intitulé *le Serieux & le Grotesque*, dansé par Louis XIII. en 1627. C'est dans un Récit *pour les Falotiers de Rouen*.

*Là, ceux qui prêtent le collet*
*Aux chances que livre* GALLET,
*Après quelques faveurs, souffrent mille disgraces;*
*Et ne rencontrent volontiers,*
*Que l'Hopital, dont les portiers*
*Ce sont les Digolis, les Taupes & les Maces.*

Vers 115. —— *De rente, ou de receptes.*) Et *de receptes*, édit. de 1642. & suivantes.

Vers 116. *Dessus sept, ou quatorze, il assigne ses dettes.*) Au Jeu de la Chance, ou des trois Dez, les chances les plus difficiles à amener, ou qui viennent plus rarement, sont celles de *Sept*, & de *Quatorze*; & quand le Joueur emprunte de l'argent pour jouer, *il assigne la dette*, à en payer une certaine partie toutes les fois qu'il lui viendra *Sept* ou *Quatorze*. Mr. Despreaux a designé ce Jeu, Satire IV. vers 75.

*Attendant son destin d'un Quatorze ou d'un Sept,*
*Voit sa vie ou sa mort sortir de son Cornet.*

Regnier fait ici la peinture de deux

Foux:

Et trouve sur cela qui lui fournit deqnoy.
Ils ont une raison qui n'est raison pour moy,
Que je ne puis comprendre, & qui bien l'examine;
Est-ce vice ou vertu, qui leur fureur domine?

L'un

## *REMARQUES.*

Toux: d'un Joueur, qui croit s'enrichir au jeu; & d'un Usurier, qui lui prête volontiers de grosses sommes pour jouer, parce qu'il en tire vingt pour cent d'interêt. La raison du Joueur consiste dans l'esperance de gagner: la raison de l'Usurier, dans le profit immense qu'il tire de son argent.

Vers 117. *Et trouve sur cela qui lui fournit dequoy.*) C'est-à-dire: *Et trouve sur cela* (un Usurier) *qui lui fournit dequoy.* Le Poëte condamne & la raison du Joueur, & la raison de l'Usurier. *Ils ont une raison qui n'est raison pour lui*: il ne peut comprendre leur conduite; mais quoi qu'il la traite de *fureur*, il ne sait néanmoins si, à cause de la bonne foi réciproque qu'il y reconnoit, il la doit appeler *Vice ou Vertu.*

J'ai crû qu'il y avoit ici une transposition dans le Texte; que le portrait de l'Usurier, *L'un allèché d'espoir*, &c. v. 121. étoit déplacé, & qu'il devoit suivre immédiatement celui du Joueur, après le vers 116. en cette maniere:

*Gallet a sa raison*, &c.
*Dessus sept ou quatorze il assigne ses dettes.*
*L'un allèché d'espoir de gagner vingt pour cent,*
*Ferme l'œil à sa perte, & librement consent*
*Que l'autre le despoüille; & ses meubles engage,*
*Mesmes, s'il est besoin, baille son heritage,*
*Et trouve sur cela qui lui fournit dequoy.*
*Ils ont une raison* &c.

Des personnes fort judicieuses, & entr'autres Mr. de la Monnoye, & Mr. De Saint-Fonds, qui ont pris la peine de revoir mes Notes; n'ont pas approuvé ce changement, & ont trouvé que le Texte étoit disposé suivant son ordre naturel, dans l'original.

Vers 118. *Ils ont une raison qui n'est raison pour moy.*) Corneille dans le Cid, Acte 2. Sc. 6.

*Ainsi votre raison n'est pas raison pour moy.*

L'un alléché d'espoir de gagner vingt pour cent,
Ferme l'œil à sa perte, & librement consent
Que l'autre le dépoüille, & ses meubles engage;
Même, s'il est besoin, baille son heritage.
Or le plus sot d'entr'eux, je m'en raporte à luy,
Pour l'un il perd son bien, l'autre celuy d'autruy.
Pourtant c'est un traffic qui suit toûjours sa route,
Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute;
Et qui dans le brelan se maintient bravement,
N'en déplaise aux Arrêts de nôtre Parlement.

Pensez

## *REMARQUES.*

Vers 121. *L'un alléché d'espoir &c.*) un Usurier.

Vers 123. ——*Et ses meubles engage.*) C'est l'Usurier qui engage ses meubles, & même ses fonds, pour trouver l'argent qu'il prête au Joueur.

Vers 125. *Or le plus sot d'entr'eux*, &c.) C'est encore l'Usurier, parce qu'il perd veritablement son bien, au lieu que le Joueur ne perd que celui d'autrui. Horace, Sat. 3. L. v. 64.

*Insanit veteres statuas Damasippus emendo.*
*Integer est animi Damasippi creditor? esto.*
*Accipe quod nunquam reddas mihi, si tibi dicam:*
*Tune insanus eris, si acceperis?*

Vers 128. *Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute.*) Ce Commerce, d'Usurier à Joueur, ne laisse pas de subsister entre les parties, plus inviolablement que celui qui se fait à la Place, entre Marchands. On a vû bien des Joueurs se ruiner; mais on en voit peu qui fassent banqueroute pour les dettes du jeu.

Vers 129. *Et qui dans le brelan.*) On lit *Brelan* dans la premiere édition de cette Satire, 1613. & c'est ainsi qu'il est dans Nicot, imprimé en 1606. Les éditions de 1616. & 1617. portent *Barlan*, mot que je n'ai point vû ailleurs. Il y a *Berlan* dans toutes les éditions suivantes; mais l'on ne dit plus que *Brelan*, qui s'entend ici de ces Académies, où l'on s'assemble pour jouer aux cartes, & aux dez.

Vers 130. *N'en déplaise aux Arrests*

Pensez-vous, sans avoir ses raisons toutes prêtes;
Que le Sieur de Provins persiste en ses requêtes,
Et qu'il ait, sans espoir d'être mieux à la Court,
A son long balandran changé son manteau court:
Bien que, depuis vingt ans, sa grimace importune
Ait à sa défaveur obstiné la fortune?
Il n'est pas le Cousin, qui n'ait quelque raison.
De peur de réparer, il laisse sa maison:
Que son lit ne défonce, il dort dessus la dure;
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couverture;
Ne se pouvant munir encontre tant de maux,
Dont l'air intemperé, fait guerre aux animaux,

Com-

## *REMARQUES.*

*Arrests de nostre Parlement.*) Peu de tems avant que Regnier publiât cette Satire, le Roi Louis XIII. avoit donné deux Déclarations portant deffenses *de tenir Brelans:* l'une du 30. May 1611. verifiée au Parlement le 23. Juin suivant; & l'autre du 20. Decembre 1612. aussi verifiée le 24. Janvier 1613. Le 13. de Juin 1614. le Parlement rendit encore un Arrêt solemnel, pour réiterer les défenses de tenir des Brelans & Académies.

Vers 134. *A son grand Balandran changé son manteau court.*) Le Sieur de Provins, pour se donner l'air d'un homme d'épée, avoit changé son manteau court en un long balandran, tel que les gens de guerre en portoient: car le Balandran étoit une espece de Manteau, ou de Surtout. Mr. Despreaux, en citant cet endroit dans son Discours sur la Satire, a pris le sens de Regnier à rebours.

Vers 137. *Il n'est pas le Cousin.*) Autre Fou, ainsi nommé, parce que parlant d'Henri IV. il disoit, *Le Roi mon Cousin:* en quoi il ressembloit à Triboulet, qui cousinoit François I. comme on voit page 212. du *Recueil des plaisantes Nouvelles*, imprimées à Lion l'an 1555.

Comme le chaud, le froid, les frimas, & la pluye,
Mil autres accidens, bourreaux de nôtre vie,
Luy, selon sa raison, sous eux il s'est soûmis,
Et forçant la Nature, il les a pour amis.
Il n'est point enrumé pour dormir sur la terre,
Son poulmon enflamé ne tousse le caterre,
Il ne craint ny les dents, ny les défluxions,
Et son corps a, tout sain, libres ses fonctions.
En tout indifferent, tout est à son usage.
On dira qu'il est fou, je croi qu'il n'est pas sage;
Que Diogene aussi fust un fou de tout point,
C'est ce que le Cousin comme moy, ne croit point.
Ainsi cette raison est une étrange bête,
On l'a bonne, selon qu'on a bonne la tête,
Qu'on imagine bien, du sens, comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or suivant ma raison, & mon intelligence,
Mettant tout en avant, & soin, & diligence,
Et criblant mes raisons, pour en faire un bon chois,
Vous êtes, à mon gré, l'homme que je cherchois.

Afin

## *REMARQUES.*

Vers 144. *Mil autres accidens.*) Toutes les éditions portent : *Et mil autres accidens.* Mais ce demi-vers a une syllabe de trop ; c'est pourquoi dans l'édition de 1642. & dans les trois suivantes, on a mis, *Et mille autre accidens*, pour conserver la mesure du vers, aux dépens des régles de la Grammaire. La syllabe *Et*, étant ici de trop, il est visible qu'il faut lire : *Mille autres accidens* ; ou plutôt *Mil*, comme l'Auteur l'avoit écrit.

Afin donc qu'en discours le temps je ne consomme ;
Ou vous êtes le mien, ou je ne veux point d'homme.
Qu'un chacun en ait un ainsy qu'il luy plaira,
Rozette, nous verrons qui s'en repentira.
Un chacun en son sens, selon son choix, abonde.
Or m'ayant mis en goût des hommes, & du monde,
Réduisant brusquement le tout en son entier,
Encor faut-il finir par un tour du métier.
On dit que Jupiter, Roy des Dieux, & des hommes,
Se promenant un jour en la terre où nous sommes,
Reçût en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âge pareils, mais de mœurs differens.
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale :
Il les éleve au Ciel, & d'abord leur étale,

Parmy

## *REMARQUES.*

Vers 166. *Rozette, nous verrons qui s'en repentira.*) Voyez la Note sur le Vers 75. de la huitiéme Satire.

Vers 170. *Encor faut-il finir par un tour du métier.*) Par un trait de Satire. Cela fait comprendre que la Fable allégorique qui suit, de Minos & de Tantale, indiquoit deux personnes de la Cour, dont celle qui est deguisée sous le nom de Minos, étoit sans doute le sage Ministre à qui Regnier addresse cette Satire.

Vers 174. *Mais de mœurs differens.* 1645. *D'humeurs differens.*

Vers 175. *L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.*) *Minos*, Fils de Jupiter & d'Europe, donna des Loix aux peuples de Crète dont il étoit Roi, & les gouverna avec tant d'équité, qu'on a feint qu'il avoit été établi Juge des Enfers.

*Tantale*, autre fils de Jupiter, & Roi de Phrygie, qui fut chassé du ciel, pour avoir révelé aux hommes les secrets des Dieux. Dans les Enfers il souffre une faim & une soif continuelles, au milieu des eaux & des mets les plus exquis.

Parmy les bons propos, les graces, & les ris;
Tout ce que la faveur départ aux favoris:
Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambrosie,
Et des plaisirs du Ciel soûloient leur fantasie,
Ils étoient comme chefs de son Conseil privé;
Et rien n'étoit bien fait qu'ils n'eussent approuvé.
Minos eut bon esprit, prudent, accort, & sage;
Et sçût, jusqu'à la fin, joüer son personnage:
L'autre fut un langard, révelant les secrets
Du Ciel, & de son Maître, aux hommes indiscrets.

L'un

## *REMARQUES.*

Vers 179. *Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambrosie.*) Viande exquise, qui, selon les Anciens, étoit la nourriture de leurs Dieux. Regnier semble ici prendre l'Ambrosie pour une liqueur. Athénée produit deux passages; l'un de Sapho, l'autre d'Anaxandride, par où il paroit que l'Ambrosie est prise pour la boisson des Dieux. Alcman est cité au même endroit, touchant le Nectar pris pour leur viande; d'où il s'ensuivroit que l'Ambrosie seroit leur breuvage. Aussi Muret, sur le dixieme Sonnet du I. Livre des Amours de Ronsard, dit que le Nectar & l'Ambrosie se prennent l'un pour l'autre par les Poëtes. Cependant, Homere a distingué fort nettement l'Ambrosie de Nectar, Odyssée Liv. 5. v. 92.

Vers 183. *Minos eut bon esprit, prudent, accord, & sage.*) Pour confirmer le parallèle de Minos & du Duc de Sully, on peut mettre ici ce que dit Moreri: que ce Seigneur mourut *avec l'éloge d'avoir été bon-Gentilhomme, sage, discret, & tres-exact à tenir ce qu'il avoit promis*: éloge qui lui avoit été donné par Henry IV. dans une Lettre que ce Roi lui écrivit de sa main le 10. Avril, 1603. *Mém. de Sully, part. 2. ch. 15. p. 243.*

Vers 185. *L'autre fut un langard, révelant les secrets* &c.) Voyez la note sur le vers 175. Ovide,

*Quærit aquas in aquis, & poma fugacia captat*
*Tantalus: hoc illi garrula lingua dedit.*

L'un, avecque prudence, au Ciel s'impatronise;
Et l'autre en fut chassé comme un peteux d'Eglise.

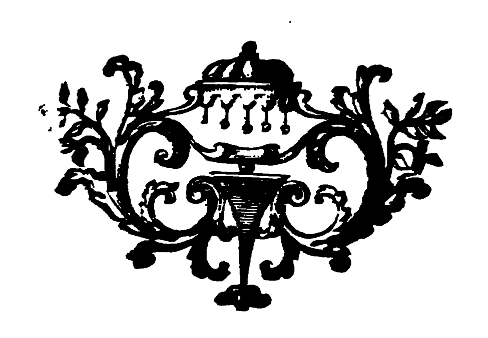
## REMARQUES.

Et dans l'Elegie VII. Liv. 3. des Amours:

> *Sic aret mediis taciti vulgator in undis.*

Vers 188. *Et l'autre en fut chassé comme un peteux d'Eglise.*) Scarron, Virgile travesti, L. 1.

> *Si, dis-je, cette Dame Elise,*
> *Comme de vrais peteurs d'Eglise,*
> *Les eut chassés de son Etat.*



# SATYRE XV.*


Uy, j'escry rarement, & me plais de le faire,
Non pas que la paresse en moy soit ordinaire,
Mais si-tôt que je prens la plume à ce dessein,
Je croy prendre en galére une rame en la main;
Je sens au second vers que la Muse me dicte,
Que contre sa fureur ma raison se dépite.
Or si par fois j'escry, suivant mon ascendant,
Je vous jure, encor est-ce à mon corps défendant.
L'astre qui de naissance à la Muse me lie,
Me fait rompre la tête aprés cette folie,
Que je reconnois bien; mais pourtant, malgré moi,
Il faut que mon humeur fasse joug à sa loy;

Que

## *REMARQUES.*

* L'Auteur se plaint de la Verve poëtique, qui le contraint à faire des Vers, malgré lui, toutes les fois qu'elle s'empare de son esprit; mais il ajoute que son humeur libre, & incapable du moindre déguisement, l'oblige aussi à dire la verité avec franchise; à rendre justice au merite, à blamer le vice, & à louer la vertu.

Vers 1. *Ouy, j'escry rarement,* &c.) Horace, Sat. 3. L. 2.

*Sic rarò scribis, ut toto non quater anno*
*Membranam poscas.*

Vers 6. *Que contre sa fureur ma raison se despite.*) Dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1642. on lisoit: *Et contre* &c. Les Poëtes un peu exacts n'approuveront pas cette rime: *dicte, dépite.*

Que je demande en moi ce que je me dénie,
De mon ame & du Ciel, étrange tyrannie!
Et qui pis est, ce mal, qui m'afflige au mourir,
S'obstine aux récipez, & ne se veut guerir;
Plus on drogue ce mal, & tant plus il s'empire,
Il n'est point d'Ellebore assez en Anticyre,
Revesche à mes raisons, il se rend plus mutin;
Et ma philosophie y perd tout son Latin.
Or pour être incurable, il n'est pas nécessaire,
Patient en mon mal, que je m'y doive plaire;
Au contraire, il m'en fasche, & m'en déplaît si fort,
Que durant mon accez, je voudrois être mort:
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me juge un Poëte,
Et qui par conséquent a la tête mal-faite,
Confus en mon esprit, je suis plus désolé,
Que si j'étois maraut, ou ladre, ou verolé.

Encor

## *REMARQUES.*

Vers 16. *S'obstine au récipez.* ) Aux remèdes, aux ordonnances des Medecins.

Vers 18. *Il n'est point d'Ellebore assez en Anticyre.* ) Les premieres éditions portent: *Elebore, Anticire,* mauvaise ortographe. L'Ellébore est une plante, dont les anciens Medecins se servoient pour purger le cerveau, & pour guerir de la folie. Cette plante croissoit particulierement dans l'Isle d'Anticyre: c'est pourquoi on y envoyoit les Fous: *Naviget Anticyram*, dit Horace, Sat. 3. L. 2. & dans la même Satire;

*Danda est Ellebori multo pars maxima avaris:*
*Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.*

Encor si le transport dont mon ame est saisie,
Avoit quelque respect durant ma frénésie,
Qu'il se reglât selon les lieux moins importans,
Ou qu'il fist choix des jours, des hommes, ou du temps,
Et que lors que l'hyver me renferme en la chambre,
Aux jours les plus glacez de l'engourdy Novembre,
Apollon m'obsedât, j'aurois en mon malheur
Quelque contentement à flater ma douleur.

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zephyre en ses rets surprend Flore la belle;
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer:
Ou bien lors que Cerés de fourment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone;
Ou lors que le saffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ses belles couleurs;
C'est alors que la verve, insolemment m'outrage.
Que la raison forçée obéit à la rage,



## *REMARQUES.*

Vers 40. —— *Du mal qui vient d'aimer.* ) *Mer*, *aimer*: cette rime est appellée *Normande*; parceque les Normans, aussi-bien que les Gascons, prononcent les finales des Infinitifs en *er*, comme si on les écrivoit *air*.

Vers 41. *Ou bien lorsque Cerés de fourment.* ) On disoit autrefois *Fourment*, & ce n'est que depuis l'édition de 1642. qu'on a mis *froment*.

Vers 43. *Ou lorsque le saffran, la derniere des fleurs,*
*Dore le Scorpion.* ) Le Saffran ne fleurit qu'au mois d'Octobre, pendant lequel le Soleil entre dans le Signe du Scorpion.

Et que, sans nul respect des hommes, ou du lieu,
Il faut que j'obéïsse aux fureurs de ce Dieu.
Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
Que Cybele est par-tout de fruits environnée,
Que le Paysant recueïlle, emplissant à milliers,
Greniers, granges, chartis, & caves, & celiers;
Et que Junon, riant d'une douce influence,
Rend son œil favorable aux champs qu'on ensemence;
Que je me résoudois, loin du bruit de Paris,
Et du soin de la Cour, ou de ses favoris,
M'égayer au repos que la campagne donne;
Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne;
D'un bon mot faire rire, en si belle saison,
Vous, vos chiens, & vos chats, & toute la maison,

Et

## *REMARQUES.*

Vers 48. *Il faut que j'obéïsse aux fureurs de ce Dieu.*) D'Apollon. Avant l'édition de 1642. il y avoit, *Qu'il faut.*

Vers 50. *Que Cybele.*) La Terre.

Vers 52. *Greniers, granges, chartis.*) C'est le lieu où l'on met à couvert les Charrettes. Nicot & Monet écrivent *Chareti.*

Vers 53. *Et que Junon.*) La Déesse de l'Air.

Vers 55. *Que je me résoudois.*) *Resoudrois*, édit. de 1626. *Resolvois*, édit. de 1652. & suivantes.

Vers 59. *D'un bon mot faire rire.*) Regnier étoit fertile en bons mots, & en reparties vives & plaisantes. On en voit une preuve naïve, quoique grossiere, dans ce Sizain, gravé sous le Portrait de *Gros Guillaume*, Acteur de la Comédie Italienne, du tems de Regnier:

*Tel est dans l'Hôtel de Bourgoigne,*
*Gros Guillaume avecque sa troigne,*
*Enfariné comme un Meusnier:*
*Son minois & sa Rhétorique*
*Valent les bons mots de Reignier,*
*Contre l'humeur mélancolique.*

Vers 60. *Vous, vos chiens, &c.*)

Ces

Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oise,
Sur des arenes d'or en ses bords se dégoise,
( Séjour jadis si doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sidon en proye à ses peuples François. )
Faire maint soubre-saut, libre de corps, & d'ame,
Et froid aux appétits d'une amoureuse flamme,
Etre vuide d'amour comme d'ambition,
Des galands de ce temps horrible passion.
Mais à d'autres revers ma fortune est tournée.
Dés le jour que Phœbus nous montre la journée,
Comme un hibou qui fuit la lumiere & le jour,
Je me leve, & m'en vay dans le plus creux séjour
Que Royaumont recelle en ses forêts secrettes,
Des renards & des loups les ombreuses retraites;

## *REMARQUES.*

Ces paroles s'adressent à un Ami de Regnier, chez qui il étoit à Royaumont, dont il est parlé dans le Vers 73. & cet Ami étoit vraisemblablement l'Abbê même de Royaumont, Philippe Hurault de Chiverny, Evêque de Chartres, lieu de la naissance de Regnier. Cette conjecture est préparée par les vers précedens, où Regnier dit, qu'étant allé à la campagne pour y jouir du repos & de la liberté, il ne vouloit entendre parler, ni de Curé, ni de Doyen, ni de Chantre, ni de Sorbonne; sujets ordinaires de conversation, qui n'étoient point de son gout, & dont il avoit la tête rompue chez ce Prélat.

Vers 61. *Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oise.* ) *Où la riviere d'Oise*, cette expression seroit plus réguliere.

Vers 62. *Sur des arenes d'or en ses bords.* ) *En ses bras*, dans les éditions de 1616. & 1617.

Vers 63. *Séjour jadis si doux à ce Roy* &c. ) Saint Louis alla deux fois dans la Terre sainte, pour y faire la guerre aux Sarrazins. *Sidon*, aujourdhui *Seide*, ville de Phénicie.

Vers 73. *Que Royaumont.* ) Ab-

Et là, malgré mes dents, rongeant & ravassant,
Polissant les nouveaux, les vieux rapetassant,
Je fay des vers, qu'encor qu'Apollon les avouë,
Dedans la Cour, peut-être, on leur fera la mouë;
Ou s'ils sont, à leur gré, bien faits, & bien polis,
J'aurai pour récompence, ils sont vrayment jolis.
Mais moi, qui ne me regle aux jugemens des hommes,
Qui dedans & dehors, connois ce que nous sommes,
Comme, le plus souvent, ceux qui sçavent le moins,
Sont temerairement & juges, & témoins,

Pour

## *REMARQUES.*

baye de Bernardins, dans l'Isle de France, près de la Riviere d'Oise, à huit lieües de Paris. Elle avoit été fondée vers l'an 1230. par Saint Louis, qui travailla lui-même, à ce qu'on dit, au bâtiment de l'Eglise. Il fit de grands biens à cette Abbaye, dans laquelle il se retiroit souvent pour s'y donner tout entier aux œuvres de piété. Il y servoit les malades, mangeoit au Réfectoire avec les Religieux, & couchoit dans une Chambre du Dortoir. On voit la Chapelle où ce saint Roi faisoit ses prieres, & le lieu où il prenoit la discipline dans la Sacristie. C'est dans cette même Eglise que Regnier a été enterré. Il mourut à Roüen; mais son corps ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut porté à Royaumont, comme il l'avoit ordonné.

Vers 75.——*Rongeant, & ravassant.*) Dans l'édition de 1642. & suivantes, on lit *rêvassant*, mot qui a succedé à *ravassant*, de *ravasser*, qu'on employoit du tems de Regnier, & de Rabelais, qui s'en est servi tres-fréquemment. *Pantagruel soy retirant*, dit-il, Liv. 3. ch. 36. *apperceut par la gallerie Panurge, en maintien d'un resveur ravassant*, &c. Bonaventure des Periers, dans un Sonnet qui est à la fin de ses nouvelles Récréations :

*Tant plus songeards, en resvant ravassez.*

Pour blâme, ou pour loüange, ou pour froide parole,
Je ne fay de leger banqueroute à l'école
Du bon homme Empédocle, où son discours m'aprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable & de grand,
Que l'esprit dédaignant une chose bien grande,
Et qui, Roy de soy-même, à soy-même commande,
  Pour ceux qui n'ont l'esprit, si fort, ny si trempé,
Afin de n'être point de soy-même trompé,
Chacun se doit connoître, & par un exercice,
Cultivant sa vertu, déraciner son vice;
Et censeur de soy-même, avec soin corriger,
Le mal qui croît en nous, & non le négliger;
Eveiller son esprit troublé de rêverie.
Comme donc je me plains de ma forcenerie,
Que par art je m'efforce à regler ses accez,
Et contre mes défauts, que j'intente un procez:
Comme on voit, par éxemple, en ces vers où j'accuse,
Librement le caprice où me porte la Muse,
Qui me repaît de baye en ses foux passe-temps,
Et, malgré moy, me fait aux vers perdre le temps;
Ils devoient à propos tâcher d'ouvrir la bouche,
Mettant leur jugement sur la pierre de touche,

S'étu-

*REMARQUES.*

Vers 87. *Du bon homme Empédocle.*) Ancien Philosophe & Poëte.

Vers 90. *Et qui, Roy de soy-mesme, à soy-mesme commande.*) Cette sentence est attribuée aussi à Platon.

S'étudier de n'être en leurs discours tranchans ;
Par eux-mêmes jugez ignares, ou méchans ;
Et me mettre, sans choix, en égale balance,
Le vice, la vertu, le crime, l'insolence.
Qui me blâme aujourd'huy, demain il me loüera,
Et peut être aussi-tôt il se désavoüera.
La loüange est à prix, le hazard la débite,
Et le vice souvent vaut mieux que le merite :
Pour moy, je ne fais cas, ny ne me puis vanter,
Ny d'un mal, ny d'un bien, que l'on ne peut ôter.
Avec proportion se départ la loüange,
Autrement c'est pour moy du baragoin étrange.
Le vray me fait dans moy reconnoître le faux,
Au poids de la vertu je juge les défaux.
J'assigne l'Envieux cent ans après la vie,
Où l'on dit qu'en Amour se convertit l'Envie.
Le juge sans reproche est la Posterité.
Le temps qui tout découvre, en fait la verité,
Puis la montre à nos yeux ; ainsi dehors la terre,
Il tire les trésors, & puis les y resserre.

Donc

## *REMARQUES.*

Vers 114. *Où le vice souvent.*) Dans l'édition de 1642. & suivantes, on a mis : *Et le vice.*

Vers 117. *Avecq' proportion se départ.*) Se doit départir.

Vers 121. *J'assine l'Envieux.*) On lit aussi, *J'assine*, dans l'édition de 1613. & dans les deux suivantes de 1614. & 1616. On commence à voir *J'assigne* dans celle de 1617.

Donc moy, qui ne m'amuse à ce qu'on dit icy ;
Je n'ay de leurs discours ny plaisir, ny soucy ;
Et ne m'émeus non plus, quand leur discours fourvoye,
Que d'un conte d'Urgande, & de ma mere l'Oye.
Mais puisque tout le monde est aveugle en son fait,
Et que dessous la Lune il n'est rien de parfait,
Sans plus se contrôller, quant à moy je conseille,
Qu'un chacun doucement s'excuse à la pareille.
Laissons ce qu'en rêvant ces vieux fous ont écrit ;
Tant de Philosophie embarasse l'esprit.
Qui se contraint au monde, il ne vit qu'en torture.
Nous ne pouvons faillir suivant nôtre nature.
Je t'excuse, Pierrot, de même excuse moy,
Ton vice est de n'avoir, ny Dieu, ny Foy, ny Loy.
Tu couvres tes plaisirs avec l'hypocrisie ;
Chupin se taisant veut couvrir sa jalousie ;

Rison

## *REMARQUES.*

Vers 130. *Que d'un conte d'Urgande, & de ma mere l'Oye.*) Urgande fameuse Magicienne, dont il est parlé dans le Roman d'Amadis.

Vers 133. —— *Quant à moy je conseille.*) L'édition de 1613. nous fait voir que l'Auteur avoit écrit, *quand à moy* : ce qui est une faute.

Vers 142. *Chupin se taisant veut couvrir sa jalousie.*) Dans les premieres éditions il y a : *Chupin se faisant*, qui ne signifie rien. On a mis dans l'édition de 1642. *Chupin en se taisant couvre sa jalousie* : vers, où la césure est beaucoup mieux marquée, que dans celui de notre Auteur.

Rison accroît son bien d'usure & d'interêts ;
Selon, ou plus, ou moins, Jan donne ses arrêts ;
Et comme au plus offrant, débite la Justice.
Ainsi, sans rien laisser, un chacun a son vice.
Le mien est d'être libre, & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal, lors qu'il s'en peut tirer ;
Sinon adoucir tout par une indifference,
Et vaincre le malheur avec la patience ;
Estimer peu de gens, suivre, mon vercoquin,
Et mettre à même taux le noble & le coquin ;
D'autre part, je ne puis voir un mal, sans m'en plaindre;
Quelque part que ce soit, je ne me puis contraindre.
Voyant un Chicaneur, riche d'avoir vendu
Son devoir, à celuy qui dût être pendu ;
Un Avocat instruire en l'une & l'autre cause ;
Un Copet qui partis, dessus partis propose ;

Un

## *REMARQUES.*

Vers 143. *Rison accroît son bien.*) *Rison* est l'anagramme de *Rosni* ; mais il n'y a pas la moindre apparence que le Poëte ait voulu designer Mr. de Rosny, sur-Intendant des finances, dont il avoit parlé si avantageusement dans la Satire sixieme. Dans les édit. de 1617. & 1645. il y a *Raison*, au lieu de *Rison*.

Vers 144. —— *Jan donne ses arrêts.*) On a commencé à mettre *Jean* dans l'édition de 1642.

Vers 151. —— *Suivre mon vercoquin.*) Mon humeur, mon caprice. Voyez la Note sur le vers 142. de la Satire IX.

Vers 157. *Un Avocat instruire en l'une & l'autre cause.*) Ce sont les Procureurs, & non pas les Avocats, qui font l'instruction des procez ; & il arrive quelquefois à des Procureurs trop avides, d'occuper pour les deux parties : témoin le fameux Rolet, qui occupoit pour l'Appelant & pour l'Intimé ; suivant ce qui est raporté dans le Roman Bourgeois de Furetiere.

Vers 158. *Un Lopet, qui partis, dessus*

Un Medecin remplir les limbes d'avortons ;
Un Banquier qui fait Rome icy pour six testons ;
Un Prélat, enrichy d'interêt, & d'usure,
Plaindre son bois saisy pour n'être de mesure ;
Un Jan, abandonnant femme, filles, & sœurs,
Payer mêmes en chair jusques aux Rotisseurs ;
Rosset faire le Prince, & tant d'autre mystere :
Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouvoir taire.

Or

## *REMARQUES.*

*dessus partis proposé.* ) *Lopet* est le nom renversé de *Paulet*, qui étoit un fameux Partisan, sous le regne d'Henri IV. Charles Paulet a rendu son nom immortel par l'Edit que le Roi fit publier en 1604. pour l'hérédité des offices, moyennant le soixantieme denier de droit annuel. Ce droit fut nommé *La Paulette*, du nom de ce Partisan, qui en fut l'inventeur, & le premier Traittant. Selon Mr. de Thou, le Marquis de Rosni fut l'auteur de l'établissement de ce droit. *Hist. Thuan. edit. Genev. p.* 1134. *&* 1135.

Vers 160. *Un Banquier qui fait Rome.* ) Qui fabrique des signatures & expéditions de la Cour de Rome.

Vers 162. *Plaindre son bois saisy pour n'être de mesure.* ) La mesure du bois qui se vend à Paris, tant pour bâtir que pour bruler, a été réglée par les anciennes Ordonnances ; particulierement par celle de Charles VI. du 19. Septembre 1439. & par un Arrêt du Parlement, du 12. Octobre 1579.

Vers 163. *Un Jan.* ) L'édition de 1642. & les suivantes, ont mis *Jean*.

Vers 165. *Rousset faire le Prince.* ) On lit *Rosset* dans l'édition de 1642. & dans les suivantes. *Rosset*, étoit un des Medecins d'Henri IV. Nous voyons dans les Mémoires de Sully, *édit. de* 1652. *T.* 2. *p.* 158. une Lettre écrite de la main de ce Roi, le 5. Novembre 1598. par laquelle il ordonne au Marquis de Rosni, sur-Intendant des finances, de faire délivrer aux Sieurs Marescot, Martin & *Rosset*, Medecins, à châcun cent écus, pour être venus voir le Roi à Monceaux,

ceaux,

Or des vices où sont les hommes attachez,
Comme les petits maux font les petits péchez :
Ainsi les moins mauvais sont ceux dont tu retires
Du bien, comme il advient le plus souvent des pires,
Au moins estimez tels ; c'est pourquoy, sans errer,
Au sage bien souvent on les peut desirer,
Comme aux Prescheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Juges l'injustice.
Vient doncq', & regardant ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuve, ny témoins ;
Informons de nos faits, sans haine & sans envie,
Et jusqu'au fond du sac épluchons nôtre vie.
De tous ces vices là, dont ton cœur, entaché,
S'est vû par mes écrits si librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage.
En vendant la Justice, au Ciel tu fais outrage,

Le

## *REMARQUES.*

ceaux, pendant sa maladie. Ce *Rousset*, dont parle ici Regnier, pourroit être François *dit Rosset*, dont nous avons un Volume d'Histoires tragiques ; des Recüeils de Poësies de divers Auteurs ; la premiere Traduction de la seconde Partie de Dom Quichotte, &c.

Vers 168. *Comme des petits maux.*) Edition de 1642. & suivantes : *Comme les petits maux.*

Vers 177. *Informons de nos faits.*) Dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1642. on lit *Informans* ; mais c'est une faute.

Vers 180. *S'est veu par mes écrits.*) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas, *N'est veu*, qu'on trouve dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1642.

Le pauvre tu détruis, la veuve & l'orphelin;
Et ruynes chacun avecq' ton patelin.
Ainsi conséquemment de tout dont je t'offence,
Et dont je ne m'attens d'en faire pénitence:
Car parlant librement, je prétens t'obliger
A purger tes défauts, tes vices corriger.
Si tu le fais, enfin, en ce cas je merite;
Puisqu'en quelque façon mon vice te profite.

## *REMARQUES.*

Vers 184. *Et ruynes chacun avecq' ton patelin.*) Avec ton *patelinage*, mot employé par Rabelais, L. 3. c. 33. *Je ne ris oncques tant, que je feis à ce Patelinage.* C'est la Farce de Patelin qui a introduit ces termes dans notre langue.

Vers 185. *Ainsi conséquemment de tout dont je t'offence.*) C'est à dire: *Il en est de même de tous les autres vices, dont le récit, que je fais, t'offense.*



# SATYRE XVI. *



N'Avoir crainte de rien, & ne rien esperer,
Amy, c'est ce qui peut les hommes bien heurer;
J'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait tête à la fortune;
Et voyant le Soleil de flamme réluisant,
La nuit au manteau noir les Astres conduisant,
La Lune se masquant de formes differentes,
Faire naître les mois en ses courses errantes,
Et les Cieux se mouvoir par ressorts discordans;
Les uns chauds, temperez, & les autres ardens,
Qui ne s'émouvant point, de rien n'ont l'ame atteinte;
Et n'ont, en les voyant, esperance, ny crainte.

Même

## *REMARQUES.*

* Le sujet de cette Satire est expliqué dans les deux premiers vers. Elle étoit la dix-huitieme dans les précedentes éditions.

Elle parut pour la premiere fois dans l'édition de 1652. faite par Jean & Daniel Elsevier, à Leyden.

Vers 3. *J'ayme les gens hardis*, &c.) Tout ce commencement est imité des deux premieres Strophes de cette belle Ode d'Horace, qui est la 3. du 3. Livre;

*Justum & tenacem propositi virum,*
*Non civium ardor prava jubentium,*
*Non vultus instantis tyranni,*
*Mente quatit solidâ; neque Auster,*
*Dux inquieti turbidus Adriæ,*
*Nec fulminantis magna Jovis manus;*
*Si fractus illabatur orbis,*
*Impavidum ferient ruinæ.*

Vers 11. *Qui ne s'émouvant point* &c.) Ceci se raporte aux *gens hardis*, du troisième vers.

Même si, pêle mêle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit jusques aux fondemens;
Et que tout se froissât d'une étrange tempête,
Les éclats sans frayeur leur fraperoient la tête.
   Combien moins les assauts de quelque passion,
Dont le bien & le mal n'est qu'une opinion?
Ny les honneurs perdus, ny la richesse acquise,
N'auront sur leur esprit, ny puissance, ny prise.
   Dy-moy, qu'est-ce qu'on doit plus cherement aymer,
De tout ce que nous donne ou la terre ou la mer?
Ou ces grands Diamans, si brillans à la veuë,
Dont la France se voit à mon gré trop pourveuë;
Ou ces honneurs cuisans, que la faveur départ,
Souvent moins par raison, que non pas par hazard;
Ou toutes ces grandeurs après qui l'on abbaye,
Qui font qu'un Président dans les procez s'égaye.
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir?
Et de quel appétit au cœur les recevoir?



## REMARQUES.

Vers 20. *N'auront sur leur esprit.* ) Dans toutes les éditions il y a : *N'auront sur son esprit*; mais c'est une faute, car ce vers se raporte aux *gens hardis*, dont il est parlé dans le troisieme vers : ainsi, il faut mettre, *leur esprit*, & non pas, *son esprit*. La faute est venue sans doute, de ce que l'Auteur, plein de l'idée du beau vers d'Horace qu'il venoit de traduire : *Impavidum ferient ruinæ*, ne se souvenoit pas qu'il avoit commencé sa periode par le pluriel, en disant : *J'aime les gens hardis*; quoique Horace son modèle, eût commencé la sienne par le singulier.

Je trouve, quant à moi, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſperance :
D'autant que même doute également aſſaut
Nôtre eſprit, qui ne ſçait au vrai ce qu'il lui faut.
Car étant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû, nous donne de la peine.
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gêle le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-mêmes.
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extrêmes,
Quand le ſuccez du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal ;
Et trouvant même effet en un ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, que gagne-t'on de rire, ou de pleurer ?
Craindre confuſément ; bien, ou mal eſperer ?
Puiſque même le bien, excédant nôtre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente ;
Et nous déſobligeant nous même en ce bonheur,
La joie & le plaiſir nous tient lieu de douleur.
Selon ſon rôlle, on doit joüer ſon perſonnage.
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon dévêtu,
S'il ſe montre trop chaud à ſuivre la vertu.
Combien plus celui là, dont l'ardeur non commune,
Eléve ſes deſſeins juſqu'au Ciel de la Lune,

Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs,
A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs ?
Va donc, d'un cœur sain voyant le Pont-au-Change,
Desire l'or brillant sous mainte pierre estrange ; [teaux,
Ces gros lingots d'argent, qu'à grands coups de mar-
L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux ;
Et devant que le jour aux gardes se découvre,
Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre ;
Talonne un Président, suy-le comme un valet ;
Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet.
Suy jusques au Conseil les Maistres des Requestes ;
Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes,
Et les distingues bien : les uns ont le pouvoir
De juger finement un procez sans le voir ;

Les

## *REMARQUES.*

Vers 59. —— *Voyant le Pont-au-Change.*) Un des Ponts de Paris, sur lequel sont plusieurs boutiques d'Orfévres & de Jouailliers.

Vers 64. *Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre.*) Le Roy Henry IV. se retiroit souvent à l'Arcenal, pour y travailler avec quelques uns de ses Ministres, principalement avec le Duc de Sully.

Vers 66. *Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet.*) Du tems de Regnier, la voiture ordinaire des Magistrats & des Medecins, étoit une Mule. Il indique ici quelque Plaideur, qui, pour faire sa cour à son Juge, s'étoit abaissé jusqu'à panser sa mule. Mr. Tardieu, Lieutenant Criminel de Paris, si fameux par son avarice, exigeoit des Plaideurs qui le venoient solliciter, qu'ils menassent sa mule à l'abreuvoir, car il la pansoit lui-même, ne voulant point avoir de domestique à sa charge.

Les autres comme Dieux, prés le Soleil résident ;
Et Démons de Plutus, aux finances président ;
Car leurs seules faveurs peuvent, en moins d'un an ;
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Je veux encore plus, démembrant ta Province,
Je veux, de partisan que tu deviennes Prince :
Tu seras des Badauts en passant adoré,
Et sera jusqu'au cuir ton carosse doré ;
Chacun en ta faveur mettra son esperance.
Mille valets sous toy désoleront la France.
Tes logis tapissez en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là mesme du Roy.
Mais si faut-il, enfin, que tout vienne à son conte ;
Et soit avec l'honneur, ou soit avec la honte,
Il faut, perdant le jour, esprit, sens, & vigueur,
Mourir comme Enguerrand, ou comme Jacques Cœur ;

Et

## *REMARQUES.*

Vers 72. *Et Démons de Plutus.*) Plutus, Dieu des Richesses.

Vers 74. —— *Chalange, ou Montauban.*) Riches Partisans.

Vers 86. *Mourir comme Enguerrand, ou comme Jacques Cœur.*) Ces deux favoris sont célébres dans notre histoire, par leurs richesses & par leur disgrace. *Enguerrand de Marigny*, Sur-Intendant des finances sous Philippe Auguste, fut condamné en 1315. à être attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avoit fait dresser lui même. *Jacques Cœur*, aussi principal Ministre & *Argentier* de Charles VII. fut condamné, comme coupable de plusieurs crimes, par Arrêt du 19. May 1453.

Et descendre là-bas, où, sans choix de personnes,
Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.
En courtisant, pourquoy perdrois-je tout mon temps,
Si de bien & d'honneur mes esprits sont contens?
Pourquoy, d'ame & de corps, faut-il que je me peine;
Et qu'étant hors du sens, aussi bien que d'haleine,
Je suive un financier, soir, matin, froid & chaud,
Si j'ai du bien pour vivre autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procez, au Palais n'a que faire.
Un President pour moi n'est non plus qu'un Notaire.
Je fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.
Voila le vrai chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureuse vie,
Que, parmi les rochers & les bois desertez,
Jeusne, veille, oraison, & tant d'austeritez,

Ces

## *REMARQUES.*

Vers 88. *Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.*) Diogène, content de son tonneau & de son écuelle de bois, méprisoit les richesses d'Alexandre le Grand. Voyez le chap. 30. du Liv. 2. de Rabelais, où cet Auteur feint, que dans les Enfers, *Alexandre le grand repetassoit de vielles chausses; & ainsi gagnoit sa pauvre vie.* Il ajoute plus bas, que *Diogènes se prélassoit en magnificence, avec une grand' robe de pourpre, & un sceptre en sa dextre; & faisoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien repetassé ses chausses, & le payoit en grands coups de bâton.* Il n'est pas impossible que cette plaisanterie de Rabelais ne soit l'original de la pensée de Regnier.

Ces Hermites jadis, ayant l'eſprit pour guide;
Chercherent ſi long-temps dedans la Thébaïde.
Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher ſi loin, chacun l'a dedans ſoy,
Et peut, comme il lui plaît, lui donner la teinture;
Artiſan de ſa bonne ou mauvaiſe aventure.

*FIN.*